This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

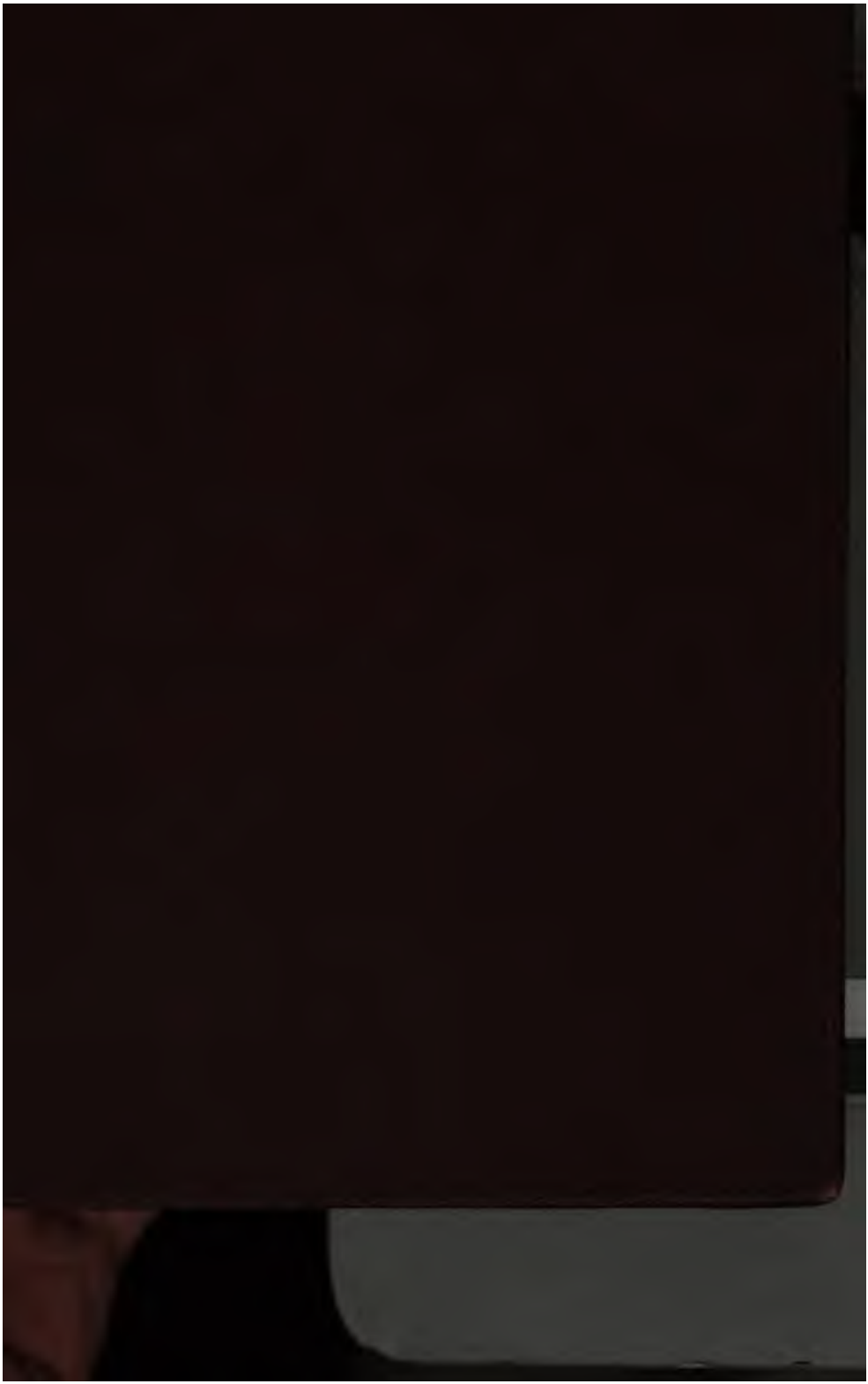
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



NKO
995 D

ŒUVRES
DE N. DESTOUCHES.

TOME III.

OEUVRES

DE N. DESTOUCHES.

TOME III.

ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE N. DESTOUCHES,

NOUVELLE ÉDITION,

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CET AUTEUR.

TOME TROISIÈME.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez LEFÈVRE, Libraire, rue du Foin-St.-Jacques, n° 11.

1811.

LE
TRIPLE MARIAGE,

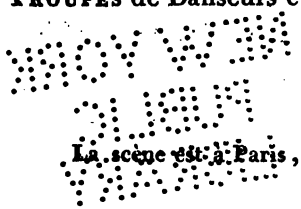
COMÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 7 juillet 1716.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

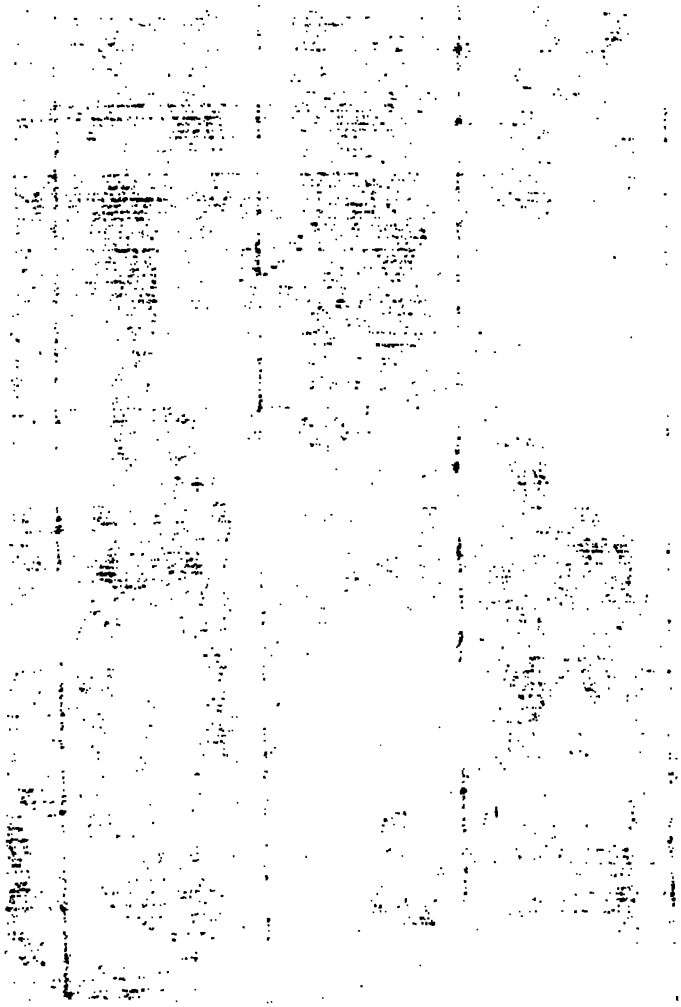
ACTEURS.

ORONTE, vieillard.
ISABELLE, fille d'Oronte.
VALÈRE, fils d'Oronte.
CLÉON, mari d'Isabelle.
NÉRINE, suivante d'Isabelle.
LA COMTESSE DE LA RUFFARDIÈRE.
JULIE, femme de Valère.
CÉLIMÈNE, femme d'Oronte.
PASQUIN, valet de Valère.
L'ÉPINE, valet de Cléon.
JAVOTTE, petite fille.
M. MICHAUT.
TROUPES de Danseurs et de Danseuses.



La scène est à Paris, dans la maison d'Oronte.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY



LE
TRIPLE MARIAGE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORONTE.

Non, je ne puis être parfaitement heureux. J'avois une femme, elle est morte. Je l'ai pleurée pour la forme, tandis que je me réjouissois en secret d'être délivré d'un tyran qui contrôloit toutes mes actions, et qui vouloit disposer de mon cœur, après vingt-deux ans de mariage. Je croyois que sa mort me laisseroit libre; je suis esclave de mes enfans, qui m'obligent à me contraindre, et à garder des bienséances sur lesquelles je n'oserois passer, sans me faire tympaniser par la ville. J'ai un fils plus grand que moi : quelle mortification pour un père qui n'est pas dans le goût de renoncer au monde! J'ai une fille aimable et bien faite, elle ne veut point se faire religieuse. Il faut donc la marier. La fâcheuse nécessité pour un père qui aime son bien plus que sa fille! Quel parti dois-je prendre? Il faut que je tâche de les amuser encore quelque

temps, pour me donner celui d'arranger mes affaires à ma fantaisie.

SCÈNE II.

ORONTE, NÉRINE.

NÉRINE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur ? Je viens de voir là-bas je ne sais combien de gens qui s'enivrent. Quels gosiers ! ils ont déjà vidé plus de trente bouteilles, et ils se plaignent qu'on les laisse mourir de soif. Qui sont donc ces gens-là ?

ORONTE.

Ce sont des danseurs et des musiciens.

NÉRINE.

Ils boivent comme des templiers.

ORONTE.

Eh bien ! ne font-ils pas leur métier ?

NÉRINE.

Surtout quand ils boivent aux dépens d'autrui. J'aurois dû les reconnoître à cela. Mais, Monsieur, par quelle fantaisie, s'il vous plaît, faites-vous venir chez vous cette troupe bachique ? Est-ce que vous donnez le bal ce soir ?

ORONTE.

Oui, mon enfant, je veux donner une espèce de bal chez moi, ou plutôt un petit concert mêlé de danses. C'est pour cela que j'ai fait venir ces danseurs et ces musiciens.

NÉRINE.

Envoyez donc dire qu'on leur ôte le vin ; car s'ils continuent comme ils ont commencé, vous serez obligé de les faire emporter chez eux.

ORONTE.

Va, ne te mets pas en peine; plus ils boivent, mieux ils s'accordent.

NÉRINE.

A la bonne heure. Et comment avez-vous pu vous résoudre à faire chez vous un semblable appareil, vous qui étiez ennemi juré de ces sortes de divertissemens?

ORONTE.

J'ai mes raisons pour cela; et on les saura peut-être avant qu'il soit peu. D'ailleurs, comme ma fille sort d'une longue maladie, j'ai cru qu'un petit divertissement comme celui-là contribueroit beaucoup à sa convalescence.

NÉRINE.

Il est vrai que la musique et la danse ont quelque chose de récréatif; mais je ne crois pas que ce soit là précisément ce qu'il faudroit à mademoiselle votre fille, pour rétablir entièrement sa santé.

ORONTE.

Oh! je te vois venir. Tu veux dire qu'il lui faudroit un mari.

NÉRINE.

Sans doute. Un mari est un baume spécifique, qui rétablit les forces d'une fille languissante.

ORONTE.

Je connois la mienne; elle est trop vertueuse....

NÉRINE.

Et, pour être vertueuse, est-ce qu'on souhaite moins un époux? Au contraire, c'est la vertu d'une fille qui cause son empressement pour le mariage. Celles qui ne sont pas scrupuleuses, s'en passent bien plus aisément. Je vais vous prouver cela.

ORONTE.

Je n'ai que faire de tes preuves.

NÉRINE.

Supposez, par exemple, que vous ayez un long chemin à faire pendant les chaleurs de l'été....

ORONTE.

Eh bien?

NÉRINE.

Et qu'il vous soit expressément défendu de boire, jusqu'à ce que vous soyez arrivé au gîte, où l'on vous attend avec d'agréables rafraîchissemens....

ORONTE.

Belle supposition!

NÉRINE.

N'est-il pas vrai que, si, malgré ce qui vous est prescrit, vous entrez dans quelque cabaret sur la route, vous aurez moins d'empressement d'arriver, que si vous aviez scrupuleusement observé la défense?

ORONTE.

J'en demeure d'accord.

NÉRINE.

Voilà justement le portrait d'une fille qui s'est émancipée. Isabelle, au contraire, est le voyageur qui observe la loi qu'on lui a imposée, mais que son exacti-

tude scrupuleuse réduit à la dernière extrémité. Songez-y bien, Monsieur ; on ne peut pas toujours soutenir la soif, et il ne faut pas mettre une fille dans la nécessité de se rafraîchir sur la route.

ORONTE.

Tu as beau dire ; je ne crois point que ce soit un pareil empressement qui ait causé la maladie d'Isabelle.

NÉRINE.

Cependant les médecins y ont perdu leur latin ; et c'est plutôt par miracle que par leurs remèdes, qu'elle est sortie d'un état si périlleux. Je ne l'ai point quittée. Elle soupiroit jour et nuit : elle répandoit souvent des larmes : elle tomboit dans une langueur, dans un anéantissement qui faisoient craindre pour sa vie. Morbleu ! Monsieur, je m'y connois : ce sont là les symptômes d'une maladie dont l'amour est la cause.

ORONTE.

Tu crois qu'elle a quelqu'inclination dans le cœur ?

NÉRINE.

Je n'en doute point.

ORONTE.

Allons, allons, cela ne peut pas être. Je suis sûr qu'elle ne sait pas même ce que c'est qu'une inclination.

NÉRINE.

A vingt-cinq ans elle ignoreroit cela, dans un siècle où les filles sont si prématurées ! Eh fi donc ! vous n'y pensez pas.

ORONTE.

Garde-toi de lui dire un mot sur ce sujet ; tu pour-

rois lui faire venir des idées qu'elle n'a point du tout.

NÉRINE.

Oh! je gage qu'elle a l'imagination aussi vive que moi.

ORONTE.

Je vais songer à notre petit divertissement.

SCÈNE III.

NÉRINE, seule.

Il a beau dissimuler, mes discours l'ont frappé; mais je n'ose encore espérer....

SCÈNE IV.

ISABELLE, NÉRINE.

ISABELLE.

Mon père sort d'ici. Que te disoit-il?

NÉRINE.

Nous avons parlé de votre maladie. Nous nous sommes réjouis de votre convalesceuce.

ISABELLE.

N'a-t-il été question que de cela seulement?

NÉRINE.

Vous voulez savoir s'il ne parle point de vous marier?

ISABELLE.

Ne devroit-il pas y penser?

NÉRINE.

Il est vrai que vous êtes encore fille; et quand on

l'est si long-temps, on court risque de l'être toujours. J'ai fait faire à monsieur votre père de belles réflexions sur ce sujet.

ISABELLE.

T'a-t-il paru dans des dispositions plus favorables à mon égard?

NÉRINE.

Point du tout. Il veut croire que vous n'êtes encore qu'un enfant, et que vous ne pensez non plus au mariage, que votre petite sœur Javotte.

ISABELLE.

Feu ma mère m'avoit bien prédit que, si elle mouroit la première, je courrois risque de n'être mariée de long-temps.

NÉRINE.

Nous ne voyons que trop l'accomplissement de sa prédiction. Mort de ma vie! Mademoiselle, il faut faire un effort.

ISABELLE.

Quel effort veux-tu que je fasse?

NÉRINE.

Déclarer vos sentimens à monsieur votre père. Lui dire tout net qu'il se trompe lourdement dans l'opinion qu'il a de vous, et que vous êtes trop honnête fille pour pouvoir l'être plus long-temps.

ISABELLE.

Je n'aurai jamais la force de lui faire une pareille déclaration.

NÉRINE.

Il faut donc que vous ayez la force de ne vous point

marier, et d'attendre patiemment que le bon homme soit défunt.

ISABELLE.

J'ai pris ma résolution sur cela.

NÉRINE.

Il y auroit encore un autre parti à prendre; mais vous n'aurez jamais ce courage-là.

ISABELLE.

Quel seroit ce parti?

NÉRINE.

De jeter les yeux sur quelqu'honnête homme, de convenir de vos faits avec lui, et de vous marier en votre petit particulier.

ISABELLE.

Tu me donnes un conseil comme celui-là!

NÉRINE.

Ma foi, Mademoiselle, il faut s'aider dans la vie. Lorsqu'un père a aussi peu d'attention que le vôtre, il est permis de pourvoir soi-même à ses petites nécessités, quand cela se fait en tout bien et en tout honneur. Vous avez beau faire la réservée, je suis sûre que vous aimez Cléon.

ISABELLE.

Que j'aurois de choses à te dire, si j'étois persuadée de ta discrétion!

NÉRINE.

Je suis fille, mais je sais garder un secret. Cependant, puisque vous en doutez, je ne veux rien savoir.

ISABELLE.

Après les preuves que tu m'as données de ton affec-

tion, je me flatte que tu ne voudras point me perdre; car tu me perdrois en effet, si tu allois révéler ce que j'ai résolu de te confier.

NÉRINE.

Je vous jure que vos intérêts me sont plus chers que les miens.

ISABELLE.

Je t'avoue premièrement, que j'aime Cléon de tout mon cœur.

NÉRINE.

Je m'en étois bien doutée.

ISABELLE.

Que je lui ai promis de l'aimer toute ma vie.

NÉRINE.

Voilà ce qu'il ne faut jamais promettre; une fille surtout ne doit point s'engager à cela.

ISABELLE.

Pourquoi ?

NÉRINE.

Parce qu'il y a cent contre un à parier, qu'elle ne tiendra pas sa parole.

ISABELLE.

Je tiendrai la mienne à Cléon.

NÉRINE.

Vous ne voulez donc pas l'épouser?

ISABELLE.

Au contraire, je lui ai juré de n'épouser jamais que lui.

NÉRINE.

Ma foi, Mademoiselle, il y a long-temps que

l'Amour et le Mariage ont fait divorce, et qu'ils ont juré de n'habiter plus ensemble. Je compte plus sur leurs sermens, que sur les vôtres.

ISABELLE.

Cesse de plaisanter; Cléon et moi nous trouverons moyen de les remettre en bonne intelligence.

NÉRINE.

Je le souhaite. Est-ce là tout ce que vous avez à me dire ?

ISABELLE.

Je tremble à t'avouer le reste.

NÉRINE.

Oui! Oh! j'ai bien peur que vous ne vous soyez désaltérée en chemin.

ISABELLE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

NÉRINE.

Vous le saurez, poursuivez seulement.

ISABELLE.

Comme Cléon est d'une naissance égale à la mienne, et que d'ailleurs il a du bien considérablement, nous convînmes qu'un de ses amis pressentiroit mon père, sans lui nommer cependant la personne dont il étoit question, pour savoir s'il seroit disposé à me donner en mariage à un homme qui me conviendroit parfaitement.

NÉRINE.

Bon! *Nescio vos.*

ISABELLE.

Je ne saurois te dire avec quelle dureté il répondit

à l'ami de Cléon. En un mot, il lui fit connoître qu'il refuseroit absolument tous les partis qui se présenteroient.

NÉRINE.

Mort de ma vie! voilà un père qui mériteroit bien que sa fille se mariât toute seule!

ISABELLE.

Aurois-tu pris ce parti?

NÉRINE.

Moi! je me serois mariée dix fois pour une.

ISABELLE.

Hé bien! ma pauvre Nérine, j'ai prévenu tes conseils. Je suis la femme de Cléon. Ce mariage s'est fait secrètement, mais de l'aveu de ma tante, chez qui je voyois Cléon tous les jours. Hélas! mon bonheur ne dura pas long-temps. Mon père s'alarma des fréquentes visites que je faisois à ma tante. Il m'ordonna de les cesser; il défendit à Cléon de paroître céans. J'en fus au désespoir, et mon chagrin me jeta dans une maladie qui m'a pensé faire mourir.

NÉRINE.

Je suis ravie de savoir tout cela, et je veux vous aider... Mais que vois-je?

SCÈNE V.

ISABELLE, NÉRINE; CLÉON, L'ÉPINE, en habits de danseurs ; l'Epine est ivre.

L'ÉPINE.

Allons, Monsieur, du courage: il faut faire main-basse sur ces deux filles-là.

CLÉON.

Tais-toi, maraud, et songe à demeurer dans le respect.

L'ÉPINE.

Ma foi, j'ai bien bu. Le respect et le vin ne vont guère de compagnie.

CLÉON.

Je crains que cet ivrogne-là ne dérange mes projets. Que je suis malheureux d'avoir besoin de toi!

ISABELLE.

Qui sont ces gens-là, Nérine?

NÉRINE.

Ce sont deux de ces danseurs que monsieur votre père a fait venir. Ils se sont habillés pour vous divertir, apparemment.

L'ÉPINE.

Oui, mes princesses, nous allons vous donner un petit moment de récréation.

NÉRINE.

Je connois ce visage-là.

L'ÉPINE.

Visage! Oh! visage vous-même.

CLÉON, à l'Epine.

Te tairas-tu ?

ISABELLE.

Qu'entends-je ? C'est la voix de Cléon ; c'est lui que j'aperçois. Ah ciel !

CLÉON.

Ne vous effrayez point, ma chère Isabelle ; oui, c'est Cléon qui se présente devant vous, et qui a franchi des obstacles insurmontables, pour se procurer le plaisir de vous voir.

ISABELLE.

Vous ne pouviez me surprendre plus agréablement. Ma joie est si grande, que j'ai peine à parler ; mais elle est cruellement traversée par la peur que j'ai que mon père ne vous surprenne.

CLÉON.

Ne vous alarmez pas, je vous en conjure ; ce déguisement me cache si bien à ses yeux, qu'il ne soupçonnera point que je sois ici ; outre qu'il m'a vu trop rarement pour me reconnoître en cet état.

ISABELLE.

Et comment avez-vous fait pour vous introduire céans ?

CLÉON.

J'ai su qu'il faisoit venir chez lui des danseurs et des musiciens, je les ai engagés par quelqu'argent à m'y introduire comme un de leurs camarades. J'ai cru qu'il étoit à propos que l'Épine fût de la partie pour figurer avec moi. Il ne danse pas mal : je m'en tire passable-

ment bien, et nous devons paroître l'un et l'autre dans le petit divertissement qu'on a préparé.

NÉRINE.

Et comment l'Épine pourra-t-il vous seconder? il est si ivre qu'il ne peut pas se soutenir.

L'ÉPINE.

Que cela ne vous embarrasse point. Je n'ai jamais l'esprit si présent que quand j'ai bien bu. Ma foi, j'étois né pour être musicien.

NÉRINE.

Il y paroît, tu t'es fort bien accommodé là-bas.

ISABELLE.

Cet homme-là vous découvrira infailliblement.

L'ÉPINE.

Eh fi donc! Est-ce que je ne sais pas bien que monsieur votre père, sauf correction, est un brutal qui ne veut pas que vous voyiez mon maître, et que mon maître a une rage d'amour qui l'oblige à vous voir malgré monsieur votre père. Par conséquent, il faut que mon maître vous voie sans que monsieur votre père le voie; et moi, comme un discret confident, il faut que je vous voie tous deux sans rien voir. Allons, mes enfans, profitons de l'occasion. Voilà la partie carrée. Faites tous deux la belle conversation, pendant que je m'amuserai avec cette friponne-là.

ISABELLE.

Votre valet me cause de terribles inquiétudes.

CLÉON.

Maraud! si tu me fais découvrir, je te donnerai cent

coups de bâton, quand nous serons dehors. Je ne pouvois plus vivre sans vous voir, ma chère Isabelle.

L'ÉPINE.

Ni moi sans t'embrasser, ma chère Nérine.

CLÉON.

Puisque le ciel me procure ce bonheur, il sera suivi de cette parfaite félicité après laquelle je soupire depuis si long-temps; mais ne me faites plus appréhender pour votre vie, c'est la grace que je vous demande à genoux.

ISABELLE.

Oui, je vous le promets. Levez-vous, Cléon; si on vous surprenoit en cet état, tout seroit perdu.

CLÉON.

Non, je ne me releverai point que vous ne me juriez....

NÉRINE.

Paix, j'entends quelqu'un.

SCÈNE VI.

ISABELLE, CLÉON, NÉRINE, L'ÉPINE, JAVOTTE.

JAVOTTE.

Ah, ah! ma sœur, je vous y attrappe. Un homme à vos genoux! Cela est fort joli, vraiment! et là, là, patience.

ISABELLE.

Je suis au désespoir. Elle ira tout dire à mon père.

L'ÉPINE.

Peste soit de la petite carogne!

NÉRINE.

Que cherchez-vous ici, Mademoiselle?

JAVOTTE.

Vous ne m'y attendiez pas. Vous avez chacune le vôtre, pendant qu'on me laisse toute seule, moi.

ISABELLE.

Que voulez-vous donc dire, petite écervelée?

JAVOTTE.

Et oui, oui, petite écervelée! Ce Monsieur-là ne vous disoit pas des douceurs? Celui-ci ne caressoit pas Nérine? Qu'ils sont rusés!

L'ÉPINE.

Parlez donc, petite fille... Si je vous prends, je vous donnerai le fouet.

JAVOTTE.

Le fouet? Ah! ah! Voyez donc!

L'ÉPINE.

Oui, le fouet. Allons, qu'on m'apporte des verges tout-à-l'heure.

JAVOTTE.

Mais voyez donc cet ivrogne-là, qui veut me donner le fouet!

L'ÉPINE.

Ivrogne! La petite masque connoît bien ses gens.

NÉRINE.

Écoutez, petite fille, n'allez pas vous aviser de dire quelques sottises; c'est monsieur votre père qui a fait venir ces messieurs.

JAVOTTE.

Je sais bien qu'il les a fait venir; mais c'est pour danser, et non pas pour vous faire l'amour.

ISABELLE.

Comment! vous avez l'insolence ?...

JAVOTTE.

Allez, allez, je commence déjà à m'y connoître. Faire le langoureux, se jeter à genoux, baiser tendrement les mains, lancer des regards mourans, cela s'appelle faire l'amour, car je le sais bien.

CLÉON.

Voilà une petite personne bien dangereuse!

JAVOTTE.

J'ai surpris aussi ce matin mon papa qui faisoit tout de même.

NÉRINE.

Votre papa ?

JAVOTTE.

Oui vraiment. Il falloit voir comme il faisoit le jeune homme. Je ne lui en ai rien dit, mais je la lui garde bonne, et je lui reprocherai cela, quand je serai grande, et qu'il voudra m'empêcher d'avoir un amant.

NÉRINE.

Voilà la plus méchante petite peste que j'aie jamais connue.

JAVOTTE.

Vous êtes bien fâchés, vous autres, de ce que je vous ai découverts; car il ne tient qu'à moi de vous faire endêver, et de me venger de ma sœur, qui me

traite comme un enfant, et qui veut être mariée avan moi.

ISABELLE.

Et bien! vous passerez la première, ne dites rien.

JAVOTTE.

Bon! je passerai la première! Vous aurez bien cett patience-là! Allons, allons, ma sœur, prenez vite c Monsieur-là pour votre mari, afin qu'on me donn bientôt la permission d'en choisir un pour moi.

ISABELLE.

Ne vous ai-je pas dit que Monsieur est un danseur et qu'il ne me convient pas...

JAVOTTE.

Eh oui! un danseur! Quel danseur!

NÉRINE.

Assurément.

JAVOTTE.

Il a beau se cacher avec son masque; je sais qui il est.

ISABELLE.

Allez, vous êtes une folle.

JAVOTTE.

Eh! non, je ne l'ai pas vu là-bas qui buvoit avec les musiciens; je ne l'ai pas écouté sans qu'il y prît garde. Il leur disoit qu'il leur donneroit bien de l'argent, qu'il vouloit passer pour un de leurs camarades, qu'il seroit si fâché, si fâché, si mon papa le voyoit. Oh! puisqu'il craint tant mon papa, il faut que ce soit votre amant; car mon papa ne veut pas que vous en ayez.

Il a grand tort ; car je crois que cela est fort divertissant.

ISABELLE.

Que je suis malheureuse !

JAVOTTE.

Allez, allez, ne craignez rien, ma sœur ; faites vos petites affaires en repos. Je vais empêcher que mon papa ne vienne ici, quand il sera rentré : mais à condition que vous m'aiderez aussi, quand je serai grande.

ISABELLE.

Je vous en donne ma parole.

NÉRINE.

Et moi aussi.

SCÈNE VII.

ISABELLE, CLÉON, L'ÉPINE, NÉRINE.

NÉRINE.

Cette petite fille promet beaucoup. Un enfant de dix ans débrouiller une intrigue aussi secrète !

ISABELLE.

Je vous avoue que je suis dans une véritable inquiétude, et je crois qu'après ce qui vous vient d'arriver, il est à propos que vous sortiez d'ici.

NÉRINE.

Et moi, je soutiens que cela n'est pas nécessaire. Comptez que Javotte ne dira rien. Ah ! qu'elle sera bonne à marier ! Que de talens elle aura pour dépayser un jaloux ! Ce sera du bien perdu ; car les maris dans ce pays-ci sont les meilleurs gens du monde, et il ne faut pas beaucoup de finesse pour les attraper.

ISABELLE.

En vérité, Nérine, tu ferois bien mieux de songer à nous secourir, que de faire des réflexions aussi ridicules.

NÉRINE.

Puisque vous le voulez, je vais éclairer la petite fille de si près, qu'elle ne parlera point à monsieur votre père.

ISABELLE.

Je t'en aurai beaucoup d'obligation.

NÉRINE.

Par ma foi, le voici lui-même.

ISABELLE.

Ah! nous sommes découverts.

L'ÉPINE.

Garre les étrivières!

SCÈNE VIII.

ISABELLE, CLÉON, ORONTE, NÉRINE, L'ÉPINE.

ORONTE.

Bonjour, ma fille, comment te portes-tu?

ISABELLE.

Pas trop bien aujourd'hui, mon père.

NÉRINE.

Je gage que c'est mademoiselle Javotte qui vous envoie ici.

ORONTE.

Au contraire, elle ne vouloit pas que j'y vinsse. Elle

m'a dit qu'Isabelle étoit sortie avec toi, pour aller faire quelques emplettes au palais.

NÉRINE.

C'est que nous avons parlé de cela devant elle; mais Mademoiselle a changé de résolution, parce qu'elle est un peu indisposée; et comme elle a beaucoup de goût pour la danse, j'ai fait venir ici ces messieurs pour la réjouir, en attendant votre petit divertissement.

ORONTE.

Tu as fort bien fait.

NÉRINE.

Ils se sont habillés pour rendre la chose plus touchante.

ORONTE.

Ils ont fort bon air l'un et l'autre.

L'ÉPINE.

Monsieur, sans vanité, nous sommes assez bien campés sur nos jambes.

(Il tombe sur Oronte.)

ORONTE.

Pas trop bien, à ce qu'il me paroît.

NÉRINE.

Ils sont si ivres tous deux, qu'ils n'ont pas la force de former un pas. Je vous avois bien prédit que cela arriveroit.

L'ÉPINE.

Franchement, monsieur Oronte, vous avez bien le meilleur vin qui soit dans Paris; et si je n'étois pas aussi sobre que je suis, je m'en serois donné jusqu'aux gardes.

ORONTE.

Il me semble que vous ne l'avez pas trop épargné.

L'ÉPINE.

C'est pour vous mieux divertir. Le vin me donne une force, une souplesse... Voulez-vous danser une petite entrée avec moi, monsieur Oronte?

ORONTE.

Non, mon enfant, vous ferez mieux d'aller dormir, en attendant que la compagnie soit venue.

L'ÉPINE.

Vous êtes homme de bon conseil. Tope à dormir.

ORONTE.

Je crois que l'autre n'est pas si ivre que celui-ci, car il ne dit mot.

L'ÉPINE.

Il n'en pense pas moins. Mon maître a le vin triste.

ORONTE.

Comment donc, son maître!

L'ÉPINE.

Eh oui, parbleu! je ne suis que son prevôt, afin que vous le sachiez. C'est le premier homme du monde; et, si vous voulez, il montrera à danser à mademoiselle votre fille.

ORONTE.

Serois-tu dans le goût d'apprendre de lui?

ISABELLE.

Je n'osois vous le proposer, mon père : mais si vous y consentiez, cela me feroit le plus grand plaisir du monde.

ORONTE.

J'y consens volontiers. Je vous retiens pour montrer à ma fille, elle a déjà de bons principes.

L'ÉPINE.

Tant pis. Mon maître veut toujours commencer ses écolières.

CLÉON, faisant l'ivrogne.

Ne vous mettez pas en peine ; je lui donnerai toute ma science.

ORONTE.

Et le plutôt que vous pourrez, je vous en prie. Je viens de prendre la résolution de la marier, et je veux qu'elle danse à sa noce.

NÉRINE.

Et à qui la donnez-vous, s'il vous plaît ?

ORONTE.

A un de mes meilleurs amis, avec qui j'ai étudié autrefois.

NÉRINE.

Avec qui vous avez étudié ? Fi donc! vous vous moquez.

ORONTE.

Comment! Ne me disois-tu pas tantôt qu'elle seroit bien aise d'être mariée ?

NÉRINE.

Oui, Monsieur; mais croyez-vous de bonne foi, qu'un homme qui a étudié avec vous, soit capable de lui rendre la santé ?

ORONTE.

Monsieur Michaut s'offre de la prendre, sans que

je lui donne rien. Sa proposition me convient. Il doit venir ici tout-à-l'heure, et je m'en vais le recevoir.

SCÈNE IX.

ISABELLE, CLÉON, L'ÉPINE, NÉRINE.

L'ÉPINE, à Isabelle.

MADAME Michaut, je suis votre très-humble serviteur.

CLÉON.

Traître! est-il temps de plaisanter?

ISABELLE.

Ah! Cléon, qu'allons-nous devenir?

CLÉON.

Quel parti prendre dans une si terrible conjoncture?

ISABELLE.

Nérine, aide-nous de tes conseils.

NÉRINE.

Je suis aussi embarrassée que vous, et ce que vous m'avez déclaré tantôt, augmente encore mes inquiétudes.

ISABELLE.

Ah! si mon frère étoit à Paris! Il m'aime; mon père a beaucoup d'égards pour lui; nous lui confierions notre secret, et il pourroit nous secourir. Mais il est à la campagne depuis huit jours, et nous ne savons quand il sera de retour.

L'ÉPINE.

Parbleu ! vous voilà bien embarrassé ! J'ai trouvé un moyen pour vous tirer d'affaire.

CLÉON.

Quels conseils peux-tu nous donner dans l'état où te voilà?

L'ÉPINE.

Le vin me donne de l'esprit, à moi... Silence... Je vais parler.

CLÉON.

Voyons.

L'ÉPINE.

Premièrement, il faut que Mademoiselle s'explique avec monsieur Oronte, et qu'elle lui dise avec beaucoup de politesse et de douceur : Monsieur mon père, vous ne savez plus ni ce que vous dites, ni ce que vous faites.

NÉRINE.

Beau début!

L'ÉPINE, à Cléon.

En second lieu vous parlerez, vous, à ce vieux Roquentin qu'on veut faire épouser à Mademoiselle.

CLÉON.

Eh bien, que lui dirai-je?

L'ÉPINE.

Vous le prierez très-honnêtement (car je veux de l'honnêteté partout, moi) de sortir d'ici tout le plutôt qu'il pourra; mais à condition qu'il n'y rentrera jamais.

CLÉON.

Le beau compliment!

L'ÉPINE.

Il pourra fort bien arriver qu'il n'en voudra rien faire ; tant mieux.

CLÉON.

Comment, tant mieux ?

L'ÉPINE.

Oui, vraiment, nous en serons plutôt défaits; car sur le refus qu'il fera de passer la porte, nous le ferons sortir par les fenêtres.

CLÉON.

Et tais-toi, maraud! et laisse-nous en repos consulter...

(Pasquin crie derrière le théâtre, *Tayaut! Briffaut!* et on donne du cor.)

NÉRINE.

J'entends quelqu'un. C'est la voix de Pasquin.

ISABELLE.

Ah! si c'est lui, mon frère n'est pas loin.

NÉRINE, à Isabelle.

Retournez à votre appartement, Mademoiselle; vous, Messieurs, allez joindre vos prétendus camarades. Je veux sonder Pasquin, et savoir de lui si Valère n'a point quelque inclination. En ce cas, vos intérêts sont communs, et je veux vous unir tous ensemble, pour déranger les projets de monsieur votre père.

ISABELLE.

C'est bien dit; il faut la laisser agir; ses soins peuvent nous être utiles.

CLÉON.

Tu peux compter sur une récompense proportionnée aux services que tu nous rendras.

SCÈNE X.

NÉRINE; PASQUIN, en habit de chasseur, avec un cor de chasse.

PASQUIN crie en entrant.

TAYAUT! tayaut! briffaut!

NÉRINE.

A te voir dans cet équipage, il n'est pas difficile de deviner d'où tu viens. Que je suis aise de te revoir, mon cher Pasquin! T'es-tu bien diverti? Parle donc.

PASQUIN crie encore.

Tayaut, tayaut! briffaut!

NÉRINE.

Ah! à quoi bon tout ce bruit de chasse? As-tu perdu l'esprit, mon enfant?

PASQUIN.

Non, ma chère; je suis aussi sage que de coutume. Monsieur Oronte n'est-il pas ici?

NÉRINE.

Oui.

PASQUIN.

Assurément?

NÉRINE.

Assurément. Il trouvera fort mauvais que tu fasses un pareil vacarme.

PASQUIN, courant autour du théâtre.

Tayaut! tayaut!

NÉRINE.

Eh, mort de ma vie! finis donc, et ne m'étourdis pas davantage. Quelle diable de musique est-ce là?

PASQUIN.

Crois-tu que monsieur Oronte m'ait entendu?

NÉRINE.

Sans doute, et tous les voisins aussi. (On donne du cor.) Mais qu'entends-je? Autre bruit de chasse. Est-ce que nous sommes au temps des fées, et m'auroit-on tout d'un coup transportée dans un bois?

PASQUIN.

Ah! ma chère! je voudrois te tenir en fin fond de forêt.

NÉRINE.

Pourquoi? Pour me couper la gorge?

PASQUIN.

Non, mon enfant; tu n'en mourrois pas.

(On donne encore du cor.)

NÉRINE.

On redouble. Que veut dire tout ceci?

PASQUIN.

C'est mon maître qui chasse dans l'anti-chambre de monsieur son père.

NÉRINE.

Explique-moi donc ce que cela signifie?

PASQUIN.

Cela signifie que nous voulons faire du bruit.

NÉRINE.

Est-ce qûe ton maître veut insulter son père? Rêvez-vous? Êtes-vous possédés?

PASQUIN.

Oh! donne-toi patience, et tu sauras tout.

NÉRINE.

Dépêche-toi donc. De quoi s'agit-il?

PASQUIN.

De faire croire à monsieur Oronte que nous sommes allés à la campagne pour une grande partie de chasse. Nous venons de faire entrer au logis deux mulets tout chargés de gibier.

NÉRINE.

Deux mulets? Quels braconniers! Vous avez donc dépeuplé tout le pays?

PASQUIN.

Vraiment oui; nous n'avons rien laissé à la vallée, ni chez les rôtisseurs.

NÉRINE.

Que diantre veux-tu dire?

PASQUIN.

Que nous ne venons point du château de Clitandre, comme nous voulons le persuader au père de mon maître. Nous n'avons été qu'à un village à demi-lieue de Paris, et nous n'y avons pas seulement tué un moineau.

NÉRINE.

Qu'avez-vous donc fait là pendant huit jours?

PASQUIN.

La peste! Nous avons fait de bonne besogne; mais c'est un secret qu'il ne m'est pas permis de te révéler.

NÉRINE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Parce que mon maître m'a défendu d'en parler ; et c'est pour cela que je meurs d'envie de te le dire. Oh ! le pesant fardeau qu'un secret ! Voici ce que c'est. Mon maître... Alte-là, monsieur Pasquin, vous allez faire une sottise.

NÉRINE.

Tu aurois quelque chose de réservé pour moi, pour ta maîtresse ?

PASQUIN.

Je demeure d'accord que cela n'est pas dans les règles ; mais je songe en même temps que ma maîtresse est fille. Qui dit fille, suppose une personne incapable de se taire, et forcée à révéler le plus grand secret, ou à crever dans les vingt-quatre heures.

NÉRINE.

N'appréhende rien. Je suis plus forte qu'un homme, moi, sur la discrétion. Parle, ou je romps avec toi.

PASQUIN.

Tu me prends par mon endroit sensible. Allons, il faut parler. Les plus grands hommes font des folies pour ces animaux-là. Personne ne peut-il nous entendre ?

NÉRINE.

Non, si tu ne cries bien fort.

PASQUIN.

Diable ! ce ne sont pas ici des jeux d'enfant.

NÉRINE.

Comment donc?

PASQUIN.

Si on découvroit le mystère, mon maître pourroit être déshérité; cela va là, tout au moins.

NÉRINE.

Diantre!

PASQUIN.

Et moi, tout au contraire, je pourrois hériter d'une centaine de coups de bâton. Je n'aime point ces aubaines-là.

NÉRINE.

Tu ne fais qu'irriter ma curiosité. D'où venez-vous?

PASQUIN.

Nous venons... Malepeste! voici le bon homme. Il faut que je le dépayse adroitement sur ce sujet. Laisse-nous; j'irai te joindre tout-à-l'heure.

SCÈNE XI.

ORONTE, PASQUIN.

ORONTE, sans voir Pasquin.

Me jouer de la sorte!

PASQUIN, à part.

Il paroît en colère.

ORONTE, sans le voir.

Me débiter avec effronterie une pareille histoire!

PASQUIN, à part.

Serions-nous découverts?

ORONTE, toujours sans le voir.

Avoir l'audace de soutenir qu'il vient du château de Clitandre!

PASQUIN, à part.

La mine est éventée.

ORONTE, à part.

Je voudrois bien savoir si ce maraud de Pasquin aura aussi l'insolence de me soutenir cette imposture.

PASQUIN, à part.

Il n'y manquera pas.

ORONTE.

(Apercevant Pasquin.)

Plaît-il? Ah! vous voilà, je suis bien aise de vous trouver ici, monsieur le coquin.

PASQUIN.

Bonjour, Monsieur: comment vous portez-vous?

ORONTE.

Ce ne sont pas là tes affaires.

PASQUIN.

Pardonnez-moi, Monsieur. L'intérêt que je prends à votre chère santé, fait que dans le moment que je suis éloigné de vous, mon cœur, prévenu des sentimens de la plus vive tendresse... se livre à des inquiétudes dont l'excès tendre et passionné.... Enfin, vous vous portez bien, et je m'en réjouis.

ORONTE.

Traître! il n'est pas question de tout ce galimatias, et il faut que tu me dises...

PASQUIN.

Tout ce qu'il vous plaira. De quoi s'agit-il?

ORONTE.

De me faire savoir où mon fils a passé toute la semaine.

PASQUIN.

Est-ce qu'il ne vous l'a pas dit?

ORONTE.

Il m'a dit que c'étoit au château de Clitandre.

PASQUIN.

Eh bien! c'est la vérité.

ORONTE.

Ne l'avois-je pas prévu, qu'il me soutiendroit cela?

PASQUIN.

Oui, je le soutiens, et je le soutiendrai. Quand je dis la vérité, je ne crains personne.

ORONTE.

J'admire l'effronterie de ce pendard.

PASQUIN, voulant s'esquiver.

Oh! puisque vous vous fâchez....

ORONTE.

Demeure, où je t'assomme.

PASQUIN.

Y a-t-il quelque chose pour votre service? Vous n'avez qu'à parler.

ORONTE.

Et toi, tu n'as qu'à choisir de deux choses que je vais te proposer.

PASQUIN.

Voyons.

ORONTE.

Deux pistoles, ou vingt coups de bâton.

PASQUIN.

Le choix n'est pas difficile. Je prends les deux pistoles.

ORONTE.

Les voici.

PASQUIN.

Grand merci, Monsieur. Je vous donne le bonjour.

ORONTE.

Tu t'en vas ?

PASQUIN.

Oui vraiment. N'ai-je pas choisi ?

ORONTE.

Et m'as-tu dit ce que je voulois savoir ?

PASQUIN.

Quoi ! Monsieur ?

ORONTE.

Où avez-vous passé toute la semaine ? Je sais que ce n'est point au château de Clitandre. Sa tante la Comtesse de la Ruffardière en arrive ; elle y a demeuré pendant quinze jours, et elle vient de me dire que mon fils n'y avoit point paru.

PASQUIN.

Elle n'oseroit soutenir cela devant moi.

ORONTE.

C'est ce qu'il faut voir, elle est encore ici.

PASQUIN.

Oh ! puisqu'elle est encore ici, je n'ai rien à dire. Je n'irai pas démentir en face une personne de sa condition.

ORONTE.

Tu veux me faire prendre le change : mais tu n'y réussiras pas ; je suis sur mes gardes. Allons, parle-moi naturellement.

PASQUIN.

Oh ! volontiers : c'est mon caractère, à moi, que de parler naturellement.

ORONTE.

Le bon apôtre !

PASQUIN.

Or donc, pour vous dire la vérité...

ORONTE.

Le traître va mentir : mais compte que cela ne servira de rien ; je sais d'où vous venez.

PASQUIN.

Si vous le savez, pourquoi me le demandez-vous ?

ORONTE.

C'est que j'ai intérêt de savoir les choses de ta propre bouche.

PASQUIN.

Eh ! fi, Monsieur, où est l'honneur, où est la probité ? Je veux de la bonne-foi dans le commerce. Avouez-moi que vous ne savez rien, sinon je ne dirai mot.

ORONTE.

Tu ne diras mot ? Je te rosserai.

PASQUIN.

Ce seront des coups perdus. J'ai des épaules à l'épreuve de tout. Je suis de race de sergent, et jamais les coups de bâton n'ont fait peur aux illustres de ma famille.

ORONTE.

Voilà un insigne maraud!

PASQUIN.

C'est moi qui ai intérêt de vous faire avouer que vous ignorez pleinement où nous avons été.

ORONTE.

Pourquoi?

PASQUIN.

C'est que je suis sensible à l'honneur. Je veux pouvoir me vanter de vous avoir mis au fait, et d'avoir bien gagné votre argent.

ORONTE.

Eh bien! je demeure d'accord que tout ce que je sais, c'est que vous ne venez point d'où vous dites.

PASQUIN.

Vous ne savez que cela?

ORONTE.

Non, en vérité.

PASQUIN.

Tant mieux. Je veux que la peste m'étouffe si je vous en dis davantage.

ORONTE.

Tu ne parleras pas?

PASQUIN.

Voilà votre argent. Je suis en droit de me taire.

ORONTE, levant la canne.

Et moi, en droit de t'assommer.

PASQUIN, tendant le dos.

Frappez. Je vous ferai voir que je ne dégénère point de l'intrépidité de mes ancêtres.

ORONTE.

Son imprudence me rend immobile, et je ne sais plus où j'en suis. Je t'ordonne de sortir de ma maison, et de ne paroître jamais devant mes yeux.

SCÈNE XII.

PASQUIN, seul.

Ma foi, j'ai soutenu là un rude assaut : mais je m'en suis tiré galamment. Allons chercher mon maître ; il est nécessaire de l'instruire... Le voici justement.

SCÈNE XIII.

VALERE, PASQUIN.

VALÈRE.

Qu'as-tu, Pasquin ?

PASQUIN.

Rien ; ce n'est qu'une volée de coups de bâton que j'ai pensé recevoir pour l'amour de vous.

VALÈRE.

Pour l'amour de moi ? Et qui est le maraud qui a voulu te traiter de la sorte ?

PASQUIN.

C'est monsieur votre père.

VALÈRE.

Je ne comprends rien à ce discours. Est-ce que tu plaisantes ?

PASQUIN.

Non, vraiment. La tante de Clitandre vient d'assurer monsieur Oronte, que nous n'avons pas approché du château de son neveu.

VALÈRE.

Ah ! la vieille folle ! Elle a juré de me désespérer. Ce n'est pas encore là tout le mal qu'elle me fait.

PASQUIN.

Je sais qu'elle a le diable au corps.

VALÈRE.

Tu n'ignores pas qu'elle m'aime depuis deux ans, et qu'elle veut absolument que je soupire pour elle.

PASQUIN.

Cela est vrai. Je vous ai un peu aidé à la tromper, et vous en avez tiré d'assez bonnes nippes.

VALÈRE.

La voici qui va me persécuter encore.

PASQUIN.

Laissez-moi faire; je vais lui donner son congé.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, VALERE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

Eh bien ! Monsieur, vous avez donc résolu de me désespérer ?

VALÈRE.

Moi, Madame ? je n'ai nulle intention de vous faire de la peine.

PASQUIN.

Il ne songe pas seulement que vous soyez au monde.

LA COMTESSE.

Je ne le sais que trop. Qu'est-ce donc que cette partie de chasse que vous venez de faire?

VALÈRE.

Madame, avec votre permission, je n'ai point de compte à vous rendre.

LA COMTESSE.

Tu n'as point de compte à me rendre, petit scélérat! Je te ferai bien parler. Il faut que tu me dises tout-à-l'heure où tu as été pendant huit jours. Oseras-tu me soutenir que c'est au château de Clitandre? Je t'y attendois, infidèle! et je me flattois que l'Amour t'y feroit voler.

PASQUIN.

Madame, il avoit prié l'Amour de l'y conduire, mais par malheur ils ont manqué le chemin, et ils se sont égarés tous deux.

LA COMTESSE.

Et deviez-vous le suivre, ingrat! puisqu'il vous conduisoit en des lieux où je n'étois pas?

PASQUIN.

Il ne savoit pas les chemins, Madame, ni moi non plus. L'Amour est aveugle, à ce que j'entends dire; quand on le prend pour guide, on est sujet à s'égarer.

LA COMTESSE.

Tout ce galimatias est inutile; je veux qu'il réponde lui-même à mes questions.

l'estime et du respect. L'amour ne se frotte point à des personnes si vénérables.

LA COMTESSE.

Si ma physionomie lui inspire du respect, mes regards ont dû lui inspirer de l'amour.

PASQUIN.

Voilà de quoi nous ne convenons pas.

LA COMTESSE.

Vous n'en convenez pas ?

VALÈRE.

Tenez, Madame, je vous ai trop d'obligation, et je suis trop galant-homme pour ne vous pas parler sincèrement. Souffrez donc que je vous désabuse, et que je vous dise, avec tout le respect que je vous dois...

LA COMTESSE.

N'achève pas, perfide ! je vois où tend ce discours.

PASQUIN.

Mais aussi vous avez tort, Madame.

LA COMTESSE.

J'ai tort ! moi, j'ai tort ! Et en quoi, s'il vous plaît ?

PASQUIN.

Vous avez tort d'être venue au monde une vingtaine d'années avant lui. Pourquoi diable vous pressiez-vous si fort ? Puisque vous deviez l'aimer avec tant de tendresse, il falloit prendre si bien vos mesures, qu'il vînt au monde cinq ou six ans avant vous.

LA COMTESSE.

Cela dépendoit-il de moi ?

VALÈRE.

Non, Madame; mais il ne dépend pas plus de moi de vous aimer.

LA COMTESSE.

Il ne falloit donc point me tromper par de fausses protestations.

PASQUIN.

Ce n'est pas à lui qu'il faut vous en prendre.

LA COMTESSE.

Et à qui donc?

PASQUIN.

C'est à monsieur son père qui le laisse manquer de tout. Vous vous êtes offerte à le secourir dans ses besoins. L'occasion étoit pressante. Il s'est vu contraint à profiter de votre générosité. Pour récompense, vous avez voulu des marques d'amour. Le pauvre garçon a fait auprès de vous une dépense incroyable en soupirs et en protestations. Vous traitez cela de bagatelle, et il n'a point d'autre monnoie à vous donner.

LA COMTESSE, à Valère.

Vous ne dites mot à tout cela, Monsieur?

VALÈRE.

Ma foi, Madame, qui ne dit mot consent.

PASQUIN, à la Comtesse.

Voulez-vous que je vous donne un moyen de vous venger de lui?

LA COMTESSE.

Tu me feras plaisir, car je suis outrée.

PASQUIN.

Et moi, qui vous parle, je suis en fureur contre lui. Éloignons-nous un peu.

VALÈRE, à part.

Que diable va-t-il lui dire?

PASQUIN.

Ce n'est pas tout-à-fait la qualité que vous cherchez dans un mari?

LA COMTESSE.

Je ne veux qu'un mari qui m'aime et qui m'adore.

PASQUIN.

Et bien! je suis votre homme; je vous épouserai, si vous voulez.

LA COMTESSE.

Retire-toi, malheureux!

PASQUIN.

Je vous vengerai mieux qu'un autre.

LA COMTESSE.

Retire-toi, te dis-je; je sais un moyen plus sûr pour punir cet infidèle.

PASQUIN.

C'est de quoi je doute bien fort.

VALÈRE.

Et qu'ai-je lieu d'appréhender?

LA COMTESSE.

Tout. Je vais t'épouser malgré toi.

VALÈRE.

M'épouser! Ah! Madame, serez-vous assez cruelle pour cela?

LA COMTESSE.

Oui, perfide! je viens de te demander à ton père. Je lui ai offert de te prendre sans un sou. Ma proposition lui convient, il l'accepte: et cela me suffit. Adieu,

Monsieur, faites vos petites réflexions; mais mettez-vous en tête que je serai votre femme: je l'ai juré; cela sera; c'est moi qui vous le dis, et qui suis votre très-humble servante.

SCÈNE XV.

VALERE, PASQUIN.

PASQUIN.

Elle est femme à le faire comme elle le dit, au moins.

VALÈRE.

Dans quel embarras me jette cette vieille folle!

SCÈNE XVI.

VALERE, ISABELLE, NÉRINE, PASQUIN.

ISABELLE.

Ah! mon frère, que j'ai besoin de votre secours!

VALÈRE.

Ah! ma sœur, que j'ai besoin de vos conseils!

ISABELLE.

Mon père me met au désespoir.

VALÈRE.

Mon père me veut faire mourir de douleur.

ISABELLE.

Il prétend que j'épouse monsieur Michaut.

VALÈRE.

Il veut que je me marie avec la vieille Comtesse.

ISABELLE.

Il faut que je périsse, si je lui obéis.

VALÈRE.

Il faut que j'expire, si je ne lui résiste pas.

NÉRINE.

Voilà qui débute bien. Jusqu'ici vos fortunes sont pareilles : ne se ressemblent-elles point encore par d'autres circonstances?

VALÈRE.

Ah! Nérine! ma sœur est moins à plaindre que moi. Si elle n'a pas la force de résister, elle en sera quitte pour vivre quelque temps malheureuse avec un mari qu'elle sera en droit de haïr; mais mon sort est si cruel, que je ne saurois suivre les ordres de mon père, ni lui déclarer les raisons qui m'en empêchent.

NÉRINE.

Nous sommes dans le même cas.

VALÈRE.

Comment donc?

NÉRINE.

Expliquez-vous un peu plus clairement, et nous nous rendrons plus intelligibles.

ISABELLE.

Mon frère, ne me déguisez rien, je vous en conjure.

VALÈRE.

Ah! ma sœur! je n'oserois parler; la moindre indiscrétion me perdroit.

NÉRINE.

C'est tout de même ici ; un mot lâché mal à propos est capable de gâter toutes nos affaires.

ISABELLE.

Croyez-vous, mon frère, que je sois capable de vous trahir?

VALÈRE.

Puisqu'il faut ne vous rien celer, ma sœur... Pasquin, dis-lui ce qui s'est passé, je n'ai pas la force de l'avouer moi-même.

PASQUIN.

Moi, Monsieur, révéler un secret! Vous me prenez pour un autre.

VALÈRE.

Tout ce que je vous avouerai en général, c'est que je ne puis plus me marier désormais.

ISABELLE.

Hélas! mon frère! il ne m'est pas plus permis qu'à vous de consentir au mariage qu'on me propose.

VALÈRE.

La dureté de mon père m'a contraint à prendre de certaines résolutions dont je ne puis ni ne veux me dédire.

ISABELLE.

La même raison m'a mise dans la nécessité de consentir à des engagemens que rien ne peut rompre désormais.

VALÈRE.

Je suis marié, ma sœur.

ISABELLE.

Je suis mariée, mon frère.

VALÈRE.

Ah ciel! Quel est votre époux?

ISABELLE.

C'est Cléon.

VALÈRE.

Cléon! je le connois; il est de mes amis.

ISABELLE.

Et quelle est la femme que vous avez prise?

VALÈRE.

C'est Julie.

ISABELLE.

Je la connois aussi; c'est une fort aimable personne.

NÉRINE.

Voilà la confidence achevée.

ISABELLE.

Quel parti prenez-vous, mon frère?

VALÈRE.

De m'exposer à tout plutôt que de rompre mes engagemens. Et vous, ma sœur?

ISABELLE.

De mourir, plutôt que de manquer à ma foi.

NÉRINE.

Voilà monsieur votre père, avec la Comtesse et monsieur Michaut.

VALÈRE.

Je tremble.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

SCÈNE XVII.

ORONTE, LA COMTESSE, M. MICHAUT, ISABELLE, NÉRINE, VALERE, PASQUIN.

ORONTE, à la Comtesse.

Les voici l'un et l'autre ; je vais les faire consentir aux projets que nous avons formés.

LA COMTESSE.

C'est ici qu'il faut vous servir de toute votre autorité.

M. MICHAUT.

Pour moi, je ne prétends point à la main d'Isabelle, si elle ne me la donne pas de bon cœur.

ORONTE.

Ah! c'est donc vous, Monsieur le chasseur! Quand retournerez-vous au château de Clitandre?

VALÈRE.

Mon père, si vous voulez m'écouter...

ORONTE.

Je n'ai rien à écouter. Pour réparer la faute que vous avez faite, il faut que vous vous disposiez à m'obéir.

VALÈRE.

Si ce que vous m'ordonnerez m'est possible, il n'y a rien que je ne fasse...

SCÈNE XVIII.

ORONTE, LA COMTESSE, M. MICHAUT, ISABELLE, VALERE, NÉRINE, PASQUIN, JAVOTTE.

JAVOTTE.

Mon papa, il y a ici je ne sais combien de Masques qui viennent d'entrer, parce qu'ils ont entendu les violons; ils sont tout-à-fait plaisans, voulez-vous qu'on les fasse venir ici?

ORONTE.

Ils seront les bien-venus. Dans un jour comme celui-ci, il ne faut songer qu'à ce qui peut donner de la joie.

SCÈNE XIX.

Marche de personnes masquées.

ORONTE, LA COMTESSE, M. MICHAUT, ISABELLE, VALERE, NÉRINE, PASQUIN, JAVOTTE; JULIE, CLÉON et L'ÉPINE, masqués.

LA COMTESSE, après que la marche est finie.

L'Assemblée n'est pas nombreuse, mais elle est tout-à-fait agréable. Approchez-vous de moi, Valère; voici un jour bienheureux pour vous.

ORONTE.

Assurément; plus qu'il ne mérite.

LA COMTESSE.

Vous êtes instruit de mes intentions?

VALÈRE.

Madame...

LA COMTESSE.

Enfin, je vous épouse. Tous vos rivaux vont crever de jalousie; mais vous méritez bien d'en triompher. Au reste, monsieur votre père m'a donné sa parole sur notre mariage.

M. MICHAUT, à Isabelle.

Et il m'a promis aussi, Mademoiselle, que j'aurois le bonheur de vous épouser.

ORONTE, à Valère.

Répondez donc.

LA COMTESSE.

Il est si transporté de joie, qu'il n'a pas la force de me remercier.

M. MICHAUT.

Mademoiselle ne me paroît pas si joyeuse de la nouvelle que je lui apprends.

ORONTE.

Nous parlerons de cela tantôt. Madame, songeons à notre divertissement.

LA COMTESSE.

Non pas, s'il vous plaît; je veux finir, et on ne dansera que quand on m'aura mise en train de danser, moi.

VALÈRE.

Puisque vous êtes si pressée de finir, Madame, je prendrai la liberté de vous dire, avec la permission de mon père, que je ne veux point du tout me marier.

LA COMTESSE.

Tout cela est inutile.

VALÈRE.

J'ai beaucoup de respect pour vous, Madame : mais c'est tout ce que votre personne peut m'inspirer.

ORONTE.

Il n'est pas question ici ni d'amour, ni de respect. Les propositions que me fait Madame, sont si avantageuses pour vous et pour moi, que vous ne sauriez mieux faire que de l'épouser.

VALÈRE.

Quoi ! Faut-il que l'intérêt vous oblige à me rendre malheureux ? Jetez sur moi des yeux de père, et ne désespérez pas un fils qui se jette à vos genoux, et qui est résolu de mourir plutôt mille fois, que de se laisser sacrifier impitoyablement.

ORONTE.

Lève-toi, fripon; tu m'attendris.

VALÈRE.

Je ne me leverai point que vous n'écoutiez les raisons...

ORONTE.

Je crois qu'elles ne sont pas mauvaises; mais j'ai donné ma parole à Madame. Oh ! ça, je ne veux point te contraindre à l'épouser, mais je te prie de t'y résoudre pour l'amour de moi. Pourrois-tu refuser à ton père une grace qu'il te demande, lorsqu'il est en droit de te faire obéir ?

VALÈRE.

Je prends le ciel à témoin que je vaincrois tout-à-l'heure ma répugnance, pour répondre à un procédé

si doux et si obligeant, s'il dépendoit encore de moi de vous complaire en ceci; mais vous me forcez à vous dire, et même devant tout le monde, que je ne suis plus libre, et que ma foi est engagée pour jamais.

ORONTE.

Pour jamais? Sans mon consentement?

VALÈRE.

Ne vous prenez qu'à vous-même de la démarche hardie que je viens de faire. Vous n'avez jamais voulu me marier. J'ai pris une femme sans votre aveu. Mon oncle et tous mes parens me l'ont conseillé, et c'est en leur présence que j'épousai Julie il y a huit jours.

ORONTE.

Je suis bien-aise de savoir cela, Monsieur le coquin; je sais les mesures que je dois prendre.

VALÈRE.

Toutes vos mesures seront inutiles. Je prie le ciel de me confondre, si je prends jamais une autre femme que Julie. Il n'y a rien à redire à cette alliance. Tout le monde connoît Julie pour une personne sage et vertueuse; elle a de la naissance, et plus de bien qu'il n'en faut pour nous faire subsister l'un et l'autre sans vous être à charge. Toute la terre sera pour nous.

ORONTE.

J'enrage d'être contraint d'avouer qu'il a raison, et que je ne puis, sans injustice, désapprouver ce mariage.

LA COMTESSE.

Oh bien! je le ferai casser, moi, puisque vous êtes assez fou pour le confirmer.

VALÈRE.

Et de quel droit, Madame, s'il vous plaît?

LA COMTESSE.

De quel droit, scélérat? Ah! tu ne le sais que trop.

M. MICHAUT.

Croyez-moi, madame la Comtesse, avalez doucement la pilule.

LA COMTESSE.

Patience, il m'épousera, ou je le ferai enlever.

SCÈNE XX.

ORONTE, M. MICHAUT, ISABELLE, VALERE, NÉRINE, PASQUIN, JAVOTTE; JULIE, CLÉON et L'ÉPINE, masqués.

ORONTE.

Laissons-la dire. C'est une femme qui parle. Nérine, allez chercher Julie. Il faut faire les choses de bonne grace, quand il n'y a pas moyen de s'en dispenser. Je vais lui dire moi-même, que je la reconnois pour ma belle-fille.

JULIE, se démasquant.

Me voici, Monsieur; souffrez que je reçoive ce titre précieux, et que je vous proteste que je ferai tout mon possible pour le mériter.

ORONTE.

Ah, ah! ma belle-fille étoit de la mascarade! Soyez la bien-venue, Madame. Il n'est pas nécessaire que je vous dise rien de plus, et vous avez entendu tous nos discours.

JULIE.

Je suis pénétrée de vos bontés, Monsieur, et vous ne vous repentirez point....

VALÈRE.

Quelles actions de graces ne vous dois-je point, mon père !

ORONTE.

Laissons là les complimens. Divertissons-nous pour célébrer ce mariage, et celui de ma fille avec monsieur Michaut.

NÉRINE, à Isabelle.

Allons, à vous, Mademoiselle. Il faut sauter le fossé.

ISABELLE.

Puisque vous êtes en train de pardonner, mon père, et que vous avez tant d'indulgence pour mon frère et pour Julie, souffrez que je vous demande pour moi la même grace.

ORONTE.

Comment donc ?

ISABELLE.

Je n'aime point Monsieur. Ne me contraignez pas à l'épouser, si ma vie vous est chère. J'ai pensé la perdre dans une longue maladie, qui n'a été causée que par le refus que vous avez fait de me donner à Cléon. Mais comptez que je vais mourir à vos genoux, si vous ne confirmez pas aussi notre mariage.

ORONTE.

Si je ne confirme pas votre mariage ! Est-ce que vous l'auriez aussi épousé secrètement ?

ISABELLE.

C'est avec une extrême confusion que je vous l'avoue. Oui, mon père, Cléon est mon époux; il y a plus de six mois que je suis sa femme; et ma tante, qui a bien voulu nous unir ensemble....

ORONTE.

Mon oncle, ma tante! Parbleu! je suis bien redevable à mon frère et à ma sœur, du soin qu'ils prennent de marier mes enfans! Voilà une affaire où il y a encore moins de remède qu'à l'autre, monsieur Michaut, et je ne puis faire rompre ce mariage, sans déshonorer ma fille.

M. MICHAUT.

Je n'ai donc qu'à prendre congé de l'honorable compagnie.

SCÈNE DERNIÈRE.

ORONTE, ISABELLE, VALERE, NÉRINE, PASQUIN, JAVOTTE, JULIE, CLÉON, L'ÉPINE.

ORONTE.

Allons, allons, je vois bien qu'il en faut passer par-là. Qu'on avertisse Cléon que je le reçois pour mon gendre, mais à condition qu'il n'aura mon bien qu'après ma mort.

CLÉON, se démasquant.

J'accepte cette condition du meilleur de mon cœur, et je suis trop heureux que vous daigniez m'accorder

Isabelle, qui m'est cent fois plus précieuse que tous les biens du monde.

ORONTE.

Ah ! Monsieur le maître à danser, vous montriez donc à ma fille, sans ma permission ? Oh çà, mes enfans, je vous pardonne vos fautes et vos folies, mais à condition que vous me pardonnerez les miennes.

VALÈRE.

Comment donc, mon père ?

ORONTE.

Je me suis marié secrètement aussi, moi, qui vous parle.

PASQUIN.

Sans notre consentement ?

ORONTE.

Je ne voulois point déclarer cette affaire, de peur de vous chagriner ; mais voici l'occasion de nous excuser tous mutuellement.

VALÈRE.

Faites-nous voir notre belle-mère, et nous la recevrons avec tout le respect et toute la tendresse que nous vous devons.

ORONTE.

Elle est aussi de la mascarade, et c'est pour elle que j'avois fait la fête. Daignez vous montrer, Madame, et recevoir ces jeunes époux pour vos enfans.

CÉLIMÈNE.

Je suis trop heureuse d'entrer dans une si aimable famille. J'espère qu'ils seront aussi contens de moi, que si j'étois leur propre mère.

PASQUIN.

Nérine, donnerons-nous notre consentement à ce dernier mariage-là ?

NÉRINE.

On pourroit le critiquer. Mais allons, il faut publier une amnistie générale.

JAVOTTE.

Mon papa, j'ai encore une grace à vous demander.

ORONTE.

Comment, morbleu ! petite friponne ! vous êtes-vous aussi mariée secrètement ?

JAVOTTE.

Non, mon papa. Je ne veux l'être que de votre main ; mais, je vous prie, que ce soit bientôt.

ORONTE.

Nous verrons. Parbleu ! c'est une rage qui a gagné toute ma famille.

PASQUIN.

L'assemblée s'impatiente. Commençons le divertissement.

DIVERTISSEMENT.

PASQUIN chante.

Chantons, chantons des nœuds secrets,
Formés par l'enfant de Cythère.

CHŒUR.

Chantons, chantons des nœuds secrets,
Formés par l'enfant de Cythère.

NÉRINE.

Quand on veut des plaisirs parfaits,
Il faut les goûter et se taire.

CHŒUR.

Chantons, etc.

ISABELLE.

Vivez heureux, amans discrets.
Les amans d'aujourd'hui ne vous ressemblent guère.

CHŒUR.

Chantons, etc.

PREMIÈRE ENTRÉE.

MADEMOISELLE SALLÉ chante.

Vous qui, sans rien aimer, cherchez toujours à plaire,
Vous croyez vivre en liberté :
Apprenez que ce bien si vanté
N'est qu'un bonheur imaginaire.
Mille tyrans nous bravent tour à tour,

La Fortune, l'Amour, le Dieu du mariage :
Mais de quelque côté que notre cœur s'engage,
Vivons toujours sous les loix de l'Amour ;
Il adoucit le plus rude esclavage.

SECONDE ENTRÉE.

ORONTE chante.

J'ai goûté les douceurs d'un assez long veuvage :
Ma femme étoit un vrai dragon ;
Et, quand elle partit, j'écoutai la raison,
Qui voulut me défendre un second mariage :
J'avois juré de fuir cet écueil dangereux ;
Malgré tous mes sermens, l'hymen encor m'engage ;
Et, près de deux beaux yeux,
A soixante ans j'ai fait naufrage.

BRANLE.

PREMIER COUPLET.

Profitez du temps des amours,
Tendre et brillante jeunesse :
Livrez-vous à la tendresse,
Songez que les momens sont courts ;
Bientôt la froide vieillesse
Succède au printemps de nos jours.

II.

Voulez-vous d'aimables instans,
Même après le mariage,
Fuyez l'ordinaire usage,

Suivez la mode du vieux temps;
L'Amour se plaît en ménage,
Tant que les maris sont amans.

III.

Où sont-ils ces tendres époux ?
Ils ne sont plus à la mode.
Jamais la vieille méthode
Ne pourra revivre chez nous.
La nouvelle est plus commode,
On n'est ni tendre ni jaloux.

IV.

Autrefois, après leur printemps,
Les belles faisoient retraite:
Mais aujourd'hui la coquette
Veut toujours avoir des amans:
Quand elle est vieille, elle achète
Ce qu'elle vendoit à vingt ans.

V.

Empressés à vous divertir,
Nous cherchons l'art de vous plaire.
Toujours la critique amère
Craint de nous y voir réussir;
Pour la forcer à se taire,
Messieurs, daignez nous applaudir.

FIN DU TRIPLE MARIAGE.

L'OBSTACLE IMPRÉVU,

OU

L'OBSTACLE SANS OBSTACLE,

COMÉDIE,

Représentée, pour la première fois, en 1717.

ACTEURS.

LISIMON, vieillard.
LICANDRE, autre vieillard.
JULIE, crue nièce de Licandre.
LA COMTESSE DE LA PÉPINIÈRE.
ANGÉLIQUE, fille de la Comtesse.
LÉANDRE, amant de Julie.
VALÈRE, fils de Lisimon, petit-maître.
NÉRINE, suivante de Julie.
CRISPIN, valet de Léandre.
PASQUIN, valet de Valère.
UN LAQUAIS.

La scène est dans la maison de Lisimon.

L'OBSTACLE IMPRÉVU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALERE, PASQUIN.

(Ils entrent par deux différens côtés du théâtre.)

VALÈRE, du côté par où il entre.

MORBLEU! vous avez beau dire, je n'en ferai qu'à ma tête.

PASQUIN.

Ah! voici mon étourdi de maître.

VALÈRE.

La peste soit de l'homme!

PASQUIN.

Il est en colère.

VALÈRE.

Il n'y a plus moyen de vivre avec lui, et il faut que nous rompions ensemble.

PASQUIN.

De qui parlez-vous-là?

VALÈRE.

Je parle de mon père.

PASQUIN.

Mais vraiment cela est fort honnête. S'il vous avoit entendu?...

VALÈRE.

Je voudrois qu'il n'eût pas perdu un mot de tout ce que j'ai dit.

PASQUIN.

Dieu vous en garde; vous seriez perdu.

VALÈRE.

Tu crois donc que je l'appréhende? Cela étoit bon lorsque j'étois au collége.

PASQUIN.

Ma foi, ne vous y jouez pas. Il est homme à vous traiter comme si vous y alliez encore.

VALÈRE, enfonçant son chapeau.

Lui? Mon père? Ah! ventrebleu! je lui ferois voir...

PASQUIN.

Paix, Monsieur, le voilà qui vient.

VALÈRE.

Je m'en vais.

PASQUIN.

Revenez, revenez; ce n'est pas lui.

VALÈRE.

Te moques-tu de moi, de me faire une peur semblable?

PASQUIN.

Moi, je vous ai fait peur? Et vous dites que vous ne le craignez point.

VALÈRE.

J'ai encore quelque foible pour lui: mais je m'en dé-

ferai. Me voilà remis. Présentement je serois homme à le braver.

PASQUIN.

Oui, en fuyant. Voilà comme font tous vos pareils. Vous êtes braves jusqu'au dégaîner. Croyez-moi, changez de conduite, et vous ne craindrez plus votre père.

VALÈRE.

Dis-moi, faquin, combien le bon homme te donne-t-il pour me prêcher?

PASQUIN.

Bon! Il croit que c'est moi qui vous gâte, et franchement, j'ai trop de bonté pour vous.

VALÈRE.

Insolent!...

PASQUIN.

Allons, Monsieur, il faut tâcher désormais de le contenter.

VALÈRE.

Sachons un peu ce qu'il faut que je fasse pour cela?

PASQUIN.

Tout le contraire de ce que vous avez fait jusqu'à présent.

VALÈRE.

Quels crimes ai-je donc commis?

PASQUIN.

Vous n'en êtes pas encore aux crimes; vous n'en êtes qu'aux sottises. Par exemple, n'ai-je pas été témoin de la conversation que vous avez eue ce matin

avec monsieur votre père? Il vous disoit d'excellentes choses, et vous lui répondiez tout de travers.

VALÈRE.

Moi?

PASQUIN.

Vous-même. Voulez-vous, pour vous en convaincre, que je vous fasse le récit de la conversation. Je m'en souviens mot pour mot.

VALÈRE.

Voyons; je suis bien aise de juger de sang-froid si j'ai tort.

PASQUIN.

Voici ce qu'il vous a dit, quand vous êtes entré dans sa chambre de la manière que je vais vous dépeindre.

(Il fait l'action d'un petit-maître qui entre dans une chambre en étourdi; ensuite il prend l'air sérieux du père.)

Bonjour, Monsieur, bonjour.—Monsieur, je suis votre serviteur. — Où avez-vous passé la nuit, pendard que vous êtes? — Parbleu! j'ai soupé au cabaret avec mes amis, et de là nous avons couru le bal. — Vous en avez menti. Je sais à quel bal vous avez été, et si vous ne changez bientôt de conduite, je vous enverrai danser à Saint-Lazare. — Je crois, Dieu me damne! que vous ne pourriez pas vivre, si tous les jours vous ne me faisiez quelque mercuriale. — Et croyez-vous, Monsieur le sot, que je sois fort content de vous voir au milieu de cette pépinière de fous, que l'on appelle petits-maîtres, espèce d'hommes aussi ridicules qu'incorrigibles: que je n'entre pas en fureur depuis que vous arborez ce grand chapeau qui vous couvre un

œil, et qui ne laisse voir que la moitié de l'autre; depuis que vous vous débraillez jusqu'à la ceinture; que vous vous faites une gloire de vous enivrer de vin, de liqueurs et de tabac; et que vous affectez cet air fanfaron qui impose au bourgeois, et fait rire l'honnête-homme?—Tous les jeunes gens sont faits comme cela, mon père; il faut suivre la mode. — Parbleu! je vous la ferai bien quitter. — Nous verrons. — Comment nous verrons! Oh! voici qui vous corrigera. (Il prend un bâton.)

VALÈRE.

Que vas-tu faire?

PASQUIN.

Vous rosser.

VALÈRE.

Quoi! coquin, tu aurois la hardiesse?...

PASQUIN.

Ma foi, je vous demande pardon; j'entrois si vivement dans la passion, que je croyois être monsieur votre père. Vous savez bien que, si vous n'eussiez décampé, la conversation auroit fini de la sorte. Après tout, il est temps de vous réformer. Il y a plus de trois mois que votre future belle-mère est arrivée de province, avec la jeune personne que vous êtes sur le point d'épouser. Votre père les loge ici l'une et l'autre. Elles sont témoins de la plupart de vos actions, qui ne doivent pas les édifier. Comptez-vous de vivre comme vous faites, quand vous aurez une femme?

VALÈRE.

Le fat! Est-ce qu'on se marie pour se corriger de ses

défauts? Je voudrois bien, parbleu! qu'une femme s'avisât de me contraindre! Regarde les jeunes gens d'aujourd'hui : ils sont assidus et complaisans le jour de leurs noces; dès le lendemain ils vont chercher fortune ailleurs.

PASQUIN.

Et leurs femmes aussi. Voilà ce que s'attirent ces maris du bel air.

VALÈRE.

D'ailleurs, veux-tu que je te parle net. Je ne me sens plus qu'un foible penchant pour Angélique; je crois même qu'avant qu'il soit peu, je ne l'aimerai point du tout.

PASQUIN.

Quels défauts lui trouvez-vous donc?

VALÈRE.

Premièrement, elle a trop d'esprit.

PASQUIN.

Trop d'esprit! Cela est insupportable.

VALÈRE.

Elle lit depuis le matin jusqu'au soir, et se pique de savoir tout.

PASQUIN.

C'est un reste de province. Le grand monde la corrigera.

VALÈRE.

Elle m'aime comme une héroïne de roman, et dès qu'elle me voit, c'est un étalage de beaux sentimens qui me fatiguent à mourir.

PASQUIN.

Je le crois bien. Parler beaux sentimens aux jeunes gens d'aujourd'hui, c'est leur parler grec et latin; ils entendent aussi bien l'un que l'autre.

VALÈRE.

Mais tu m'avoueras que cette jeune personne, dont la mère vient de mourir, et que mon père a retirée du couvent, est beaucoup plus piquante qu'Angélique.

PASQUIN.

Vous voulez parler de Julie. Je demeure d'accord qu'elles sont d'une humeur différente. Angélique est languissante et sérieuse; Julie est vive et enjouée. Angélique a quelque chose d'affecté dans ses manières; Julie a cet air libre que donne le grand monde. Je choisirois Julie pour ma maîtresse; j'aimerois mieux Angélique pour ma femme.

VALÈRE.

Nérine est femme-de-chambre et confidente de Julie; je veux lui parler en particulier.

PASQUIN.

Oui! Oh! je suis mari de Nérine, moi, et je ne veux point qu'elle ait de particulier avec vous.

VALÈRE.

Le benêt!

PASQUIN.

Je ne suis point un mari du bel air. J'aime ma femme.

VALÈRE.

Est-ce une raison pour que je ne lui parle pas?

PASQUIN.

Devant moi, tant qu'il vous plaira; mais en particulier, je vous le défends.

VALÈRE.

Mais songez-vous, faquin, à qui vous parlez?

PASQUIN.

Vous avez vos droits en qualité de maître, et moi j'ai les miens en qualité de mari.

VALÈRE.

Je m'en moque, et je prétends... Mais morbleu! voici Angélique.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, VALERE, PASQUIN.

ANGÉLIQUE, sans les voir.

Valère ne vient point; je ne le vois presque plus. Son indifférence m'étonne, et commence à m'inquiéter.

PASQUIN, à Valère.

Entendez-vous?

VALÈRE.

Il faut avouer qu'elle est fort aimable.

PASQUIN.

Pour moi, je m'en accommoderois fort.

ANGÉLIQUE.

Ah! c'est vous, Monsieur! Que faites-vous-là?

VALÈRE.

Je sors d'avec mon père; il m'a mis de mauvaise humeur, et j'en portois mes plaintes à Pasquin.

ANGÉLIQUE.

Il me semble que c'est à moi que vous devriez confier vos chagrins. On se console avec les personnes qu'on aime. Mais depuis quelque temps, vous ne me cherchez plus : je m'aperçois même que vous m'évitez.

VALÈRE.

Moi, vous éviter ! Que vous êtes injuste! Demandez à Pasquin, si...

PASQUIN.

A moi ?

VALÈRE.

Si je ne lui disois pas encore dans le moment, que je vous trouvois fort aimable.

ANGÉLIQUE.

Est-ce à lui qu'il faut le dire? M'enviez-vous le plaisir de vous entendre parler de la sorte sur mon sujet?

VALÈRE.

Ma foi, Mademoiselle, je crains de vous fatiguer par des redites ennuyeuses.

PASQUIN.

Vous connoissez bien peu les femmes ; est-ce qu'elles se lassent de s'entendre dire des douceurs ?

ANGÉLIQUE.

Pasquin a raison. Surtout, ces éloges nous flattent, quand ils viennent de personnes que nous aimons.

VALÈRE.

Chacun a sa méthode en aimant. Pour moi, quand j'ai dit une fois que j'aime, je suis persuadé que j'ai rempli tous les devoirs d'un amant, et je ne trouve rien de plus fade, ni de plus ennuyeux, que ces sou-

pirans qui sont toujours aux pieds de leurs maîtresses, et qui leur parlent tout un jour, sans leur dire autre chose que ce qu'ils leur ont dit mille fois. Que vous êtes belle! Que je vous aime! Je mourrois plutôt que de vous être infidèle. Promettez-moi, ma charmante, que vous m'aimerez toujours. La belle répond sur le même ton, et c'est toujours à recommencer. A force de se servir de ces tendres expressions, on les rend insipides, et à la fin on est tout étonné qu'on se parle d'amour, et que l'on ne s'aime plus du tout.

ANGÉLIQUE.

On ne peut pas mieux justifier l'indifférence : vous lui donnez des couleurs qui la rendroient aimable, si j'étois personne à prendre le change : mais, Valère, croyez-moi, vous n'avez que de l'esprit, et je vois bien que vous n'avez point d'amour.

VALÈRE.

Je n'ai point d'amour! Je ne vous aime pas, moi! (à Pasquin.) Tu vois comme on me traite. Qui a tort de nous deux, Pasquin?

PASQUIN.

C'est celui de vous deux qui ne dit pas la vérité.

VALÈRE.

Ce garçon connoît mes plus secrètes pensées; il peut vous en rendre de bons témoignages.

PASQUIN.

Ah! je vous en réponds. Mon maître est l'homme de France qui aime le plus : il n'a qu'un défaut, c'est qu'il aime trop.

VALÈRE.

Assurément.

PASQUIN.

C'est ce que je lui reprochois encore tout-à-l'heure.

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en aperçois pas; et quoique vous fassiez la satire des amans empressés, je vous soutiens que l'amour ne se fait connoître que par les assiduités, par les protestations, les services. Il vaut mieux dire cent fois les mêmes choses, que de ne pas parler de sa tendresse. Non, Valère, vous ne m'aimez point.

VALÈRE.

Oh! palsambleu! Mademoiselle, s'il ne tient qu'à jurer, je vous ferai des sermens.

PASQUIN.

Il vous jurera qu'il vous aime assez pour un homme qui doit vous épouser.

ANGÉLIQUE.

Voilà ce que c'est. Je vous suis destinée pour femme: ce titre vous déplaît d'avance. Que je pense différemment! Plus je songe que vous serez mon époux, et plus mon cœur s'attache à vous sincèrement. Dans les cœurs tendres et vertueux, il se forme les passions les plus violentes, quand le devoir autorise l'inclination.

PASQUIN.

Tenez, Mademoiselle, voilà les plus belles choses du monde; mais je vous jure en conscience que mon maître n'entend point cela. Ce n'est point là le jargon

qu'on parle aujourd'hui, et je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de femmes à Paris qui l'entendissent, à moins qu'elles ne portassent des lunettes, et qu'elles ne fussent de la vieille cour. Vous êtes toute fraîche émoulue de la province; il faut vous apprendre comme on fait l'amour en ce pays-ci. On entre dans une assemblée ou dans une compagnie : on regarde, on choisit entre toutes les dames, celle qui revient davantage : on lui jette de tendres œillades, on lui fait des mines, on cherche à lui parler, on lui parle. La déclaration se fait dès le premier abord; si la belle s'en scandalise, ce qui n'arrive guère, on s'en moque, et on n'y revient pas : si elle prend la chose de bonne grace, on lui fait des protestations; elle y répond, voilà qui est fait : ensuite on court ensemble au bal, aux spectacles; on médit du prochain, on prend du tabac, on boit du vin mousseux, on avale des liqueurs, on passe les nuits au cours : on ne songe qu'au plaisir, on le cherche ensemble tant qu'on a du goût l'un pour l'autre. Dès que l'ennui se met de la partie, le monsieur tire d'un côté, la dame tire de l'autre, et on va s'accrocher ailleurs. Voilà de quelle manière naissent, s'entretiennent et finissent les belles passions d'aujourd'hui.

ANGÉLIQUE.

Je ne m'étonne pas si les hommes sont si polis présentement, et si la galanterie est sur un si bon pied.

PASQUIN.

C'est la guerre qui cause ce dérangement-là. Les jeunes gens étoient accoutumés à brusquer des places;

ils ont voulu brusquer les femmes. La paix remettra tout dans son ordre naturel.

ANGÉLIQUE.

Je veux que vous m'aimiez autrement que cela, Valère, et que vous vous distinguiez des personnes de votre âge; qu'enfin vous rameniez la mode des beaux sentimens.

VALÈRE.

Ma foi, Mademoiselle, je vous aime autant que je puis vous aimer.

PASQUIN.

Il est de bonne foi.

ANGÉLIQUE.

Cela ne dit rien. Je veux réformer votre cœur, et le rendre capable d'une passion aussi délicate que la mienne. Il faut que nous lisions ensemble tous les romans, j'en ai une ample bibliothèque : c'est là que vous apprendrez que les plus belles passions ne tendent qu'au mariage, et ne sont jamais détruites par ces beaux nœuds.

VALÈRE.

Ma foi, cela n'est vrai que dans les romans. Moi, lire ces fadaises-là! J'aimerois autant lire des opéra.

ANGÉLIQUE.

Il faut que vous preniez ce parti-là, si vous voulez me faire croire que vous m'aimez. Mais voici ma mère.

VALÈRE.

Surcroît d'embarras.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, VALERE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

Bonjour, mon gendre.

VALÈRE, à part.

Mon gendre! Peste de la provinciale!

LA COMTESSE.

De quoi parliez-vous? Que je ne vous interrompe point.

ANGÉLIQUE.

Nous parlions de lecture; et je conseillois à Monsieur....

LA COMTESSE.

Ah! vraiment, j'en suis ravie. Il n'y a rien de si utile que la lecture, et celle des romans surtout. On apprend tout dans ces livres-là. Feu monsieur le comte de la Pépinière, mon très-honoré mari, et moi, nous les lisions jour et nuit, et nous nous attendrissions, nous nous attendrissions!...

VALÈRE, à part.

Ah! voilà monsieur de la Pépinière revenu. Je m'étonnois bien qu'elle n'en eût pas encore parlé.

LA COMTESSE.

Croiriez-vous que feu monsieur la Pépinière et moi...

VALÈRE, à part.

Encore!

LA COMTESSE.

Nous lûmes une fois tout Cyrus en huit jours ; cela nous mettoit dans le cœur un fonds de tendresse inépuisable.

PASQUIN.

Et ces lectures avoient d'agréables suites, apparemment?

LA COMTESSE.

Cela est cause que monsieur le comte et moi nous nous sommes aimés jusqu'au moment de la séparation. Mais, qu'avez-vous, Valère? Vous ne dites mot.

VALÈRE.

Je vous admire.

LA COMTESSE.

C'est plutôt ma fille que vous admirez.

ANGÉLIQUE.

Ne lui dites rien, Madame; il est de fort mauvaise humeur.

LA COMTESSE.

Avouez qu'Angélique a bien de l'esprit, et qu'il est rare de trouver une jeune et belle personne qui ait autant de lecture que ma fille.

VALÈRE.

Voulez-vous que je vous parle franchement? La lecture ne convient point à une femme, et je voudrois que la mienne fût fort ignorante.

LA COMTESSE.

Ah! ah! vous êtes bien dégoûté! Allez chercher vos folles qui ne savent que se coiffer, farder leurs visages, faire assaut de vin de Champagne, et courir le

bal. Ce sont là les savantes qu'il vous faut, apparemment?

VALÈRE.

Je vous avoue qu'elles m'amusent davantage que celles qui citent les auteurs.

PASQUIN.

En voulez-vous savoir la raison? C'est que les savantes que vous estimez, sont pour les anciens, et celles qui amusent Monsieur, sont pour les modernes. Mais voici le patron. Je me retire.

SCÈNE IV.

LISIMON, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, VALERE.

LISIMON.

On m'a dit, Madame, que vous vouliez me parler.

LA COMTESSE.

On vous a dit vrai.

LISIMON.

Abrégez, s'il vous plaît. Finirez-vous bientôt?

LA COMTESSE.

Je n'ai pas encore commencé.

LISIMON.

Commencez donc, mais dépêchez-vous. J'ai une affaire en tête qui ne me permet guère de penser à celles des autres.

LA COMTESSE.

Vous êtes toujours brusque, il n'y a pas moyen de

s'expliquer avec vous. Or çà, écoutez-moi, je viens au fait.

LISIMON.

Dieu le veuille!

LA COMTESSE.

Vous savez que mon procès est en état d'être jugé.

LISIMON.

Si je le sais! Je viens de voir votre procureur, votre avocat, et de solliciter vos juges.

LA COMTESSE.

Mais vous ne savez peut-être pas que mes parties sont allées trouver mon avocat, et que....

LISIMON.

Il n'est pas question ici ni de votre avocat, ni de vos parties : je suis si las de votre procès, et de vous en entendre parler, que si je n'étois sûr qu'il sera terminé incessamment, je donnerois tout mon bien pour le faire juger. Je crois pourtant que j'en serai quitte pour cinquante pistoles que j'ai mises dans la main du secrétaire de votre rapporteur. J'ai fait parler de jolies femmes aux jeunes conseillers : j'ai employé des gens de crédit et d'autorité auprès des anciens : j'ai envoyé deux carteaux de vin de Champagne à votre avocat : j'ai donné six poulardes et deux chapons du Mans, avec un pâté de perdrix, à votre procureur : voilà, je crois, tout ce qui peut accélérer un jugement, et rendre une cause excellente.

LA COMTESSE.

Après cela, il faut que je gagne, ou il n'y a plus de justice dans le monde. Me voilà tranquille sur ces arti-

eles. Mais que ferons-nous de ces jeunes gens-ci? Il y a trois mois qu'ils vivent ensemble; c'en est assez pour se connoître, et peut-être pour se connoître plus qu'il ne seroit à souhaiter. Attendrons-nous la fin de mon procès? Préviendrons-nous l'arrêt que j'attends? Les marierons-nous? Ne les marierons-nous pas?

ANGÉLIQUE.

Je prends la liberté de vous dire...

LISIMON.

Mademoiselle, on ne demande pas votre avis.

VALÈRE.

Pour moi, mon sentiment...

LISIMON.

On a bien affaire de votre sentiment! Taisez-vous. Votre procès et ce mariage sont deux choses qui n'ont rien de commun. Nous sommes d'accord de nos faits. Mademoiselle est en âge, et en volonté d'être pourvue: il est dangereux de retarder les filles, quand elles sont dans ces dispositions. Je suis pressé, moi, de me défaire de ce libertin-là; il faut faire sa noce dès demain, parce que je compte me marier en même temps, moi qui vous parle.

VALÈRE.

Vous, mon père?

LISIMON.

Oui, mon fils.

VALÈRE.

Mais songez-vous?...

LISIMON.

Je songe que vous êtes un sot. Tournez-moi les talons.

Ces jeunes étourdis-là s'imaginent que le mariage n'est fait que pour eux.

LA COMTESSE.

Et quelle est la personne que vous épousez?

LISIMON.

Madame, c'est-là mon affaire, et non pas celle des autres. A demain les deux mariages: n'y consentez-vous pas?

LA COMTESSE.

Volontiers.

LISIMON.

Et vous, la belle?

ANGÉLIQUE.

Tout ce qu'il vous plaira.

LISIMON.

Quelle résignation! oh çà, nous n'avons plus rien à nous dire?

LA COMTESSE.

Je vous donne le bonjour.

LISIMON, à Valère.

Comment! vous voilà encore?

VALÈRE.

Oui, mon père : il faut que vous me permettiez...

LISIMON, le poussant.

Je vous permets de vous retirer, et tout au plus vite.

SCÈNE V.

LISIMON, seul.

Voilà mon mariage déclaré : il n'y a plus qu'une petite difficulté à cette affaire-là, c'est que je ne sais si j'aurai le consentement de la personne que je veux épouser. Elle est sous mes ordres, en quelque façon ; et, au défaut de la jeunesse et des belles manières, j'ai pour moi le pouvoir et l'autorité. Cependant je veux gagner la suivante ; elle a du crédit sur l'esprit de sa maîtresse. Bon, le hasard la conduit ici fort à propos.

SCÈNE VI.

LISIMON, NÉRINE.

NÉRINE.

Voici notre bourru qui brusque tout le monde ; mais à bon chat, bon rat.

LISIMON.

Bonjour, Nérine.

NÉRINE.

Bonjour, Monsieur.

LISIMON.

Tu me paroîs de mauvaise humeur.

NÉRINE.

A peu près comme vous.

LISIMON.

Vous devez prendre garde à qui vous parlez, Nérine.

NÉRINE.

Et vous, comment vous parlez, Monsieur.

LISIMON.

Sais-tu bien qu'il n'y a que toi qui oses me répondre ici comme tu fais ?

NÉRINE.

C'est qu'il n'y a que moi qui aie du courage et de la fermeté.

LISIMON.

Nérine !

NÉRINE.

Monsieur !

LISIMON.

Ces petites manières-là ne me conviennent point.

NÉRINE.

Les vôtres ne m'accommodent pas davantage.

LISIMON.

Tu sais la considération que je témoigne à Julie, et les bontés que j'ai pour toi.

NÉRINE.

Oui. Vous venez de faire sortir ma maîtresse du couvent pour la retirer chez vous. Vous nous avez habillées de deuil depuis les pieds jusqu'à la tête, parce que sa mère vient de mourir. Mais, au retour de notre oncle qui est aux Indes, vous serez bien payé de vos avances ; et vous savez que qui s'acquitte ne doit rien.

LISIMON.

Voilà le langage des ingrats. Peut-on jamais payer ce que je fais pour Julie ? Je veux qu'elle ait de la reconnoissance, et qu'elle m'en donne des témoignages.

NÉRINE.

Que faut-il pour cela?

LISIMON.

M'aimer.

NÉRINE.

Oh! c'est trop : vous demandez une chose impossible.

LISIMON.

Comment, impertinente!

NÉRINE.

Mettez la main sur la conscience. Est-il possible d'aimer un homme bilieux et colère, qu'une vétille met en fureur, qui rompt en visière à tout le monde, et qui querelle depuis le matin jusqu'au soir? Tout ce qu'on peut faire pour votre service, c'est de vous craindre, et de vous haïr.

LISIMON, à part.

Elle a raison. D'ailleurs il faut filer doux, j'ai besoin d'elle. (haut.) Oh! çà, revenons à notre affaire. La mère de Julie étant morte, tu sais qu'elle n'a plus de parens ni d'appui, qu'un oncle qui est aux Indes, et qui m'a prié de la retirer chez moi jusqu'à son retour.

NÉRINE.

Je sais tout cela.

LISIMON.

Mais, ce que tu ne sais pas, c'est que par un vaisseau qui arriva dernièrement, il m'envoya un pouvoir de marier Julie.

NÉRINE.

Le bon oncle! il songe à tout. Il n'est pas content

d'avoir fait tenir cinquante mille écus à sa nièce, il prétend qu'elle en jouisse avec un aimable associé. Il sait les besoins de notre sexe, il y compatit. Il veut prévenir l'impatience de Julie. Il songe qu'elle a vingt-cinq ans, et que c'est l'âge où l'on ne peut plus attendre. Oh ! que cet homme-là connoît bien la nature !

LISIMON.

Oh ! çà, parle sincèrement. Julie n'a-t-elle point quelque inclination ?

NÉRINE.

Vraiment, est-ce qu'une fille peut vivre sans cela ? Il y a environ trois ans qu'il vint un jeune homme au couvent où étoit ma maîtresse.

LISIMON.

Ces enragés-là se fourrent partout.

NÉRINE.

Il s'appeloit Léandre.

LISIMON.

Son nom ne fait rien à l'affaire.

NÉRINE.

Dès qu'ils se virent, ils s'aimèrent éperdument.

LISIMON.

Tant pis.

NÉRINE.

Ils firent plus.

LISMON.

Comment diable ! Et quoi donc ?

NÉRINE.

Ils voulurent s'épouser ; mais quand il fallut venir au fait, Léandre apprit que Julie n'avoit point de bien,

et qu'elle ne subsistoit que d'une pension que lui faisoit son oncle, depuis que sa mère l'avoit laissée à Paris, sans dire à personne où elle étoit allée.

LISIMON.

Et le jeune homme étoit-il riche ?

NÉRINE.

Pour tous biens présens et à venir, il avoit un grand fonds de tendresse et de beaux sentimens.

LISIMON.

Belle provision pour le ménage !

NÉRINE.

Cela les fit résoudre à se séparer. Léandre partit dans le dessein de mourir, ou de revenir assez riche pour épouser Julie. Depuis cela, nous n'avons point eu de ses nouvelles.

LISIMON.

Je m'en réjouis. C'est quelque jeune fripon qui vouloit l'attrapper.

NÉRINE.

Il avoit un valet, nommé Crispin, qui étoit un aimable garçon.

LISIMON.

Il te plut ?

NÉRINE.

Faut-il le demander ? Une suivante aime toujours le valet de celui qui soupire pour sa maîtresse. C'est la règle.

LISIMON.

Et dis-moi. Ta maîtresse a-t-elle toujours de l'inclination pour ce Léandre ?

NÉRINE.

Miracle! C'est une fille constante. Pour moi, je n'ai pas fait de même. J'étois un peu pressée; et, comme les absens ont toujours tort, Pasquin s'est mis sur les rangs, et je l'ai bravement épousé.

LISIMON.

Tu as bien fait. Ta maîtresse n'aura pas moins de courage?

NÉRINE.

C'est selon. Quel est le parti que vous lui destinez?

LISIMON.

Premièrement, celui que je lui destine n'est pas un jeune homme.

NÉRINE.

Premièrement, elle n'en voudra point.

LISIMON.

Nous verrons. C'est un homme entre deux âges, qui est encore en état de la rendre heureuse.

NÉRINE.

Ah! Monsieur, je tremble.

LISIMON.

Qu'as-tu?

NÉRINE.

Je crois que j'ai deviné.

LISIMON.

Et cela te fait trembler?

NÉRINE.

Oui; je meurs de peur que ce ne soit vous qui vouliez épouser ma maîtresse.

LISIMON.

Il est vrai, c'est moi-même.

NÉRINE.

Je ne m'étonne plus si j'étois de si mauvaise humeur. J'ai eu tout le jour un pressentiment de ce malheur-là.

LISIMON.

Impudente! je me lasserai...

NÉRINE.

Tenez, voici ma maîtresse. Expliquez-vous avec elle.

SCÈNE VII.

LISIMON, JULIE, NÉRINE.

LISIMON.

Oh! çà, je n'ai pas de longs discours à vous faire. Je vais vous dire tout en trois mots : je vous aime.

JULIE.

Vous êtes fort galant aujourd'hui. Nérine, suis-je bien coiffée?

NÉRINE.

A merveille.

LISIMON.

Voilà les femmes; elles ne sont occupées que de leurs ajustemens. Trève de coiffure; il s'agit d'affaire sérieuse.

JULIE.

Oh! point de sérieux, je vous prie. Je veux me dis-

traire de mes chagrins, et je ne cherche qu'à égayer mon imagination.

LISIMON.

Écoutez-moi, de grace.

JULIE, à Nérine.

Le deuil me va-t-il bien ?

NÉRINE.

Il vous pare tout-à-fait. Et moi, comment me trouvez-vous?

LISIMON.

J'enrage.

JULIE.

Je ne t'ai jamais vu si jolie.

NÉRINE.

Cela doit être; car je porte le deuil de bon cœur. Je ne le cache point, je suis ravie que votre mère soit défunte. La vieille folle! vous abandonner à l'âge de dix ans, et cacher le lieu de sa retraite! Se marier en secondes noces, sans en avertir personne! S'enrichir puissamment par ce second mariage; et, au lieu de vous faire part du bien qu'elle avoit acquis, s'amouracher d'un jeune godelureau, le faire en mourant son légataire universel, et vous déshériter par son testament! Oh! si le diable n'a l'a pas emportée, c'est qu'il aura craint qu'elle ne voulût l'épouser en quatrièmes noces.

JULIE.

Finissons, Nérine, et ne traitons jamais cette matière.

LISIMON.

Oui. Revenons à ce que je vous avois proposé; cela vaudra mieux.

NÉRINE.

Écoutez, écoutez. Monsieur va vous dire de belles choses. Il veut vous marier.

JULIE.

Me marier? Oh! vous m'allez rendre d'aussi mauvaise humeur que vous.

NÉRINE.

Point, point. Vous allez vous réjouir, sauter, danser, quand vous saurez le parti qu'on vous propose.

JULIE.

Il faudroit que ce fût l'Amour même, pour me faire oublier Léandre; encore ne sais-je s'il en viendroit à bout.

NÉRINE.

Oh! si celui qu'on vous destine est l'Amour, il faut qu'il soit le père de tous les autres.

LISIMON.

Il est bien question d'amour, ma foi, quand il s'agit de se marier. Il ne faut songer qu'à la raison.

JULIE.

Eh! Monsieur, si on ne songeoit qu'à la raison, on ne se marieroit jamais.

LISIMON.

Corbleu! vous plaît-il de m'entendre?

JULIE.

Volontiers. Dépêchez-vous de me faire votre proposition, afin que je me dépêche de vous refuser.

LISIMON.

Oui! Oh bien! puisque vous le prenez sur ce ton-là, dépêchez-vous vous-même de m'obéir. Je parle en vertu

du pouvoir en bonne forme que votre oncle m'a fait tenir. Je ne puis mieux m'en servir que pour moi; et c'est moi, s'il vous plaît, que vous épouserez.

JULIE.

Et moi, je vous réponds en vertu d'un pouvoir en bonne forme, que la nature et la raison m'ont donné, et je vous déclare que j'aimerois mieux mourir que de vous épouser.

LISIMON.

Vous retournerez donc dès ce soir au couvent. Il n'y a point de milieu. Prenez votre parti. Serviteur.

SCÈNE VIII.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

Voila un petit amant bien poli!

JULIE.

Mais parle-t-il sérieusement?

NÉRINE.

Très-sérieusement. Il m'avoit déjà sondée sur cela. Quel parti prenez-vous?

JULIE.

Belle demande! celui de retourner au couvent. Il y a long-temps que mon oncle a mandé qu'il reviendroit bientôt. Il me tirera d'esclavage.

NÉRINE.

Il faudroit trouver les moyens de rester ici, et de n'épouser point le bon homme.

JULIE.

J'en imagine un qui me paroît plaisant; mais il est scabreux.

NÉRINE.

Quel est-il?

JULIE.

Dès le moment que je suis venue céans, j'ai remarqué que Valère avoit de l'inclination pour moi.

NÉRINE.

Ah! petite coquette!

JULIE.

Pour coquette, non, je ne le suis point; mais je suis un peu maligne. Pour me venger de l'impertinente proposition du père, j'ai envie de le mettre aux prises avec son fils. C'est un jeune fou qui fera toutes les extravagances que nous voudrons. Pendant leur démêlé, les choses demeureront suspendues, et nous gagnerons du temps.

NÉRINE.

C'est bien dit. Il faut que je fasse entendre à Pasquin que vous avez de l'inclination pour son maître.

JULIE.

Ne lui confie pas que ceci n'est qu'une feinte.

NÉRINE.

Je m'en garderai bien. Pasquin n'est pas discret.

JULIE.

Il faut donc que tu le trompes le premier. Pourras-tu t'y résoudre?

NÉRINE.

Voyez le grand malheur! Il n'y a rien de si naturel à

une femme, que de tromper son mari. Retournez à votre appartement. Je vais trouver Pasquin, pour le presser de faire agir son maître; et je susciterai tant d'affaires au bon homme, que je lui ferai lâcher prise.

JULIE.

Mais, nous allons mettre ici tout en confusion.

NÉRINE.

Tant mieux, j'aime le désordre. Rien n'est si triste qu'une maison où tout est d'accord, et il faut un peu de tracasserie pour égayer le commerce et ranimer la conversation. Cela sera plaisant. Un bon homme amoureux comme un fou; un fils rival de son père; le père brutal, le fils étourdi; une maîtresse qui n'aime ni l'un ni l'autre, et qui les amuse pour gagner du temps. Que je vais me réjouir! Je meurs d'envie de mettre la main à l'œuvre, et je n'ai jamais rien entrepris de si bon courage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALERE, PASQUIN.

VALÈRE.

Tu vois présentement, Pasquin, si j'avois tort de m'emporter contre lui. Vouloir épouser Julie ! cela crie vengeance.

PASQUIN.

Mais au fond, de quoi vous plaignez-vous ? Julie ne vous est pas destinée, et votre père n'a d'autre tort en ceci, que celui d'avoir perdu le sens et la raison.

VALÈRE.

Oh ! parbleu, j'aurai soin de son honneur ; et je ne souffrirai pas qu'il fasse une sottise.

PASQUIN.

Voilà un fils d'un bon naturel !

VALÈRE.

Ce qui me ravit, c'est que Julie implore mon secours. Que je vais faire enrager mon père !

PASQUIN.

L'entreprise est louable.

VALÈRE.

Tiens, vois-tu ! pour avoir Julie, j'affronterois le diable présentement.

PASQUIN.

Nous verrons si vous affronterez le bon homme.

VALÈRE.

Oh! je t'en réponds. Ce n'est pas que je sois fort entêté de Julie. Si mon dessein n'a pas un heureux succès, je ne m'en désespérerai point, et je rabattrai sur Angélique. Mais je me fais un plaisir de traverser mon père. Il me querelle sans cesse : il ne me donne point d'argent; je mourois d'envie de m'en venger. En voici l'occasion, je ne la manquerai pas. Je veux être aussi assidu auprès de Julie, faire autant de démarches pour l'obtenir, que si je l'aimois à la fureur.

PASQUIN.

Savez-vous ce qui arrivera de tout cela? Vous désolerez Lisimon.

VALÈRE.

Tant mieux.

PASQUIN.

Vous n'obtiendrez point Julie.

VALÈRE.

Je m'en consolerai.

PASQUIN.

Et Angélique vous plantera-là.

VALÈRE.

Je l'en défie; je connois son foible pour moi. Lorsqu'une femme s'avise de m'aimer, cela tient furieusement. En tout cas, le plus grand malheur qui puisse m'arriver, c'est de n'être point marié. Tant mieux, j'en serai plus libre.

PASQUIN.

Dites plus libertin. Car ce n'est que dans l'espoir de vous rendre moins fou, que votre père veut vous donner une femme.

VALÈRE.

Vingt femmes à la fois ne me feroient pas changer de méthode. Il n'y a rien de si doux, rien de si agréable, que de ne faire que ce que l'on veut, et de se moquer du qu'en dira-t-on; et rien de si sot et de si ennuyeux, que d'être esclave de sa réputation. Va, j'ai de bons amis qui me forment l'esprit.

PASQUIN.

Vraiment! ils ont fait un fort joli garçon, et vous êtes leur chef-d'œuvre. Mais si vous persistez dans le dessein d'épouser Julie, je vous avertis que votre père n'est pas le seul que vous ayez à combattre. Je crains pour vous un autre diable qui ne vous donnera pas moins de tablature.

VALÈRE.

Quel est-il ?

PASQUIN.

C'est madame la Comtesse. La chronique scandaleuse du pays d'Anjou nous assure qu'elle a eu l'honneur, plus de vingt fois en sa vie, de rosser vigoureusement monsieur de la Pépinière, son très-honoré mari.

VALÈRE.

Je ne serai pas si patient que lui, et je me démêlerai bien de tout cela.

PASQUIN.

Oh ! çà, vous voilà donc entré en lice. Tenez-vous ferme sur vos étriers ; car voici madame la Comtesse qui vient jouter contre vous : apparemment qu'elle sait déjà de vos nouvelles.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, VALERE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

Que faites-vous là, Monsieur ? Pourquoi n'êtes-vous pas auprès de ma fille ? Faut-il qu'elle vienne vous chercher ?

VALÈRE.

Vous m'avez défendu, Madame, de me trouver tête-à-tête avec elle.

LA COMTESSE.

Est-ce que je la quitte jamais ?

VALÈRE.

Je craignois que vous ne fussiez en ville.

LA COMTESSE.

Vous êtes devenu bien circonspect. Je ne m'étonne plus si ma fille se désole. Je ne voulois pas appuyer ses soupçons ; mais je vois qu'ils ne sont que très-bien fondés.

VALÈRE.

Comment donc, Madame ?

LA COMTESSE.

Ah ! je ne puis plus douter de votre indifférence

pour elle ; apparemment que vous avez oublié de quel sang elle est née ? Merci de moi ! si Bertrand de la Pépinière, grand-père de son trisaïeul, étoit encore en vie, il vous apprendroit le respect que vous devez aux personnes de sa race.

VALÈRE.

Eh, Madame ! il n'est point question ici de généalogie ; et s'il s'agissoit de disputer d'ancêtres....

PASQUIN.

Nous avons dans notre famille un certain Guillaume, qui vaut bien votre Bertrand, sur ma parole.

LA COMTESSE.

Plaisante noblesse que celle de ce pays-ci, où l'intérêt fait la plupart des mariages !

PASQUIN.

Il est vrai que depuis l'alliage des traitans, nous avons, du côté de nos mères, moins de Guillaumes et de Bertrands, que de Champagnes et de Poitevins.

LA COMTESSE.

Et parce que vous n'avez pour tout mérite que celui d'être gens de cour, vous prétendez, mes petits Messieurs....

VALÈRE.

Eh, palsambleu, Madame ! pour qui me prenez-vous donc ? Pour un Céladon ? Il me semble qu'Angélique n'a pas lieu de se plaindre. Il y a deux grands mois que je l'aime.

PASQUIN.

Deux mois ! ce sont deux siècles pour des amans comme mon maître.

LA COMTESSE.

Je vous entends, mon poulet ; vous vous lassez d'être heureux, et de l'être cent fois plus que vous ne le méritez.

VALÈRE.

Je n'ai point mis dans mon marché que je l'aimerai toute ma vie, et tous les égards du monde ne me feroient pas soupirer malgré moi.

PASQUIN.

Quand il y auroit vingt Bertrands dans votre famille.

LA COMTESSE.

Si bien que vous ne voulez plus l'aimer.

VALÈRE.

Je n'en sais rien. Cela reviendra peut-être. Mais pour aujourd'hui, je ne m'y sens pas de disposition.

PASQUIN.

Il y a des jours malheureux.

LA COMTESSE.

Voilà un discours bien impertinent ! Vous n'épouserez donc point Angélique ?

PASQUIN.

Cela n'empêche pas.

LA COMTESSE.

Cela n'empêche pas ?

PASQUIN.

Eh ! non. Est-ce l'amour qui fait les mariages ? Au

contraire, on ne doit épouser que les personnes qu'on n'aime point.

LA COMTESSE.

La maxime me paroît nouvelle. Oh! bien, dans nos familles nobles de province, le mariage et l'amour ne vont jamais l'un sans l'autre.

PASQUIN.

Il y a plus de deux siècles qu'ils ne se sont trouvés ensemble dans la famille de Monsieur.

LA COMTESSE.

Jour de Dieu! quand il sera mon gendre, je le ferai marcher droit. Je veux que ma fille ait un mari qui l'adore.

VALÈRE.

Cherchez vos benêts en province.

PASQUIN.

Chaque pays, chaque mode.

VALÈRE.

Voulez-vous que je vous parle naturellement, Madame? S'il se présente quelqu'autre parti que moi pour Angélique, je vous conseille, en ami, de lui donner la préférence.

PASQUIN.

Tenez, voilà le meilleur conseil qu'il donnera peut-être de sa vie.

LA COMTESSE.

Fort bien. C'est-à-dire, que vous manquez à votre parole quand il vous plaît. Apparemment, c'est-là encore une coutume que vous avez héritée de vos ancêtres.

PASQUIN.

N'en doutez pas.

LA COMTESSE.

Voilà un beau titre! Pour moi, je suivrai la coutume des miens en pareille occasion.

VALÈRE.

Quelle est-elle ?

LA COMTESSE.

Je vais vous la dire en deux mots. Quand on a promis mariage à une fille de ma race, et que la chose a fait du bruit dans le monde, nous ne dispensons jamais de tenir cette promesse. Cependant nous ne prenons point les gens à la gorge. Nous avons même l'honnêteté de ne leur rien dire, s'ils sont assez hardis pour retirer leur parole. Nous observons seulement une petite formalité.

PASQUIN.

Une petite formalité ?

LA COMTESSE.

Oui. Si la fille qui reçoit un affront a son père vivant, il passe son épée au travers du corps de celui qui veut se dégager. S'il ne reste qu'une mère à la fille, son plus proche parent prend la place du défunt; il va trouver monsieur l'inconstant, et il lui brûle la cervelle d'un coup de pistolet. Vous êtes l'inconstant, monsieur de la Pépinière ne vit plus, le cousin d'Angélique est céans; vous entendez ce que cela veut dire.

VALÈRE.

Dieu me damne! Madame, votre menace me fait rire.

PASQUIN.

Et moi aussi. Je la trouve bouffonne. Ah, ah, ah, ah.

LA COMTESSE, lui donnant un soufflet.

Tiens, maraud, apprends le respect que tu me dois. (à Valère.) Vous, prenez votre parti, et que je sache au plutôt votre réponse. Sinon, dans une heure vous serez expédié. Adieu, Monsieur; je suis votre très-humble servante.

SCÈNE III.

PASQUIN, VALERE.

PASQUIN.

Voila la guerre déclarée. Mais les premiers actes d'hostilité ont été faits sur mon territoire. Cela n'est pas juste, pourtant; car je n'étois-là que comme auxiliaire.

VALÈRE.

Elle est vive, au moins!

PASQUIN.

Parbleu! je le sens bien. Mais je serois consolé de ma disgrace, si elle vous avoit un peu houspillé.

VALÈRE.

A dire vrai, je n'ai pas été sans appréhension.

PASQUIN.

Voilà un caractère de femme bien singulier!

VALÈRE.

J'avoue que sa folie m'étonne.

PASQUIN.

Elle vous fait peur aussi, je gage ?

VALÈRE.

Oh ! pour celui-là, non. C'est l'assaut qu'il faut que je livre à mon père.

PASQUIN.

Il va faire le démon, quand il saura que vous rompez avec Angélique, et que vous voulez lui enlever Julie. Le moyen de lui déclarer cela ? Ma foi, l'action sera périlleuse.

VALÈRE.

Si tu voulois, Pasquin, essuyer la première bordée.

PASQUIN.

Belle proposition ! Vous n'êtes pas content du soufflet que j'ai reçu de la Comtesse. Vous voulez attaquer votre père à l'abri de mes épaules, et que j'aille devant vous, comme un enfant perdu. Ah ! le voici lui-même.

VALÈRE.

Je me retire, et je reviendrai quand il aura jeté son feu.

SCÈNE IV.

LISIMON, VALERE, PASQUIN.

LISIMON, à Valère.

Ah ! c'est vous que je cherche, Monsieur. Demeurez.

PASQUIN.

M'en irai-je, Monsieur ?

LISIMON.

Non, coquin.

PASQUIN, à part.

Où me suis-je fourré ?

VALÈRE.

Que souhaitez-vous, mon père ?

LISIMON.

Je viens d'apprendre de jolies choses. C'est donc ainsi que vous avez profité de l'éducation que je vous ai donnée ? Il faudra qu'incessamment votre conduite me fasse rougir? Va, malheureux, je ne te reconnois plus pour mon fils.

PASQUIN, à part.

Voilà un début qui promet beaucoup.

VALÈRE.

Pour moi, mon père, je vous reconnois toujours.

PASQUIN, bas, à Valère.

Brave! allons, animez-vous. Ne vous défaites point.

LISIMON.

Que lui dis-tu ?

PASQUIN.

Je lui dis qu'il a grand tort.

LISIMON.

Passe de ce côté-ci. (à Valère.) C'est donc pour me déshonorer que vous manquez à votre parole, et que vous faussez vos sermens ?

VALÈRE.

Voilà bien du bruit pour une bagatelle ! car je vois que c'est la Comtesse qui vous a parlé.

LISIMON.

Vous traitez de bagatelle un procédé aussi indigne que le vôtre ! Corbleu ! de mon temps, un homme qui auroit fait ce que vous faites, auroit été obligé de se cacher pour toujours.

PASQUIN.

La mode a bien changé. Il n'y a pas là aujourd'hui de quoi faire fouetter un page.

VALÈRE.

Assurément.

LISIMON.

Un mot, monsieur Pasquin.

PASQUIN, reculant au lieu d'approcher.

Monsieur.

LISIMON, le saisissant.

Approchez, vous dis-je. Ah ! vraiment, Monsieur, je suis bien aise que vous approuviez la conduite de mon fils, et que ses raisons soient honorées de vos suffrages. Je m'en étois douté. Cela mérite récompense, vous serez payé dans un petit moment.

PASQUIN.

Monsieur, je ne suis pas intéressé. J'aime mieux me retirer que de vous causer de la dépense.

LISIMON.

Je puis faire celle-ci sans m'incommoder, et vingt coups d'étrivières que je vais vous faire donner, ne me coûteront rien du tout. Tu ne m'échapperas pas. Valère, appelez mes gens.

PASQUIN, à Valère.

N'en faites rien.

LISIMON.

M'obéirez-vous ?

VALÈRE.

Comment donc! J'appellerai vos gens pour maltraiter un homme qui n'est coupable auprès de vous, que parce qu'il soutient mes intérêts?

LISIMON.

C'est pour cela qu'il mérite d'être assommé. Je vois bien que c'est ce coquin qui vous gâte.

PASQUIN.

Moi, Monsieur? Vous me l'avez remis tout gâté, et je vous le rends tel que je l'ai reçu.

LISIMON.

Je crois que tu plaisantes?

PASQUIN.

Dieu m'en garde. Je ne plaisante plus depuis que je suis marié. Mais, morbleu ! je suis las d'être la victime des folies d'autrui; et, si vous voulez bien épargner mes épaules, je vais vous découvrir la véritable cause des mauvais procédés de monsieur votre fils.

VALÈRE, à part.

Ah, le scélérat! (haut.) Que vas-tu dire ?

PASQUIN, haut.

Toutes vos sottises. (bas.) Laissez-moi faire.

VALÈRE, à part.

Que lui va-t-il conter ?

LISIMON.

Voyons, Monsieur le coquin, comment vous vous tirerez d'affaire ?

PASQUIN.

Premièrement, je lui dis tous les jours : Prenez garde à ce que vous faites ; vous allez mettre monsieur votre père au désespoir. Bon ! me répond-il, je serois bien sot de me contraindre. Mon père étoit plus fou que moi dans sa jeunesse. Des égrillards de son temps m'ont conté ses fredaines. Il faut bien qu'il me passe tout ce que je fais, puisque je lui pardonne tout ce qu'il a fait.

LISIMON, à Valère.

Vous avez dit cela ?

VALÈRE.

Moi ? Si je sais...

PASQUIN.

Ce n'est rien que ceci. J'ai bien d'autres choses à vous apprendre.

VALÈRE, bas.

Le bourreau ! (haut.) Monsieur, ne l'écoutez pas.

PASQUIN.

Vous êtes bien hardi, de m'interrompre devant votre père. Vous avez beau me faire des mines, il faut que je dévoile votre petit caractère.

VALÈRE, bas.

Quelle trahison ! (haut.) Mon père, je vais appeler vos gens.

LISIMON.

Non, non, il n'est plus temps. Continue, mon enfant.

VALÈRE.

Je me retire donc ?

LISIMON.

Je vous ordonne de rester.

PASQUIN.

Savez-vous bien, Monsieur, que son moindre défaut est celui d'extravaguer. Regardez-moi ce jeune homme-là entre deux yeux; je vous garantis qu'il a le cœur aussi mauvais que l'esprit.

VALÈRE.

Je n'y puis plus tenir; il faut que je l'assomme.

LISIMON.

Alte-là. Je le prends sous ma protection; ce garçon-là est honnête-homme.

PASQUIN.

Ah! Monsieur, vous ne me haïssez que faute de me connoître.

LISIMON.

Cela est vrai. Revenons à ce cavalier-là.

PASQUIN.

Hé bien! Monsieur, savez-vous qu'il a eu l'insolence de me dire, à moi qui vous parle, que toute la différence qu'il y avoit entre vous deux, c'est qu'il laissoit bonnement éclater ses folies, et que vous aviez l'art de parer les vôtres d'un dehors trompeur de sagesse et de gravité.

LISIMON, à Valère.

Comment, insolent?...

VALÈRE.

Quoi! vous croyez que j'ai pu?...

LISIMON.

Vous n'en êtes que trop capable, Monsieur le coquin.

Mais sachons un peu en quoi il fait consister mes folies.

PASQUIN.

Voici ce que c'est. Mon père n'a-t-il pas de honte... (Ce sont ses propres termes que je vous rapporte, en fidèle historien.) de me reprocher de petites saillies de jeunesse, lui que je vois sur le point de se déshonorer par un mariage qui va le tourner en ridicule, et désabuser tout le monde de l'opinion que l'on avoit de sa prudence ? Il y a dix ans qu'il est veuf. Il n'y a pas six mois qu'il pleuroit encore ma mère, et qu'il nous disoit d'un ton plein d'emphase : Si jamais je suis assez sot pour prendre une seconde femme, je vous permets de dire que la tête m'a tourné. Est-il possible que vous ayez dit cela, Monsieur ?

LISIMON.

Ce ne sont pas là tes affaires ; poursuis seulement.

PASQUIN.

Demandez-lui le reste, il vous le dira mieux que moi.

LISIMON, à Valère.

Voulez-vous prendre la parole ?

PASQUIN, faisant des signes à Valère.

Parlez, Monsieur, parlez.

VALÈRE.

Oh, parbleu ! parle toi-même. (à part.) Je commence à démêler son adresse. Le tour est bon.

LISIMON.

Il n'en est pas demeuré-là, sans doute ?

PASQUIN.

Oh! vraiment non : mais je l'ai bien chapitré ; et, malgré quelques coups de bâton qu'il m'a délivrés, je lui ai parlé comme vous-même : car, tel que vous me voyez, Monsieur, j'étois né pour être père, et pour avoir des enfans libertins à morigéner. Que je les aurois étrillés !

VALÈRE, à part.

Le maître fourbe que voilà !

LISIMON.

Mais enfin, qu'a-t-il donc ajouté sur ce mariage?

PASQUIN.

Rien; mais j'ai découvert le motif qui l'anime si vivement.

LISIMON.

Quel est-il?

VALÈRE, à part.

Il vient au fait. Je tremble.

PASQUIN.

Tel que vous le voyez, il est amoureux de Julie.

LISIMON.

De Julie? Quoi! pendard, fripon que vous êtes!...

PASQUIN.

Oh! doucement, s'il vous plaît; s'il aime Julie, c'est un peu votre faute.

LISIMON.

Comment?

PASQUIN.

Vous dites qu'Angélique a l'air provincial; cela lui a paru de même : qu'elle a les manières précieuses et

affectées; il lui trouve ces défauts. Julie vous paroît toute charmante; ses attraits frappent ses yeux : sans cesse vous louez son enjoûment, sa vivacité; il ne parle que de son esprit agréable, et de sa bonne humeur. Le mérite de Julie vous égratigne le cœur; il perce aussitôt celui de votre fils. Vous voulez l'épouser; il la demande en mariage : et vous voyez bien que, s'il fait une sottise, ce n'est que parce qu'il vous imite de trop près.

VALÈRE, serrant la main de Pasquin.

Que ne te dois-je point, mon cher Pasquin?

PASQUIN, bas.

Taisez-vous, étourdi.

LISIMON.

Que te dit-il?

PASQUIN.

Il me prie de vous faire une petite proposition de sa part.

LISIMON.

Quelle est-elle?

PASQUIN.

C'est que vous fassiez un petit troc ensemble. Il vous cède Angélique, à condition que vous lui céderez Julie.

LISIMON.

Ah! je vous entends, Messieurs les fripons : vous êtes tous deux d'intelligence.

VALÈRE.

Hé bien! oui, mon père, nous sommes d'accord l'un et l'autre; et j'ai voulu, par respect pour vous, qu'il vous dît ce que je n'osois vous déclarer.

LISIMON.

Oh, parbleu! vous irez à Saint-Lazare. (à Pasquin.) Et toi, coquin... où vas-tu?

PASQUIN, s'enfuyant.

Je m'en vais retenir sa chambre.

VALÈRE.

Palsambleu! nous verrons si vous épouserez Julie.

LISIMON.

Attends, impudent! attends que je t'assomme.

SCÈNE V.

LISIMON, ANGÉLIQUE, VALERE.

ANGÉLIQUE.

Juste ciel! que vois-je?

LISIMON.

Apprenez, Mademoiselle, apprenez que mon coquin de fils...

ANGÉLIQUE.

Ah! Monsieur, je ne souffrirai point que vous le traitiez de la sorte.

LISIMON.

Apprenez, vous dis-je, que cet insolent...

ANGÉLIQUE.

Vous m'offensez, en lui donnant de pareilles épithètes.

LISIMON.

Si vous saviez à quel point d'effronterie...

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous écouter, Monsieur, tant que vous

parlerez de lui en ces termes. Vous devez plus respecter l'objet de ma tendresse, et jamais un galant-homme comme vous êtes...

LISIMON.

A l'autre, avec son phœbus! Ventrebleu! je vous dis...

ANGÉLIQUE.

Ah! quel emportement! quelle fureur! En vérité, cela ne vous sied point. Un père de famille doit mesurer ses discours, et conserver toujours son caractère.

LISIMON.

Vous feriez mieux de vous défaire du vôtre, que de me prêcher si mal à propos. Voulez-vous m'écouter ou non?

ANGÉLIQUE.

Oui; pourvu que vous parliez de Monsieur en termes honnêtes.

LISIMON.

Soit. Je vous dis que ce fripon...

ANGÉLIQUE.

C'est encore pis.

VALÈRE.

Voici le fait en deux mots. Mon père veut épouser Julie. Dois-je souffrir cela! Qu'en dites-vous, Mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

Julie! En vérité, Monsieur, je vous croyois plus sage. Il faut que je vous dise, en qualité de votre très-humble servante, que voilà une éclipse totale de bon sens et de raison.

LISIMON.

Et il faut que je vous réponde, en qualité de votre très-humble serviteur, que vos spirituelles impertinences me mettent plus en fureur que les insolences de ce coquin-là. Apprenez qu'il me demande Julie en mariage.

ANGÉLIQUE.

En mariage! pour un de ses amis, apparemment.

LISIMON.

Pour lui-même.

ANGÉLIQUE.

Vous lui faites tort. Je ne le crois pas capable de manquer à sa foi.

LISIMON.

Je vous dis que cela est.

ANGÉLIQUE.

Je n'en crois rien.

LISIMON.

Oh, je brûle tout vif! Parlez; n'est-il pas vrai que vous n'aimez plus Mademoiselle, que vous avez du goût pour Julie, et que vous voulez l'épouser?

VALERE.

Moi, mon père! avec votre permission, je n'ai pas dit cela.

ANGÉLIQUE.

Je le savois bien.

LISIMON.

Tu ne l'as pas dit, scélérat?

VALÈRE.

J'ai dit que, puisque vous étiez dans le dessein de

vous remarier, je croyois que Mademoiselle vous conviendroit mieux que Julie.

ANGÉLIQUE.

Moi ! je conviens à Monsieur?

VALÈRE.

Oui. Vous avez tout l'esprit, toute la modestie, toute la sagesse qu'il faut.....

ANGÉLIQUE, à Valère.

Cela suffit, je t'entends. (à Lisimon.) Je vois bien que ce que l'on m'a dit, Monsieur, n'est que trop véritable. Je défie toutes les femmes du monde de l'aimer plus que je l'aime; mais ma tendresse ne me fera point courir après un infidèle. Je le dégage de ses sermens, et je vais travailler à vaincre ma passion, pour le payer de toute l'indifférence qu'il mérite.

SCÈNE VI.

LISIMON, VALERE.

LISIMON.

C'est bien fait; elle vous méprise, je la loue.

VALÈRE.

Puisqu'elle prend sitôt le parti de me mépriser, mon père, vous voyez que mon changement ne lui fera pas beaucoup de peine : elle vous a rendu votre parole aussi-bien qu'à moi. Nous avons levé le plus grand obstacle; car vous êtes trop sage pour être amoureux à votre âge. Faites un léger effort pour un fils que vous aimez; cédez-moi Julie, je vous en conjure.

LISIMON.

Voulez-vous que je force son inclination ?

VALÈRE.

Vous ne la forcerez point.

LISIMON.

Vous êtes bien fat, Monsieur mon fils. Je sais qu'elle aime ailleurs.

VALÈRE.

Et moi, je sais qu'elle a du penchant pour moi; elle le cache de peur de vous déplaire, et de me faire rompre un mariage que vous avez conclu; mais, pour peu que vous daigniez seconder le desir qu'elle a de me rendre heureux, elle consentira volontiers à m'épouser.

LISIMON.

La voici. Je vais la faire expliquer, et vous verrez que vous n'êtes qu'un sot.

SCÈNE VII.

LISIMON, JULIE, NÉRINE, VALERE.

LISIMON.

Vous venez à propos, Mademoiselle.

JULIE.

Qu'avez-vous, Messieurs, vous me paroissez agités l'un et l'autre ?

LISIMON.

Le moyen d'être tranquille dans une maison où vous êtes ! Une jolie femme met le désordre partout. Vous êtes cause que mon fils me manque de respect.

VALÈRE.

Si j'ai pu vous offenser, mon père, la cause en est trop belle, pour que vous ne me pardonniez pas.

JULIE, à Nérine.

Ils sont brouillés, Nérine; nous gagnerons du temps.

LISIMON.

Vous savez que je suis dans le dessein de vous épouser, et que je vous ai proposé cette affaire.

JULIE.

Oui, Monsieur; vous m'avez fait beaucoup d'honneur, et fort peu de plaisir.

VALÈRE, à part.

Bien répondu.

LISIMON.

Vous pourriez, ce me semble, parler plus honnêtement.

NÉRINE.

Voulez-vous que Mademoiselle vous dise qu'elle vous aime? Cela seroit obligeant, mais cela ne seroit pas véritable.

LISIMON.

De quoi te mêles-tu? C'est toi qui lui inspires l'éloignement qu'elle a pour moi.

JULIE.

Oh non! Monsieur; cela m'est venu tout naturellement.

VALÈRE, à part.

Fort bien.

NÉRINE.

Vous voyez qu'il n'y a rien d'emprunté dans ce discours; c'est la pure nature. Mademoiselle trouve qu'il n'y a nul rapport d'elle à vous; que plus vous ferez d'efforts pour avoir son cœur et sa main, plus vous lui paroîtrez ridicule et désagréable; que si vous la forcez à vous épouser, d'une très-honnête fille, vous en ferez une très-malhonnête femme. Est-ce moi qui lui inspire tout cela?

LISIMON.

Et qui donc?

NÉRINE.

C'est la nature. Mademoiselle jette les yeux sur vous et sur monsieur votre fils: elle voit que vous avez l'air d'un père de famille; que Monsieur a l'air d'un homme qui doit songer à le devenir; que votre temps est passé; qu'il entre dans le sien; qu'elle ne peut avoir que de tristes momens avec vous; que Monsieur peut lui en faire passer de fort agréables. Est-ce moi qui lui fais sentir tout cela?

LISIMON.

La coquine va dire encore que c'est la nature.

NÉRINE.

Elle-même: quand elle parle, il faut obéir. Oh! elle a de grandes influences sur les filles de son âge. Je sais ce que c'est, j'y ai passé.

LISIMON.

Mais si je crois tout ce que l'on me dit, Mademoiselle, mon fils ne m'a point imposé du tout, et vous êtes assez folle pour l'aimer.

JULIE.

Je ne dis pas cela. Mais, si les grands biens que je dois avoir de mon oncle, vous tentent jusqu'à vouloir qu'ils ne sortent pas de votre famille, j'aime mieux les partager avec lui qu'avec vous.

NÉRINE.

Eh bien ! tenez, c'est encore la nature qui parle Dites-vous qu'elle a tort ?

LISIMON.

Oui ! Oh, palsambleu ! Mademoiselle, je sais le moyen de vous punir de l'affront que vous me faites, et de vous faire repentir de votre mauvais choix.

JULIE.

Quelle punition voulez-vous donc m'imposer ?

LISIMON.

Elle sera plus grande que vous ne le croyez. Je vous condamne à devenir la femme de ce gentilhomme-là, (montrant Valère.) et à l'épouser dès demain. C'est à lui que votre oncle vous destinoit, si je le jugeois à propos.

JULIE, à Nérine.

Ah ! me voilà perdue.

VALÈRE.

Je triomphe !

NÉRINE.

Bon ! ne voyez-vous pas que Monsieur se moque de nous ?

JULIE.

Il est vrai qu'il n'est pas homme à me témoigner tant de complaisance.

LISIMON.

Cela est très-sérieux. Je vous devine mieux que vous ne pensez, vous voulez gagner du temps en nous amusant l'un et l'autre ; mais vous n'avez que deux partis à prendre, ou d'être demain ma femme, ou d'être demain ma belle-fille. Je vous donne le bonjour.

SCÈNE VIII.

JULIE, VALERE, NÉRINE.

VALÈRE.

Pour le coup, me voilà sûr de vous épouser; car je ne crois pas que vous balanciez entre mon père et moi. Je ne l'aurois jamais soupçonné d'être si raisonnable.

JULIE, à Nérine.

Ah, Nérine ! dans quel embarras me suis-je jetée moi-même ?

NÉRINE.

Ma foi, Mademoiselle, puisque la faute est faite, il faut la boire de bonne grace.

JULIE.

Je suis, par mon imprudence, dans la nécessité d'épouser Valère, ou.....

NÉRINE.

Voyez le grand malheur ! Je voudrois bien être dans cette nécessité-là, moi.

JULIE.

Je n'en ferai rien cependant.

VALÈRE.

Vous consultez long-temps ensemble ? Parbleu ! ce seroit quelque chose de nouveau, de voir une personne de votre âge mettre en comparaison le père avec le fils. Je vous crois trop délicate et trop sensée, pour me faire une pareille injure.

JULIE.

Eh bien ! Monsieur, je vous épouserai, si vous portez la Comtesse et Angélique à vous rendre votre parole, et à venir me dire elles-mêmes qu'elles consentent à notre mariage ; sans cela n'espérez rien. J'aime mieux souffrir toutes sortes de persécutions, que de m'unir avec un homme que je n'aime pas, et qui a d'autres engagemens. Adieu.

SCÈNE IX.

VALERE, NÉRINE.

VALÈRE.

Morbleu ! je n'en veux pas avoir le démenti. Je l'épouserai pour la faire enrager, aussi-bien que mon père. Mais, Nérine, je te prie de m'écouter un moment. Comment se peut-il faire que Julie ne m'aime point ?

NÉRINE.

C'est qu'elle en aime un autre.

VALÈRE.

Qui est-il ?

NÉRINE.

Je vous ferai son portrait en deux mots : c'est le plus joli homme du monde.

VALÈRE.

Ne sais-tu point où il est?

NÉRINE.

Eh! non, de par tous les diantres! nous ne savons ce qu'il est devenu. Le scélérat! Nous abandonner de la sorte! Mais cela doit-il m'étonner? Tous les jolis hommes sont des fripons.

VALÈRE.

Oh! çà, ma chère Nérine, il faut que tu entres dans mes intérêts, et que tu engages ta maîtresse à ne point exiger de moi que j'obtienne d'Angélique et de sa mère, qu'elles consentent à notre mariage.

NÉRINE.

Julie ne fera rien sans cela; d'ailleurs, je suis dans les intérêts de son amant, moi qui vous parle.

VALÈRE lui donne une bourse. Pasquin paroît, et écoute.

Tiens, Nérine, prends ces trente pistoles, et ne me refuse pas la faveur que je te demande.

NÉRINE.

Monsieur, vous me faites rougir; mais vous m'ébranlez terriblement.

VALÈRE.

Si cela ne suffit pas pour te toucher, je te ferai tant de bien, que tu seras au comble de tes vœux. (Il l'embrasse.) Allons, ma chère enfant, il faut se rendre.

SCÈNE X.

VALERE, NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN, se mettant entre deux.

Ah! je vous y attrape, Monsieur mon maître!

NÉRINE.

Que veux-tu dire?

PASQUIN.

Ce que je veux dire, double scélérate? Je ne sais qui me tient que je ne t'étrangle. Vous n'étiez donc pas sur le point de vous rendre, et je n'ai pas entendu les articles de la capitulation? Ah, coquine! défendre si mal une place où réside mon honneur?

VALÈRE.

Es-tu devenu fou?

PASQUIN.

Avez-vous le diable au corps, vous? Morbleu! Monsieur, vous êtes mon maître; mais, sur le fait de ma femme, je n'entends point de raillerie.

NÉRINE.

En vérité, mon mari, vous êtes bien sot.

PASQUIN.

Si je ne le suis pas, je viens de l'échapper belle. Comment, Madame la coquine, vous mettez mon front à l'enchère, et vous m'en donnez pour trente pistoles!

VALÈRE.

Savez-vous, maître fat, que je ne suis pas en train de plaisanter.

PASQUIN.

Savez-vous que je ne suis pas en train, moi, d'être de la confrérie? Et quand vous seriez mon propre père, je ne le souffrirois pas. Je vous connois : vous ne donnez pas trente pistoles à ma femme pour enfiler des perles. « Tiens, Nérine, ne me refuse pas la faveur que je te » demande »... « Ah! Monsieur, vous me faites rougir; » mais vous m'ébranlez terriblement »... Voilà ce qui s'appelle les derniers abois de la fidélité conjugale.

VALÈRE.

J'ai pitié de toi. Il est vrai que je lui demandois une faveur, c'est celle de me rendre Julie favorable.

NÉRINE.

Oui, Monsieur le benêt, voilà de quoi il s'agissoit, et vous êtes un fou qui prenez toujours le change.

PASQUIN.

Hé bien! je croirai que je l'ai pris, pourvu que vous me donniez les trente pistoles.

NÉRINE, les lui donnant.

Volontiers, s'il ne tient qu'à cela pour avoir la paix.

PASQUIN, serrant la bourse.

Du moins, je ne perdrai pas tout; et, en tout cas, je ne serai pas le premier mari qui se sera consolé de la sorte.

VALÈRE.

Va donc parler à ta maîtresse.

NÉRINE.

Tout-à-l'heure. (à Valère.) Et vous, tâchez de persuader Angélique et la Comtesse.

VALÈRE.

Adieu, je m'en vais les trouver.

NÉRINE.

Allez. Je vais rejoindre Julie.

PASQUIN.

Et moi, je m'en vais les suivre tout doucement, pour voir s'ils ne me dressent point quelqu'embuscade.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

Je vous soutiens que j'ai raison, et que vous ne sauriez mieux faire que de suivre mes conseils.

JULIE.

Tu as bien changé depuis une heure. Personne ne me parloit plus vivement que toi contre Valère, et tu veux présentement que je l'épouse.

NÉRINE.

C'est que je suis lasse de voir que vous vous morfondiez en attendant un petit infidèle. Il n'y a rien de plus triste que l'état d'une fille : vous l'êtes depuis vingt-cinq ans, et il y en a plus de six que vous enragez de l'être. De vingt-cinq à trente, l'intervalle est court; insensiblement une fille arrive à quarante : la solitude où elle commence à se trouver alors, lui fait connoître que le temps passé ne revient plus; elle enrage de n'en avoir pas profité. Tout l'avertit qu'elle est dans son automne : triste automne qui ne porte point de fruits, et la menace d'un hiver prochain qui n'en produira jamais.

JULIE.

Je ne t'ai jamais vue si éloquente; et l'exhortation que tu viens de me faire, est une oraison dans toutes les formes.

NÉRINE.

Prenez garde que ce ne soit l'oraison funèbre de vos charmes.

JULIE.

J'en ai fort peu, Nérine, et je sens bien que ce peu doit diminuer après un certain temps; mais j'aime beaucoup mieux n'être point pourvue, que d'épouser un homme que je n'aime pas.

NÉRINE.

Ah! si vous saviez ce que c'est que d'être fille toute sa vie.

JULIE.

Le grand malheur! Ne semble-t-il pas qu'un mari soit quelque chose de bien précieux? Je sais ce qui se passe dans le monde. Qu'est-ce qu'un mari ? C'est un homme qui vous a aimée, tout au plus, lorsque vous n'étiez pas sous ses lois, et qui vous honore de son indifférence du moment que vous y êtes. Si, par un miracle qui ne se voit guère, il vous aime encore après le mariage, c'est le censeur de tous vos discours, c'est le contrôleur de toutes vos actions. Le beau plaisir de se marier pour être méprisée, ou pour essuyer d'éternelles persécutions!

NÉRINE.

Fort bien. Vous déclamez contre le mariage, et vous voudriez en courir les risques avec Léandre.

JULIE.

Oui, parce que je l'aime de tout mon cœur, et qu'il faut qu'une fille se marie. D'ailleurs, je suis fortement persuadée que j'aurois moins de chagrins avec lui qu'avec un autre.

NÉRINE.

Mort de ma vie! ne vous y fiez pas; il n'y a qu'une âme pour tous les maris. Mais supposons l'impossible, je ne vois nulle apparence à votre bonheur. Léandre ne revient point; selon mes conjectures, il ne reviendra jamais. Avec toutes vos chimères, vous mourrez fille; c'est moi qui vous le prédis.

JULIE.

Eh bien! je mourrai ma maîtresse.

NÉRINE.

Cependant vous avez donné votre parole à Valère.

JULIE.

Oui, s'il obtient le consentement de la Comtesse. Je la connois, elle ne le donnera jamais; et Léandre aura le temps d'arriver avant que tout ceci soit terminé.

NÉRINE.

Le faux-fuyant est admirable; mais Dieu sait si Lisimon l'approuvera. Il fulminera contre vous. Le voici. Vous allez voir beau jeu.

SCÈNE II.

LISIMON, JULIE, NÉRINE.

LISIMON.

Je viens vous remercier, Mademoiselle.

NÉRINE.

Oh, oh! le voilà bien radouci!

JULIE.

Et de quoi, s'il vous plaît?

LISIMON.

De ce que vous ne voulez point épouser mon fils, qu'il n'ait le consentement de la Comtesse. Cela me console du mépris que vous avez pour moi; car je sais que la Comtesse se croiroit déshonorée, si Valère n'épousoit pas sa fille; et, quelques sujets qu'elle ait de se plaindre de lui, elle ne sortira point d'ici qu'il ne soit son gendre. Au fond, elle a quelque raison, car l'affaire a éclaté dans le monde, et toute sa province lui en a fait compliment.

JULIE.

De tout cela, je conclus que vous serez charmé que je n'épouse point monsieur votre fils.

LISIMON.

Vous n'en devez pas douter; et c'est vous qui, en feignant de le souhaiter, m'avez mis dans la nécessité d'y consentir par dépit. L'obstacle que vous avez fait naître fort à propos, nous tirera d'affaire vous et moi. Voici la Comtesse qui vient se plaindre, sans doute, de ce que je donne les mains aux desseins que mon

fils a sur vous. Plus elle fera de bruit et d'éclat, plus j'aurai de raisons pour me dédire, et pour obliger Valère à retourner du côté d'Angélique.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANGÉLIQUE, LISIMON, NÉRINE.

LA COMTESSE.

Venez, ma fille; il faut faire voir à ces gens-là qui nous sommes.

NÉRINE, à Lisimon.

Vous aurez satisfaction, Monsieur; je vous jure qu'elle va se donner carrière.

ANGÉLIQUE.

Faites-leur bien entendre...

LA COMTESSE.

Reposez-vous sur moi. (à Nérine.) Que faites-vous-là, ma mie? Sortez, s'il vous plaît, et tout au plus vite.

JULIE.

Et de quel droit la chassez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

De quel droit, ma petite mignonne? Par le droit qu'ont les femmes de ma condition de commander partout où elles sont.

LISIMON.

Madame, vous êtes dans ma maison. Je prétends que Nérine demeure ici. Qu'avez-vous à dire à cela?

LA COMTESSE.

Rien, sinon que vous êtes un pauvre homme, et que vous vous laissez mener comme un oison.

ANGÉLIQUE.

De grace, ne vous emportez point, et venez au fait.

LA COMTESSE.

J'y viens, ma fille; mais vous êtes une sotte, une imbécile.

JULIE.

Ah, Madame! pouvez-vous traiter de la sorte une fille aussi aimable?

LA COMTESSE.

Ce ne sont pas là vos affaires. Si elle vous ressembloit, je lui tordrois le cou.

JULIE.

Comment donc, Madame! prenez garde à ce que vous dites.

LISIMON.

Madame la Comtesse, je perdrai patience, à la fin.

LA COMTESSE.

Perdez-la, Monsieur, perdez-la; c'est ce que je demande. Nous verrons qui la perdra plus de nous deux.

ANGÉLIQUE.

Vous m'aviez tant promis de vous modérer.

LA COMTESSE.

Est-ce que je ne me modère pas? J'admire mon sang-froid. Si je faisois mon devoir, je mettrois ici tout sens-dessus-dessous. Mais vous le voulez, ma fille; il faut être sage et prudente. Je n'ai de volontés

que les vôtres. (elle pleure.) Je vous aime trop; c'est mon désespoir!

LISIMON.

Aurez-vous bientôt fini votre préambule? De quoi s'agit-il?

LA COMTESSE.

De vous taire, et de m'écouter. J'ai souffert vos brusqueries pour l'amour de ma fille, et de mon procès. Il faut que vous souffriez les miennes à votre tour. Vous le méritez bien. N'avez-vous point de honte de vous laisser gouverner par votre fils, et de souffrir qu'il s'entête d'une petite coquette qui vous fait tourner la cervelle à tous deux?

JULIE.

Je n'y puis plus tenir, et vous me ferez raison de ces discours offensans.

LA COMTESSE.

Comment! une créature comme vous, moitié noble, moitié bourgeoise, aura l'audace de demander raison à une personne de ma qualité; à moi, qui sors d'une race plus ancienne que notre province! Allez, ma mie, apprenez à vous connoître.

ANGÉLIQUE.

En vérité, Madame, vous me désespérez.

LISIMON.

Oh! çà, finissons, s'il vous plaît. Ce n'est point à Mademoiselle qu'il faut vous prendre de l'infidélité de mon fils. Bien loin d'y avoir la moindre part, elle lui a déclaré qu'elle ne l'épouseroit point qu'il n'eût votre consentement et celui d'Angélique. Ce n'est que sur

ce pied-là que j'ai donné le mien. Ainsi vous êtes toujours la maîtresse, et les choses ne dépendent que de vous.

LA COMTESSE.

Oh! vraiment, non, je ne suis pas la maîtresse. Si je l'étois, je ferois beau bruit! Mais voilà ma fille qui me gouverne; car chacun est gouverné dans ce monde. Elle tient de son père, elle n'a point de vigueur. Elle a la lâcheté de consentir que Valère épouse Mademoiselle, mais il aura affaire à moi, et je prétends qu'il l'épouse mort ou vif.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est point par lâcheté, Madame, que je permets à Valère de me trahir. Il a jeté les yeux sur une autre: il n'est plus digne de moi.

LA COMTESSE.

Mais vraiment, ma fille, je crois que tu as raison. Oui, oui, il faut payer le mépris par le mépris.

ANGÉLIQUE.

Vous en étiez convenue avec moi.

LA COMTESSE.

Je l'avois oublié.

ANGÉLIQUE.

Finissons honnêtement, et nous retirons au plus vite.

LA COMTESSE.

Honnêtement, c'est bien dit. Monsieur votre fils est un sot; il est tout fait pour Mademoiselle, vous pouvez les marier quand il vous plaira, nous ne nous y opposons plus. Pour vous marquer que je vous dis vrai,

nous ne resterons dans votre maison que jusqu'à demain, et nous en sortirons pour n'y rentrer jamais. Adieu.

LISIMON.

Madame, écoutez donc. Je vous promets que mon fils...

LA COMTESSE.

Non! Monsieur, nous n'en voulons plus. Allons, Mademoiselle, retirons-nous, et gardez-vous bien de me parler jamais de cet indigne-là.

ANGÉLIQUE.

Ne craignez aucune foiblesse de ma part; je crois que je le hais présentement autant qu'il le mérite.

SCÈNE IV.

LISIMON, JULIE, NÉRINE.

LISIMON.

Voila toutes mes mesures déconcertées.

JULIE.

Je suis au désespoir! Je souffrois patiemment toutes ses injures, dans l'espérance qu'elles se termineroient par une sommation en bonne forme de lui restituer votre fils; mais le présent qu'elle s'est résolue de m'en faire, me jette dans le dernier embarras.

LISIMON.

Je ne suis pas moins embarrassé que vous. J'ai eu la fausse finesse de donner ma parole à mon fils, persuadé que la Comtesse ne vous le céderoit jamais; si je m'en dédis, il va prendre ce prétexte pour faire tant

de sottises et d'extravagances, que je serai obligé de le déshériter. Un éclat de la sorte achevera de le perdre dans le monde; et, quoiqu'il ne mérite plus ma tendresse, je ne laisserai pas d'en être affligé. Oh! çà, ma chère Julie, je triomphe de la foiblesse que j'avois pour vous, dans l'espérance de prévenir la perte de mon fils. Daignez me seconder, je vous en conjure. Consentez à l'épouser; je suis sûr que vos charmes, votre bon esprit, votre vertu, le retireront de tous ses égaremens.

NÉRINE.

Allons, Mademoiselle, il faut vous rendre de bonne grace. Je vous seconderai, laissez-moi faire; et je vous donnerai de si bons avis, quand vous l'aurez épousé, qu'il faudra qu'il devienne bon mari, ou qu'il déguerpisse. Ce ne sera pas le premier libertin qu'une jolie femme aura réduit; en tout cas, nous serons deux; et il sera bien diable, s'il l'est plus que nous.

JULIE.

Tu te trompes, et tu veux me tromper moi-même. Je ne puis envisager qu'avec frayeur les suites d'une pareille union. Cependant pour vous marquer ma reconnoissance, Monsieur, je ferai mon possible afin de m'y résoudre. Mais je vous demande encore quelque temps, et je vous prie de me laisser ici pour rêver à cette affaire.

LISIMON.

Volontiers : mais j'attendrai votre réponse avec impatience.

SCÈNE V.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

Eh bien, Mademoiselle ?

JULIE.

Eh bien, Nérine ?

NÉRINE.

Serez-vous sage à la fin ?

JULIE.

Si je l'étois moins, je suivrois tes conseils ! Quoi ! tu veux que j'épouse un jeune étourdi, tout rempli de lui-même, amoureux par caprice, inconstant par habitude, débauché par tempérament ? Un fou rempli d'imperfections et de vices ; et qui, bien loin de faire ses efforts pour les cacher, a la sotte vanité de s'en glorifier, et de vouloir même qu'on les croie plus grands qu'ils ne sont ?

NÉRINE.

Ce sont pourtant ces hommes-là qui font tourner la tête à la plupart des femmes.

JULIE.

Ah, Léandre ! est-il donc possible que vous m'abandonniez ! C'est vous qui avez causé ma première passion ; elle est plus forte que jamais, malgré votre absence ; et vous me mettez dans la nécessité d'y renoncer.

NÉRINE.

Comment ! vous donnez aussi dans le phœbus ? Eh !

mort de ma vie ! laissez-là votre Léandre : il est mort ou infidèle. Mais que vois-je ?

JULIE.

Qu'as-tu donc ?

NÉRINE.

Madame, c'est Crispin !

JULIE.

Le valet de Léandre ?

NÉRINE.

Justement. Soutenez-moi, je n'en puis plus.

JULIE.

O ciel ! je ne sais si je dois m'affliger ou me réjouir.

SCÈNE VI.

JULIE, NÉRINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Hola, ho! laquais, valets, servantes ! Quelle diable de maison est ceci ! je n'y vois personne, et je crois que je la visiterai du haut en bas, sans trouver à qui m'adresser. Mais voici deux femelles... Eh ! parbleu, c'est Julie ! J'aperçois aussi ma chère Nérine. Qu'avez-vous donc, mes adorables ? Est-ce ainsi qu'on reçoit un homme de ma sorte ? Et songez-vous qu'il y a trois ans que vous n'avez eu le bonheur de me voir ?

JULIE.

C'est ton arrivée qui nous rend immobiles. Je suis si saisie, que je ne puis dire un mot.

NÉRINE.

Ouf ! ni moi non plus.

CRISPIN.

Deux filles qui n'ont point la force de parler ! Voilà un prodigieux saisissement. Est-ce la joie, ou la douleur de me voir, qui vous coupe la parole ?

JULIE.

Où est ton maître ? Que fait-il ? Se porte-t-il bien ? M'aime-t-il toujours ? Parle donc.

CRISPIN.

Je n'ai pas la force de répondre. Il faut que j'embrasse Nérine, et puis je parlerai comme un livre. Allons, mon enfant, faites votre devoir. Recevez, étouffez dans vos bras votre futur époux.

NÉRINE.

Ah ! mon pauvre Crispin, que je suis aise de te revoir ! Mais...

JULIE.

Vous vous expliquerez tantôt. Satisfais mon impatience.

CRISPIN.

Cela est juste ; mais je voudrois savoir pourquoi Nérine....

JULIE.

Parle-moi.

CRISPIN.

Tout-à-l'heure. Je vous dirai donc... Attendez, il faut que j'embrasse encore Nérine.

JULIE, retenant Crispin.

Je me fâcherai à la fin. Où est ton maître ?

CRISPIN.

A Paris. Nous venons d'arriver.

JULIE.

A Paris! Quel comble de joie! Que fait-il? D'où vient qu'il n'est pas ici?

CRISPIN.

Mademoiselle, il se fait habiller, pour paroître plus décemment devant vous. Pour moi, qu'aucun équipage ne défigure, et qui mourois d'envie de voir cette friponne-là, je suis accouru céans tout botté.

JULIE.

Tu m'as fait grand plaisir. Voilà vingt pistoles que je te donne pour ta bien-venue.

CRISPIN.

Grand-merci. (à Nérine.) Garde cela, mon enfant, pour ton habit de noces.

NÉRINE prend l'argent en pleurant.

Ah, ah!

CRISPIN.

Quelle diable de note! Tu me reçois froidement, et mon argent te fait pleurer!

JULIE.

Eh! laisse-là Nérine, et parle-moi de mes affaires.

CRISPIN.

Parbleu! les miennes sont aussi pressées que les vôtres.

JULIE.

Je perds patience. Léandre se porte-t-il bien?

CRISPIN.

Il crève de santé. Vous l'allez voir tout-à-l'heure.

JULIE.

D'où vient qu'il ne m'a point donné de ses nouvelles depuis si long-temps?

CRISPIN.

Il avoit juré que vous n'entendriez jamais parler de lui, qu'il ne fût en état de vous épouser.

JULIE.

Ah! tu me rends la vie. Qu'a-t-il fait pendant son absence?

CRISPIN.

Tout ce qu'il a pu pour faire fortune. Vous savez que nous n'étions partis que dans ce dessein-là; lui, pour vous mériter, Mademoiselle; et moi, pour me rendre digne de cette friponne-là.

JULIE.

Avez-vous réussi?

CRISPIN.

Ce n'a pas été sans peine: mais c'est la faute de mon maître. Je voulois expédier. Je savois de certains tours d'adresse, de petits jeux de main tout innocens, qui ont la vertu de faire puiser dans le bien d'autrui, comme si vous puisiez dans le vôtre. Mais il ne suffit pas pour cela d'avoir de l'adresse, il faut avoir du courage, se mettre en tête que tous biens sont communs, et que tout ce qu'on attrape, est de bonne prise.

JULIE.

Fi! que voulois-tu lui conseiller-là?

CRISPIN.

Ce qui se pratique tous les jours; et dans Paris plus qu'ailleurs. Tous ces parvenus, qui ont amassé tant de millions, n'ont réussi qu'en suivant ces maximes.

JULIE.

Je connois Léandre; il est incapable de s'avancer de la sorte.

CRISPIN.

Et oui, de par tous les diables! c'est ce qui a pensé le perdre. Il s'est toujours piqué de suivre l'honneur. Le mauvais guide pour faire fortune! il vous mène droit à l'hôpital. Aussi personne n'est plus la dupe de ce vieux fou-là; et, quant à moi, j'ai rompu avec lui pour jamais. Autrefois à la comédie (car, tel que vous me voyez, j'ai servi long-temps un comédien, et je sais toutes les belles pièces par cœur), j'ai ouï dire ce beau vers, que je retiendrai toujours.

L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus.

JULIE.

Mais enfin, qu'avez-vous fait depuis que vous êtes partis d'ici?

CRISPIN.

Voici le détail de nos aventures. D'abord que nous fûmes sortis de Paris... Nous fûmes tout étonnés de n'y être plus.

NÉRINE.

Cela est admirable!

CRISPIN.

La parole te revient donc pour te moquer de moi?

NÉRINE.

Allons, fais ton voyage.

CRISPIN.

Me voilà parti. De Paris, nous allâmes droit à Rouen. Testebleu! qu'il y a de Normands dans cette ville-là!

NÉRINE.

Va, va, il n'y en a guère moins ici.

CRISPIN.

Nous n'y fûmes pas plutôt arrivés, que nous ne sûmes de quel bois faire flèche.

JULIE.

Comment! ton maître avoit cent pistoles.

CRISPIN.

Il est vrai; mais à peine fut-il débotté, qu'impatient de gagner une grosse somme, chemin faisant, il alla risquer la sienne sur deux ou trois cartes. Il fut sec en moins de temps que je ne vous en parle.

JULIE.

Et que fîtes-vous donc dans une pareille extrémité?

CRISPIN.

Ma foi, nous mangeâmes nos chevaux.

JULIE.

Vous mangeâtes vos chevaux?

NÉRINE.

Quel appétit!

CRISPIN.

Je veux dire que nous fûmes obligés de les vendre pour souper. Après cela, vous jugez bien que nous fûmes mal à cheval; c'est pourquoi, quelques jours après, nous nous traînâmes à Dieppe, où nous nous embarquâmes pour l'Angleterre. C'est-là que le bonheur nous en voulut. Dès que nous fûmes à Londres, mon maître alla visiter un de ses parens qui y demeure. Les premiers complimens furent suivis d'un emprunt de cent

écus, avec quoi mon maître alla faire ressource. Il gagna mille pistoles.

NÉRINE.

Allons, courage, mes enfans, vous êtes en bon train.

CRISPIN.

Avec cette somme, nous crûmes avoir tout l'or du Pérou. Savez-vous l'usage qu'en fit mon maître?

JULIE.

Il ne me l'a point mandé.

CRISPIN.

Comme nous étions pressés de faire fortune, nous nous associâmes avec un banquier Français, fort accrédité, mais gascon d'origine.

NÉRINE.

Fi! mauvaise compagnie.

CRISPIN.

Nous voilà donc banquiers. Vertubleu! le bon métier! Je ne connois que celui de maltôtier qui vaille mieux. L'argent pleuvoit de toutes parts. Nous faisions bonne chère et grand feu. Nous engraissions à vue d'œil. Pour moi, j'avois les joues d'une demi-aune de large. J'ai bien maigri depuis ce temps-là.

NÉRINE.

Il y paroît!

JULIE.

Que faisiez-vous de votre argent? Ton maître jouoit-il?

CRISPIN.

Souvent, et faisoit de gros gains; mais il mettoit tout à la caisse: pour moi, j'escamotois de temps en

temps quelque vingtaine de pistoles que je mettois dans ma caisse à moi. Oh ! j'exerçois bien le talent de partager le bien d'autrui. Quand la caisse fut bien pleine, mon maître voulut partager pour s'en revenir, et proposa la chose au banquier de la Garonne ; il nous promit que deux jours après, sans faute, il nous feroit notre part.

NÉRINE.

Bon.

CRISPIN.

En effet, deux jours après il emporta l'argent, et nous laissa la caisse.

NÉRINE.

Le fripon !

CRISPIN.

Jamais caisse ne fut plus nette.

JULIE.

Après cela vous revîntes en France, apparemment ?

CRISPIN.

Oui, sur mes crochets.

NÉRINE.

C'est-à-dire, aux dépens de ta caisse, à toi ?

CRISPIN.

Justement. Nous volâmes à Bordeaux pour chercher notre homme ; il étoit de cette ville-là : nous crûmes l'y trouver, mais il n'y étoit point. Mon maître, pour se venger, du moins en le déshonorant, publia le tour qu'il nous avoit joué. Un aigrefin, parent de l'associé, voulut prendre son parti, et chercha querelle à Léandre. Léandre étoit de mauvaise humeur ; il ré-

gala le parent d'un soufflet. Le parent mit l'épée à la main ; il paya pour notre associé.

JULIE.

Comment donc ?

CRISPIN.

Mon maître l'envoya dans l'autre monde, pour savoir si son parent ne s'y étoit point caché.

JULIE.

Juste ciel !

CRISPIN.

Nous décampâmes au plus vite ; et, pour nous sauver, nous changeâmes d'habit et de nom. Enfin, après quelques autres aventures, nous avons trouvé un séjour heureux, où, sous nos noms empruntés, nous nous sommes enrichis considérablement. Mais voici mon maître qui vous dira le reste.

SCÈNE VII.

JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LÉANDRE.

Mes yeux ne me trompent-ils point? Est-ce vous que je vois, mon adorable Julie ?

JULIE.

Est-ce vous que je revois, mon cher Léandre ?

LÉANDRE.

Oui, c'est Léandre qui ne respire que pour vous, et qui même n'estime rien la fortune qu'il a faite, s'il n'a pas le bonheur de vous rendre heureuse.

JULIE.

Je ne puis l'être qu'avec vous. Que j'ai souffert de persécutions ! Un peu plus tard arrivé, vous ne me trouviez plus libre : on vouloit me forcer d'en épouser un autre ; une espèce de tuteur autorisé par mon oncle.....

LÉANDRE.

Ah ! j'en serois mort de désespoir. Il n'y a point d'extrémités où je ne me fusse porté, pour vous venger de la violence qu'on vous auroit faite ; mais, grace au ciel, vous êtes libre encore. Je reviens plus passionné que jamais ; et ce qui met le comble à mon bonheur, j'ai le plaisir de vous retrouver fidèle. Tous mes vœux sont accomplis.

JULIE.

Et les miens aussi.

CRISPIN.

Nérine, prends pour toi tout ce qu'il dit à Mademoiselle, et je prends pour moi tout ce qu'elle lui répond.

NÉRINE, à part.

Que je suis malheureuse !

JULIE.

J'ai su vos aventures, elles sont singulières. La meilleure, c'est que vous avez fait fortune.

LÉANDRE.

Pouvois-je y manquer ? L'amour me guidoit, et l'on vient toujours à bout de ce que l'on entreprend sous ses auspices. Mais, belle Julie, votre oncle seroit-il mort ? Est-ce de lui que vous portez le deuil ?

JULIE.

Non, je porte le deuil de ma mère; elle est morte depuis un mois.

LÉANDRE.

Je vous en félicite; car, selon ce que vous m'avez toujours dit, c'étoit la plus mauvaise mère du monde.

JULIE.

Elle ne l'a que trop prouvé. Mais, Léandre, vous voilà dans un équipage bien lugubre. Portez-vous aussi le deuil?

LÉANDRE.

Ne vous l'a-t-il pas dit?

CRISPIN.

Non. J'ai conté toutes vos aventures, hors la dernière. Je l'ai laissée pour la bonne bouche.

JULIE.

Êtes-vous en deuil, encore une fois?.....

LÉANDRE.

Oui.

JULIE.

Et de qui?

LÉANDRE.

De ma femme!

JULIE.

De votre femme? Ah! infidèle, vous êtes veuf?

CRISPIN.

Oui, Dieu merci : mais ne vous fâchez point; ce mariage-là ne lui a pas fait faire la moindre infidélité. N'est-il pas vrai, Monsieur?

LÉANDRE.

Oh ! je vous en réponds.

JULIE.

Vous vous êtes marié ?

LÉANDRE.

Que vouliez-vous que je fisse ? J'arrive dans une ville de province, sous un nom supposé : je m'y trouve sans un sou, je n'ai pas la moindre ressource.

CRISPIN.

Une jeune et tendre poulette, âgée de soixante et dix ans, devient subitement amoureuse de lui.....

LÉANDRE.

Elle étoit puissamment riche : elle me donne tout son bien, si je veux l'épouser ; je l'épouse, parce que je compte qu'elle n'a pas deux ans à vivre....

CRISPIN.

Pour vous rejoindre plutôt, au bout de six mois nous la ruinons, et nous l'enterrons, qui plus est.

LÉANDRE.

J'arrive ici chargé de ses dépouilles.....

CRISPIN.

Qu'il a fort mal gagnées, par parenthèse.

LÉANDRE.

Je viens les déposer à vos pieds, et vous me blâmez de ce que j'ai fait ?

CRISPIN.

Ma foi, il n'y a pas de justice à cela.

JULIE.

Je ne puis m'empêcher de rire de cette aventure ; et je la trouve tout-à-fait plaisante.

NÉRINE.

Il faut lui pardonner pour l'invention.

JULIE.

Je lui pardonne aussi du meilleur de mon cœur. Mais voici le maître de la maison.

SCÈNE VIII.

LISIMON, JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LISIMON, à Julie.

Je viens vous apprendre une nouvelle qui vous surprendra.

JULIE.

Quoi donc, Monsieur ?

LISIMON.

Votre oncle vient d'arriver ; il a profité de l'occasion d'un vaisseau qui l'a fait partir plutôt qu'il ne pensoit.

JULIE.

Mon oncle est ici ? Ah, ciel !

LISIMON.

Il vous attend dans mon appartement. Je viens de l'y recevoir.

JULIE.

Voilà un jour bienheureux pour moi !

LISIMON.

Oui, si vous vous faites un plaisir d'épouser mon fils ; car il le souhaite passionnément, et c'est la première chose qu'il m'a dite.

JULIE.

Je vais me jeter à ses pieds.

LÉANDRE.

Voilà un obstacle que je n'attendois pas. Que je suis malheureux !

LISIMON, à Nérine.

Qui est ce jeune homme-là ?

NÉRINE.

Le dirai-je, Mademoiselle ?

JULIE.

Je ne sais. Je crains. Ah ! cruelle extrémité !

LISIMON.

Qui êtes-vous, Monsieur ? Que cherchez-vous dans ma maison ?

LÉANDRE.

Monsieur, j'y viens...

LISIMON, apercevant Crispin qui lui fait des révérences.

Oh ! oh ! qui est encore ce visage-là ?

CRISPIN.

Monsieur, ce visage-là est votre serviteur.

LISIMON.

Mon serviteur a l'air d'un grand fripon.

LÉANDRE.

Je réponds de lui.

LISIMON.

Et qui êtes-vous, pour en répondre ?

LÉANDRE.

Je suis un homme qui viens voir céans si Monsieur votre fils sera assez hardi pour épouser Julie malgré moi.

LISIMON.

Malgré vous ? Et qui vous autorise à parler de la sorte ?

LÉANDRE.

Tout : mon amour pour Julie ; la tendresse qu'elle a pour moi ; la foi que nous nous sommes donnée ; et par-dessus tout cela, Monsieur, la résolution où je suis de mourir plutôt que de la céder à qui que ce soit.

LISIMON, à Julie.

Mais de la manière dont il parle, il faut que ce soit ce Léandre dont vous m'avez parlé.

LÉANDRE.

Oui, Monsieur, c'est moi-même.

LISIMON.

Parbleu ! je suis charmé de votre retour. Je crains, autant que vous, que mon fils n'épouse Mademoiselle. J'aime mieux que vous l'ayez que lui. Venez, je vais vous présenter à Licandre, et je joindrai mes instances pour vous à celles de Julie.

JULIE.

Ah ! Monsieur, que je vous suis redevable ! Léandre, donnez-moi la main.

LÉANDRE, à Lisimon.

Soyez sûr, Monsieur, que je ne mourrai point ingrat d'un bienfait si précieux.

LISIMON.

Entrons, sans compliment.

SCÈNE IX.

CRISPIN, NÉRINE.

CRISPIN, retenant Nérine.

DOUCEMENT, ma belle. Expliquons-nous présentement.

NÉRINE.

Une autre fois. Je vais rendre mes devoirs à l'oncle de ma maîtresse.

CRISPIN.

Ton premier devoir est de me parler. C'est donc ainsi, ma princesse, que tu me reçois après trois ans d'absence ? Est-ce que tu ne me reconnois pas ? Je n'ai pourtant point changé, si ce n'est que je me trouve embelli depuis notre départ.

NÉRINE, pleurant.

Adieu, Crispin, tu me fends le cœur.

CRISPIN.

Tu ne t'en iras point. Il faut que cette friponne-là m'ait joué quelque mauvais tour.

NÉRINE.

Séparons-nous, mon enfant, je crains qu'on ne nous surprenne ensemble.

CRISPIN.

Ah ! je vois ce que c'est. Le patron du logis t'a lorgnée, et il te donne des gages apparemment ?

NÉRINE.

Non, ce n'est point cela, mais c'est pis mille fois.

CRISPIN.

Comment diable ! as-tu fait quelque folie pendant mon absence ?

NÉRINE.

Hélas ! oui. J'ai fait la plus grande folie du monde. Dans le fond, je n'ai rien à me reprocher; mais cela n'empêche pas que je ne sois fort coupable. Crois-moi, mon cœur, laisse-moi là, et ne me revois plus.

CRISPIN.

Que je ne te revoie plus ? Il faut donc que je m'aille pendre.

NÉRINE.

Ah ! mon enfant, il vaudroit autant que tu fusses pendu, que d'apprendre ce que tu veux savoir.

CRISPIN.

Eh ! je suis votre valet. Allons, sans façon, m'as-tu fait quelque infidélité ?

NÉRINE.

Oui.

CRISPIN.

Oui.

NÉRINE.

J'étois fille, cela me sert d'excuse.

CRISPIN.

Quoi ! après m'avoir aimé, quelqu'un a pu te paroître aimable ?

NÉRINE.

Pas tout-à-fait, mais je n'ai pas laissé de me rendre.

CRISPIN.

C'est-à-dire, qu'en m'attendant...

NÉRINE.

Tu ne devines pas ? Je suis... Je n'ai pas la force d'achever.

CRISPIN.

Dis donc ce que tu es.

NÉRINE.

Je suis...

CRISPIN.

Quoi ?

NÉRINE.

Mariée.

CRISPIN.

Mariée ! tout de bon ?

NÉRINE.

Tout de bon.

CRISPIN, s'appuyant sur elle.

« Soutiens-moi, ce coup de foudre est grand ;
» Il frappe d'autant plus, que plus il me surprend. »

NÉRINE.

Ote-toi de là, je crains que mon mari ne vienne.

CRISPIN.

Ton mari ? Tu as un mari ? Et qui est ce sot-là qui a pris ma place ?

NÉRINE.

C'est un nommé Pasquin, le valet du fils de la maison.

CRISPIN.

Fût-il le valet de Belzébut, je lui couperai les oreilles. Est-il jaloux ?

NÉRINE.

Comme un tigre.

CRISPIN.

Tant mieux, je veux le brûler à petit feu jusqu'à ce que je l'assomme.

NÉRINE.

Tu me fais trembler.

CRISPIN.

Mais dis-moi, mon adorable, avois-tu le diable au corps pour te presser si fort?

NÉRINE.

Tu ne me donnois point de tes nouvelles; c'est ta faute.

CRISPIN.

Mon maître me l'avoit défendu. Il craignoit qu'on ne découvrît son mariage, si on pouvoit savoir où nous étions.

NÉRINE.

Que veux-tu? La faute en est faite. Ton absence me désespéroit. Je séchois sur pied; je te croyois perdu; et il ne me falloit pas moins qu'un mari pour me consoler de ta perte.

CRISPIN.

Le bon cœur de fille! Tu me perces l'ame. O sort cruel!

NÉRINE.

O fortune traîtresse!

CRISPIN.

Falloit-il crever deux chevaux en chemin, pour la trouver entre les bras d'un maroufle?

NÉRINE.

Falloit-il céder à la rage d'être mariée, pour m'en

mordre les doigts de si bon cœur? Va-t-en, je ne puis plus soutenir tes plaintes, ni tes reproches.

CRISPIN.

« Adieu, je vais traîner une mourante vie... » jusqu'à ce que je puisse t'épouser en secondes noces.

NÉRINE.

Va, je te donne ma foi que ce sera le plutôt que je pourrai. Touche-là.

CRISPIN.

De tout mon cœur.

NÉRINE.

Adieu, trop aimable, et trop malheureux Crispin.

CRISPIN.

Adieu, trop impatiente, et trop friande Nérine.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉRINE.

Que je suis malheureuse ! Mon traître de mari m'écoutoit, lorsque je parlois à Crispin ; il a entendu le marché que nous avons fait en nous séparant. Je ne puis plus soutenir sa vue. Il me cherche de chambre en chambre, d'étage en étage : où pourrai-je me cacher ? Mais je suis bien sotte de craindre tant ses reproches. Que ne se fait-il aimer, ce butord-là ? Allons, allons, je veux lui montrer les dents, et lui faire voir que je suis femme.

SCÈNE II.

NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

Ah ! vous voilà donc, Madame la coquine ? Etes-vous bien lasse de me fuir ?

NÉRINE.

Es-tu bien las de me chercher, toi ?

PASQUIN.

As-tu la hardiesse de me regarder en face, après m'avoir fait une offense qui détruit les liens de l'union conjugale ?

NÉRINE.

Les beaux liens ! Le grand malheur quand ils seroient détruits !

PASQUIN.

Sais-tu bien que je suis ton mari ?

NÉRINE.

Oui vraiment, je le sais ; c'est ce qui me désole.

PASQUIN.

Mais, sais-tu ce que c'est qu'un mari ?

NÉRINE.

Oh que oui ! Un mari, quand il te ressemble, est un personnage jaloux et bourru. C'est un espion perpétuel. C'est l'ennemi de la paix et de la tranquillité. C'est le centre de la bizarrerie. C'est un tyran qui se fait craindre, et qui ne se fait point aimer. C'est un esprit de travers, qui donne un mauvais tour aux actions les plus innocentes. C'est une taupe pour ses défauts, et un Argus pour ceux de sa femme. C'est un homme qui renonce à la complaisance et aux petits soins, qui ne cherche que soi dans ses plaisirs, qui veut être libre, et qui veut rendre esclave. C'est un animal qui caresse par caprice, et qui mord par habitude ; et pour achever son portrait en deux mots, un mari de ta trempe est justement ce qu'on appelle le chien du jardinier.

PASQUIN.

Quel flux de langue ! J'aurai beau voir, beau toucher au doigt, je n'aurai jamais raison avec cette coquine-là. Je n'ai qu'un mot à vous dire pour vous confondre, Madame la friponne. Quand j'aurois tous les

torts du monde à votre égard, n'avez-vous pas fait pis que moi cent fois, en vous promettant à un autre de mon vivant ?

NÉRINE.

Voyez le grand crime ! Ce n'est qu'une petite précaution que j'ai prise, et qui ne te fait point de tort.

PASQUIN.

Point de tort ! N'est-ce pas m'enterrer tout vif ?

NÉRINE.

L'imbécile ! Quand je me promettrois cent fois, en mourras-tu plutôt ? Tu n'as pas tant de complaisance.

PASQUIN.

Non, morbleu ! et je vivrai pour te faire enrager.

NÉRINE.

Et moi, pour te désespérer. Nous verrons qui l'emportera des deux.

PASQUIN.

Tu enrageras.

NÉRINE.

Tu te désespéreras.

PASQUIN.

Je serai veuf.

NÉRINE.

Je serai veuve. Ne suis-je pas plus jeune que toi, et ne dois-je pas durer plus long-temps ?

PASQUIN.

J'y donnerai bon ordre. J'ai des bras qui hâteront ton départ.

NÉRINE.

Tu crois cela ?

PASQUIN.

J'y compte si bien, que je vais retenir ma seconde femme.

NÉRINE.

Ah! si l'on pouvoit se démarier, que j'aurois de plaisir! Tiens, je voudrois être la première qui en amenât la mode.

PASQUIN.

Ah! si l'on étoit veuf du moment qu'on le desire, je l'aurois été dès le lendemain de notre mariage.

NÉRINE.

Laisse-moi en repos, ivrogne, et va chercher ta seconde femme.

PASQUIN.

Ote-toi de mes yeux, scélérate, et cours à ton second mari.

NÉRINE.

Que ne l'est-il déjà?

PASQUIN.

Que n'en suis-je à mes sixièmes noces? Tu cherches des yeux ton prétendu; mais voilà une épée qui m'en délivrera.

SCÈNE III.

VALERE, NÉRINE, PASQUIN.

VALÈRE.

Hé bien! Pasquin, j'ai réussi. Je vais épouser Julie, et mon père est au désespoir.

PASQUIN.

Ah ! vraiment, Monsieur, nous sommes bien chanceux, vous et moi ; j'ai de belles nouvelles à vous apprendre !

VALÈRE.

Quelles nouvelles ?

PASQUIN.

Apparemment que vous venez de dehors ?

VALÈRE.

Oui. Depuis que je suis sûr d'épouser Julie, comme je te l'ai dit, je me prépare à ce plaisir-là, par tous ceux dont je puis m'aviser. Je viens de faire la plus jolie partie du monde. Nous avons bu d'un vin rouge de Sillery, qui m'a donné bien de l'amour.

PASQUIN.

Vous avez fait sagement de vous fortifier le cœur, pour soutenir l'assaut que vous allez essuyer. Pendant votre absence, il s'est passé bien des choses. Ma femme s'est assurée d'un second mari, et Julie a retrouvé son premier amant.

VALÈRE.

Son premier amant ?

PASQUIN.

Lui-même. Il est de retour depuis deux ou trois heures ; et c'est monsieur son valet qui est l'Adonis de ma femme. Allez, ce sont des drôles qui font bien de la besogne en peu de temps.

VALÈRE.

Parbleu ! nous allons voir beau jeu ! Voici une occa-

sion digne de moi. Je prétends triompher de mon père, de mon rival, et du cœur de Julie. Oh, palsambleu ! Monsieur le soupirant, je vous enverrai faire vos doléances aux échos et aux rochers d'alentour. Où est-il, ce petit Médor ? Je vais le faire chanter sur le bon ton.

NÉRINE.

Prenez garde qu'il ne vous fasse chanter vous-même. Il entend la tablature, je vous en avertis. Songez plutôt à gagner l'oncle de ma maîtresse ; il vient d'arriver presqu'en même temps que votre rival, et j'ai su qu'il vous destinoit sa nièce.

VALÈRE.

Tout de bon ?

NÉRINE.

Rien n'est plus sûr. Voici l'amant de Julie.

PASQUIN.

Et mon substitut avec lui.

NÉRINE.

Je me retire.

PASQUIN.

M'en irai-je aussi ?

VALÈRE.

Non, non, demeure.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, VALERE, CRISPIN, PASQUIN.

CRISPIN, à Léandre.

Quoi! Monsieur, ce bourreau d'oncle n'est arrivé que pour vous faire faire naufrage au port?

LÉANDRE.

Il n'a pas voulu m'écouter. Il a défendu à sa nièce de lui parler de moi. Il croit que la reconnoissance l'oblige à donner Julie au fils de Lisimon.

CRISPIN.

Le maudit vieillard!

VALÈRE, à Pasquin.

Sa vue pique mon amour-propre, et j'ai peine à me retenir.

PASQUIN.

Et la vue de son valet me met en fureur.

LÉANDRE.

Qu'est ce jeune homme-là, Crispin?

CRISPIN.

Il m'a tout l'air d'être votre rival.

LÉANDRE.

Je le reconnois à l'émotion qu'il m'inspire.

CRISPIN.

Vous voyez avec lui le mari de ma maîtresse. Aidez-moi à l'étrangler, je vous prie.

VALÈRE, à Léandre.

Peut-on savoir, Monsieur, ce qui vous amène ici?

LÉANDRE.

D'où vous vient cette curiosité ?

VALÈRE.

Vous ne me connoissez pas, apparemment ?

LÉANDRE.

Non. Mais je soupçonne que vous êtes le fils de Lisimon.

VALÈRE.

Vous l'avez dit ; vous êtes dans la maison de mon père. Apparemment que vous ignorez mes desseins.

LÉANDRE.

Pourquoi ?

VALÈRE.

C'est que je m'imagine que, si vous les saviez, vous ne compteriez pas d'y demeurer long-temps, ni de nous honorer souvent de vos visites.

LÉANDRE.

J'ai déjà ouï dire, depuis que je suis de retour, que vous aviez des engagemens avec une fort aimable personne, fille de mérite et de condition ; que cette fille se nomme Angélique ; et que, selon toutes les règles des procédés, vous ne pouvez vous dispenser de l'épouser.

VALÈRE.

Que je m'en dispense ou non, vous n'y devez pas trouver à redire.

LÉANDRE.

Il est vrai que je prends peu d'intérêt à ce qui vous regarde. Epousez Angélique, manquez-lui de parole, cela me sera fort indifférent ; mais, si vous ne rompiez

vos engagemens que par de certains motifs que je soupçonne, je ne me contenterois pas de plaindre Angélique, et je m'intéresserois vivement à vos actions.

VALÈRE.

Vous?

LÉANDRE.

Moi-même.

VALÈRE.

Et de quel droit, je vous prie?

LÉANDRE.

Le voici. Je m'appelle Léandre; j'adore Julie, je me flatte d'en être aimé; je reviens pour l'épouser. S'il n'y a rien dans tout ceci qui vous blesse, il ne tiendra qu'à vous d'avoir place au rang de mes amis; sinon, je sais les moyens dont je dois me servir pour délivrer Julie de vos poursuites.

VALÈRE.

Voici ma réponse en deux mots. Mon père vouloit me donner Angélique. Julie me paroît plus aimable, il consent que je l'épouse; je l'épouserai; et je m'embarrasse si peu de vos menaces, que je vais trouver l'oncle de Julie, pour lui demander sa parole.

LÉANDRE.

Et moi, je vous suis pour l'empêcher de vous la donner. Si vous l'emportez sur moi, vous ne jouirez pas long-temps de votre bonheur.

SCÈNE V.

CRISPIN, PASQUIN.

CRISPIN, à part.

C'est à moi présentement à bourrer mon homme.

PASQUIN, à part.

Voici l'occasion de venger mon honneur.

(Ils enfoncent tous deux leur chapeau, se regardant fièrement. Crispin met des gants de buffle, et Pasquin en fait de même, et dit ensuite :)

Voilà un drôle qui me paroît vigoureux !

CRISPIN.

Voilà un pendard qui fait bonne contenance !

PASQUIN, à part.

Courage. (haut.) N'est-ce pas là cet homme qui est amoureux de ma femme ?

CRISPIN, à part.

Allons, mon enfant, de la vigueur. (haut.) N'est-ce pas là ce marouffle qui m'a soufflé Nérine ?

PASQUIN.

C'est lui-même, et je ne l'ai pas assommé !

CRISPIN.

C'est son mari, et je le laisse vivre !

PASQUIN.

Allons, je vais l'expédier.

CRISPIN.

Je veux vaincre ou mourir.

PASQUIN, à part.

Commençons par l'insulter; il faut que tout se fasse

dans les formes. (haut.) Voilà un visage que je suis bien las de voir.

CRISPIN.

Voilà un faquin qui me fatigue bien la vue.

PASQUIN, à part.

Cet homme-là n'entend point raillerie.

CRISPIN, à part.

J'ai bien peur qu'il ne me prête le collet.

PASQUIN, mettant la main sur la garde de son épée.

Voyons s'il a du courage.

CRISPIN, en faisant de même.

Tâtons un peu sa vigueur.

PASQUIN.

Avance.

CRISPIN.

Avance toi-même.

PASQUIN.

Je t'attends.

CRISPIN.

Et moi aussi.

PASQUIN.

C'est à toi à m'attaquer.

CRISPIN.

Non, c'est à toi.

PASQUIN.

N'ai-je pas épousé ta maîtresse?

CRISPIN.

Ne suis-je pas aimé de ta femme?

PASQUIN.

Aimé de ma femme! Oh! pour le coup, je suis en fureur.

CRISPIN.

Il a épousé ma maîtresse! Voilà ma colère au point où je la voulois.

(Ils font mine de tirer l'épée; et ils s'écartent pour dire ce qui suit.)

PASQUIN.

Crois-moi, mon enfant, retire-toi.

CRISPIN.

Retire-toi, toi-même.

PASQUIN.

Je ne te ferai point de quartier.

CRISPIN.

Je vais te mettre sur le carreau.

PASQUIN.

Toi? Tu n'es qu'un belître.

CRISPIN.

Tu n'es qu'un misérable.

PASQUIN.

Un lâche.

CRISPIN.

Un poltron.

PASQUIN, lui donnant un soufflet.

Moi, poltron?

CRISPIN, le lui rendant.

Moi, lâche?

(Ils mettent l'épée à la main, et se poussent en reculant.

PASQUIN.

Vous reculez.

CRISPIN.

Et vous aussi.

PASQUIN.

C'est pour gagner du terrein.

CRISPIN.

Et moi pour mieux sauter.

(Ils s'avancent, et se regardent tous deux en tremblant.)

PASQUIN.

Je tremble pour ta vie.

CRISPIN.

Et moi pour la tienne.

PASQUIN, à part.

S'il pouvoit s'enfuir!

CRISPIN, à part.

Si la peur le pouvoit prendre!

PASQUIN, à part.

Ma valeur commence à me quitter.

CRISPIN, regardant de tous côtés.

Ne viendra-t-il personne pour nous séparer?

PASQUIN.

Il faut faire du bruit.

CRISPIN.

Je vais crier comme un diable.

(Ensemble, se poussant des bottes de loin.)

Point de quartier. Tue, tue, morbleu! tue.

PASQUIN, à part.

Il ne vient pas une ame.

CRISPIN.

Ils nous laisseront égorger. Ma foi, puisqu'on ne vient pas nous séparer, je suis d'avis que nous finissions le combat.

PASQUIN.

Vous avez raison; nous avons fait notre devoir.

CRISPIN.

Je vous en réponds.

PASQUIN.

Je vous ai donné un soufflet, vous me l'avez rendu chaudement.

CRISPIN.

Nous avons mis l'épée à la main en braves gens.

PASQUIN.

Nous nous sommes battus comme des enragés.

CRISPIN.

La valeur ne peut pas aller plus loin.

PASQUIN.

Voilà tout ce qui s'y peut faire. Si vous voulez pourtant, nous recommencerons.

CRISPIN.

Non : nous sommes d'égale force : nous nous battrions deux heures, que nous ne nous tuerions pas. Voilà assez de sang répandu.

PASQUIN.

Allons nous faire panser.

CRISPIN.

Allons plutôt boire, nous en avons besoin; la valeur altère furieusement. C'est la coutume des braves gens de boire ensemble après qu'ils se sont mesurés.

PASQUIN.

Vous avez raison; mais auparavant il faut voir ce qui se passe entre nos maîtres.

SCÈNE VI.

LICANDRE, LISIMON, LÉANDRE, VALERE, PASQUIN, CRISPIN.

LICANDRE, à Lisimon.

Rien n'est plus étonnant que l'histoire que vous venez de me raconter; et le troisième mariage de ma belle-sœur est un chef-d'œuvre d'extravagance.

LISIMON.

Vous voyez qu'elle a vécu folle, et qu'elle est morte de même. Ce qui m'étonne, c'est que Julie, qui est fort sage, soit sortie d'une mère qui l'étoit si peu.

LICANDRE.

Il y auroit bien des choses à dire sur ce sujet; et quand nous serons en particulier, vous et moi, je vous révélerai certaines aventures secrètes, par lesquelles vous vous convaincrez qu'il n'est pas étonnant que Julie tienne si peu de ma belle-sœur.

LISIMON.

Je meurs d'envie de les apprendre, contentez ma curiosité.

LICANDRE.

Voilà trop de personnes qui nous écoutent; l'histoire est longue, singulière, et demande encore du secret.

LISIMON.

(à son fils.) (à Léandre.)

Décampez. Monsieur, vous savez vivre, et ce que vous venez d'entendre exige que vous nous laissiez.

LÉANDRE.

Cela suffit.

LICANDRE, à Lisimon.

Quand nous serions seuls, je n'ai pas le temps de vous faire un si long récit : des raisons très-pressantes m'obligent à sortir dans le moment ; ainsi, Messieurs, vous pouvez rester. Mais dites-moi, je vous prie, Lisimon, avez-vous connu le duc de Sorriento ?

LISIMON.

Ce grand seigneur Sicilien, dont vous étiez l'écuyer lorsque vous nous quittâtes pour aller aux Indes ?

LICANDRE.

Lui-même.

LISIMON.

Je me souviens de l'avoir vu plusieurs fois.

LICANDRE.

Savez-vous si ce seigneur est encore vivant ?

LISIMON.

Il est mort depuis quelques années.

LICANDRE.

Et son fils ?

LISIMON.

Il fut tué à la dernière campagne de Flandres.

LICANDRE.

Il faut que je vous embrasse pour ces bonnes nouvelles. La mort m'a défait de deux hommes qui m'étoient bien redoutables.

LISIMON.

Pourquoi donc cela ?

LICANDRE.

Vous le saurez quand je vous aurai conté mon histoire.

LISIMON.

Enfin, de toute cette famille, il ne reste qu'une fille du duc, qui est veuve, et qui n'a point d'enfans.

LICANDRE.

Surcroît de bonheur pour moi! Il faut que j'aille trouver cette Dame, sans perdre un moment.

VALÈRE.

Avant que de sortir, Monsieur, il faut décider au sujet de Julie.

LÉANDRE.

Oui, Monsieur, réglez notre sort, je vous en conjure.

LICANDRE.

Cela sera bientôt fait; vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre.

VALÈRE.

Ah! Monsieur, que dites-vous?

LÉANDRE.

Il n'est pas possible que vous me refusiez...

LICANDRE.

Tous vos discours ne serviront de rien. Vous ne me convenez plus, Valère, et je n'ai garde de donner ma nièce à un homme qui a d'autres engagemens. Pour vous, Monsieur, je ne sais qui vous êtes, et on ne donne point à un inconnu une fille comme Julie. Je viens de me souvenir qu'Oronte, dont nous avons parlé, Lisimon, avoit un fils fort jeune, lorsque je partis pour

les Indes. Comme cet Oronte est le plus ancien de mes amis, et l'homme du monde à qui j'ai le plus d'obligation, je veux relever sa maison qui est fort en désordre, en donnant Julie à son fils, s'il est honnête-homme.

LÉANDRE.

Souffrez que j'embrasse vos genoux, et que je vous rende grace pour mon père et pour moi.

LICANDRE.

Comment donc?

LISIMON.

Que veut dire ceci?

VALÈRE.

Je tremble.

LÉANDRE.

Vous voyez en moi le fils d'Oronte, pour qui vous avez de si bonnes intentions.

LICANDRE.

Vous êtes fils d'Oronte?

LÉANDRE.

C'est ce qu'il me sera facile de prouver. Mon père est ici. Je vais l'avertir de votre retour, et le prier de venir me présenter à vous.

VALÈRE.

Le maudit incident!

LICANDRE.

Certes, vous ne pouviez me surprendre plus agréablement. Julie a de l'inclination pour vous; vous êtes fils d'un homme que j'aime tendrement. Dès aujourd'hui nous conclurons le mariage.

LISIMON.

Vous voyez présentement, Monsieur mon fils, que vous n'avez plus qu'à plier bagage. Croyez-moi, prenez le parti de vous raccommoder avec Angélique.

VALÈRE.

J'enrage.

LICANDRE.

Adieu. Je vais trouver la veuve dont nous venons de parler; il faut que j'aie une explication avec elle, avant que de marier Julie. Vous viendrez me trouver chez votre notaire. Je vous y attendrai. En sortant, je vais annoncer à Julie que je consens qu'elle épouse Monsieur.

LISIMON.

Je vous suis, pour vous demander quelques éclaircissemens sur ce que vous m'avez dit.

SCÈNE VII.

LÉANDRE, VALERE, CRISPIN, PASQUIN.

LÉANDRE, à Valère.

Je ne reste ici que parce que vous y restez. On m'accorde Julie; vous sentez-vous d'humeur à me la disputer?

VALÈRE.

Je vous la disputerois, si elle étoit digne de moi; mais puisqu'elle s'obstine à se déclarer pour vous, elle ne mérite plus ma tendresse. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

LÉANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

Quand il seroit gascon, il ne se tireroit pas mieux d'affaire.

LÉANDRE.

Je suis charmé que cela se passe de la sorte. J'aurois été au désespoir d'en venir aux extrémités. Son père est galant homme, et je lui suis redevable de la protection qu'il m'a si généreusement accordée.

CRISPIN.

Je n'ai pas été si prudent que cela, moi.

LÉANDRE.

Comment donc?

CRISPIN.

Je me suis battu contre mon homme.

LÉANDRE.

Contre qui?

CRISPIN.

Contre celui qui a épousé Nérine. Je vous l'ai bourré!

SCÈNE IX.

JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

JULIE.

Je viens vous faire compliment, et recevoir le vôtre. Mon oncle consent à notre mariage.

LÉANDRE.

Je le sais, belle Julie, et je viens de l'y déterminer.

JULIE.

Que vous me rendez heureuse!

LÉANDRE.

C'est moi qui suis le plus fortuné de tous les hommes.

NÉRINE.

Pour le coup, voilà vos affaires en bon train. Vous n'avez plus d'obstacle à craindre.

CRISPIN.

Non, à moins que le diable ne s'en mêle.

LÉANDRE.

Eh! qui pourroit s'opposer à notre félicité? Vous ne dépendez que de votre oncle; j'ai sa parole, qu'il m'a donnée par les motifs les plus pressans. Votre mère est morte.

JULIE.

Ah! si elle vivoit, qu'elle seroit fâchée de me voir heureuse!

NÉRINE.

Je voudrois qu'elle pût revenir au monde, afin que le dépit la fît crever une seconde fois.

LÉANDRE.

Elle vous haïssoit donc furieusement?

JULIE.

Il y a paru, puisqu'après m'avoir abandonnée, elle m'a caché son séjour pendant plus de douze ans, et qu'elle s'est remariée deux fois sans m'avertir.

NÉRINE.

La vieille dénaturée!

LÉANDRE.

Voilà un indigne caractère! Je suis ravi de n'avoir jamais connu cette femme-là.

JULIE.

Peu de temps après votre départ, j'appris où elle étoit, et je sus qu'elle n'avoit point de plus grande attention, que de cacher son premier mariage, afin qu'on ignorât qu'elle eût une fille. Comme on ne la connoissoit point particulièrement à Lyon, il ne lui étoit pas difficile de se faire croire.

LÉANDRE.

A Lyon? C'est à Lyon qu'elle demeuroit?

JULIE.

Sans doute : c'est dans cette ville qu'elle a perdu son second mari.

CRISPIN.

Parbleu! nous devrions l'avoir connue. Apparemment qu'elle ne demeuroit pas dans le voisinage de madame la baronne de Saint-Aubin.

JULIE.

Comment! de la baronne de Saint-Aubin?

CRISPIN.

Oh, diable! c'étoit une bonne femme, celle-là. Dieu veuille avoir son ame; mais je lui ai bien escamoté des pistoles.

NÉRINE.

A la baronne de Saint-Aubin?

CRISPIN.

A elle-même. Demandez à Monsieur, il étoit de moitié avec moi.

LÉANDRE.

Tais-toi, Crispin.

CRISPIN.

Il falloit voir avec quelle ardeur nous plumions la vieille.

NÉRINE.

Entendons-nous donc. Est-ce que tu connoissois cette baronne-là ?

CRISPIN.

La question est plaisante ! Oh ! vraiment oui, je la connoissois, et mon maître aussi : c'étoit sa femme.

JULIE et NÉRINE, ensemble.

Sa femme ?

LÉANDRE.

Oui, ma femme. D'où vous vient donc cette surprise?

JULIE.

La baronne de Saint-Aubin ?

CRISPIN.

Oui, la comtesse de la Filandière, veuve d'un vieux gentilhomme qui lui avoit laissé tout son bien en mourant, avoit épousé Monsieur, qui se faisoit appeler le baron de Saint-Aubin ; c'est d'elle que mon maître est veuf, et c'est elle qui a fait notre fortune.

JULIE.

Soutiens-moi, Nérine, je suis morte.

LÉANDRE.

Juste ciel !

JULIE.

Ah, malheureux ! qu'avez-vous fait ?

LÉANDRE.

Comment !

JULIE.

Vous avez épousé ma mère.

LÉANDRE.

Votre mère ?

NÉRINE.

Oui, la comtesse de la Filandière ; c'étoit elle-même.

CRISPIN.

Ah ! c'étoit le diable.

JULIE.

Je savois depuis quelque temps que le jeune homme qu'elle avoit épousé à Lyon en troisièmes noces, s'appeloit le baron de Saint-Aubin ; mais, hélas ! je n'avois garde de m'imaginer que ce fût Léandre lui-même.

LÉANDRE.

Je ne sais où j'en suis. Surpris, confus, désespéré... Ciel ! puis-je découvrir cet incident sans mourir de douleur ?

JULIE.

Quelle infortune !

LÉANDRE.

Quel funeste revers !

JULIE.

A-t-on jamais rien vu de pareil ?

LÉANDRE.

Fut-il jamais un coup du sort plus bizarre et plus accablant ?

NÉRINE.

Par ma foi, je tombe des nues ! La maudite femme ! Elle a juré de nous persécuter, même après sa mort.

LÉANDRE.

Ah! c'est le nom de son second mari qui m'a trompé, et elle m'avoit caché toutes ses aventures.

JULIE.

Quoi! me voilà séparée de vous, au moment où je ne pouvois plus douter d'être unie avec vous pour jamais!

LÉANDRE.

Je ne saurois survivre à mon malheur; il faut que je me punisse de la faute que j'ai faite.

JULIE, le retenant.

Ah! Léandre, quel est votre dessein?

LÉANDRE.

D'expirer à vos yeux.

CRISPIN.

Quand vous vous tuerez, il n'en sera ni plus ni moins.

NÉRINE.

Voilà un obstacle que je n'aurois jamais prévu?

LÉANDRE.

Par quels détours la fortune m'a conduit dans le précipice!

CRISPIN.

Oui, la fortune, par sa malignité, fait voir dans cette occasion... qu'elle est femme. Un maudit caprice la gouverne, et la noirceur de son influence produit des événemens bizarres, qui, joints aux aspects d'une étoile infernale, vous font épouser de vieilles femmes qui sont mères de vos maîtresses, et vous conduisent par-là dans un gouffre profond, qui... Par ma foi, je m'y perds.

LÉANDRE, revenant de sa rêverie.

Pour me venger de l'obstacle qu'une indigne mère fait naître à notre bonheur, je prétends faire pour vous ce qui la désespéreroit, si elle vivoit encore. Je veux, en nous séparant pour jamais, vous donner tout le bien qu'elle m'a laissé.

JULIE.

Je n'en veux point, puisque je ne puis être à vous. Quelles richesses me faut-il, Léandre, pour passer le reste de ma vie dans un couvent?

LÉANDRE.

Adieu. Je m'en vais en des lieux où je trouverai tant de périls, que je ne regretterai pas long-temps la perte irréparable que je fais.

SCÈNE X.

LISIMON, JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LISIMON.

Hé bien! qu'est-ce? Mes enfans, vous voilà au comble de votre joie : vous serez mariés sans obstacle, et sans que personne s'en afflige; car je me rends à la raison. Je consens volontiers au bonheur de Léandre, et je viens de raccommoder mon fils avec Angélique.

JULIE.

Ah! Monsieur, si vous saviez.....

LÉANDRE.

Non, je n'en puis revenir.

NÉRINE.

Ni moi non plus. Quelle aventure diabolique !

CRISPIN, frappant du pied.

Quel maudit contre-temps !

LISIMON.

Que veut dire ceci ? Julie pleure, Léandre se désespère, Nérine jure, et ce garçon-là ne se possède pas.

CRISPIN.

Le moyen de ne pas enrager ! Nous étions venus chez vous, mon maître et moi, pour y prendre une femme.

LISIMON.

Hé bien ?

CRISPIN.

Hé bien ! j'ai trouvé ma maîtresse mariée, et Monsieur se trouve veuf de la mère de sa maîtresse.

LISIMON.

Il est veuf de la mère de Julie ? et comment cela se peut-il ?

CRISPIN.

Cela se peut, parce qu'il l'a épousée, et qu'elle est morte.

LISIMON, à Léandre.

Parbleu ! si cela est, vous êtes un grand étourdi ! Comment diable avez-vous pu faire un coup comme celui-là ?

LÉANDRE.

C'est une suite d'aventures qu'il faudra vous conter; mais soyez sûr que tout autre que moi seroit tombé dans le même inconvénient.

LISIMON.

Entrons là-dedans pour éclaircir les circonstances de cet événement, il me paroît incroyable.

SCÈNE XI.

CRISPIN, NÉRINE.

NÉRINE.

Que je les plains! Ils me font pitié, les pauvres enfans.

CRISPIN.

Et à moi aussi. Il y a pourtant quelque chose d'agréable pour moi dans cette aventure. Léandre est aussi malheureux que je le suis : nous nous désespérerons de compagnie, et nous pleurerons tant ensemble, qu'à la fin nous n'aurons plus la force de nous affliger.

NÉRINE.

Comment! vous mourrez?

CRISPIN.

Non; nous nous consolerons.

NÉRINE.

Ah, traître! tu m'oublieras donc?

CRISPIN.

Ma foi, veux-tu que je te dise? J'ai peur que ton mari ne vive trop long-temps, et il faut que je fasse une fin. Je suis déjà si soûl d'affliction! Vois-tu? chacun a son tempérament. Les uns sont propres à s'abreuver de larmes, et à se nourrir de lamentations; pour moi, cela me fait maigrir. La joie est mon aliment.

Depuis que je sais que tu es mariée, j'ai fait mon possible pour mourir de douleur. Tiens, mon enfant, je ne m'en porte que mieux; j'en enrage, mais ce n'est pas ma faute si je suis fait pour vivre.

NÉRINE.

Oui! tu le prends sur ce ton-là? Oh bien! puisque tu as si peu de délicatesse, je sais bien qui j'aimerai pour me venger de toi.

CRISPIN.

Et qui aimeras-tu?

NÉRINE.

J'aimerai mon mari.

CRISPIN.

Je t'en défie. Mais laissons tout cela : nous allons nous quitter pour long-temps, car mon maître va partir tout-à-l'heure. De quelle manière veux-tu que nous nous séparions? Entre gens sensés, qui s'aiment tendrement, il y a une certaine façon de prendre congé l'un de l'autre, qui ne laisse que d'agréables idées. Ces adieux.... tu m'entends bien, te vengeroient de la jalousie de Pasquin, et moi du chagrin que j'ai de le voir ton mari. D'ailleurs, tu te souviens du marché que nous avons fait : ce seroient des arrhes que tu me donnerois; et après le tour que tu m'as joué, ma chère, il est bon qu'en partant j'aie mes sûretés.

NÉRINE.

Merci de ma vie! Pour qui me prends-tu?

CRISPIN.

Et mais je te prends... je te prends pour une femme.

NÉRINE.

Va, traître; après une pareille proposition, je te verrai partir sans regret.

CRISPIN.

Après un pareil refus, ton absence ne me tuera pas.

NÉRINE.

Je vais chercher mon mari, et me racoommoder avec lui.

CRISPIN.

Et moi, je vais faire autant de maîtresses que je trouverai de jolies soubrettes.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LICANDRE, LISIMON.

LISIMON.

Hé bien! vous avez donc vu cette veuve, fille du feu duc de Sorriento?

LICANDRE.

Je l'ai vue : nous venons d'avoir une longue conversation; et j'en sors plein de douleur et de joie.

LISIMON.

Comment cela se peut-il? Vous allez donc rire et pleurer?

LICANDRE.

Je suis pénétré de la triste situation de cette Dame : la perte de son père, de son frère et de son époux, la détermine à renoncer au monde pour jamais : elle va se jeter dans un couvent; c'est une résolution si bien prise, que rien ne l'en peut détourner. Voilà ce qui m'afflige, parce que j'ai pour elle une tendresse de frère; mais ce qui me comble de joie, c'est qu'elle donne tout son bien à Julie.

LISIMON.

A votre nièce?

LICANDRE.

A ma nièce, si vous voulez.

LISIMON.

Comment donc, si je veux? Je ne vous entends point.

LICANDRE.

Dans un moment vous m'entendrez mieux. Enfin, voilà Julie une riche héritière, puisqu'elle aura non-seulement tout ce que je possède, mais encore toute la succession de la veuve.

LISIMON.

Il est naturel que Julie soit votre héritière, puisque vous n'avez point d'enfans; mais qu'elle le devienne encore de la fille du duc de Sorriento, c'est ce qui me paroît fort extraordinaire.

LICANDRE.

Cependant, apprenez de moi que rien n'est plus juste ni plus raisonnable.

LISIMON.

Voilà ce que vous aurez peine à me prouver, puisque Julie n'est ni parente ni alliée de cette veuve.

LICANDRE.

Et que diriez-vous, si je vous faisois voir que Julie est sa plus proche héritière?

LISIMON.

Parbleu! vous vous moquez de moi. Sa plus proche héritière?

LICANDRE.

Oui, car elle est sa nièce.

LISIMON.

Sa nièce! Elle est petite-fille du duc de Sorriento?

LICANDRE.

Justement.

LISIMON.

Mais je crois que vous perdez l'esprit, soit dit sans vous offenser.

LICANDRE.

Croyez plutôt que je suis dans mon bon sens.

LISIMON.

Je n'y suis donc pas, moi ? Car comment me ferez-vous comprendre que la fille de votre frère....

LICANDRE.

Eh bien ! tenez, voilà ce qui vous trompe encore. Julie n'est point ma nièce.

LISIMON.

Elle n'est point votre nièce ? Elle n'est pas fille de la comtesse de la Filandière, remariée en troisièmes noces au prétendu baron de Saint-Aubin ?

LICANDRE.

Non. Et ce qui va mettre le comble à votre étonnement, c'est que Julie est ma fille, à moi.

LISIMON.

Elle est votre fille ? Et vous n'avez jamais été marié.

LICANDRE.

Désabusez-vous. J'avois épousé secrètement la fille aînée du duc de Sorriento, quoique je ne fusse que l'écuyer de ce Seigneur.

LISIMON.

Oh ! pour le coup je tombe des nues !

LICANDRE.

Une autre fois je vous conterai plus au long tous les

détails de cette aventure surprenante. Quoique je sois né gentilhomme, j'avois si peu droit de prétendre à la fille de ce Seigneur, que nous n'osâmes lui donner part de notre mariage, et que nous résolûmes de le tenir secret, le plus long-temps qu'il nous seroit possible : mais mon bonheur ne dura que jusqu'à la naissance de Julie. Ma femme mourut peu de jours après l'avoir mise au monde. La douleur que me causa cette perte irréparable, la crainte que j'eus qu'on n'en découvrît la cause, et qu'une puissante famille ne me sacrifiât à son ressentiment, l'humeur violente et vindicative du père et du frère de mon épouse, qui ne m'auroient jamais pardonné ce mariage; tout cela me fit prendre le parti d'aller aux Indes, après avoir confié mon mariage à mon frère et à sa femme, et les avoir priés de se charger de ma fille, et de l'élever, en la faisant passer pour la leur; ce qui ne leur fut pas difficile, parce qu'ils vivoient à la campagne, et que ma belle-sœur étoit sur le point d'accoucher. Voilà tout le mystère débrouillé.

LISIMON.

Il a tout l'air d'un roman, ce mystère-là; et si je ne vous connoissois pas pour un homme sage et véridique, je m'imaginerois que vous me contez vos visions, ou que vous me régalez d'une fable de votre invention.

LICANDRE.

Dans un moment vous verrez ici la veuve dont je vous parle. Je lui ai donné des preuves si certaines de ce que je viens de vous dire, qu'elle veut embrasser ma fille avant que d'entrer au couvent. Cette dame va

venir ici la reconnoître pour sa nièce, et lui remettre en même temps son testament et ses pierreries.

LISIMON.

Il n'y a plus moyen de douter de vos discours, et je veux être présent à cette reconnoissance.

LICANDRE.

Il ne tiendra qu'à vous.

LISIMON.

Mais tout ceci supposé, Julie peut donc épouser Léandre.

LICANDRE.

Elle le peut si bien, que l'affaire se conclura dès ce soir. Je viens d'envoyer chercher le père de ce jeune homme; et je l'attends à chaque instant pour convenir avec lui des articles du contrat. Je me fais un sensible plaisir, je l'avoue, de surprendre agréablement cet ancien ami, en faisant la fortune de son fils.

LISIMON.

L'action est très-louable. Il faut au plutôt désabuser Léandre et Julie; car ils sont tous deux au désespoir, et sur le point de se séparer pour jamais.

LICANDRE.

Il nous sera facile de l'empêcher.

LISIMON.

Nous ferons deux noces à la fois; celle de Léandre et de Julie, et celle d'Angélique et de mon fils.

LICANDRE.

Faisons avertir votre notaire.

SCÈNE II.

LISIMON, LICANDRE, UN LAQUAIS.

LISIMON.

Que veux-tu?

LE LAQUAIS.

Je viens dire à Monsieur qu'un de ses anciens amis demande à lui parler.

LICANDRE.

C'est le père de Léandre. Venez m'aider à le recevoir. Mon garçon, allez dire à Julie qu'elle vienne nous trouver, et que nous avons de bonnes nouvelles à lui apprendre.

LE LAQUAIS.

Il y a plus d'une heure qu'elle est sortie avec sa femme-de-chambre.

LICANDRE.

Hé bien! dès qu'elle rentrera, ne manquez pas de lui dire que je l'attends.

LE LAQUAIS.

Cela suffit.

SCÈNE III.

LICANDRE, LISIMON, VALERE, PASQUIN.

LISIMON, à Valère qui entre.

Ah! vous voilà, Monsieur, avez-vous fait ce que je vous avois ordonné?

VALÈRE.

Quoi, mon père?

LISIMON.

Vous êtes-vous réconcilié avec la Comtesse et avec sa fille? N'avez-vous rien oublié des démarches que je vous avois prescrites?

VALÈRE.

Madame la Comtesse n'est point ici, je n'ai vu qu'Angélique.

LISIMON.

Lui avez-vous fait bien des excuses de vos impertinences?

VALÈRE.

Oui, mon père.

LISIMON.

Les a-t-elle reçues?

VALÈRE.

En doutez-vous?

LISIMON.

Pourquoi n'en douterois-je pas?

VALÈRE.

On a versé quelques larmes. J'y ai paru sensible, j'ai fait quelques protestations, et l'on m'a cru sur ma parole.

LISIMON.

Cette fille est bien folle. Si j'étois à sa place, je ne vous pardonnerois pas si facilement.

VALÈRE.

Je m'en consolerois.

LISIMON.

Avec quelle confiance il dit cela! Ne diriez-vous pas que tout le mérite du monde est renfermé dans ce personnage-là? Songez à vous défaire de cet air de fatuité, pour prendre celui d'un homme raisonnable. Si vous ne l'êtes pas, du moins je veux que vous le paroissiez. Dès que la comtesse de la Pépinière sera rentrée, nous dresserons votre contrat de mariage avec Angélique.

VALÈRE.

Allons doucement, je vous prie, je n'ai pas encore bien pris mon parti.

LISIMON.

Tu ne l'as pas encore pris? Va, je sais le moyen de hâter ta résolution. Marié dès ce soir, ou déshérité demain matin. Point de milieu. Délibère là-dessus, et dépêche-toi; car l'affaire est sérieuse, et le temps presse, je t'en avertis.

VALÈRE.

Mais, mon père, avec votre permission. Il me vient une idée que vous approuverez peut-être. Vous savez que Julie....

LISIMON.

Encore! Si jamais tu prononces son nom devant moi....

LICANDRE.

Ne vous emportez point.

LISIMON.

Vous avez raison. Il vaut mieux que nous sortions. (à Valère.)

Sans adieu, Monsieur; ce qui est dit est dit, et j'attends de vos nouvelles.

SCÈNE IV.

VALERE, PASQUIN.

VALÈRE.

Fut-il jamais un homme plus malheureux que moi? Parle donc.

PASQUIN.

Mon malheur surpasse le vôtre. Ne suis-je pas le plus infortuné de tous les maris?

VALÈRE.

Un obstacle imprévu rompt tous les engagemens de Julie avec mon rival. Je l'ignore; et au lieu de profiter de cet événement, je me réconcilie avec Angélique. Cela n'est-il pas cruel?

PASQUIN.

Oui : mais voici quelque chose de plus tragique. Je veux battre ma femme; c'étoit le droit du jeu, je n'en fais rien de peur de l'éclat. Je veux tuer mon successeur prématuré; je me trouve plus poltron que lui.

VALÈRE.

Que ferai-je? Si je vais m'offrir à Julie, elle me préférera sans doute au couvent; mais mon père, Angélique, la Comtesse, vont me tomber sur les bras.

PASQUIN, rêvant de son côté.

Si je me sépare de ma femme, on va me rire au nez; si je la bats tout mon soûl, je la tuerai; si je la tue, je serai pendu.

VALÈRE.

Que me conseilles-tu, Pasquin?

PASQUIN.

Que me conseillez-vous, Monsieur?

VALÈRE.

Hem! ne m'entends-tu pas?

PASQUIN.

Non, Monsieur. De quoi parlez-vous?

VALÈRE.

Je parle de Julie.

PASQUIN.

Et moi, de ma femme.

VALÈRE.

Peste soit du faquin! je suis dans une étrange perplexité!

PASQUIN.

Mon front est bien endommagé.

VALÈRE.

Maraud, si tu t'avises jamais de me parler de ta femme, je t'assommerai sur la place.

PASQUIN.

Hé bien! soit. Je ne parlerai plus d'elle; mais vous ne m'empêcherez pas d'y penser. J'ai l'honneur d'une délicatesse...

VALÈRE.

Encore! tu ne m'écouteras pas?

PASQUIN.

Eh! là, là, patience. Vous aurez bientôt une femme aussi, et vous saurez ce qu'en vaut l'aune.

VALÈRE, voulant le frapper.

Oh, parbleu! il n'y a plus moyen d'y tenir.

PASQUIN.

Je vous écoute.

VALÈRE.

J'ai pris mon parti, je n'épouserai point Angélique, et elle ne s'en plaindra point; ainsi mon père n'aura rien à dire.

PASQUIN.

Et comment ferez-vous ce miracle-là?

VALÈRE, se touchant le front.

Cela part d'ici.

PASQUIN.

Ce sera donc quelque chose de merveilleux.

VALÈRE.

Tu vas voir. Je m'en vais déclarer à Angélique que l'on veut nous marier dès ce soir, et que je n'y résiste plus.

PASQUIN.

Fort bien.

VALÈRE.

Elle sera charmée de cette nouvelle.

PASQUIN.

Je le veux croire.

VALÈRE.

Mais plus elle témoignera de joie et de ravissement, plus je lui marquerai d'indifférence et de tristesse. Elle est glorieuse et délicate. Ma froideur la piquera sans doute: elle me dira quelques paroles désobligeantes, je ne lui répondrai pas un mot. Elle sera désespérée de mon silence, et dans le premier mouvement de son dépit, elle me déclarera qu'elle ne veut plus m'épou-

ser. Je ferai quelques foibles efforts pour calmer son esprit. Ma froideur redoublera sa colère, et la scène finira par une rupture en forme. Mon père s'en fâchera d'abord. Je lui ferai connoître que ce n'est point ma faute; il n'osera me condamner, je serai délivré d'Angélique, et j'irai me jeter dans les bras de Julie.

PASQUIN.

Cela n'est pas mal imaginé.

VALÈRE.

Tout ce que j'appréhende, c'est qu'Angélique ne se pique pas assez vivement de ma froideur, et que l'ascendant que j'ai sur elle ne triomphe de son dépit.

PASQUIN.

Je ne sais si je me trompe; mais il me paroît qu'elle est bien refroidie pour vous, depuis votre dernière incartade.

VALÈRE.

Le fat! Elle ne n'aime que trop; c'est ce qui me désespère. La voici. Tu vas voir combien j'aurai de peine à me débarrasser de ses empressemens, et à la réduire au parti de l'indifférence.

PASQUIN.

Oh! voyons donc. Ceci réveille mon attention.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, VALERE, PASQUIN.

ANGÉLIQUE.

Je vous cherchois, Valère.

VALÈRE, à Pasquin.

Hé bien! tu vois qu'elle me cherche. Belle disposition au refroidissement!

PASQUIN.

Patience, écoutez ce qu'elle veut dire.

ANGÉLIQUE.

J'ai fait quelques réflexions depuis notre raccommodement, et je crains de ne devoir qu'à votre obéissance, la démarche que vous avez faite de revenir à moi. Parlez-moi sincèrement. Me trompé-je? M'avez-vous rendu tout votre cœur? N'est-il point partagé entre Julie et moi.

VALÈRE.

Et si, par malheur, vos soupçons étoient bien fondés, quel parti prendriez-vous, Mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

J'exigerois premièrement, que vous me l'avouassiez de bonne foi.

VALÈRE.

Et supposé que je le fisse?

ANGÉLIQUE.

Je vous répondrois avec tout le mépris et toute l'indifférence que vous mériteriez.

VALÈRE.

Point du tout.

ANGÉLIQUE.

Point du tout?

VALÈRE.

Non. Vous m'accableriez d'injures et de reproches; vous iriez vous plaindre à mon père, et vous me feriez déshériter.

ANGÉLIQUE.

Détrompez-vous, Monsieur, je vous ai trop aimé pour pouvoir vous nuire, et je me respecte trop pour faire un pareil éclat. Supposé même que nous rompissions, en conséquence de votre sincérité, je me chargerois volontiers de votre faute, pour votre intérêt et pour mon honneur.

VALÈRE.

Vous voulez me faire parler: mais je ne donnerai point dans le piége. La conjoncture est trop délicate pour moi. Mon père prétend que je vous épouse dès ce soir, et je vous épouserai, Mademoiselle, puisqu'il le veut absolument.

ANGÉLIQUE.

Puisqu'il le veut absolument?

VALÈRE.

N'allez pas dire, au moins, que je mette aucun obstacle à sa volonté. Après tout, c'est mon père, et je sais la déférence que je lui dois.

ANGÉLIQUE.

Je ne mettrai point votre obéissance à une si rude épreuve. Je vous entends mieux que vous ne pensez,

et je suis ravie de vous entendre. Cela suffit, Monsieur, je m'en vais dire à votre père que vous m'avez déclaré sa volonté, que vous êtes prêt à vous y soumettre; mais que pour moi, je n'y suis plus disposée.

PASQUIN.

Je vous le disois bien, moi, que vous n'auriez pas de peine à vous défaire de cette fille-là.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, VALERE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

Réjouis-toi, ma fille; je t'apporte une grande nouvelle. Je viens de gagner mon procès. Te voilà présentement un des plus riches partis de notre province.

ANGÉLIQUE.

Je m'en réjouis plus par rapport à vous que par rapport à moi-même.

LA COMTESSE.

On vient de me proposer un grand mariage pour vous, ma chère enfant; et si je n'avois pas pris des engagemens avec Lisimon, je serois bien tentée de l'accepter. Vous épouseriez un jeune homme aimable, presque aussi noble que vous, aussi riche que Monsieur, et, sans lui faire tort, bien plus sage que lui. Mais encore une fois, je ne veux point rompre vos engagemens, ni forcer vos inclinations.

ANGÉLIQUE.

Nos engagemens ne sont point si forts, qu'on ne puisse les rompre facilement; et pour ce qui est de mon inclination, Madame, j'ai tant de raisons de croire qu'elle est mal placée, que je n'aurai pas beaucoup de peine à la vaincre.

LA COMTESSE.

Parlez-vous tout de bon, ma fille?

ANGÉLIQUE.

Oui, je vous le proteste.

LA COMTESSE.

Adieu, mon petit mignon, je prends congé de vous. Faites-lui la révérence, ma fille, et donnez-lui très-humblement le bon soir. Vous pouvez disposer de votre mérite, comptez que nous n'y mettrons point l'enchère.

SCÈNE VII.

VALERE, PASQUIN.

PASQUIN.

Vous voilà défait d'Angélique, comme vous voyez, ou plutôt Angélique s'est défaite de vous. Que dites-vous de votre ascendant? Il me paroît qu'il a bien baissé.

VALÈRE.

Je suis piqué vivement, je te l'avoue; et si je n'étois pas enchanté de Julie, je forcerois Angélique à me demander pardon. Mais je me console facilement de sa perte, et je suis si plein de ma nouvelle passion,

que je n'ai pas le loisir de me fâcher de l'offense qu'on vient de me faire.

PASQUIN.

Mais si Julie vous traite aussi cavalièrement, quelle idée aurez-vous de votre mérite? Ne commencerez-vous pas à vous persuader qu'il n'est pas si parfait que vous vous l'imaginez?

VALÈRE.

Quoi, faquin! vous avez l'audace de croire que je perdrai mes pas auprès de Julie, lorsqu'elle ne peut plus épouser Léandre?

PASQUIN.

Mais, oui-dà! cela peut arriver.

VALÈRE.

Cela peut arriver? Croyez-vous qu'elle soit aveugle?

PASQUIN.

Non vraiment. Je crains qu'elle n'ait de trop bons yeux.

VALÈRE.

Ah! vous faites des épigrammes, monsieur Pasquin. Je pourrois bien à la fin, Monsieur l'impertinent, vous inspirer quelqu'élégie plaintive.

PASQUIN.

Ma foi, Monsieur, si je fais des épigrammes, je vous jure que c'est sans le savoir; je vous dis ma pensée tout bonnement. Puisque cela vous met de mauvaise humeur, je vous abandonne très-volontiers à la haute opinion que vous avez de vous-même; cela vous réjouit, cela vous flatte: je ne veux plus troubler votre

plaisir, et vous pouvez vous encenser tant qu'il vous plaira.

VALÈRE.

Voici Julie qui vient fort à propos.

PASQUIN.

Je me retire donc.

VALÈRE.

Non, Monsieur, vous demeurerez. Je veux que vous puissiez voir par vous-même avec quelle rapidité je sais conquérir un cœur, quand je fais tant que de l'assiéger en forme.

PASQUIN.

Commencez donc le siége; j'y veux servir comme volontaire.

SCÈNE VIII.

JULIE, VALERE, NÉRINE, PASQUIN.

JULIE.

Nérine, allez vous informer, je vous prie, si mon oncle est de retour.

NÉRINE.

Il est rentré, Madame; on vient de me le dire là-bas, et même qu'il étoit en conférence avec le père de Léandre.

JULIE.

Allons donc le trouver : je suis impatiente de lui faire part de ma résolution, et d'obtenir son consentement.

VALÈRE.

De quelle résolution parlez-vous, Mademoiselle?

JULIE.

De celle que j'ai prise, Monsieur, de retourner au couvent pour n'en plus sortir.

VALÈRE.

Au couvent! Vous n'y pensez pas.

NÉRINE.

En effet, vous allez faire une folie. Dans la retraite que vous venez de choisir, vous porterez sûrement le cœur d'une fille; dans ce cœur, il y aura toujours un levain d'inconstance et de légèreté : ce levain corrompra bientôt vos résolutions; il y fera naître l'ennui de la solitude, le regret d'avoir quitté le monde, et le desir violent de le revoir. Vous avez aimé Léandre de bonne foi; il devoit être votre mari : un obstacle imprévu s'y oppose; et parce que votre amant a fait la folie d'épouser votre mère, il faudra que vous fassiez la folie de mourir fille? Mais, après tout, un homme est-il d'un si grand prix, qu'il faille renoncer à tout, quand on le perd? Mort de ma vie! c'est tout ce que vous pourriez faire, si toute l'espèce avoit manqué.

JULIE.

Que tu es folle, Nérine!

NÉRINE.

Ma foi, c'est vous qui perdez l'esprit. Regardez nos jeunes veuves, vont-elles se cloîtrer, s'enterrer toutes vives? Elles se désespèrent, elles s'arrachent les cheveux, elles font serment de renoncer à tous les

hommes ; mais tout ce fracas ne signifie rien : ce sont de pures démonstrations que la bienséance semble exiger : on ne s'en étonne point, et on a la consolation de s'apercevoir que la douleur de ces belles affligées finit avant que le deuil soit passé.

JULIE.

Voilà un bel éloge de la constance des femmes !

NÉRINE.

Si je ne dis pas vrai, qu'on me démente. Ainsi, Mademoiselle, croyez-moi, dépêchez-vous de pleurer, de gémir, de regretter Léandre ; mais ensuite laissez agir votre cœur, et vous verrez qu'il ne sera pas longtemps sans vous avertir qu'il n'est pas fait pour un seul objet, et que la variété est son élément.

VALÈRE.

Nérine parle juste ; et je crois que vous avez trop bon goût pour ne pas sentir qu'il y a tel homme dans le monde qui peut aisément vous consoler de la perte de Léandre.

JULIE.

Et quel est cet homme-là, Monsieur ?

VALÈRE.

Vous ne le devinez pas ?

JULIE.

Non, en vérité.

VALÈRE.

Ce sera moi, Mademoiselle.

PASQUIN.

Voilà la tranchée ouverte : mais je crains une vigoureuse sortie.

JULIE.

Ce sera vous ?

VALÈRE.

J'ose m'en flatter.

JULIE.

Et vous avez tort ; je voulois un mari pour l'aimer, pour en être aimée. Léandre est le seul homme, j'ose le dire, qui m'ait fait espérer un pareil bonheur. Pour vous, Monsieur, je vous dirai franchement que vous me feriez craindre un sort tout contraire. Vous vous aimez trop pour partager vos inclinations.

VALÈRE.

Je vous jure, je vous proteste, je vous fais serment que vous en serez désormais l'unique objet. Oui, charmante Julie, mon cœur me le dit et me l'assure, par le plaisir qu'il a de vous sacrifier Angélique.

JULIE.

Et mon cœur vous répond sur-le-champ, qu'il est trop équitable et trop délicat, pour accepter les vœux d'un infidèle. Quand je ne vous connoîtrois point d'autre défaut que l'inconstance, c'en seroit assez pour me faire mépriser vos offres.

PASQUIN, à Valère.

Voilà un siége qui sera meurtrier.

VALÈRE.

Il faut vous pardonner ces premières saillies. Quand le temps des bienséances sera passé, vous me rendrez un peu plus de justice. Faites-y vos réflexions.

JULIE.

Je vous proteste que plus je réfléchirai sur vous,

moins je serai disposée à recevoir vos consolations. Suis-moi, Nérine, je veux parler à mon oncle, et prendre congé de lui dès ce moment.

PASQUIN.

Ce cœur-là est imprenable; je crois qu'il faut lever le siége.

SCÈNE IX.

JULIE, LÉANDRE, VALERE, NÉRINE, PASQUIN.

JULIE.

Que me voulez-vous, Léandre? Ne vous avois-je pas défendu de vous présenter devant moi? Venez-vous renouveler mon désespoir, et jouir encore de l'excès de ma douleur?

LÉANDRE.

Non, Mademoiselle; vous me faites injustice; votre douleur me pénètre trop vivement, pour que je cherche à l'augmenter: je viens seulement pour vous dire que si vous m'avez aimé tendrement, que si vous avez encore pour moi quelque tendresse, il faut que vous m'en donniez la preuve que j'exige.

JULIE.

Et quelle est cette preuve, je vous prie?

LÉANDRE.

De ne point aller au couvent, de m'ôter votre cœur et de le réserver pour un homme plus heureux que moi.

JULIE.

Vous me demandez une chose impossible; et je prie

le ciel de me punir sévèrement, si jamais je suis à d'autre que vous.

PASQUIN, à Valère.

Voilà votre congé. Retirons-nous.

VALÈRE.

Viens, Pasquin, suis-moi; je suis outré. Mademoiselle, vous vous repentirez; mais ce sera trop tard, je vous en avertis.

SCÈNE X.

JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LÉANDRE, à Crispin.

As-tu tout disposé pour mon départ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur : nos chevaux sont sellés et bridés; mais je ne crois pas que nous devions nous presser de partir.

LÉANDRE.

Et sur quoi crois-tu cela?

CRISPIN.

Sur une conversation que je viens d'entendre.

JULIE.

Une conversation?

CRISPIN.

Oui, Mademoiselle, entre le père de mon maître, le patron du logis, et monsieur votre oncle, qui leur contoit des choses merveilleuses sur votre sujet : je l'écoutois sans être aperçu.

JULIE.

De quoi s'agissoit-il donc ?

CRISPIN.

Oh ! cela va bien vous surprendre ! Premièrement, monsiéur votre oncle a dit... qu'il étoit votre oncle.

LÉANDRE.

Te moques-tu de nous?

CRISPIN.

Vous plaît-il de vous taire ?

JULIE.

Laissez-le parler.

CRISPIN.

Il est donc votre oncle ; mais votre oncle, d'une certaine façon qui fait que, pour ainsi dire... Vous comprenez bien, par le moyen d'un grand seigneur italien qui s'étoit établi à Paris, et dont il étoit l'écuyer..... Attendez, je n'y suis plus. Pardonnez-moi, m'y voici. Le seigneur dont je vous ai parlé avoit deux filles, l'une qui étoit mariée, l'autre qui ne l'étoit pas ; celle qui étoit mariée... avoit un mari, comme vous le jugez bien ; mais celle qui ne l'étoit pas, en avoit un sans en avoir ; et parce qu'elle avoit su plaire à monsieur votre oncle ; et il est arrivé que monsieur votre oncle et monsieur votre père ont fait un certain mariage secret, qui fait que madame votre tante est devenue madame votre mère... parce que votre première mère, qui n'étoit pas votre tante, est venue à décéder par son trépas ; et voilà justement la raison qui fait que je ne crois pas que nous devions partir.

NÉRINE.

Certes, voilà un trait d'histoire bien remarquable!

CRISPIN.

N'êtes-vous pas au fait, présentement?

LÉANDRE.

Je veux mourir, si je comprends un mot à tout ce qu'il a dit.

CRISPIN.

Ma foi, ni moi non plus. Il y a un diable de brouillamini dans tout cela, qui m'a pensé faire tourner la cervelle. Mais tenez, voici ces messieurs qui vont vous éclaircir.

SCÈNE XI.

LISIMON, LICANDRE, JULIE, NÉRINE, LÉANDRE, CRISPIN.

LISIMON.

Rien ne vous empêche désormais de rendre la chose authentique.

LICANDRE.

Ah! je suis bien aise de vous trouver ensemble.

JULIE.

Nous n'y serons pas long-temps. Nous nous parlons pour la dernière fois. Vous savez, sans doute, le malheur qui nous est arrivé.

LICANDRE.

Oui, je le sais; on m'a tout conté.

LÉANDRE.

Je vous attendois, Monsieur, pour prendre congé de vous

JULIE, se jetant aux genoux de Licandre.

Je n'ai plus qu'une grace à vous demander, mon oncle, c'est de ne me point engager avec un autre, et de souffrir que je me retire dans un couvent.

LICANDRE.

Dans un couvent! c'est ce que je ne souffrirai point; et je veux que vous demeuriez auprès de moi, pour la consolation de ma vieillesse.

NÉRINE.

Je respire.

LÉANDRE, à Licandre.

Je vous conjure, en partant, Monsieur, de persister dans cette résolution.

LICANDRE.

J'y persisterai, je vous en réponds. Je ferai bien pis, car je prétends la marier.

JULIE.

Me marier!

LICANDRE.

Sans doute; et dès aujourd'hui.

LÉANDRE.

Ah! de grace, ne lui faites point de violence sur ce sujet. Il suffira...

LICANDRE.

Je vous marierai aussi, vous qui parlez.

LÉANDRE.

Moi, Monsieur?

LISIMON.

Vous-même; c'est une affaire que nous venons de conclure.

NÉRINE.

Ah! par ma foi, je devine ce que c'est. On va donner Angélique à Léandre, et Valère épousera ma maîtresse ; cela n'est pas mal imaginé.

JULIE.

Si ce sont-là vos intentions, mon oncle, vous me mettrez dans la nécessité d'être ingrate, et j'aurai le malheur de vous désobéir.

LICANDRE.

Vous ne serez point ingrate, vous obéirez, et vous serez ravie d'être mariée.

LÉANDRE.

Quel est donc celui que vous lui destinez?

LICANDRE.

Vous.

LÉANDRE.

Moi!

NÉRINE.

En voici bien d'un autre?

JULIE.

J'épouserois Léandre!

LICANDRE.

Aimez-vous mieux aller au couvent?

JULIE.

Non, vraiment, mon oncle. Mais puis-je devenir la femme de mon beau-père?

LICANDRE.

Allez, rassurez-vous; il ne l'est point.

LÉANDRE.

Juste ciel!

JULIE.

Quoi ! la baronne de Saint-Aubin n'étoit point ma mère ?

LICANDRE.

Non, puisque vous êtes ma fille.

JULIE.

Votre fille ?

LICANDRE.

Oui, ma chère Julie, reconnoissez celui qui vous a donné le jour.

JULIE.

Ah! je dois vous reconnoître à la tendresse que j'avois pour vous, et à celle dont vous m'avez toujours honorée.

CRISPIN.

Je vous le disois bien, moi, que monsieur votre oncle et madame votre mère avoient fait un mariage secret.

LÉANDRE.

Je n'ose croire ce que j'entends ; et je crains de me tromper.

LICANDRE.

Rassurez-vous, Léandre ; ce que je dis est indubitable, et je vous en convaincrai dans un moment, en vous faisant le récit de mes aventures. Qu'il vous suffise présentement de savoir que Julie est ma fille ; que vous n'avez jamais été son beau-père ; et que l'obstacle qui vous a tant affligé, n'est point un obstacle à votre bonheur.

CRISPIN.

Ne voilà-t-il pas, mot pour mot, ce que je vous avois dit?

JULIE.

O ciel! après une si vive alarme, que ma joie est excessive!

LÉANDRE.

Ma surprise, mon bonheur... Je ne saurois parler.

LISIMON.

Allez, cela est plus éloquent que tout ce que vous pourriez dire. Nous entendons le reste.

LICANDRE.

Entrons, et envoyons chercher un notaire.

LISIMON.

Nous ferons deux noces à la fois; celle de Julie et de Léandre, et celle de Valère et d'Angélique.

SCÈNE XII.

LISIMON, LICANDRE, JULIE, NÉRINE, LÉANDRE, CRISPIN, PASQUIN.

PASQUIN, à Lisimon.

Je viens vous apprendre d'étranges nouvelles, Monsieur.

LISIMON.

Quoi donc?

PASQUIN.

Monsieur votre fils est parti.

LISIMON.

Il est parti ! où va-t-il ?

PASQUIN.

Il n'en sait rien, ni moi non plus ; mais, désespéré d'avoir rompu une seconde fois avec Angélique, pour l'amour de Mademoiselle, qui n'a point voulu recevoir ses hommages, il vient de me dire qu'il s'en alloit si loin, si loin, que vous n'entendrez jamais parler de lui.

LISIMON.

Le malheureux ! Je suis fâché que cet incident trouble votre joie ; mais quelque triste qu'il soit pour moi, il ne m'empêchera point de donner tous les soins nécessaires aux préparatifs du mariage que vous venez de conclure.

LICANDRE.

Nous vous sommes infiniment redevables ; mais ces préparatifs n'empêcheront point aussi que nous ne cherchions tous les moyens possibles de remettre Valère dans vos bonnes graces et dans celles d'Angélique.

LISIMON.

Entrons ; j'y donnerai les mains de tout mon cœur, quoiqu'il ne le mérite pas.

SCÈNE DERNIÈRE.

CRISPIN, NÉRINE, PASQUIN.

CRISPIN.

Voila donc mon maître marié. Pour moi, je vais chercher quelque jolie grisette, avec qui je puisse faire souche. Je serois responsable devant la postérité, si je laissois périr la race des Crispins. Soyons amis, Pasquin; je te laisse en possession, et je te promets que je ne chasserai plus sur ton domaine.

NÉRINE, à Pasquin.

Si tu me promettois de n'être plus jaloux, je ne te regarderois plus comme un mari, et tu en serois mieux traité.

PASQUIN.

Touche-là, mon enfant. Je vois bien que dans le siècle où nous sommes, quand on fait tant que de prendre une femme, il faut se résoudre à devenir commode.

FIN DE L'OBSTACLE IMPRÉVU.

L'AMBITIEUX
ET L'INDISCRÈTE,

TRAGI-COMÉDIE,

Représentée, pour la première fois, en 1737.

PRÉFACE.

Je n'aurois point fait de préface à cet ouvrage, si je n'avois cru devoir achever de détruire les bruits injurieux qu'on a fait courir avant sa représentation, et si je ne croyois nécessaire d'opposer quelques raisons à la prévention avec laquelle on pourroit encore le lire. Je dirai donc, pour me justifier de ces bruits si contraires à la pureté de mes intentions, que j'ai toujours regardé comme indigne de la probité, le trop facile et le punissable talent de la satire, genre d'écrire par lequel, souvent aux dépens de la vérité, on se prépare des succès fondés sur la malignité du cœur humain. Mes ouvrages font foi de ce que j'avance. J'ai toujours moins pensé, en écrivant, à m'acquérir la réputation d'homme de lettres, qu'à m'assurer celle d'honnête homme et de bon citoyen.

Si ces ouvrages ne peuvent me placer au rang des auteurs illustres, ils me distingueront du moins de ceux qui ont sacrifié leur honneur au desir de plaire, de ces auteurs forcés à se cacher à mesure que leurs productions éclatent, et à qui le public fait payer les applaudissemens passagers qu'il leur donne, par toute la haine et le mépris dont il les accable.

Cette réflexion suffiroit aux personnes qui me connoissent; mais je dois ajouter qu'il y a près de six ans que cette comédie est faite, et que dès-lors la plus grande partie de mes amis, parmi lesquels il en est de respectables par le rang et par la naissance, l'ont entendu lire.

Je répète que je ne combats ici que le préjugé de mes lecteurs, puisque je suis persuadé que la lecture de la pièce produira, à cet égard, le même effet que la représentation; elle confondit l'espoir de ceux qui n'y trouvèrent pas l'attrait qu'ils y cherchoient. Ils m'accusoient, avant de m'avoir entendu, d'avoir abusé de la liberté d'écrire; mais après la représentation, aussi condamnables dans leur jugement qu'ils l'avoient été dans leur prévention, ils me firent un crime d'avoir frustré leur attente.

Je n'en dirai pas davantage sur cet article; et, puisque l'occasion s'en présente, je rendrai compte en peu de mots des caractères principaux que j'ai introduits dans ma pièce, et de la manière dont j'ai cru devoir les mettre en œuvre. Ce détail pourra servir de réponse à quelques critiques qu'on a faites de mon ouvrage.

L'étude de la nature, objet de l'attention principale d'un auteur dramatique, lui fait connoître qu'un ridicule ou qu'un vice, quoique toujours le même, prend une forme particulière dans les

différentes personnes, selon les rangs qu'elles occupent dans la société ; c'est une couleur qui se trouve plus ou moins brillante, selon l'étoffe qui en est teinte.

D'un autre côté, l'art nous enseigne que, lorsqu'on met un caractère au théâtre, on doit le peindre dans la plus grande étendue qu'il est possible, et le placer au milieu des circonstances où il produit le plus d'effets intéressans.

Sur ces deux principes, quoiqu'il soit aisé de trouver un caractère propre au théâtre (car on les a tous sous les yeux), la véritable difficulté consiste à le placer dans un personnage convenable, et à l'environner des circonstances qui peuvent servir à le mieux développer.

En me proposant de peindre le caractère d'un ambitieux, je compris, après bien des réflexions, qu'il m'étoit impossible d'y réussir, si la scène ne se passoit à la cour d'un roi, si je n'y faisois paroître des personnages d'un rang le plus éminent, et si mon ambitieux n'étoit pas lui-même dans le plus haut degré de l'éclat et de la faveur.

L'ambition déréglée est de tous les états, sans doute; mais dans les hommes du commun, elle n'a rien qui intéresse la société en général : toujours blâmable, à la vérité, dans les moyens qu'elle emploie pour s'élever, elle ne blesse ce-

pendant que quelques concurrens obscurs qu'elle renverse ; souvent applaudie par les désintéressés, elle passe quelquefois pour grandeur d'ame ; infailliblement bornée dans sa course par d'invincibles obstacles, elle fait dégénérer ces ambitieux subalternes en esprits chimériques et ridicules ; au lieu que dans celui qui touche aux premières places d'un Etat, et qui ne voit plus que quelques degrés jusqu'au but où il imagine follement que ses desirs seront remplis, l'ivresse de son ambition devient l'intérêt général de toute une nation ; les sacrifices qu'il fait à sa passion sont si grands, que tout un peuple en est quelquefois la victime ; les ressorts qu'il fait mouvoir entraînent les plus grandes révolutions, et presque tous les yeux fixés sur lui, sont dans l'attente de son succès ou de sa perte.

Je ne pouvois donc peindre toute l'étendue de ce caractère, que dans un favori, qui, devant être satisfait de se trouver élevé aussi haut qu'un sujet peut l'être, comblé d'honneurs et de richesses, forme encore le projet téméraire de s'allier à son souverain, de partager avec lui l'autorité, de tenir sa grandeur moins de ses faveurs que de la nécessité, et qui par-là se prépare des moyens sûrs de pouvoir être ingrat sans danger.

Cette peinture de l'ambition renfermoit en grand tous les traits qui caractérisent les ambitieux d'un ordre inférieur; le moins se trouve toujours dans le plus; au lieu qu'en avilissant mon sujet, je m'interdisois tout ce qu'il a de plus théâtral et de plus beau.

Quelque méprisable que soit l'ambition aux yeux de quelques philosophes, elle porte avec elle un air de grandeur qui en impose au reste des hommes; ses sentimens sont élevés, ses expressions sont fières; elle est toujours accompagnée de supériorité d'esprit et de courage; elle impose silence aux autres passions, et inspire même le mépris de la vie. Ces grandes maximes, ces argumens brillans et captieux, cet héroïsme dont l'ambition se pare et s'autorise, devenoient, dans la bouche d'un homme du commun, un langage outré, insupportable et ridicule : tout enfin me détermina à prendre mon ambitieux au milieu de la cour. Ce choix, où je me vis forcé par tant de raisons, entraîna toute l'économie de mon sujet; intrigue, dénoûment, portraits, style, tout devint nécessairement d'un genre élevé.

Toutes les beautés que j'aperçus dans mon sujet, ne m'éblouirent pas sur les inconvéniens que j'allois trouver dans l'exécution : la gravité

de la matière que j'avois à traiter, se prêtoit avec peine au comique et aux agrémens si nécessaires au théâtre.

Je cherchai ce qui pouvoit égayer mon sujet, et je le trouvai dans le contraste des caractères qui le rendoient nécessairement sérieux. Comme il falloit que mon héros fût amoureux, afin qu'il pût, après de violens combats, faire à son ambition jusqu'au sacrifice de son amour, je crus ne pouvoir mieux faire que de lui donner pour maîtresse une jeune personne sans ambition, sans expérience, et dont il fût tendrement et fidèlement aimé. J'opposois par ce moyen la simplicité à l'artifice, la vérité à la politique, et la timidité à l'audace. Ce caractère introduisit sur-le-champ dans mon ouvrage un intérêt tendre, et des traits de naïveté et de candeur qui devoient en interrompre la gravité.

Mais cela ne suffisoit pas. J'avois besoin d'un personnage vraiment comique, et même un peu ridicule; j'en puisai l'idée dans les qualités opposées à celles que doit avoir un premier ministre.

Un premier ministre doit être le plus sage, le plus modéré et le plus discret de tous les hommes; et, grace au bonheur de la France, j'en avois sous mes yeux un parfait modèle.

Que pouvois-je mieux faire contraster avec ce caractère que je donne au premier ministre de ma pièce, que celui d'une femme sans modération, vive, imprudente et indiscrète à l'excès. Il seroit pitoyable de soutenir que ce caractère n'est pas dans la nature, et il me paroît très-mal fondé de prétendre qu'il est déplacé dans mon ouvrage. La naissance la plus illustre, les postes les plus éminens, les rangs les plus élevés n'exemptent pas toujours des ridicules; et je ne craindrai pas d'être désavoué, en disant que c'est au milieu même de la cour que les ridicules, qui s'y trouvent quelquefois, sont plus sensibles, plutôt reconnus, et plus ingénieusement critiqués.

Dira-t-on que la femme d'un premier ministre ne doit pas être aussi extravagante? Je conviens que cela seroit toujours à souhaiter; mais on ne peut pas dire qu'un pareil assemblage soit impossible. Socrate, cet exemple de sagesse et de vertu, n'avoit-il pas le malheur d'être uni à la plus folle et la plus méchante de toutes les femmes? Loin que cette infortune l'ait dégradé dans notre esprit, elle a servi à couronner ses autres vertus, en lui fournissant le moyen d'exercer une patience presque inconcevable. Pourquoi donc un premier ministre n'auroit-il pas le sort de ce grand philosophe?

Je persiste donc à penser que le caractère dont il s'agit, a fort bien pu se trouver à la cour, et que par conséquent je n'ai pas forcé la nature, en le plaçant dans ma pièce; non que je n'aie en même temps prévu qu'il deviendroit l'objet de quelques critiques.

La dissonnance un peu marquée de ce personnage à côté des autres, offroit une prise trop aisée aux censeurs, qui ne se soucient point d'approfondir, et qui ne veulent remporter du spectacle que la vanité d'y avoir trouvé des défauts. Cette prévoyance m'avoit engagé, pour donner encore plus de vraisemblance au caractère de Dona Béatrix, d'établir avec soin que cette dame est une provinciale qui n'est à la cour que depuis peu, qui en ignore le ton, les manières, la politique et les raffinemens, quoiqu'elle se flatte de les posséder à fond. Par cette surabondance de précaution, j'ai prévenu jusqu'à l'objection qu'on me pourroit faire, que l'éducation et le long usage de la cour corrigeoient les ridicules qui pouvoient y naître. Enfin je conçus dès-lors tout le besoin que j'avois de n'en remettre le rôle qu'en de sûres mains, et de ne le confier qu'à l'excellente et célèbre (1) actrice,

(1) Mademoiselle Quinault.

dont les talens gracieux et inimitables ne m'ont jamais mieux secondé que dans cette occasion.

Résolu de me servir de ce personnage, qui me fournissoit la plus grande partie du comique de mon ouvrage, je m'attachai avec soin à le rendre essentiellement nécessaire; je fis sortir de son caractère les principaux événemens de la pièce; et ce sont en effet ces indiscrétions qui font naître les incidens qui forment le nœud, et qui accélèrent le dénoûment. Je le liai si intimement à la construction de tout l'ouvrage, qu'il en est inséparable; et je préparai enfin l'indocilité et l'indiscrétion de Dona Béatrix, par un portrait exact que Don Philippe en fait avant qu'elle paroisse. Je lui fais dire:

.....

Moi qui gouverne tout, je vous ouvre mon ame;
Je ne puis parvenir à gouverner ma femme.

.....

Je tremble à chaque mot que sa bouche articule:
Son indiscrétion va jusques à l'excès,
J'en vois à tout moment quelque nouvel accès.
Curieuse, empressée, elle veut tout apprendre,
Et tout ce qu'elle sait, elle va le répandre.
Le crédit de mon frère, et son autorité,
Jusqu'à l'extravagance enflent sa vanité:
Avec la sœur du roi, princesse haute et fière,
Elle ose se montrer et libre et familière,
Et s'expose souvent à des rebuts fâcheux.

Enfin, Don Philippe achève cette peinture, en disant que s'il se déplaît à la cour, et s'il brûle d'en sortir, sa femme en est la cause principale.

Après ce portrait qu'on vient de lire, je ne comprends pas que les fréquentes indiscrétions de Dona Béatrix aient pu surprendre : il me semble, au contraire, que si je lui en avois moins fait commettre, c'eût été un défaut qu'on m'auroit reproché avec justice.

« Qu'un personnage que vous imaginez, se sou-» tienne depuis le commencement jusqu'à la fin ; » qu'il ne se démente pas un seul instant ; qu'il » remplisse le portrait que vous en aurez fait ».

Personne n'ignore ce précepte d'Horace, qui n'est fondé que sur ce qu'un seul trait ne suffit pas pour peindre la ressemblance, et qu'elle consiste dans l'assemblage de tous les traits. Si cette règle, à cause de la difficulté de l'accorder avec celle de l'unité de jour, n'engage point un auteur à peindre le personnage qu'il a choisi avec tous les traits qui le caractérisent ; elle l'oblige au moins de se servir des traits les plus marqués et les plus distinctifs, et d'en employer le plus grand nombre qui lui sera possible. Si je n'avois fait tomber Dona Béatrix que dans une ou deux indiscrétions, j'aurois peint une femme capable de

faire une indiscrétion, mais non pas une femme indiscrète.

Le menteur ne paroît jamais sur la scène, que pour faire un mensonge, et même plusieurs dans une seule scène; loin de s'en étonner, on blâmeroit Corneille, s'il l'eût fait moins tomber dans ce défaut; on lui eût reproché d'avoir représenté un homme qui ment par occasion, par intérêt, etc. et non pas un menteur par habitude et par caractère.

Il me reste à parler de l'infante d'Arragon; je ne pouvois m'en passer pour mon intrigue: mais il me falloit en faire deux usages bien opposés. Premièrement, elle ne devoit être dans la pièce qu'un personnage épisodique, qui ne fît aucune diversion à l'intérêt principal; en second lieu, elle devoit réunir toute l'attention dans le dénoûment. Je devois ennoblir ce personnage, afin qu'il imposât au cinquième acte; et j'avois à craindre, en le rendant trop éclatant dans le cours de la pièce, qu'il ne doublât mon action. Le secret que l'infante d'Arragon fait de son voyage à la cour de Castille, m'a tiré de cet embarras; la nécessité où elle se trouve de ne se montrer que rarement, fait que le spectateur ne souhaite pas qu'elle contribue visiblement à l'intrigue; son absence même, et son silence dans

cette circonstance, donnent à son caractère le degré de noblesse dont j'avois besoin.

J'avoue que son voyage mystérieux n'est pas selon nos usages, ni même selon ceux qui sont, depuis un temps, reçus partout. Mais ne reviendrons-nous jamais de l'injuste préjugé de ne souffrir au théâtre que les façons et les airs de notre temps et de notre pays? Faudra-t-il que tous les hommes et tous les âges parlent dans nos spectacles le même langage? Et comment est-il possible que les Français, amateurs déclarés de la variété, s'obstinent à une uniformité si peu raisonnable? Ils lisent tous les jours avec avidité les journaux et les voyages, qui leur font connoître d'autres hommes qu'eux, d'autres climats, d'autres coutumes et d'autres loix que les leurs: entraînés par le plaisir que leur fait cette lecture, ils poussent quelquefois la crédulité trop loin; et lorsqu'on leur présente ces mêmes peuples sur la scène, ils sont tout étonnés de ne leur pas trouver nos traits, nos mœurs et nos manières.

Admirateur zélé de Racine, je ne puis m'empêcher de lui reprocher d'avoir introduit au théâtre cette monotonie de sentimens et de langage; goût qui a tellement prévalu dans la suite, qu'il a fait abandonner ou défigurer souvent aux auteurs les plus beaux sujets dramatiques; qu'il

a rétréci le Dictionnaire de la Tragédie presqu'autant que Quinault celui du Théâtre Lyrique, et qu'enfin ce goût a influé même sur la comédie. Le grand Corneille pensoit bien différemment, et malgré l'élévation du style de la tragédie, il y savoit peindre des caractères décidés et sensibles; il savoit profiter de l'agrément et du contraste que fournissent la variété des mœurs des nations, et la différence des temps; il fait sentir distinctement la simplicité et la rudesse des mœurs des premiers Romains dans les Horaces; la politique et l'urbanité de ceux du siècle d'Auguste dans Cinna; et l'on reconnoît dans le Cid la galanterie, l'esprit romanesque et la fierté des anciens Espagnols: l'amour étoit autrefois chez eux une passion également vive et délicate, qui, devenant le mobile de presque toutes leurs actions, étoit l'objet de leurs fêtes les plus magnifiques, et de leurs vengeances les plus tragiques. Les amans, pour se chercher, pour pénétrer leurs sentimens réciproques, pour dérouter leurs rivaux, entreprenoient les voyages les plus dangereux, se servoient des travestissemens les plus singuliers et les plus téméraires. La discrétion et leur mystère leur faisoient mettre en usage les intrigues le plus ingénieusement imaginées et le plus adroitement suivies: nous voyons dans leurs histoires des exemples fréquens de ces mœurs, dans les

personnes même du plus haut rang; il ne paroît pas qu'ils en aient trouvé la bienséance choquée; leurs romans et leurs comédies ne sont fondées que sur des intrigues, des déguisemens, des reconnoissances; et j'ose dire qu'il faut ignorer entièrement le génie de cette nation, pour trouver étrange que l'infante d'Arragon fasse un aussi petit voyage dans une cour où il s'agit pour elle des plus grands intérêts.

J'ai satisfait de plus à tout ce que la délicatesse de nos usages paroissoit souhaiter de moi dans cette occasion : j'ai accompagné cette démarche de toutes les circonstances qui pouvoient l'autoriser. L'Infante est sœur du roi d'Arragon, par conséquent maîtresse de sa main, en droit de connoître par elle-même si son bonheur n'est pas sacrifié dans le traité que son frère veut conclure avec la Castille; elle ne vient *incognito* dans cette cour, qu'à la prière et par l'ordre de son frère; elle ne s'y présente que sous la conduite de l'ambassadeur, elle n'y paroît que sous le nom de la fille de ce ministre; et elle n'a pour but que la légitime et intéressante curiosité de connoître par elle-même si le roi, qu'on lui propose pour époux, n'a pas déjà quelqu'engagement, et si c'est à juste titre que la renommée fait l'éloge de ses vertus.

Voilà sur quels raisonnemens j'ai choisi et ras-

semblé les caractères dont j'ai composé mon ouvrage ; et ceux qui me feront l'honneur de le lire avec quelque attention, découvriront facilement que la construction, l'enchaînement et les détails ne m'ont pas coûté moins de réflexions et de soins ; et, quoique je n'aie pas lieu d'être mécontent de sa réussite, je suis convaincu que, sans des circonstances qui lui sont étrangères, il eût égalé mes plus grands succès.

PROLOGUE.

UNE ACTRICE.

Messieurs, vous allez voir une nouvelle pièce....
D'un auteur qui n'est pas nouveau.
L'ouvrage est singulier : vous dire qu'il est beau,
Ce seroit un peu loin pousser la hardiesse.

Décider avant vous, c'est hâter le danger:
Nous efforcer à si bien faire,
Que l'ouvrage puisse vous plaire,
Voilà tout notre droit, le vôtre est de juger.

En juges souverains, faites qu'on vous respecte.
L'Envie est aux aguets, la Cabale la suit.
Loin d'avoir le bon goût, leur cohorte suspecte
Lui fait la guerre, et le détruit.

Jusques au dernier mot, imposez-lui silence:
C'est l'unique faveur que nous vous demandons.
Nous plaidons devant vous : tandis que nous plaidons,
Daignez nous écouter, et tenir la balance.

Si notre pièce a du succès,
Pour vous, comme pour nous, j'en serai très-ravie;
Et mon plus grand plaisir sera de voir l'Envie
Perdre, avec dépens, son procès.

Elle tremble déjà ; mais, s'il faut tout vous dire,
En vérité, je tremble aussi.
Puisse votre équité la bannir loin d'ici !
Plus elle pleurera, plus je vous ferai rire.

Permettez à l'ambition
De vous étaler sa manie ;
L'auteur a mis tout son génie
A vous en faire voir toute l'illusion.

C'est, dit-on, le défaut des plus grands personnages ;
Et je vous avoûrai sans fard,
Que notre auteur lui-même en a sa bonne part ;
Mais son ambition est d'avoir vos suffrages.

FIN DU PROLOGUE.

ACTEURS.

LE ROI DE CASTILLE.
DON PHILIPPE, premier ministre.
DON FERNAND, favori du roi, et frère de Don Philippe.
DON FÉLIX, père de Don Philippe et de Don Fernand.
DON LOUIS, ambassadeur d'Arragon.
L'INFANTE D'ARRAGON, crue fille de Don Louis.
DONA BÉATRIX, femme de Don Philippe.
DONA CLARICE, nièce de Dona Béatrix.
JACINTE, femme-de-chambre de Dona Béatrix.
UN PAGE.
GARDES.

La scène est dans le palais du roi de Castille.

L'AMBITIEUX
ET L'INDISCRÈTE,
TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. FÉLIX.

Mes deux fils à la cour! L'aîné, premier ministre;
Le second, favori! Quelle étoile sinistre
Dans ces postes brillans les a placés tous deux!
Qu'ils courent de dangers, et que je crains pour eux!
Leur naissance, il est vrai, répond à leur fortune;
Mais qu'ils seroient bien mieux dans la route commune,
Qu'au faîte des grandeurs, dont les trompeurs attraits
Vont, sur eux de l'envie attirer tous les traits!
Heureuse obscurité, que je vous trouve aimable!
Qu'au plus brillant éclat vous êtes préférable!
Vous n'êtes point en butte aux efforts des jaloux;
Mais, s'ils vous connoissoient, ils n'aimeroient que vous.
En vous ils trouveroient tous les biens qu'ils desirent,
Et ce parfait bonheur pour lequel ils soupirent,

Et qu'ils ne trouvent point dans ce brillant chaos,
Où l'ambition règne, et n'a point de repos.
Quelle foule de gens à mes yeux se présente!
On voit dans tous leurs traits le desir et l'attente.
Comme ils s'empressent tous! Ils vont à la Faveur
Offrir le doux parfum de leur encens flatteur.
O mes fils! gardez-vous de ces trompeurs hommages.
L'intérêt, à la cour, masque tous les visages;
Et les plus empressés à fléchir devant vous,
Vous préparent sous main les plus dangereux coups.
Mais insensiblement la troupe entre et s'écoule,
Et je veux, à mon tour, me mêler dans la foule,
Pour voir, sans être vu. Je brûle de savoir
Comment ici mes fils usent de leur pouvoir....
Mais n'allons pas plus loin. Je vois une personne
Que je crois reconnoître, et dont l'aspect m'étonne.
Quel faste! Quel éclat! C'est elle toutefois,
C'est Jacinte.

SCÈNE II.

D. FÉLIX, JACINTE.

JACINTE.

Ah, Seigneur! Est-ce vous que je vois?
Oui; voilà Don Félix, le père de mon maître.

D. FÉLIX.

Madame, en vérité...

JACINTE.

Moi, Madame! Peut-être

D'autres s'y méprendroient; car, sans présomption,
Mon air est au-dessus de ma condition :
On me le dit, du moins, et je le crois sans peine.

D. FÉLIX.

C'est bien fait.

JACINTE.

Cependant je n'en suis pas plus vaine.
Je suis femme-de-chambre, et Jacinte est mon nom.
M'auriez-vous oubliée en deux ou trois ans?

D. FÉLIX.

Non.
Vos traits m'avoient frappé. Mais, à parler sans feinte,
J'ai craint de me tromper vous prenant pour Jacinte :
Vous n'êtes plus la même.

JACINTE.

Oh, oh!

D. FÉLIX.

L'air de la cour
Vous est bon.

JACINTE.

Merveilleux. O l'aimable séjour!
Qu'une fille y profite!

D. FÉLIX.

On le voit.

JACINTE.

Ma maîtresse,
Quoique née en province, a l'air d'une princesse
A présent.

D. FÉLIX.

Quel prodige! Elle a donc bien changé?

Et mon fils, son époux?

JACINTE.

Il n'a jamais songé
A réformer son air, son ton, ni sa manière.
Pour un premier ministre, il n'a pas l'ame fière,
Assurément.

D. FÉLIX.

Tant mieux.

JACINTE.

Content, de bonne humeur,
Prévenant, gracieux, sans faste, sans hauteur,
N'ayant d'autre intérêt, que l'intérêt du maître,
Et toujours occupé, sans jamais le paroître.
Oui, voilà, mot pour mot, comme on parle de lui.
Vous-même, par vos yeux, vous verrez aujourd'hui
Si c'est là son portrait.

D. FÉLIX.

Je l'augure d'avance;
Et ce fils m'a donné toujours grande espérance.
Dites-moi; se plaît-il dans son brillant emploi?

JACINTE.

Deux fois il a tenté de le remettre au roi.
Non qu'il soit mécontent; mais pour vivre tranquille.
Heureusement pour nous, le prince est trop habile
Pour laisser échapper un si bon serviteur.

D. FÉLIX.

Est-il riche, mon fils?

JACINTE.

Non. Pour notre malheur

Il est trop honnête-homme. Il amasse, il ménage;
Mais pour qui? Le roi seul en a tout l'avantage.
Il prétend l'enrichir, et soulager l'Etat.
Quant à lui-même, il vit sans pompe, sans éclat.
Dans sa grave maison tout sent l'économie.
Mais Madame, au contraire, en est grande ennemie.
Elle aime à se charger de superbes habits;
Sur elle on voit briller diamans et rubis :
Tous ses appartemens sont riches, magnifiques;
Et rien n'est mieux paré que tous ses domestiques :
Elle ne sort jamais que dans un char pompeux,
Qui des passans, sur elle, attire tous les yeux.
Enfin, rien n'est égal à sa magnificence,
Et sa félicité consiste en sa dépense.

D. FÉLIX.

Ma belle-fille est folle; et mon fils, bien plus fou
De soutenir.....

JACINTE.

Jamais il ne lui donne un sou
Que pour le nécessaire; et souvent il l'empêche
De prendre son essor : mais c'est en vain qu'il prêche,
Madame va son train sitôt qu'elle a des fonds.

D. FÉLIX.

Et qui les lui fournit?

JACINTE.

Le roi, qui par ses dons
Supplée à nos besoins. O le généreux prince!
Sans lui notre équipage auroit l'air assez mince :
Mais, grace à ses bontés, nous ne manquons de rien,
Et, malgré Don Philippe, il est notre soutien.

Don Philippe s'en plaint; le roi n'en fait que rire,
Et nous comble de biens, quoi qu'il en puisse dire.

D. FÉLIX.

Mais de ma belle-fille il est donc amoureux?

JACINTE.

Non; je vous en réponds. Il porte ailleurs ses vœux,
Et se livre aux transports d'un feu plus légitime:
Mais comme Don Philippe a toute son estime,
Sans vouloir, cependant, recevoir de bienfaits,
Sa femme, plus sensée, en ressent les effets.

D. FÉLIX.

Mon aîné, je le vois, est digne de sa place.
Je n'apprends rien de lui qui ne me satisfasse;
Et vous me confirmez tout ce qu'on m'en a dit:
Mais son frère toujours est-il bien en crédit?

JACINTE.

Je ne puis exprimer à quel point le roi l'aime.
Il traite Don Fernand comme un autre lui-même;
Et jamais favori ne fut plus déclaré.

D. FÉLIX.

Fort bien. Mais Don Fernand paroît-il modéré,
Tranquille, satisfait, prudent comme son frère?

JACINTE.

Il est précisément d'un autre caractère,
Toujours rêveur, toujours formant quelque projet,
Accablé de bienfaits, et jamais satisfait.
Pour s'élever sans cesse, il met tout en pratique;
L'amour même en son cœur cède à sa politique.
Car c'est un courtisan plein de manége et d'art,
Dont l'air et les discours sont parés d'un beau fard,

Et dont l'ambition, selon les conjonctures,
Prend, pour son intérêt, cent diverses figures;
Pour aller à son but, prêt à tout hasarder;
Voulant toujours la guerre afin de commander,
Et préférant, dit-on, cet honneur à la gloire
De cueillir tout le fruit d'une pleine victoire.
Voilà ce que j'en sais. Je vous le dis tout bas :
Ainsi, mon bon Seigneur, ne me trahissez pas;
Car la sincérité me feroit préjudice.
Ailleurs elle est vertu, mais ici c'est un vice.

D. FÉLIX.

Je ne le sais que trop : vous me connoissez bien;
Et je suis trop discret pour vous commettre en rien.

JACINTE.

Quand je connois mes gens, ma langue s'émancipe;
Autrement...

D. FÉLIX.

Pourriez-vous avertir Don Philippe,
Que je voudrois ici lui parler un moment?

JACINTE.

Oui, Seigneur, et je vais vous servir promptement.

D. FÉLIX.

Dépêchez-vous.

SCÈNE III.

D. FÉLIX, seul.

Selon ce qu'elle vient de dire,
Pour la retraite encor Don Philippe soupire.
De son superbe joug il n'est point entêté,
Et ne voit de bonheur que dans la liberté.
Du moins il le pensoit dès l'âge le plus tendre,
Et j'ose me flatter qu'il voudra bien m'entendre.
Mais le voici lui-même; et mon cœur est charmé
De marquer ma tendresse à ce fils bien-aimé.

SCÈNE IV.

D. FÉLIX, D. PHILIPPE.

D. FÉLIX, embrassant Don Philippe.

Enfin, je vous revois, mon cher fils!

D. PHILIPPE.

Ah, mon père!
Pourquoi n'entrez-vous pas? Puis-je avoir quelque affaire
Qui me prive un instant du bonheur de vous voir?

D. FÉLIX.

Vos momens vous sont chers. Votre premier devoir,
Mon fils, est de remplir votre place honorable;
Et vous en détourner, c'est vous rendre coupable.
Je n'exige de vous qu'un instant de loisir.
Je l'attendrai. S'il vient, nous saurons le saisir.

D. PHILIPPE.

Il ne viendra jamais si nous voulons l'attendre.

Du plaisir que je sens je ne puis me défendre..
Il est si grand, si pur, qu'il doit m'être permis.
Oubliez le ministre, et ne songez qu'au fils.
Dans son poste éclatant il prétend l'être encore;
Et plus le sort l'élève, et plus il vous honore.

D. FÉLIX.

Oui, je le reconnois à cet accueil touchant.
Mon cœur, avec transport, se livre à son penchant.
Le ministre et le fils, si bien d'accord ensemble,
Me font bénir cent fois l'instant qui nous rassemble.

D. PHILIPPE.

Que ce soit pour toujours.

D. FÉLIX.

Que me proposez-vous,
Mon fils?

D. PHILIPPE.

Ce qui feroit mon bonheur le plus doux.
Demeurez avec moi.

D. FÉLIX.

La chose est impossible.

D. PHILIPPE.

Pourquoi donc?

D. FÉLIX.

Aux grandeurs je ne suis plus sensible;
Et mes yeux, autrefois si charmés de la cour,
Ne peuvent soutenir l'éclat d'un si grand jour.
Je chéris ma retraite; elle fait mes délices:
J'y marche d'un pas sûr, et loin des précipices,
Dont les palais des rois sont toujours entourés.
Trop heureux les mortels qui vivent ignorés!

Ne vivant que pour eux, ils jouissent d'eux-mêmes;
Ils se livrent en paix à ces plaisirs suprêmes
Que le ciel donne aux cœurs qui bornent leurs desirs,
Et ce n'est que pour eux que sont les vrais plaisirs.
Tels étoient nos discours, lorsque dans ma retraite
Nous goûtions les douceurs d'une ame satisfaite.
En perdant ce bonheur, vous avez tout perdu.

D. PHILIPPE.

Seigneur, si de mon choix mon sort eût dépendu,
Je vivrois loin d'ici. Vous savez que le prince
Me tira, malgré moi, du fond de la province,
Lorsque d'une ambassade il voulut m'honorer;
Que quand elle finit, j'allois me retirer;
Mais qu'un ordre pressant, suggéré par mon frère,
Me retint à la cour, chargé du ministère.
Je fais tous mes efforts pour remplir cet emploi,
Servant également et l'État et le roi;
Mais protestant toujours que ma plus forte envie
Seroit de vous rejoindre, et de passer ma vie
Dans le séjour charmant que vous me retracez.
Loin qu'on ait satisfait mes desirs empressés,
Plus j'ai pour les grandeurs marqué d'indifférence,
Plus j'ai senti du roi croître la confiance.
Mes liens, chaque jour, sont devenus plus forts.
Mon frère, pour les croître, a fait tous ses efforts:
Croyant, par mon crédit, sa fortune plus sûre,
Et son ambition n'ayant plus de mesure;
Car il aspire à tout, et, d'instant en instant,
Il demande, il obtient; et, loin d'être content,

Voulant toujours monter, il faut qu'un jour il tombe,
Et qu'entraîné par lui, moi-même je succombe.

D. FÉLIX.

Prévenez cette chute, et suivez-moi, mon fils.

D. PHILIPPE.

Est-il en mon pouvoir de suivre vos avis?
J'ai prié, j'ai pressé, l'on ne veut point m'entendre.
D'ailleurs, je l'avoûrai, j'ai peine à me défendre
Du charme que je goûte à servir un grand roi,
Qui pourroit seul tout faire, et qui fait tout par moi.
Prince plein de bonté, de vertu, de courage,
Discret, sage, prudent à la fleur de son âge,
Captivant les esprits par des attraits vainqueurs,
Et formé par le ciel pour régner sur les cœurs.
De plus, j'aime l'État. Un homme plus habile,
Par de plus grands talens lui seroit moins utile;
Et je sens que mon zèle et ma fidélité
Feront bien plus pour lui, que la dextérité
D'un ministre inquiet, dont le hardi génie
Sacrifieroit l'État à sa vaine manie.
Je borne mes talens à lui donner la paix:
Elle est l'unique objet des efforts que je fais.
Depuis près de dix ans la Castille animée
Oppose à l'Arragon une puissante armée;
La victoire à la fin se déclare pour nous,
Dix mille Arragonois sont tombés sous nos coups.
Leur roi, que sa défaite a rendu plus traitable,
Voudroit s'en relever par une paix durable.
Il la fait demander par son ambassadeur,
Que, depuis quelques jours, j'appuie avec ardeur.

Notre traité s'avance en dépit de mon frère,
A qui, pour sa grandeur, la guerre est nécessaire;
Mais, dût-il entre nous arriver un éclat,
Je préfère à mon frère, et le prince et l'État.

D. FÉLIX.

O nobles sentimens, qui m'arrachent des larmes!
L'allégresse à présent succède à mes alarmes.
Achevez votre ouvrage.

D. PHILIPPE.

Oui, je l'acheverai;
Et, content du succès, je ne demanderai
Pour tout prix de mes soins, que de pouvoir vous suivre
Dans l'heureuse retraite où je veux toujours vivre.

D. FÉLIX.

Hé bien, je vous attends.

D. PHILIPPE.

Mon plus grand embarras
Roule sur un sujet que vous ne savez pas.

D. FÉLIX.

Ne puis-je le savoir?

D. PHILIPPE.

J'ai peine à vous le dire.

D. FÉLIX.

Parlez.

D. PHILIPPE.

J'ai sur l'État une espèce d'empire;
J'ai fléchi, j'ai gagné mes plus fiers ennemis;
Mais il est un esprit que je n'ai point soumis.
Moi qui gouverne tout (je vous ouvre mon ame)
Je ne puis parvenir à gouverner ma femme.

Quels seront ses regrets quand il faudra partir!
Et pourrons-nous jamais l'y faire consentir?

D. FÉLIX.

J'espère que mes soins la rendront plus docile.

D. PHILIPPE.

Peut-être y ferez-vous un effort inutile.
Depuis près de trois ans qu'elle vit à la cour,
Elle a pris tant de goût pour ce brillant séjour,
Qu'elle en perd la raison, et se rend ridicule.
Je tremble à chaque mot que sa bouche articule;
Son indiscrétion va jusques à l'excès,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvel accès.
Curieuse, empressée, elle veut tout apprendre;
Et tout ce qu'elle sait, elle va le répandre.
Le crédit de mon frère et mon autorité,
Jusqu'à l'extravagance enflent sa vanité.
Avec la sœur du roi, princesse haute et fière,
Elle ose se montrer et libre et familière,
Et s'expose souvent à des rebuts fâcheux.
Enfin, si la retraite est l'objet de mes veux,
Entre nous, elle en est la cause principale.
Mais c'est avec vous seul que mon chagrin s'exhale.
Par combien de motifs dois-je sortir d'ici!

D. FÉLIX.

Je vais voir votre épouse, et tâcher...

D. PHILIPPE.

La voici.
Puissiez-vous la toucher et la rendre plus sage!

D. FÉLIX.

Je vois que j'entreprends un difficile ouvrage.

D. PHILIPPE.

Faites-y vos efforts; et moi, de mon côté,
Je vais faire les miens pour finir le traité.

SCÈNE V.

D. FÉLIX, DONA BÉATRIX, DONA CLARICE, JACINTE, UN PAGE.

DONA BÉATRIX entre, en se regardant et s'ajustant.

Plus je me considère, et plus je suis contente.

JACINTE.

Madame a bien raison, car Madame est charmante.

DONA BÉATRIX.

Ce n'est pas de beauté que je veux disputer;
Mais pour l'air de grandeur, j'ose bien m'en flatter.
(à Dona Clarice.)
Admirez ce maintien; imitez-le sans cesse.
N'ai-je pas l'air, le port d'une auguste princesse?

DONA CLARICE.

Oui, ma tante.

DONA BÉATRIX.

Ma tante! On vous dit si souvent
De laisser le jargon et les airs du couvent;
C'est comme mon mari, qui m'appelle sa femme.
Vous aurez la bonté de m'appeler Madame :
Entendez-vous, Clarice?

DONA CLARICE.

Oui, ma tante, j'entends.

DONA BÉATRIX.

Encore? A vous former je perdrai donc mon temps?

Vous êtes à la cour, ma chère Demoiselle;
J'en ai pris les façons, prenez-moi pour modèle.

DONA CLARICE.

Je n'y manquerai pas.

DONA BÉATRIX.

Et vous ferez fort bien.

D. FÉLIX, à part.

Sa folie est complète, il n'y manque plus rien.

JACINTE, bas, à Dona Béatrix.

Madame, j'aperçois, je crois, votre beau-père.

DONA BÉATRIX, à Jacinte.

Comment! Il est ici! Bon Dieu! Qu'y vient-il faire?
Sa gothique figure y réussira mal.
Un Caton à la cour est un triste animal.
Mais il faut cependant lui faire politesse.
(à Dona Clarice.)
Aux gens qu'on hait le plus on fait ici caresse:
Souvenez-vous-en bien; car c'est-là le bon air.
(Elle court au-devant de Don Félix d'un air de joie et d'empressement.)
Le Seigneur Don Félix a quitté son désert?
A-t-il pu se résoudre à nous faire visite?
Qu'il soit le bien-venu.

D. FÉLIX, voulant l'embrasser.

Madame...

DONA BÉATRIX.

Je vous quitte,
Pour passer chez l'Infante où je crois qu'il est jour.
Il faut que je me montre, et fasse un peu ma cour.

D. FÉLIX, la retenant.

Rien ne presse. Souffrez que je vous entretienne.

DONA BÉATRIX.

Ici j'occupe un rang qu'il faut que je soutienne,
Comme vous jugez bien. J'ai cent mille embarras.
On soupire partout où l'on ne me voit pas.
On prend peu garde aux gens qui sont sans conséquence.
Pour moi vous concevez quelle est la différence...

D. FÉLIX.

Présumez un peu moins...

DONA BÉATRIX.

Le rang et la faveur
Me donnent tant d'éclat, que l'on se fait honneur
De mes attentions; et que chacun s'empresse...
Mais avant que je sorte, il est bon que ma nièce
Vous offre ses respects. Comme elle est de mon sang,
Fille de feu mon frère, et d'un assez haut rang,
Pour devoir à la cour être considérée,
De son triste couvent nous l'avons retirée,
Pour corriger un peu son éducation;
Elle se forme ici sous ma direction.
Ses yeux ne disent rien; c'est ce qui me désole.

D. FÉLIX, à part.

Juste ciel! Quel travers! Elle est encor plus folle
(à Dona Béatrix.)
Que je ne le crois. Vous ferez beaucoup mieux
De la cacher ici, que d'exercer ses yeux.
Leur silence sied bien dans un âge si tendre,
Et peut-être trop tôt ils se feront entendre.

DONA BÉATRIX.

Oh! oh! De la morale! A la cour! Fruit nouveau!
Ce que vous dites-là, je le trouve fort beau.

J'estime la morale, et j'y suis très-sensible.
C'est contre l'insomnie un remède infaillible.
Votre fils tient de vous ; car c'est un beau diseur ;
Il est grand économe, et grand moraliseur ;
De ses doctes sermons, je pourrai faire usage,
Si je puis quelque jour parvenir à votre âge.

D. FÉLIX.

Faut-il pour être sage, attendre si long-temps ?

DONA BÉATRIX.

Nous quitterons la cour, quand j'aurai soixante ans.
Et pour lors...

D. FÉLIX.

Croyez-moi, préparez-vous, Madame,
A la quitter plutôt.

DONA BÉATRIX.

Moi ?

D. FÉLIX.

Mon fils, ni sa femme,
N'y vieilliront pas. Non ; j'ose vous l'assurer.

DONA BÉATRIX.

En êtes-vous bien sûr ?

D. FÉLIX.

Je pourrois en jurer.

DONA BÉATRIX.

Et vous feriez fort mal.

D. FÉLIX.

Et la raison, de grace ?

DONA BÉATRIX.

Je quitterai la cour, lorsque j'en serai lasse :

Et comme je m'y plais, et de plus m'y plairai,
J'y vieillirai si bien, que j'y radoterai.

D. FÉLIX.

O ciel! Rien ne pourra?...

DONA BÉATRIX, à Jacinte.

Mes gens, mon équipage,
Sont-ils prêts?

JACINTE.

Oui, Madame.

DONA BÉATRIX.

Hé quoi! je n'ai qu'un page?
Mon écuyer? Ma suite?

JACINTE.

On vous attend dehors.

D. FÉLIX.

Puisque sur votre esprit on fait de vains efforts...

DONA BÉATRIX.

Mais vraiment point du tout. Vous parlez à merveille;
Et moi, je fais toujours tout ce qu'on me conseille,
(à Dona Clarice.)
Quand cela me convient. Vous viendrez avec moi,
Et je vous placerai pour voir passer le roi.

D. FÉLIX.

Si mes avis...

DONA BÉATRIX, à Dona Clarice.

Au moins, soyez vive et brillante.

D. FÉLIX.

Mais...

DONA BÉATRIX.

Seigneur Don Félix, je suis votre servante.

J'écoute vos avis avec bien du plaisir;
Mais malheureusement je n'ai pas le loisir
D'y faire attention. Adieu; le temps me presse,
Car voici le moment d'entrer chez la princesse:
J'y vais tous les matins, et m'en fais une loi.
Clarice, votre bras. Jacinte, suivez-moi.
Page, prenez ma robe; et que tout mon cortége
Empêche qu'en sortant la foule ne m'assiége.

SCÈNE VI.

D. FÉLIX, seul.

Que mon fils est à plaindre! Et quelle est ma douleur
De sentir que moi seul j'ai causé son malheur!
C'est moi, qui, me croyant plus prudent et plus sage
Que ce fils éclairé, conclus son mariage,
Et forçai son respect au triste engagement
Qui faisoit sa fortune, et qui fait son tourment.
Voici Don Fernand. Ciel! Donne-moi plus d'empire
Sur cet ambitieux.

SCÈNE VII.

D. FÉLIX, D. FERNAND.

D. FERNAND, en entrant.

Souffrez que je respire.
Je vous servirai tous; n'en doutez nullement:
Mais trouvez-vous ce soir à mon appartement.
(à Don Félix.)
Ah! Seigneur, vous voici! Je venois avec zèle
Annoncer à mon frère une grande nouvelle

Qui vous concerne.

D. FÉLIX.

Moi ?

D. FERNAND.

Vous-même; et le prier
De vous faire au plutôt dépêcher un courrier.

D. FÉLIX.

Sur quoi ?

D. FERNAND.

Je viens pour vous d'obtenir une grace;
Le roi vous a fait Grand de la première classe.
Votre arrivée ici me comble de plaisir,
Seigneur, et vous avez prévenu mon desir.
Nous irons chez le roi... Mais, de grace, mon père,
Pourquoi me montrez-vous un visage sévère?
Je croyois mériter un accueil plus flatteur,
Et vous voir un peu plus sensible à cet honneur.

D. FÉLIX.

Je conviens avec vous que la faveur est grande.
Mais qui vous a chargé d'en faire la demande?
Seroit-ce Don Philippe?

D. FERNAND.

Il ne m'en a rien dit.

D. FÉLIX.

Pourquoi donc sans raison user votre crédit?

D. FERNAND.

Sans raison! Quand pour vous je prouve ma tendresse...

D. FÉLIX.

Hé! que sert un grand titre à la haute noblesse?
Son éclat dépend-il d'un rang si fastueux?

D. FERNAND.

Il honore vos fils, et se répand sur eux.

D. FÉLIX.

Ah! du moins, malgré vous, je vous trouve sincère;
Il s'agissoit bien moins d'honorer votre père,
Que de donner carrière à votre ambition.
Ecueil pernicieux! Funeste passion!
Votre crédit est grand; mais, mon fils, plus il brille,
Plus je le crains pour vous, et pour votre famille.
En vous toute la cour adore la faveur,
Vous croyez être aimé; mais, au moindre malheur,
Cette foule d'amis, que le crédit fait naître,
Vous la verrez, mon fils, tout à coup disparoître;
Vous vous trouverez seul; et vos adorateurs
Seront les plus ardens de vos persécuteurs.
Plus vous aurez monté, quand vous étiez en place,
Plus ils seront charmés d'abaisser votre audace,
En se dédommageant par mille traits perçans,
D'avoir à vos défauts prodigué leur encens.

D. FERNAND.

Ne vous alarmez point. Je préviendrai la honte
De descendre jamais des grandeurs où je monte.
De degrés en degrés je saurai me hausser
Jusqu'à faire trembler qui voudra m'abaisser.
C'est l'unique moyen de fixer la fortune.
Monter d'un pied timide est d'une ame commune.
Quand le bonheur nous guide, il faut suivre ses pas,
Et toujours s'élever sans regarder en bas.
A mon ambition la carrière est ouverte:
Je prétends la remplir, quand j'y verrois ma perte.

Plus le péril est grand, plus il est glorieux.
La fortune est toujours pour les audacieux.
Mes services d'ailleurs m'ont mérité la gloire
D'être aimé de mon prince; et la grande victoire
Que sur nos ennemis je viens de remporter,
Abat mes envieux, et m'en fait redouter.
Ils se taisent du moins, et sauvent l'apparence.

D. FÉLIX.

D'autant plus dangereux qu'ils gardent le silence.
Votre sécurité leur fait ouvrir les yeux,
Pour saisir le moment de vous surprendre mieux.
A leurs communs efforts vous êtes seul en butte.
Plus haute est la faveur, et plus prompte est la chute.

D. FERNAND.

Vous ne m'effrayez point; et je sais les moyens
D'arrêter leurs projets et d'avancer les miens.
Mon frère est mon appui. Je le suis de mon frère.
Il fait tout; je puis tout. Quel est le téméraire
Qui se hasarderoit à nous faire tomber.

D. FÉLIX.

Le moindre événement vous fera succomber.
Il ne faut qu'un rapport pour causer votre perte.

D. FERNAND.

Quand tout le genre humain me feroit guerre ouverte,
Je ne tremblerois pas. Rien ne peut m'arrêter.
Et qui veut risquer tout, n'a rien à redouter.

D. FÉLIX.

Ton audace est extrême, et te sera funeste.
Tu crois que je l'admire, et mon cœur la déteste;

Reprends le titre vain dont tu m'as revêtu,
Je brûle d'être grand, mais c'est par la vertu.
Livre-toi seul au moins à ta folle chimère,
Et permets la retraite à ton vertueux frère.
C'est l'unique faveur que j'exige de toi;
Et je vais, à genoux, la demander au roi.

SCÈNE VIII.

D. FERNAND, seul.

Je me garderai bien d'appuyer sa foiblesse,
Et de prendre pour guide une froide vieillesse,
Qui ne reconnoît plus la magnanimité,
Et croit voir la vertu dans la timidité.
Non, ne nous livrons point à des frayeurs si vaines.
Le sang des Avalons bouillonne dans mes veines,
Et mon cœur échauffé de ses nobles ardeurs,
Ne peut fixer ses vœux qu'au faîte des grandeurs.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONA BÉATRIX, JACINTE.

DONA BÉATRIX.

Aide-moi, je te prie, à ranger mes idées.
Avec attention l'on nous a regardées.
Mais je ne puis juger si les regards du roi
S'adressoient à ma nièce, ou s'adressoient à moi.

JACINTE.

Faut-il que je vous flatte, ou que je sois sincère;
Je suis fille à deux mains, et ne veux que vous plaire.

DONA BÉATRIX.

Je n'exige de toi que la sincérité.

JACINTE.

Je vais donc sans façon dire la vérité.

DONA BÉATRIX.

Je te crois pénétrante, et souvent je remarque
Que ce que tu prédis...

JACINTE.

Notre jeune monarque
Ne songe point à vous : non, Madame, à coup sûr;
Mais...

DONA BÉATRIX.

Vous vous oubliez, et le terme est trop dur.

J'aime la vérité, pourvu qu'on l'adoucisse.

JACINTE.

Oh! volontiers. Ma langue est à votre service.

DONA BÉATRIX.

A tout ce que l'on dit il faut donner un tour
Qui prouve que l'on sait le jargon de la cour,
Et qu'on peut faire prendre, avec délicatesse,
Aux traits les plus piquans un air de politesse.

JACINTE.

Je savois tout cela; mais Madame m'a dit
De parler franchement.

DONA BÉATRIX.

Quand on a de l'esprit,
On ménage un peu mieux la gloire d'une femme.
Il falloit me répondre.... « Il est vrai que Madame
« Devroit charmer le roi, mais... » Ce prélude-là
Eût fait passer le reste. Entendez-vous cela?
Voilà ce que du monde on appelle l'usage.

JACINTE.

Je n'aurai pas de peine à parler ce langage;
Car naturellement notre sexe est porté
A ne pas affecter trop de sincérité.

DONA BÉATRIX.

Notre sexe a raison. La sincérité blesse;
Elle passe à la cour pour une impolitesse,
Pour un manque de monde et d'éducation.
Faites votre profit de cette instruction.

JACINTE.

N'en doutez point, Madame; et personne, j'espère,
Ne se plaindra jamais que je sois trop sincère.

DONA BÉATRIX.

Il faut l'être avec moi quand je l'exige ainsi;
Mais d'un certain ton....

JACINTE.

Oui, d'un ton bien radouci.

DONA BÉATRIX.

Qui marque en même temps le respect et la crainte.

JACINTE.

Mais vous-même pourtant vous dites sans contrainte
Tout ce que vous pensez, même devant le roi.
Don Philippe s'en plaint.

DONA BÉATRIX.

Me convient-il, à moi,
Dans le rang où je suis, de peser mes paroles?
Je me tiens au-dessus de ces égards frivoles;
Ils conviennent aux gens qui veulent s'avancer;
Moi, je puis dire tout sans m'en embarrasser.

JACINTE.

J'en conviens; et d'ailleurs votre crédit augmente
A chaque instant.

DONA BÉATRIX.

Comment?

JACINTE.

Votre nièce est charmante,
Et ses attraits naissans vont faire du fracas,
Je vous en avertis. Je sais que vos appas
Sont cent fois plus piquans que ceux de votre nièce,
Dont le plus grand mérite est un air de jeunesse,
De candeur, d'innocence, et de naïveté;
Au lieu que vous avez un air de majesté,

Et que vous possédez ces graces délicates...

DONA BÉATRIX.

Courage, mon enfant; je sens que tu me flattes;
Mais tu me fais plaisir.

JACINTE.

En un mot, vos attraits
Doivent lancer partout d'inévitables traits;
Mais...

DONA BÉATRIX.

Achève.

JACINTE.

Du roi l'ame préoccupée
Penche pour votre nièce, ou je suis fort trompée.

DONA BÉATRIX.

A te dire le vrai, j'en ai quelque soupçon;
Et quand il m'aimeroit, comme j'aurois raison
D'y prétendre, Jacinte; après tout, ma victoire
N'auroit point d'autre effet que de flatter ma gloire:
Et quoiqu'il soit charmant, son rang ni son pouvoir
Ne me feroient jamais manquer à mon devoir.
Pour ma nièce, elle est fille, et d'illustre naissance,
Et pourroit concevoir une haute espérance.

JACINTE.

Si j'osois m'expliquer.... je vous surprendrois bien:
Mais vous me permettrez de ne vous dire rien.

DONA BÉATRIX.

Quoi! tu sais quelque chose, et tu m'en fais mystère!

JACINTE.

C'est que d'un grand secret je suis dépositaire;

Ah ! quel plaisir j'aurois si j'osois m'exhaler !
Pour garder ton secret, il n'en faut plus parler.

JACINTE.

Non, Madame. Traitons un point qui m'inquiète.

DONA BÉATRIX.

Et quel point ?

JACINTE.

Votre époux songe à faire retraite ;
Il veut quitter la cour.

DONA BÉATRIX.

Ce n'est pas d'aujourd'hui.

JACINTE.

Mais son père prétend l'emmener avec lui ;
Je vous en avertis.

DONA BÉATRIX.

O ciel ! Sur cette affaire
Il faut que j'entretienne au plutôt mon beau-frère.
Va le voir de ma part, et dis-lui doucement
Qu'il vienne à mon secours dès ce même moment.

JACINTE.

J'y cours. Mais avec lui soyez très-circonspecte.

DONA BÉATRIX.

Va, tu t'apercevras combien je suis secrète.

SCÈNE II.

DONA BÉATRIX, seule.

Clarice jusqu'ici m'a caché son bonheur.
Mais elle vient. Il faut que je sonde son cœur ;

Elle est simple, ingénue, et de son innocence
J'attends de son secret l'entière confidence.

SCÈNE III.

DONA BÉATRIX, DONA CLARICE.

DONA BÉATRIX.

Qui cherchez-vous, ma nièce ?

DONA CLARICE.

Hélas ! je n'en sais rien.

DONA BÉATRIX.

Vous paroissez rêveuse.

DONA CLARICE.

Oui, je le suis.

DONA BÉATRIX.

Fort bien.
Mais à quoi rêvez-vous ?

DONA CLARICE.

Je rêve à quelque chose
Qui me fait soupirer.

DONA BÉATRIX.

Puis-je en savoir la cause,
Mon enfant ?

DONA CLARICE.

Non, ma tante ; on ne dit point cela.

DONA BÉATRIX.

Ouvrez-moi votre cœur.

DONA CLARICE.

Nous n'en sommes pas là.
Quand il en sera temps, vous saurez ma pensée.

DONA BÉATRIX.

Oh, oh ! pour un enfant vous êtes avancée.
Vous savez quand il faut, ou vous taire, ou parler.

DONA CLARICE.

Mais.... j'étudie un peu l'art de dissimuler,
Car on dit qu'à la cour cet art est nécessaire,
Et qu'on n'y brille pas quand on est trop sincère.

DONA BÉATRIX.

Comment donc ? De l'esprit ? De la réflexion ?
Je vous connoissois mal. A quelle occasion
Me dites-vous cela ? Vous étiez si naïve !
Vous lassez-vous de l'être ?

DONA CLARICE.

Oui. Par ce qui m'arrive.
Je vois qu'il faut ici cacher ses sentimens,
Etre contre soi-même en garde à tous momens,
Ecouter sans rien croire, et parler sans rien dire.

DONA BÉATRIX.

Vous soupirez, je pense ?

DONA CLARICE.

Hélas ! oui, je soupire,
Et j'en ai bien sujet.

DONA BÉATRIX.

Ce langoureux propos
Marque que votre cœur n'est pas trop en repos.
Ce trouble a sûrement quelque cause secrète :
Allons, dites-la-moi ; car je suis très-discrète.

DONA CLARICE.

Ma tante, on dit que non.

DONA BÉATRIX.

Belle ingénuité !

DONA CLARICE.

Excusez, si je parle avec sincérité.

DONA BÉATRIX.

Brisons sur ce sujet. Qu'est-ce qui vous tourmente ?
Il faut me l'avouer.

DONA CLARICE.

Je n'oserois, ma tante.

DONA BÉATRIX.

Comment ! vous n'oseriez ! Oh bien ! je prétends, moi,
Que vous l'osiez.

DONA CLARICE.

Je sais tout ce que je vous doi ;
Mais peut-être irez-vous révéler ma pensée :
J'en mourrois de dépit.

DONA BÉATRIX.

Non, je suis trop sensée ;
Je sais ce qu'il faut dire, et ce qu'il faut cacher.
Parlez à cœur ouvert.

DONA CLARICE.

Hé bien ! j'y vais tâcher ;
Mais interrogez-moi, je serai moins honteuse.

DONA BÉATRIX.

Toutes ces façons-là me rendent curieuse.
Connoissez-vous quelqu'un que vous aimiez à voir,
Qui touche votre cœur, qui sache l'émouvoir ?

DONA CLARICE, en soupirant.

Oui, ma tante.

DONA BÉATRIX.

Fort bien. Et ce quelqu'un, ma nièce,
Est-il digne de vous, et de votre tendresse ?

DONA CLARICE.

Il feroit mon bonheur, si je faisois le sien ;
Mais j'ai cru qu'il m'aimoit, et je n'en crois plus rien.

DONA BÉATRIX.

Vous vous trompez, Clarice, il vous est très-fidèle.

DONA CLARICE.

Vous vous trompez vous-même. Il me trouvoit si belle !
J'en étois si flattée ! Et quelle est ma douleur
De voir que l'inconstant m'a dérobé son cœur !
Heureusement pour moi, j'ai su, malgré moi-même,
Jusques à cet instant lui cacher que je l'aime ;
Non, il n'en saura rien, et j'en ai fait serment.

DONA BÉATRIX.

Vous avez tort,

DONA CLARICE.

Pourquoi ?

DONA BÉATRIX.

J'apprends dans ce moment
Que son cœur, tout à vous, brûle d'avoir le vôtre.

DONA CLARICE.

S'il m'aimoit, pourroit-il me parler pour un autre ?

DONA BÉATRIX.

Pour un autre ?

DONA CLARICE.

Oui. L'ingrat veut que j'aime le roi ;
Il m'en parle à toute heure. Eh ! dépend-il de moi

D'aimer, de n'aimer plus. Je le croyois sincère ;
Mais c'est pour me tromper qu'il a voulu me plaire.

DONA BÉATRIX.

Je ne vous entends plus. Quel est cet inconstant
Qui parle pour un autre, et que vous aimez tant ?

DONA CLARICE.

Eh mais.... c'est Don Fernand.

DONA BÉATRIX.

Don Fernand ! Ciel ! qu'entends-je ?
Vous me faites ici l'aveu le plus étrange
Que l'on ait jamais fait.

DONA CLARICE.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?
Don Fernand est aimable.

DONA BÉATRIX.

Oui, je conviens qu'il l'est.
Mais je sais que le roi vous aime, vous adore,
Et comment Don Fernand peut-il vous plaire encore ?

DONA CLARICE.

Il me plaira toujours.

DONA BÉATRIX.

Je vous garantis, moi,
Qu'il ne vous plaira plus ; et je veux que le roi
Occupe tout entier ce petit cœur bizarre,
Qui, sans me consulter, s'abandonne et s'égare
Jusqu'à vouloir au roi préférer Don Fernand.
Le plaisant héroïsme ! Ah ! c'est bien maintenant....
Je mourrois de douleur, s'il savoit la foiblesse
Que vous avez pour lui. Combattez-la sans cesse,

Et prenez soin, surtout, de la lui bien cacher.
Il vient; contraignez-vous.

SCÈNE IV.

D. FERNAND, DONA BÉATRIX, DONA CLARICE.

DONA BÉATRIX, à D. Fernand.

Vous veniez me chercher,
Sans doute?

D. FERNAND.

Oui, Madame; et j'apprends par Jacinte....

DONA BÉATRIX.

Je suis dans des frayeurs....

D. FERNAND.

Bannissez toute crainte.
Don Philippe et mon père ont fort pressé le roi:
Heureusement pour nous, il n'écoute que moi.
Ils ont fait l'un et l'autre une démarche vaine;
Mon frère restera, soyez-en bien certaine.

DONA BÉATRIX.

Que vous me ravissez!

D. FERNAND, bas, à Clarice.

Ne pourrois-je un moment
Vous parler en secret?

DONA BÉATRIX, à D. Fernand.

Quoi! sérieusement
Don Philippe demande à sortir de sa place?

D. FERNAND.

Oui, Madame.

DONA BÉATRIX.

Le lâche !

D. FERNAND.

Il n'est rien qu'il ne fasse.

ır en venir à bout ; mais il n'obtiendra rien.

(bas, à Clarice.)

·oi veut avec vous avoir un entretien.

DONA BÉATRIX, à D. Fernand.

ɜ lui dites-vous là ?

D. FERNAND.

Moi ? Rien. Je me retire.

DONA BÉATRIX.

·ois que vous avez quelque chose à lui dire.

D. FERNAND.

llement ; je venois pour vous calmer l'esprit.

ıs voilà rassurée, et cela me suffit.

DONA BÉATRIX.

ı, Seigneur, vous aviez ici quelqu'autre affaire.

D. FERNAND.

quoi le croyez-vous ?

DONA BÉATRIX.

Mon Dieu, que de mystère !

ıs venez pour Clarice, et je sais le sujet

ı vous amène. En vain vous faites le discret.

D. FERNAND.

ıame, je ne sais ce que vous voulez dire.

DONA BÉATRIX.

ıs croyez m'imposer, et c'est ce que j'admire ;

ıs sachez qu'il n'est rien qui me puisse échapper,

ɥu'on est bien adroit quand on peut me tromper.

D. FERNAND, à Dona Clarice.

Vous avez donc parlé ?

DONA BÉATRIX.

Point du tout. C'est Jacinte ;
Elle m'a mise au fait : ainsi plus de contrainte.
Tenons ici conseil, et prenez mes avis ;
Tout n'en ira que mieux quand ils seront suivis.
Vous voilà consterné !

D. FERNAND.

J'ai bien sujet de l'être.

DONA BÉATRIX.

Pourquoi ?

D. FERNAND.

Vous me perdrez dans l'esprit de mon maître,
Si vous dites un mot avant qu'il en soit temps.

DONA BÉATRIX.

Seigneur, je sais garder des secrets importans :
Je pourrois m'échapper sur quelque bagatelle.
Pour cette affaire-ci, si quelqu'un la révèle,
Ce ne sera pas moi ; n'ayez plus de frayeur.

D. FERNAND.

Madame, songez-y ; votre propre bonheur
Va dépendre de vous.

DONA BÉATRIX.

Vous verrez ma prudence ;
Mettez-moi hardiment dans votre confidence.

D. FERNAND.

Puisque vous savez tout, je me tairois en vain.
Sûr de ce que je puis, je forme un grand dessein

Pour Clarice. Je sais à quel point le roi l'aime :
On peut tout espérer de son ardeur extrême ;
Mais, pour hâter l'effet de cette passion,
Il faut parler, agir avec précaution,
Prévenir tout obstacle, et disposer mon frère :
Car c'est lui que je crains.

DONA BÉATRIX.

Il nous seroit contraire ?

D. FERNAND.

Peut-être. Je connois sa façon de penser.

DONA BÉATRIX.

Il nous secondera, loin de nous traverser,
J'en réponds. Pour Clarice, elle est sous ma tutelle ;
Elle doit m'obéir : je réponds aussi d'elle.

DONA CLARICE, à D. Fernand.

Où me conduisez-vous ?

D. FERNAND.

Au comble des grandeurs :
Le sort va sur nous tous épuiser ses faveurs.
N'allez pas vous piquer d'une vaine prudence.

DONA BÉATRIX.

Quoi ! vous la soupçonnez de cette extravagance ?

D. FERNAND.

Quand la fortune s'offre, on doit en profiter,
Et, tant qu'elle nous porte, il faut toujours monter.

DONA BÉATRIX, avec transport.

Je vole, je m'élève, et je suis dans les nues.
(à Dona Clarice.)
Jusques au firmament nous voilà parvenues,

Mon enfant. Quel éclat ! Je sens en ce moment
Une espèce d'extase et de ravissement.
Mais animez-vous donc, et paroissez sensible
A cet essor brillant....

DONA CLARICE.

Cela m'est impossible.

DONA BÉATRIX.

Et par quelle raison ?

DONA CLARICE.

C'est que ce que j'apprends,
Ne m'émeut point du tout.

DONA BÉATRIX.

Ces airs indifférens
Vous conviennent fort bien ! Comment, le roi vous aim
Et vous....

D. FERNAND.

Parlez plus bas.

DONA BÉATRIX.

Je suis hors de moi-même.
(Parlant d'un ton encore plus élevé.)
On veut la faire reine ; et....

D. FERNAND.

L'on vous entendra ;
Oubliez ce projet.

DONA BÉATRIX.

Hé bien ! on l'oublîra.
Mais vous ne sentez pas jusqu'où va sa folie,
Ni quel est le sujet de sa mélancolie :
C'est qu'elle a dans le cœur une inclination,
Et se pique déjà de belle passion.

D. FERNAND, à Dona Clarice.

Vous, Madame ?

DONA CLARICE, à Dona Béatrix.

Ma tante, épargnez-moi, de grace.

DONA BÉATRIX.

Non, non, dans votre cœur je vois ce qui se passe.

DONA CLARICE.

Il ne s'y passe rien.

DONA BÉATRIX.

Vous dépendez de moi.

DONA CLARICE.

Oui, ma tante.

DONA BÉATRIX.

Et je veux que vous aimiez le roi....
Et non pas Don Fernand.

D. FERNAND, à Dona Béatrix.

Qui peut vous faire croire
Qu'elle m'aime ?

DONA BÉATRIX.

Eh ! Seigneur, je sais toute l'histoire.

D. FERNAND.

Par qui ?

DONA BÉATRIX.

Par elle-même ; et très-distinctement
Elle s'est plainte à moi du peu d'empressement
Que depuis quelques jours vous témoigniez pour elle,
Tandis que pour le roi vous aviez tant de zèle.
Que vous dirai-je, enfin ? Un prince, auprès de vous
Lui paroît méprisable.

D. FERNAND, à part.

O triomphe trop doux !

(à Dona Clarice.)

Me dit-on vrai, Madame ?

DONA CLARICE, à part.

Hélas !

DONA BÉATRIX.

Elle soupire ;
Et vous entendez bien ce que cela veut dire.

D. FERNAND, à part.

Je ne l'entends que trop. Que je serois heureux,
Si l'amour pouvoit seul contenter tous mes vœux !

(à Dona Clarice.)

Madame, je n'ai point la vanité de croire
Que vous veuilliez pour moi renoncer à la gloire
Où vos divins appas peuvent vous élever.
Quand l'amour le voudroit, il faudroit le braver.
Songez qu'un roi vous aime ; un roi, dont la tendresse
Auroit de quoi charmer la plus grande princesse :
Sa personne, son rang, tout vous parle pour lui.

DONA BÉATRIX.

Et moi, je parle aussi. Je prétends qu'aujourd'hui
Vous brilliez à ses yeux, et lui fassiez connoître
Qu'il est autant aimé qu'il mérite de l'être.
Venez, belle indolente. Avant de vous montrer,
Des plus riches atours je m'en vais vous parer.

(Dona Clarice, en sortant, jette un regard triste et tendre sur Don Fernand.)

SCÈNE V.

D. FERNAND, seul.

Où suis-je ? Vous m'aimez, adorable Clarice !
Mais en comblant mes vœux, vous faites mon supplice.
Je croyois aimer seul; et sur ma passion
Je donnois la victoire à mon ambition,
Et l'amour, par l'aveu qu'il me force de croire,
Veut sur l'ambition remporter la victoire;
Il le veut. Mais en vain il ose le tenter,
Et, quoiqu'il m'ait surpris, il ne peut me dompter.
Est-ce à moi de sentir et ses feux et ses flammes ?
L'amour ne doit régner que sur de foibles ames;
Et la mienne est d'un ordre et trop noble et trop grand,
Pour se soumettre aux loix d'un si lâche tyran.
O noble ambition ! tu seras la plus forte;
Et sur tous mes desirs ton intérêt l'emporte.
C'est mon plus cher objet, c'est mon unique loi,
Et toute autre foiblesse est indigne de moi.

SCÈNE VI.

D. PHILIPPE, D. FERNAND.

D. FERNAND.

Vous venez à propos. J'allois chez vous, mon frère.

D. PHILIPPE.

J'allois chez vous aussi. Car il est nécessaire
Que nous ayons ensemble un entretien secret.
Mon père vous a dit....

D. FERNAND.

Brisons sur ce sujet.
Je viens vous proposer deux projets magnifiques,
Dignes d'être admirés des plus grands politiques.
Aux postes éclatans c'est peu de parvenir,
Mon frère; le grand art est de s'y maintenir.
Comment s'y maintient-on? Par des appuis durables.
Or, j'en vois deux pour nous qui sont inébranlables,
Et dont je me tiens sûr pour peu que vous m'aidiez.
Le voulez-vous?

D. PHILIPPE.

J'attends que vous vous expliquiez!
Et si votre projet n'est point une chimère....

D. FERNAND.

Moi, chimérique? Moi?

D. PHILIPPE.

Passons, passons, mon frère.
Je me défie un peu de votre ambition.
Mais nous n'entrerons point en explication.
Venez au fait.

D. FERNAND.

J'y viens. Mais trève de sagesse.
Moins de raisonnement, et plus de hardiesse.
Nous gouvernons tous deux. Quoi que nous hasardions,
Nous pouvons tout, pourvu que nous nous entendions.

D. PHILIPPE.

Voyons.

D. FERNAND.

Vous en ferez bientôt l'expérience.
Je médite, mon frère, une double alliance.

La première, pour vous; la seconde pour moi.
Je serai le beau-frère, et vous, l'oncle du roi.
Vous paroissez surpris?

D. PHILIPPE.

Ce que je viens d'entendre,
Avouez-le vous-même, a lieu de me surprendre.
Moi, l'oncle de mon maître? Et vous, son beau-frère!

D. FERNAND.

Oui.

D. PHILIPPE.

Vous avez pu former ce projet inoui?

D. FERNAND.

Pourquoi non?

D. PHILIPPE.

Pourquoi non! La question est belle
Mon frère, savez-vous comment cela s'appelle?

D. FERNAND.

Un projet noble et grand.

D. PHILIPPE.

Un projet insensé,
Auquel un bon esprit n'auroit jamais pensé.

D. FERNAND.

Et si je vous prouvois que rien n'est plus facile?

D. PHILIPPE.

Si vous me le prouviez, vous seriez bien habile.

D. FERNAND.

Nous reviendrons à vous. Parlons de moi d'abord.
Vous savez qu'aujourd'hui le connétable est mort.

D. PHILIPPE.

Cette perte ne peut être assez déplorée

Par le roi, par l'État...

D. FERNAND.

La perte est réparée:
J'ai demandé la charge; et j'en suis revêtu.

D. PHILIPPE.

A votre âge? Bon Dieu!

D. FERNAND.

L'âge, c'est la vertu,
Le courage, et non pas le nombre des années.

D. PHILIPPE.

Mais...

D. FERNAND.

Les possessions que le roi m'a données,
Formeront désormais une principauté
Que je fais ériger en souveraineté.
Me voilà prince, enfin; et l'éclat dont je brille,
Rapprochera de moi l'infante de Castille.

D. PHILIPPE.

Elle? Connoissez-vous sa fierté, sa hauteur?

D. FERNAND.

Oui: mais l'amour peut tout, et parle en ma faveur.
Vous ne m'en croyez pas; mais croyez-en l'Infante;
Ou plutôt ce billet, qu'écrit sa confidente.

(Il lui présente une lettre.)

D. PHILIPPE lit.

« J'avois fait jusqu'ici des efforts superflus
» Pour vous prouver mon zèle extrême:
» Enfin, j'ai réussi; la princesse vous aime.
» L'orgueil combat encor; mais ne le craignez plus ».

D. FERNAND.

Vous êtes étonné? Suis-je si chimérique?
Sur ce qui vous regarde, il faut que je m'explique
A présent. Vous savez que dès le premier jour,
Votre nièce Clarice a fait bruit à la cour:
Que sa rare beauté frappe, saisit, enchante;
Que sa taille est divine, et sa voix ravissante;
Que ses yeux...

D. PHILIPPE.

Ils sont beaux; mais demeurons-en là.
Et que concluez-vous enfin de tout cela?

D. FERNAND.

Que le roi l'aime.

D. PHILIPPE.

Ensuite?

D. FERNAND.

Et qu'en un mot j'espère
La lui faire épouser.

D. PHILIPPE.

Est-ce tout?

D. FERNAND.

Oui.

D. PHILIPPE.

Mon frère,
Je réponds en trois mots; et, quoique très-concis,
Mon discours sûrement sera clair et précis.

D. FERNAND.

J'écoute.

D. PHILIPPE.

Votre idée à l'égard de l'Infante
Est plus que téméraire, elle est extravagante.

D. FERNAND.

Mon frère...

D. PHILIPPE.

Je l'ai dit, je ne m'en dédis point,
Quoi qu'il puisse arriver. Et, quant au second point,
Ma réponse sera pour le moins aussi nette.
Un roi ne doit jamais épouser sa sujette,
De quelque illustre sang qu'elle puisse sortir.
L'intérêt de l'État n'y sauroit consentir.
Comme cet intérêt m'est plus cher que ma vie,
Je souffrirai plutôt qu'elle me soit ravie
Que de porter mon prince à se déshonorer.

D. FERNAND.

Quoi donc! Contre vous-même ainsi vous déclarer!
Clarice est votre nièce.

D. PHILIPPE.

Et fût-elle ma fille,
Dois-je sacrifier mon maître à ma famille?
Non, il n'en sera rien. Vous me pressez en vain,
Et je veux prévenir ce funeste dessein.
D'ailleurs, vous qui croyez être un grand politique,
Nous immolerez-vous à la haine publique?
Car vous risquez ici plus que vous ne pensez;
Et nous sommes perdus, si vous réussissez.

D. FERNAND.

Quelle indigne frayeur! Un mot va vous confondre.
Je suivrai mes desseins, et j'ose vous répondre
Qu'ils auront le succès que je m'en suis promis,
Dussions-nous, vous et moi, devenir ennemis.

Qu'un héroïsme vain cesse de vous séduire.
Vous êtes mon ouvrage, et je puis le détruire.
Adieu, songez-y bien.

SCÈNE VII.

D. PHILIPPE, seul.

Tu crois m'intimider;
Mais, pour te traverser, je vais tout hasarder.
Je veux rendre à l'État cet important service,
En dépit...

SCÈNE VIII.

D. PHILIPPE, D. LOUIS.

D. PHILIPPE.

Ah! Seigneur, une étoile propice
Vous amène vers moi. Vous ne pouviez jamais
Me trouver plus d'ardeur à conclure la paix.
Pour la mieux cimenter, et couronner l'ouvrage,
Je reviens au projet du double mariage,
Si le roi d'Arragon y pense absolument.

D. LOUIS.

Oui. Mon instruction m'ordonne expressément
De demander pour lui l'Infante de Castille.
Pour la sœur de mon maître, elle a chargé ma fille
De tous ses intérêts. L'Infante d'Arragon
Lui donne plein pouvoir de traiter en son nom;
Pouvoir autorisé, confirmé par son frère.

D. PHILIPPE.

Par quel motif?

D. LOUIS.

Il sait qu'elle a l'ame trop fière,
Le cœur trop délicat, pour accepter un roi,
A qui l'intérêt seul engageroit sa foi;
Et que, pour l'épouser, il faudra qu'elle l'aime.
C'est ma fille, Seigneur, comme une autre elle-même,
Qui seule a le pouvoir de la déterminer
A refuser sa main, ou bien à la donner.
N'en soyez point surpris. De notre aimable Infante
Ma fille fut toujours l'unique confidente,
La plus intime amie; ainsi sa volonté
Va nous faire signer ou rompre le traité.

D. PHILIPPE.

Une telle puissance est rare et merveilleuse,
Et rend mon entreprise incertaine, épineuse.

D. LOUIS.

Moi, j'ose en espérer un très-heureux effet.
Ma fille vous attend dans votre cabinet
Pour traiter avec vous; mais ne veut rien conclure
Sur le roi votre maître, avant que d'être sûre
Qu'il ressemble au portrait qu'on en fait en tous lieux.

D. PHILIPPE.

C'est un prince accompli. Ses augustes aïeux
N'ont rien fait de si grand, qu'il n'efface ou n'égale.

D. LOUIS.

Je le sais. Mais, Seigneur, on craint qu'une rivale
N'ait déjà prévenu son inclination.
Nous connoissons l'Infante. Elle a l'ambition

De plaire uniquement à l'époux qu'on lui donne,
Et souhaite son cœur bien plus que sa couronne.

D. PHILIPPE.

Elle aura l'un et l'autre; et je les lui promets.
Entrons pour disputer nos divers intérêts :
Et de mon cabinet nous irons chez mon maître,
Afin que votre fille ait le temps de connoître
Qu'il est digne des vœux de la sœur d'un grand roi
Et que tout l'univers doit penser comme moi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'INFANTE D'ARRAGON, D. LOUIS.

D. LOUIS.

Pourquoi si brusquement rompre la conférence,
Madame? où fuyez-vous?

L'INFANTE.

Seigneur, la déférence,
Le respect que pour moi vous faites éclater,
Trahit notre secret; et je dois éviter
Un ministre éclairé, prêt à me reconnoître.

D. LOUIS.

Hé! qu'importe? Le roi, votre frère et mon maître,
Madame, m'a permis de lui tout déclarer,
Si dans nos intérêts je pouvois l'attirer.
Je viens de me convaincre, et vous voyez vous-même
Qu'il veut les embrasser avec un zèle extrême;
Et je puis maintenant, avec juste raison,
Lui découvrir en vous l'Infante d'Arragon.

L'INFANTE.

Me déclarer sitôt à la cour de Castille?

D. LOUIS.

Pour tout autre que lui, soyez encor ma fille.

Don Philippe est discret, et sa rare vertu...

L'INFANTE.

Cruelle politique! A quoi m'engages-tu?
Où m'as-tu fait venir?

D. LOUIS.

Dans nos tristes alarmes
Notre unique ressource est celle de vos charmes,
Ils feront plus pour nous que mes efforts pressans.
Mon maître s'est flatté qu'ils seroient tout-puissans,
Et qu'un jeune monarque y devenant sensible,
Sur l'accord proposé seroit moins inflexible.
C'est moi qui suggérai ce projet hasardé:
Le besoin l'exigeoit, il a persuadé.
Ne nous condamnez point; par un sort trop funeste,
Votre secours, Princesse, est le seul qui nous reste.
Si vous nous en privez, votre frère périt.
Faites agir pour lui tant d'attraits, tant d'esprit,
Dont le ciel bienfaisant orna votre naissance.
Quelquefois le péril fait taire la prudence.

L'INFANTE.

Je ne le vois que trop. Mais il faut, tôt ou tard,
Qu'on sache qui je suis, et je cours le hasard
De me voir en ces lieux injustement blâmée.

D. LOUIS.

De ce scrupule vain cessez d'être alarmée.
Nous prendrons tout sur nous pour vous justifier,
Quand le traité conclu pourra se publier.
Mais cachez pour un temps le besoin qui nous presse.
Si vous vous déclarez, dites toujours, Princesse,

Que vous avez risqué de venir en ces lieux
Pour connoître le roi, pour le voir de vos yeux,
Pour l'épouser par choix, et non par politique.
Ce discours spécieux tiendra de l'héroïque:
Je connois cette cour, il y réussira;
Et, loin de vous blâmer, on vous admirera.

SCÈNE II.

L'INFANTE D'ARRAGON, D. PHILIPPE, D. LOUIS.

D. PHILIPPE, à l'Infante.

Vous me fuyez en vain. Toute votre prudence
Ne sauroit me cacher votre illustre naissance.
Cent traits marqués, cet air, et si noble et si grand,
M'informent, malgré vous, de votre auguste rang.

D. LOUIS.

Oui, Seigneur, vous voyez une jeune princesse,
Pour qui le roi son frère a porté sa tendresse
Jusques à consentir, après de longs refus
Que les soupirs, les pleurs ont rendus superflus,
Qu'elle vînt avec moi, sous le nom de ma fille,
Demeurer quelques jours à la cour de Castille.
Ce mystère est nouveau, mais si bien concerté,
Que jusques à présent il n'a point éclaté.

L'INFANTE, à D. Philippe.

D'avance, vous savez le motif qui m'engage
A ce pas délicat. Par un barbare usage,
Des filles de mon rang on oblige la foi,
Sans consulter leur cœur. A cette dure loi

J'ai voulu me soustraire, en jugeant par moi-même
Si le roi votre maître est digne que je l'aime,
Craignant de m'abuser sur les rapports flatteurs
Qui nous viennent souvent par nos ambassadeurs.

D. PHILIPPE.

Ce projet me surprend, mais il est héroïque;
J'y vois de vos vertus une preuve authentique :
Et vouloir que la main soit un présent du cœur,
C'est chercher dans l'hymen le souverain bonheur.
Princesse, en m'honorant de votre confiance,
De ma discrétion faites l'expérience.
L'intérêt de l'État à mes soins confié,
Se trouve avec le vôtre étroitement lié.
J'ose vous l'avouer avec cette franchise,
Qui d'abord sembleroit ne m'être pas permise,
Mais que je crois devoir à votre illustre sang.
Je vous aiderai même à cacher votre rang,
Mais sans porter trop loin votre délicatesse,
Qui promet à mon maître une extrême tendresse...

SCÈNE III.

L'INFANTE D'ARRAGON, D. PHILIPPE, D. LOUIS, DONA BÉATRIX, JACINTE.

DONA BÉATRIX, à Jacinte.

Qu'a mes ordres, Jacinte, on fasse attention.
Vite, dépêchez-vous.

SCÈNE IV.

L'INFANTE D'ARRAGON, D. PHILIPPE, D. LOUIS, DONA BÉATRIX.

D. PHILIPPE, à Dona Béatrix.

Quelle indiscrétion?
Quoi! Ne voyez-vous pas?...

DONA BÉATRIX.

J'appelle tout le monde.
Je vais, je viens, je cours, et nul ne me seconde.
Je n'en puis plus. Mon soin met tout en mouvement,
Et vous, vous demeurez ici tranquillement.

D. PHILIPPE.

Mais devant Don Louis soyez moins turbulente.

DONA BÉATRIX, à D. Louis.

Ah! pardonnez, Seigneur; une affaire importante
M'occupe tellement, que je ne pensois pas....
(à l'Infante.)
Et vous aussi, Madame, excusez l'embarras....

L'INFANTE.

Ah! Madame....

DONA BÉATRIX.

En courant, souffrez qu'on vous embrasse.

L'INFANTE.

Vous me faites honneur.

DONA BÉATRIX, à D. Philippe.

Vous êtes tout de glace,
Quand il faut...

D. PHILIPPE.

Eh! cessez...

DONA BÉATRIX, à l'Infante.

Demain j'irai vous voir,
Et je veux avec vous causer jusques au soir.
Je ne puis maintenant vous dire une parole;
Je suis dans une joie!... Oh! j'en deviendrai folle.

D. PHILIPPE, à Dona Béatrix.

Mais quel est le sujet de ce bruyant transport?

DONA BÉATRIX.

Vous ne le savez pas?

D. PHILIPPE.

Moi? non.

DONA BÉATRIX.

Vous avez tort;
C'est vous qui, sûrement, auriez dû me l'apprendre.
Voulez-vous que le roi vienne ici nous surprendre,
Sans être préparés à le recevoir?

D. PHILIPPE.

Quoi?
Que nous dites-vous?

DONA BÉATRIX.

Mais je vous dis que le roi
Va venir à l'instant, et qu'il nous l'a fait dire.

D. PHILIPPE, à part.

Qu'entends-je? Juste ciel!

D. LOUIS.

Seigneur, je me retire.
(à l'Infante.)
Ma fille, venez-vous?

L'INFANTE.

Moi? Non : je vais rester.

DONA BÉATRIX, à l'Infante.

Oui, oui, restez ici, je vais vous présenter.

D. PHILIPPE, à part.

Autre imprudence. Il vient, sans doute, pour ma nièce:
Tout va se découvrir aux yeux de la princesse.
(à l'Infante.)
M'en croirez-vous, Madame? Il n'est pas encor temps
Que vous voyiez le roi; différez....

L'INFANTE.

Non : j'attends
Qu'il paroisse en ce lieu.

D. PHILIPPE.

Mais je crains...

L'INFANTE.

Hé! de grace,
Souffrez, sans différer, que je me satisfasse.
L'instant est favorable, et j'en dois profiter.

D. PHILIPPE.

Puisque vous le voulez, je n'ose y résister.
Pour recevoir mon maître, il faut que je vous quitte,
(à part.)
Et mon devoir m'y force. O fatale visite!

SCÈNE V.

L'INFANTE D'ARRAGON, DONA BÉATRIX.

DONA BÉATRIX.

Vous allez voir un prince accompli de tout point;
Et pour moi, j'avoûrai que je ne le vois point
Sans quelque émotion. Sa figure est charmante;
Il a dans le regard une langueur touchante,
Qui frappe, qui saisit, et qui va jusqu'au cœur.
Celle qu'il fera reine, aura bien du bonheur.

L'INFANTE.

En sa faveur, peut-être, êtes-vous prévenue?

DONA BÉATRIX.

Vous le serez de même à la première vue.

L'INFANTE.

Sa visite chez vous ne doit plus m'étonner.
Il vous cherche, sans doute!

DONA BÉATRIX.

On en va raisonner,
Comme vous jugez bien; et, sans m'en faire accroire,
J'aurois quelque raison de m'en donner la gloire.
Mais, non, de cet honneur je ne suis point l'objet;
Et le roi vient ici pour un autre sujet.

L'INFANTE.

Pourriez-vous me le dire?

DONA BÉATRIX.

Ah! je suis trop discrète.
Si vous me promettiez pourtant d'être secrète....

L'INFANTE.

Oui.

DONA BÉATRIX.

Je n'aime rien tant que la discrétion ;
Elle est essentielle en cette occasion.
Vous saurez donc.... Mais, non, j'ai juré de me taire.
L'affaire est délicate, et c'est un grand mystère.

L'INFANTE.

Si vous avez juré, je me garderai bien....

DONA BÉATRIX.

Mais je crois qu'avec vous je ne risquerai rien ;
Vous m'inspirez d'abord un fonds de confiance....
Au moins promettez-moi de garder le silence.

L'INFANTE.

Quoi ! vous vous défiez ?....

DONA BÉATRIX.

Non ; je puis vous parler,
Et m'ouvrir avec vous, sans rien dissimuler.
(à demi-bas, et confidemment.)
Le roi ne vient ici que pour y voir ma nièce,
Dont il est amoureux.

L'INFANTE, vivement.

Il auroit la foiblesse
De s'abaisser au point ?...

DONA BÉATRIX.

S'abaisser, dites-vous ?
Le roi peut, sans rougir, devenir son époux :
Elle est d'un sang....

L'INFANTE, à part.

Qu'entends-je ? Elle me désespère.

DONA BÉATRIX.

Quoi donc ? Ce que je dis, vous met-il en colère ?

L'INFANTE, prenant un air tranquille.

Non ; mais je ne crois pas que le roi....

DONA BÉATRIX.

Pourquoi non ?

L'INFANTE.

Quand nous lui proposons l'Infante d'Arragon,
Y pensez-vous?...

DONA BÉATRIX.

Fort bien. Ma nièce est si charmante,
Qu'elle peut aisément faire oublier l'Infante.

L'INFANTE.

J'espère que l'effet vous désabusera :
Et l'Infante est d'un rang...

DONA BÉATRIX.

Tout ce qu'il vous plaira.
L'Infante, je l'avoue, est d'un rang respectable,
Elle est sœur d'un grand roi ; mais Clarice est aimable.
Ah, le beau titre !

L'INFANTE.

On peut en produire un pareil.

DONA BÉATRIX.

J'en doute.

L'INFANTE.

Oseroit-on vous donner un conseil?
Cette princesse, un jour, peut être votre reine;
Ne vous exposez pas à mériter sa haine.

DONA BÉATRIX.

Je crains peu... Mais on vient ; sans doute, c'est le roi.

L'INFANTE, à part.

Dans quel trouble je suis !

DONA BÉATRIX, à l'Infante.

Tenez-vous près de moi.

SCÈNE VI.

LE ROI, L'INFANTE D'ARRAGON, D. PHILIPPE, DONA BÉATRIX.

LE ROI, à D. Philippe.

Cessez d'être surpris d'une telle visite.
Je sais, quand il le faut, honorer le mérite :
Il est toujours présent à mon attention,
Et le vôtre exigeoit cette distinction.

D. PHILIPPE.

Sire, tant de bonté ne sert qu'à me confondre :
Et mon silence seul...

DONA BÉATRIX, bas, à D. Philippe.

Je m'en vais lui répondre,
Car les termes, Seigneur, ne me manquent jamais.
(au roi.)
Sire, si Don Philippe...

D. PHILIPPE, bas, à Dona Béatrix.

Eh quoi! vous osez...

DONA BÉATRIX, bas, à D. Philippe.

Paix;
Laissez-moi parler.

D. PHILIPPE, à part.

Ciel!

DONA BÉATRIX, au roi.

Si c'est par son silence,
Sire, qu'il vous répond, c'est que son éloquence,
Trop foible et trop modeste en cette occasion,
Quand il faudroit briller, manque d'expression.
J'oserai donc pour lui....

(Pendant la harangue de Dona Béatrix, D. Philippe fait ce qu'il peut par signes, et en la tirant pour la faire taire; et, plus il paroît impatient, plus elle élève sa voix.)

D. PHILIPPE, à part.

Je souffre le martyre.

LE ROI.

Moi-même, je me dis ce que vous voulez dire,
Madame; et je suis sûr de tous ses sentimens:
Ainsi dispensez-vous de tant de complimens.

DONA BÉATRIX.

Malgré moi je me tais, puisque l'on me l'ordonne;
Mais j'ai peine...

LE ROI, apercevant l'Infante.

Quelle est cette jeune personne?

DONA BÉATRIX, vivement.

Sire, permettez-moi de vous la présenter:
Elle m'en a priée; et j'ose me flatter
Que vous l'honorerez d'un accueil favorable.

LE ROI.

Je la trouve charmante.

DONA BÉATRIX, d'un air indifférent.

Elle est assez aimable.

LE ROI, à l'Infante.

De grace, votre nom?

L'INFANTE.

Sire, l'ambassadeur
D'Arragon est mon père.

LE ROI.

A cet air de grandeur,
On reconnoît en vous une illustre naissance.

DONA BÉATRIX.

Pour moi, je n'y vois rien...

D. PHILIPPE, bas, à Dona Béatrix.

Eh! gardez le silence.

DONA BÉATRIX, bas, à D. Philippe.

Cela m'est impossible.

LE ROI, à l'Infante.

Eh quoi! jusqu'à ce jour
Avez-vous dédaigné de paroître à ma cour?

L'INFANTE.

Tant de rares beautés y charment votre vue,
Que j'avois résolu d'y rester inconnue;
Mais le desir de voir un prince si parfait,
Malgré moi m'a forcée à rompre ce projet.

LE ROI.

Vous auriez dû vous rendre un peu plus de justice.

DONA BÉATRIX, à l'Infante.

Sortons.

LE ROI, à l'Infante.

Non; demeurez.

DONA BÉATRIX, à D. Philippe.

Je vais chercher Clarice,
Et reviens avec elle.

D. PHILIPPE, à part.

Elle sort; Dieu merci.
Respirons; et voyons la fin de tout ceci.

SCÈNE VII.

ROI, L'INFANTE D'ARRAGON, D. PHILIPPE.

LE ROI.

MADAME, permettez que je vous interroge.
De votre jeune Infante on nous a fait l'éloge.
On vante son esprit, ses graces, sa beauté.
Mais ce portrait charmant, ne l'a-t-on point flatté?
Je m'en rapporte à vous.

L'INFANTE.

Je suis trop naturelle
Pour vous rien déguiser. Elle passe pour belle;
Du moins les courtisans nous l'assurent ainsi;
Et c'est leur sentiment que je rapporte ici.
Pour moi, je n'en dis rien, de crainte d'en trop dire.

LE ROI.

Non; la vérité simple est ce que je desire.
Déclarez librement ce que vous en pensez.

L'INFANTE.

Je crois sur son sujet en avoir dit assez.
J'ajouterai pourtant, par pure obéissance,
Qu'elle paroît en tout digne de sa naissance;
Mais que si par la paix on l'unit avec vous,
Elle veut posséder le cœur de son époux;

Et que le seul bonheur de s'en voir souveraine,
Peut lui faire goûter le bonheur d'être reine.

LE ROI.

Elle veut dominer; c'est-là sa passion.

L'INFANTE.

Non. Mais se faire aimer, c'est son ambition.
Elle veut tout un cœur; et le moindre partage
Feroit de son haut rang un affreux esclavage.
Du reste, à dominer elle n'a nul penchant.
Elle ne connoît point de plaisir si touchant,
Que les tendres douceurs d'une amour mutuelle:
Tous les autres plaisirs ne le sont point pour elle.
Voilà ses sentimens: et dans cet entretien,
En vous ouvrant mon cœur, je vous ouvre le sien.

LE ROI.

Je vois qu'en sa faveur votre zèle est extrême.
La connoissez-vous bien?

L'INFANTE.

Aussi-bien que moi-même.

LE ROI.

C'est tout dire en deux mots. Mais, Madame, entre nous,
A-t-elle autant d'esprit, et de charmes que vous?

L'INFANTE.

Par cette question vous me rendez confuse.
Sur son propre sujet bien souvent on s'abuse...
Mais je crois...

LE ROI.

Poursuivez.

L'INFANTE.

(Vous verrez si j'ai tort)

Que ses traits et les miens ont beaucoup de rapport.

LE ROI.

Vous la louez beaucoup. Mais j'aperçois Clarice.

SCÈNE VIII.

LE ROI, L'INFANTE D'ARRAGON, D. PHILIPPE, DONA BÉATRIX, DONA CLARICE.

D. PHILIPPE, à Dona Béatrix.

C'est vous encor?

DONA BÉATRIX.

Moi-même. On va rendre justice
A ma nièce.

D. PHILIPPE, à Dona Béatrix et à Dona Clarice.

Rentrez.

L'INFANTE, apercevant Clarice.

O ciel! qu'elle a d'appas!

DONA BÉATRIX, s'échappant des mains de D. Philippe.

Sire, vous voulez bien...

D. PHILIPPE, voulant la retenir.

Vous ne rentrerez pas?

DONA BÉATRIX.

(à Clarice.)

Non, vraiment. Avancez.

DONA CLARICE.

Je n'oserois, ma tante.

LE ROI, à part.

(à l'Infante.)

Quelle aimable pudeur! Croyez-vous que l'Infante

Puisse effacer l'objet que l'on offre à mes yeux?

L'INFANTE.

Je ne sais. Mais enfin, pour en décider mieux,
Sire, considérez son auguste naissance,
Et laquelle des deux vous offre une alliance
Vraiment digne d'un roi, dont la gloire, l'honneur,
L'intérêt de l'État, doivent régler le cœur.
De si nobles motifs sollicitant pour elle,
Celle qui vous convient doit être la plus belle.
Le temps peut effacer les plus brillans attraits;
Mais la splendeur du sang ne s'efface jamais.
Je crois vous avoir dit tout ce que je puis dire,
Souffrez que je me taise, et que je me retire.

LE ROI, à l'Infante.

Puisqu'à rester ici je vous invite en vain,
Don Philippe, du moins, vous donnera la main.
(à Don Philippe.) (Quand l'Infante est éloignée.)
Conduisez-la. Son air, ses discours, tout me frappe.
Renouez l'entretien; que rien ne vous échappe.
Son dépit est trop vif; il a trop éclaté
Pour ne pas exciter ma curiosité.

D. PHILIPPE, d'un air triste.

J'obéis; mais je crains que mon zèle inutile...

LE ROI, d'un ton d'autorité.

Ne perdez point de temps.

SCÈNE IX.

LE ROI, DONA BÉATRIX, DONA CLARICE.

DONA BÉATRIX, au roi.

Sans être trop subtile,
Sire, j'ai deviné tout ce mystère-ci,
Qui par moi, sur-le-champ, vous peut être éclairci.
L'Infante d'Arragon veut être votre épouse.
Je conçois qu'elle est née inquiète et jalouse;
Et, que pour pénétrer le fond de votre cœur,
Elle envoie en ces lieux, avec l'ambassadeur,
Une jeune personne, aimable, insinuante,
Qui, de cette princesse adroite confidente,
Veut vous persuader que, presque trait pour trait,
De sa maîtresse en elle on peut voir le portrait.
Le piége est bien tendu. Déjà cet artifice
Sembloit lui réussir, quand elle a vu Clarice,
Dont les brillans attraits ont ébloui ses yeux
Et fait naître en son cœur un dépit furieux.
Sa fuite vous le prouve; et voilà le mystère.

LE ROI.

Cela peut être vrai : mais laissons cette affaire
Aux soins de votre époux; sa pénétration
Bientôt...

DONA BÉATRIX.

On est instruit de votre passion,
Et l'on veut que l'amour cède à la politique.

LE ROI.

A vaincre mon penchant, c'est en vain qu'on s'applique.

Je viens vous l'avouer; Clarice m'a charmé;
Mais je cesse d'aimer, si je ne suis aimé.
On m'offre avec la paix une illustre princesse;
Je devrois l'accepter, et vaincre ma tendresse;
Ma raison me le dit: mais que ne peut l'amour,
Quand il est animé par un tendre retour?

(à Clarice.)

S'il vous parle pour moi, permettez qu'il s'explique.
Et je n'écoute plus raison ni politique.
L'intérêt de l'État va devenir le sien;
Et sûr de votre cœur, j'écouterai le mien.

(Dona Clarice baisse les yeux et soupire.)

DONA BÉATRIX, à Dona Clarice.

Répondez donc au roi.

DONA CLARICE, à part.

Quel horrible supplice!
Dans quel trouble je suis!

LE ROI.

Rassurez-vous, Clarice;
Ouvrez-moi votre cœur: c'est tout ce que je veux:
Dût-il se refuser à mes plus tendres vœux:
Qu'il se déclare, enfin. Puis-je espérer?...

DONA CLARICE.

Ah! Sire,
Quand je vous aimerois, devrois-je vous le dire?

DONA BÉATRIX.

Oui, je vous le permets.

LE ROI.

Cette aimable pudeur,
Ce charmant embarras redouble mon ardeur.

Plus vous lui résistez, et plus elle est pressante.
Parlez.

DONA CLARICE.

Qu'exigez-vous d'une jeune innocente
Qui ne se connoît pas? Vous m'aimez, dites-vous:
C'est un honneur pour moi bien flatteur et bien doux!
J'en suis reconnoissante autant qu'on le peut être;
Mais enfin...

LE ROI.

Achevez.

DONA CLARICE.

Je n'ose aimer mon maître;
Je le respecte trop, et ma timidité
Craint de lever les yeux sur votre majesté.

LE ROI.

Ayez moins de respect, et soyez plus sensible.

DONA CLARICE.

Hélas! je le voudrois: j'y fais tout mon possible.

LE ROI.

Oubliez votre roi; songez à votre amant.

DONA CLARICE.

Je n'y songe que trop.

LE ROI.

Ah! quel aveu charmant!
Répétez-le cent fois.

DONA CLARICE.

Que ne suis-je princesse?
Il m'aimeroit.

LE ROI.

Hé quoi! L'excès de ma tendresse

Peut-il mieux éclater? Je vous offre ma foi.

DONA CLARICE.

Vous vous abaissez trop, en vous donnant à moi.

LE ROI.

Je veux faire à l'amour ce tendre sacrifice.

DONA CLARICE.

Sire, j'en suis indigne; et je me rends justice.

LE ROI.

Quand l'univers entier reconnoîtroit mes loix,
Je ne rougirois pas de faire un si beau choix.
D'un respect importun soyez moins obsédée;
Concevez de vous-même une plus haute idée;
Livrez-vous sans réserve aux tendres sentimens;
Et songez que l'amour égale les amans.

DONA CLARICE.

Un cœur ambitieux ne pense pas de même :
C'est son intérêt seul qu'il recherche et qu'il aime.

LE ROI.

Ma seule ambition est d'être aimé de vous.

DONA CLARICE.

Que ce langage est tendre! Et qu'il me seroit doux,
Si, selon mes desirs, il partoit!... Je m'égare...
Malgré moi ma foiblesse à vos yeux se déclare.

LE ROI, avec transport.

Votre foiblesse! O ciel! Hé quoi! Selon mes vœux
Votre cœur s'attendrit, et je vais être heureux?

SCÈNE X.

LE ROI, D. FERNAND, DONA CLARICE, DONA BÉATRIX.

LE ROI, à Don Fernand, qui paroît au fond du théâtre.

Approchez, Don Fernand. Tout parle pour Clarice:
Elle m'aime, et bientôt je lui rendrai justice.
Espérez tout de moi, pour m'avoir excité
A tout sacrifier à sa rare beauté.
Pour régner avec moi, le ciel me la désigne.
Son unique défaut est de s'en croire indigne:
Je vous charge du soin de la désabuser.
(à Dona Clarice.)
Je vous laisse un instant, et vais tout disposer
Pour hâter le projet que mon amour m'inspire,
Et rompre tout obstacle au bonheur où j'aspire.

SCÈNE XI.

D. FERNAND, DONA CLARICE, DONA BÉATRIX.

DONA BÉATRIX.

Je vais suivre le roi, pour le mieux confirmer
Dans le flatteur espoir qui vient de le charmer.
Seigneur, suivez votre ordre; et, par votre sagesse,
Au trône qui l'attend, faites monter ma nièce.

SCÈNE XII.

D. FERNAND, DONA CLARICE.

D. FERNAND.

Vous aimez donc le roi ? Vous l'en avez flatté ;
Je vois que cet aveu ne vous a pas coûté.

DONA CLARICE.

Moi, je l'aime ? Ah ! c'est lui qui s'obstine à le croire :
Il ne veut pas m'entendre.

D. FERNAND.

Avouez que la gloire
De charmer un grand roi flatte bien votre cœur,
Et qu'un amant tient peu contre un pareil honneur ?

DONA CLARICE.

Je respecte le roi. Mais dire que je l'aime,
Il n'est rien de plus faux. S'il s'est trompé lui-même,
Est-ce ma faute, à moi ? Je le détromperai.

D. FERNAND.

Ah ! vous me perdriez.

DONA CLARICE.

Oui, je vous convaincrai
Que je ne suis point vaine, et point ambitieuse ;
Et que, sans être à vous, je ne puis être heureuse.
Vous verrez si le trône a de quoi me tenter.

D. FERNAND, à part.

O ciel ! qu'ai-je entendu ? J'ai peine à résister
Au charme décevant d'un si doux sacrifice,
Et mon ambition met mon cœur au supplice.

(haut.)

Clarice, au nom du ciel, modérez ce transport;
Et, pour nous rendre heureux, faites-vous un effort.

DONA CLARICE.

Que je suis malheureuse !

D. FERNAND.

Y pensez-vous, Clarice ?
De la félicité vous faites un supplice ?
Pour voir et pour sentir quel est votre bonheur
Consultez votre esprit, et non pas votre cœur.
Quel bonheur est égal à celui d'une reine !
Est-il rien de si beau que d'être souveraine ?
Quel brillant ! Quel éclat ! Quels honneurs ! Quels respects !
Les plus grands de l'État sont vos humbles sujets.
Un seul de vos regards est tout ce qu'on desire.
Daignez-vous dire un mot : aussitôt on admire.
Tout s'empresse pour vous, et prévient vos desirs.
Sans cesse vous volez de plaisirs en plaisirs;
Ils renaissent en foule avec de nouveaux charmes.
On écarte de vous les soucis, les alarmes,
L'embarras de penser, pour n'offrir à vos yeux
Que des objets rians, amusans, gracieux.
Loin d'essuyer jamais un discours trop sincère,
Jamais on ne vous dit que ce qui peut vous plaire.
Pour consulter vos goûts, ou vos aversions,
Chacun vous asservit toutes ses passions.
Du souple courtisan l'ame vous est soumise.
Méprisez-vous quelqu'un : d'abord il le méprise.
En aimez-vous un autre : il l'adore aussitôt.
Tout est, à votre gré, perfection, défaut,

Vice, ou vertu. Les mœurs, les façons, le langage,
Tout se règle sur vous, et tout vous rend hommage :
Et si quelque bonheur approche du divin,
C'est le charme éclatant du pouvoir souverain.

DONA CLARICE.

Tout cela vous ravit, et j'y suis insensible.
Vous m'étalez en vain...

D. FERNAND.

O ciel! Est-il possible ?
Pour jouir un seul jour de cet auguste rang,
Je sacrifierois tout, je donnerois mon sang.

DONA CLARICE.

Ingrat! si vous m'aimiez...

D. FERNAND.

Qui ? moi, si je vous aime ?
Ah! rien n'est comparable à mon amour extrême.
Ai-je pu résister à mes transports jaloux,
Quand j'ai cru que mon maître étoit aimé de vous?
Non, jamais à mes yeux vous ne fûtes si belle
Qu'au moment que j'ai cru vous trouver infidelle.
Vous seule avez trouvé le chemin de mon cœur;
Je ne puis qu'avec vous goûter un vrai bonheur.
Mais enfin ma raison veut être la plus forte,
Et sur tout mon amour votre intérêt l'emporte.

DONA CLARICE.

C'est le vôtre plutôt; c'est votre ambition.
Votre cœur ne connoît que cette passion.
Vous m'en donnez, ingrat! une preuve éclatante.
Que je me veux de mal! Que ne suis-je inconstante?

Que j'aurois de plaisir à me venger de vous!

D. FERNAND.

Hé! pourquoi m'accabler d'un injuste courroux?
Vous connoîtrez bientôt le prix d'une couronne.
En renonçant à vous, c'est moi qui vous la donne.
Vous ne l'oublîrez point, j'ose encor m'en flatter.

DONA CLARICE.

Je ne m'en souviendrai que pour vous détester.

D. FERNAND.

D'un funeste penchant, triomphons l'un et l'autre;
Dérobons à l'amour et mon cœur et le vôtre.
On se lasse à la fin de goûter ses douceurs;
Mais plus de la fortune on reçoit de faveurs,
Et plus de leur éclat une ame est enchantée.
De mon ambition cessez d'être irritée;
Je n'en ai que pour vous.

DONA CLARICE, d'un ton de colère.

Hé bien! je vous croirai.
Vous pouvez dire au roi que je l'épouserai,
Que je l'aime... Attendez, ne dites rien encore;
Peut-être je me trompe. Il jure qu'il m'adore;
Il est jeune, charmant; il est roi : mais mon cœur...
N'importe; en l'épousant je fais votre bonheur,
Du moins vous le croyez; cela doit me suffire.
Allez donc l'assurer... Juste ciel! Quel martyre!
Ma bouche veut parler, et mon cœur la retient.
Vainement contre vous le dépit me prévient;
Dès que je vous regarde... Ah! c'est trop de foiblesse.
Vous ne méritez pas cet excès de tendresse;

Et puisque votre cœur m'a pu manquer de foi,
Je lui laisse le droit de disposer de moi.

(Elle sort.)

D. FERNAND.

Non, je n'accepte point un pouvoir si funeste;
Le dépit me le donne, et le cœur le déteste.
Vous me fuyez en vain. O ciel! fais qu'en ce jour
L'intérêt, la raison, triomphent de l'amour.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'INFANTE D'ARRAGON, D. LOUIS.

D. LOUIS.

Don Philippe, Madame, est chez la sœur du roi ;
Calmez-vous. Attendons-le, et différez....

L'INFANTE.

Qui ? moi,
Je pourrois retenir mon dépit, ma colère ?
Moi, rester en Castille ? Ah ! si le roi mon frère,
Lui-même, étoit témoin des affronts qu'on m'y fait....

D. LOUIS.

De son juste courroux il suspendroit l'effet.
Dans cet instant critique imitez sa prudence.
Vous sauvez son Etat.

L'INFANTE.

Ah ! mon obéissance
N'a déjà que trop fait. Que peut-elle de plus ?
Pour appuyer vos soins, les miens sont superflus.
Ma gloire souffre trop à la cour de Castille,
Je veux partir.

D. LOUIS.

Songez que, passant pour ma fille,

Vous n'exposerez point l'honneur de votre sang.

L'INFANTE.

Mais ma rivale, enfin....

D. LOUIS.

Elle n'est point d'un rang
Qui vous doive alarmer ; et les soins du ministre
Triompheront enfin de l'obstacle sinistre
Qu'une indigne rivale oppose à nos efforts.
Un roi ne se rend pas à ses premiers transports :
La gloire a sur son cœur un empire suprême,
Et saura....

SCÈNE II.

L'INFANTE D'ARRAGON, D. PHILIPPE, D. LOUIS.

D. PHILIPPE.

Nous voici dans un péril extrême,
Et pour Clarice enfin le roi s'est déclaré :
Princesse, toutefois rien n'est désespéré.
La raison, mon crédit, la gloire de mon maître,
Vont combattre pour vous, triompheront peut-être.
J'aurai d'autres secours dont je ne parle pas ;
Mais je compte encor plus sur vos divins appas :
Ils ont frappé le roi, qui lui-même l'avoue.
Depuis qu'il vous a vue, à toute heure il vous loue :
Dès qu'il vous connoîtra, je ne saurois douter
Qu'il n'échappe du piége où l'on veut l'arrêter.
(à D. Louis.)
Mais avant qu'à ses yeux l'Infante se déclare,

C'est un événement qu'il faut que je prépare.
Seigneur, consentez-vous au projet du traité,
Sur le pied que tantôt nous l'avons arrêté?
De ce que j'entreprends c'est le préliminaire.
Armé de ce traité, je puis vaincre mon frère.
Sans les conditions que j'exige de vous,
La guerre est infaillible; il l'emporte sur nous.

D. LOUIS.

Je puis les accorder, si la double alliance
Entre les deux Etats remet la confiance:
Assuré de ce point, je signe aveuglément.

D. PHILIPPE.

Je suis content. Le roi viendra dans un moment:
Il n'est pas encor temps que vous parliez, Princesse;
Je vous avertirai dans l'instant.

L'INFANTE.

Je vous laisse,
Et vais chez Don Louis attendre vos avis,
Qui seront, de ma part, exactement suivis.

SCÈNE III.

D. PHILIPPE, seul.

Quoi qu'il puisse arriver, suivons notre entreprise:
Je cours mille dangers, mais mon cœur les méprise.
On veut perdre mon maître, et je dois le sauver.
A la ville, à la cour, tout va se soulever.
On murmure déjà. Mon épouse imprudente
Fait éclater partout une joie insolente.

Je vois avec douleur son orgueil indiscret,
Quoiqu'il paroisse agir pour hâter mon projet.
Plus elle éclatera ; plus d'obstacles vont naître :
Mais au fond je rougis.... Ah ! je la vois paroître.

SCÈNE IV.

D. PHILIPPE, DONA BÉATRIX.

DONA BÉATRIX.

Je vous trouve à propos ; je vous cherchois.

D. PHILIPPE.

Qui ? moi ?

DONA BÉATRIX.

Oui. Faites compliment à la tante du roi.

D. PHILIPPE, lui faisant une profonde révérence.

Ah ! Madame....

DONA BÉATRIX.

Bon Dieu ! vous voilà bien tranquille !

D. PHILIPPE.

Pourquoi non ?

DONA BÉATRIX.

Songez-vous que la cour et la ville
Viendront bientôt ici vous faire compliment ?

D. PHILIPPE, en souriant.

Vous avez donc parlé ?

DONA BÉATRIX.

Non pas ouvertement.
Mais à plusieurs amis j'ai fait la confidence
Du sujet de ma joie ; et j'ai grande espérance

De voir bientôt l'Envie en mourir de dépit.
N'ai-je pas bien fait ?

D. PHILIPPE.

Oui. Le jugement, l'esprit,
Brillent également dans tout ce que vous faites ;
Et je suis pénétré de la joie où vous êtes.

DONA BÉATRIX.

Vous plaisantez, je pense ?

D. PHILIPPE.

Ah, mon Dieu ! point du tout.

DONA BÉATRIX.

Mais, plaisantez, ou non, je suis venue à bout
De me voir, dans l'Etat, la troisième personne ;
Le roi, la reine, et moi. Si près de la couronne,
Je vais avoir un titre à qui tout doit respect,
Et vous tout le premier.

D. PHILIPPE.

Je suis trop circonspect
Pour disputer vos droits.

DONA BÉATRIX.

La reine étant ma nièce,
Vous jugez aisément que me voilà princesse.

D. PHILIPPE.

C'est ce que je pensois ; et vous n'avez pas tort.

DONA BÉATRIX.

Pour la première fois nous voilà donc d'accord.

D. PHILIPPE, à part.

Sa folle vanité lui tourne la cervelle,
Et me sert malgré moi. L'occasion est belle,

Il faut en profiter.

DONA BÉATRIX.

Pourquoi tant de froideur?
Etes-vous insensible à ce nouvel honneur?

D. PHILIPPE.

Moi? j'en suis transporté.

DONA BÉATRIX.

Plus de philosophie,
J'en suis lasse à mourir: je vous le signifie.
Alions, l'air de grandeur; jouissons de nos droits.
Que je vais triompher!

D. PHILIPPE.

Ah! vraiment, je vous crois.

DONA BÉATRIX.

Ah! quel plaisir pour moi, lorsque je pourrai dire,
Le roi mon neveu!

D. PHILIPPE.

Oui.

DONA BÉATRIX.

Mon neveu! Quel empire
Je vais prendre à la cour! Sitôt qu'on me verra,
D'un air respectueux chacun se rangera:
C'est la tante du roi, dira-t-on. Place, place,
Messieurs, diront mes gens, avec un air d'audace:
Et moi, j'avancerai d'un pas majestueux,
Noble, fier, tempéré d'un souris gracieux;
Et tous les courtisans, placés à mon passage,
[illegible]pressés à me voir, me rendront leur hommage,
[illegible]el je répondrai d'une inclination
[illegible]gneuse, distraite, et de protection.

Vous verrez, vous verrez avec quelle noblesse
Je soutiendrai le titre et le rang de princesse.

D. PHILIPPE.

Oui, vous ferez merveille ; et, sans plus différer,
Je vous conseille, moi, de vous en emparer :
Aussi bien à présent l'affaire est déclarée.

DONA BÉATRIX.

Pas encor tout-à-fait.

D. PHILIPPE.

Mais elle est assurée ;
Et vous n'en doutez pas.

DONA BÉATRIX.

Oh ! non, assurément.

D. PHILIPPE.

Que n'éclatez-vous donc dès ce même moment ?

DONA BÉATRIX.

Parlez-vous tout de bon ?

D. PHILIPPE.

Tout de bon, je vous jure :
Vous ne sauriez mieux faire ; et je vous en conjure.

DONA BÉATRIX.

Vous me soulagez bien, car je n'en pouvois plus.
Mais on m'a commandé le secret là-dessus,
Et je l'ai mal gardé : Don Fernand, votre frère,
M'en a fait le reproche ; il est fort en colère.
Non, non, je me tairai.

D. PHILIPPE, à part.

Bon. La discrétion
Lui viendra par esprit de contradiction.

(haut.)

Et moi, je vous soutiens que notre politique
Est de rendre au plutôt cette affaire publique :
Par-là, nous l'assurons.

DONA BÉATRIX.

Rien de mieux raisonné.
Je vous trouve aujourd'hui l'esprit si bien tourné,
Que je me sens pour vous un retour de tendresse.
Je vais faire beau bruit.

D. PHILIPPE.

Envoyez-moi ma nièce ;
Elle est simple, innocente ; il faut la prévenir :
Tête à tête, un moment, je veux l'entretenir.

DONA BÉATRIX, d'un air majestueux.

Oui, Seigneur, près de vous je la ferai conduire :
A tenir bien son rang, prenez soin de l'instruire :
Inspirez-lui surtout une noble fierté.

D. PHILIPPE, d'un air très-respectueux.

Princesse, tout sera sagement concerté.

(Elle sort, en lui faisant une révérence fière et dédaigneuse.)

SCÈNE V.

D. PHILIPPE, seul.

Oui, l'éclat qu'elle a fait, celui qu'elle va faire,
Mieux que tous mes efforts, déconcertent mon frère ;
Et tous les bons sujets, alarmés comme moi,
Vont venir m'appuyer pour détromper le roi.
Mais Clarice paroît ; voyons si sa folie
Est au même degré.

SCÈNE VI.

D. PHILIPPE, DONA CLARICE.

D. PHILIPPE, à part.

De sa mélancolie,
De son air consterné, je ne sais qu'augurer.
(haut.)
Madame, qu'avez-vous? Venez-vous de pleurer?
Quoi! reine, ou peu s'en faut!

DONA CLARICE.

Hé! cessez, je vous prie,
D'augmenter mes malheurs par cette raillerie.

D. PHILIPPE.

Vos malheurs! Mais le roi vous a donné son cœur;
Vous allez être reine; est-ce un si grand malheur?

DONA CLARICE.

Oui, c'en est un pour moi.

D. PHILIPPE.

D'où vous vient cette idée?

DONA CLARICE.

Vous le pensez aussi, j'en suis persuadée.

D. PHILIPPE, à part.

Qu'entends-je? Est-ce raison, insensibilité?
Est-ce un cœur que l'orgueil n'a point encor gâté?
Il faut approfondir ce surprenant mystère.
(haut.)
Vous ne me dites rien! Quoi! pouvez-vous vous taire
A la veille d'un jour pour vous si glorieux?
Je ne vois point la joie éclater dans vos yeux.

Je ne vois ni fierté, ni hauteur. Quel miracle!
Aux volontés du roi craignez-vous quelque obstacle?

DONA CLARICE.

Plût au ciel!

D. PHILIPPE.

Plût au ciel! Je ne sais où j'en suis.
Pour voir dans votre cœur, je fais ce que je puis.
Mais je m'y perds. Comment! Vous tenez ce langage,
Insensible aux grandeurs à la fleur de votre âge!
Raisonnez-vous, Clarice, ou ne sentez-vous rien?

DONA CLARICE.

Oui, Seigneur, je raisonne, et je raisonne bien.

D. PHILIPPE.

Je commence à vous croire, et vous ai méconnue.
Un prodige nouveau vient s'offrir à ma vue.
Écoutez-moi, Clarice, et raisonnons tous deux.
Le trône ne peut donc satisfaire vos vœux?

DONA CLARICE.

Non.

D. PHILIPPE.

Non! Que faudroit-il pour vous rendre contente?

DONA CLARICE.

Un séjour sans éclat, une vie innocente,
Avec un tendre époux, qui, content de mon cœur,
En me donnant le sien, pût faire son bonheur.

D. PHILIPPE, à part.

Je voulois lui prêcher la raison, la sagesse;
Mais je suis le disciple, et voilà ma maîtresse.
(haut.)
Plus je vous examine, et plus je suis charmé,
Clarice; à votre égard j'étois très-alarmé;

Je croyois que l'orgueil vous rendroit indocile ;
Mais sur votre sujet me voilà bien tranquille.
(à demi-bas.)
Nous sommes seuls ici. Parlez de bonne foi.

DONA CLARICE.

Oui, je vous dirai tout.

D. PHILIPPE, plus bas.

N'aimez-vous pas le roi?

DONA CLARICE.

Hélas! non.

D. PHILIPPE.

Comment, non! Mais c'est un grand monarque,
C'est un prince accompli.

DONA CLARICE.

Que m'importe? Une marque
Que je ne l'aime pas, c'est que tous les honneurs
Que l'on me rend déjà, me font verser des pleurs.

D. PHILIPPE.

Pour un autre, du moins, vous n'êtes pas sensible?

DONA CLARICE.

Ah! que vous vous trompez!

D. PHILIPPE.

O ciel! est-il possible?
Quel est l'heureux mortel que vous lui préférez?

DONA CLARICE.

Un perfide, un ingrat.

D. PHILIPPE.

Qui? vous, vous soupirez
Pour un ingrat? Et c'est?

DONA CLARICE.

Votre frère lui-même.

D. PHILIPPE.

Mon frère! Vous l'aimez?

DONA CLARICE.

Oui, Seigneur, oui je l'aime;
Et je sacrifierois mille trônes pour lui.
Mais ce qui va bien plus vous surprendre aujourd'hui,
C'est qu'il m'adore aussi.

D. PHILIPPE.

Vous vous trompez. L'Infante
Est l'objet de ses vœux.

DONA CLARICE.

O nouvelle accablante!
Mais il ne l'aime pas. Non, il ne peut l'aimer.
Ce n'est que par son rang qu'elle a su le charmer.
Elle a trop peu d'appas pour le rendre infidèle.
Il m'a juré cent fois une amour éternelle;
Mais il me sacrifie à son ambition.

D. PHILIPPE.

Vous ne triomphez pas de cette passion?

DONA CLARICE.

En vain je l'ai tenté; rien ne peut l'en défendre.

D. PHILIPPE, à part.

Rien n'est désespéré. Ce que je viens d'apprendre,
M'est un nouveau moyen de le déconcerter.
Peut-être le moment viendra d'en profiter.
(haut.)
Ma nièce, ou je me trompe, ou vous serez heureuse.
Rentrez. Ne dites rien. Votre ame généreuse

Mérite que le roi fasse votre bonheur.

DONA CLARICE.

Qu'il garde sa couronne, et me laisse mon cœur.

SCÈNE VII.

D. PHILIPPE, seul.

Tant de perfections ne fixent point mon frère!
Tout entier occupé de sa vaine chimère,
Il en fait son idole; et mes soins jusqu'ici,
Mes raisons, mes conseils, n'ont pu... Mais le voici.
Instruit de son secret, je m'en vais le confondre,
Et le réduire au point de ne pouvoir répondre.

SCÈNE VIII.

D. PHILIPPE, D. FERNAND.

D. PHILIPPE.

Hé bien? Vous triomphez?

D. FERNAND.

Oui, je suis satisfait,
Et bientôt mes projets auront un plein effet.
Je viens vous annoncer le double mariage...
Vous ne dites plus rien!

D. PHILIPPE.

J'admire votre ouvrage,
Chef-d'œuvre de prudence et de raisonnement.
Mais voudriez-vous bien m'écouter un moment?
Si de vous la raison ne peut se faire entendre,
Des reproches du cœur pouvez-vous vous défendre?

Le domptez-vous si bien, que sur sa passion
Vous donniez la victoire à votre ambition?
Sur tous vos sentimens a-t-elle tant d'empire?

D. FERNAND.

Je ne vous entends point. Que voulez-vous me dire?

D. PHILIPPE.

Vous ne m'entendez point! Le temps est précieux;
Il faut en profiter. Je vais m'expliquer mieux,
Et vous me comprendrez. Clarice vous adore,
Et le trône, sans vous, est un don qu'elle abhorre.
Un cœur si généreux, bien loin de vous toucher,
A vos vastes desirs ne peut vous arracher?
Toutefois vous l'aimez autant qu'elle vous aime.

D. FERNAND.

Moi? D'où le savez-vous?

D. PHILIPPE.

Je le sais d'elle-même.

D. FERNAND.

Puisqu'elle vous l'a dit, je ne m'en défends plus.
Mais l'amour fait sur moi des efforts superflus;
Et, loin de lui céder une lâche victoire,
Je suis mon intérêt, et j'écoute ma gloire.
Le roi m'en récompense. Il m'accorde sa sœur;
Et j'élève Clarice au comble du bonheur.

D. PHILIPPE.

Clarice, qui vous aime épouseroit mon maître?

D. FERNAND.

Il croit en être aimé, cela suffit.

D. PHILIPPE.

Peut-être,

On le détrompera.

D. FERNAND.

Qui?

D. PHILIPPE.

Moi.

D. FERNAND.

Vous n'oseriez.

D. PHILIPPE.

Comment! je n'oserois!

D. FERNAND.

Non. Vous me perdriez;
Et ma chute seroit votre perte infaillible.

D. PHILIPPE.

A de pareils motifs je ne suis point sensible.
Je crains tout pour l'État, et ne crains rien pour moi.
Soyez-en sûr. D'ailleurs, je connois trop le roi,
Pour craindre de sa part une ombre d'injustice.
Mon unique frayeur est qu'il ne vous punisse.
Je vous aime, mon frère, et mon zèle discret
Jusqu'à l'extrémité gardera le secret.
Je vais faire parler l'intérêt, la prudence.
Si vous rendez le roi sourd à leur remontrance,
Plus de ménagement; je révélerai tout.

D. FERNAND.

Gardez-vous, croyez-moi, de me pousser à bout.

D. PHILIPPE.

Je vous l'ai déjà dit. Mon zèle est à l'épreuve
(Il montre le traité.)
Du plus terrible obstacle. En voyez-vous la preuve?

Avec l'ambassadeur j'ai conclu ce traité,
Et j'enchaîne par-là votre témérité.

D. FERNAND.

Vous l'enchaîneriez, vous? Il faut que je périsse,
Ou que dans un moment mon projet s'accomplisse.

D. PHILIPPE.

Hé bien! vous périrez, ou je périrai, moi.
Je ne vous connois plus, quand il s'agit du roi.
Le voici.

SCÈNE IX.

LE ROI, D. PHILIPPE, D. FERNAND.

LE ROI, à D. Philippe.

Votre frère a pris soin de vous dire
Ce qui m'amène ici?

D. FERNAND.

Je viens de l'en instruire.

D. PHILIPPE.

Oui, Sire, il me l'a dit: mais votre majesté
(Il présente le traité au roi.)
Peut-elle m'ordonner de rompre ce traité?
Sans répandre du sang, vous faites des conquêtes.
Tous vos peuples ravis, vont, par d'aimables fêtes,
Célébrer vos bontés, et les fruits d'une paix
Qui vous fera rentrer dans vos vrais intérêts.

LE ROI.

Je veux bien consentir que la paix soit conclue,
Mais en me réservant la puissance absolue

De ne donner ma main qu'en consultant mon cœur.
Je n'engage ni moi, ni l'Infante ma sœur.

D. PHILIPPE.

Vous refusez les nœuds que l'Arragon propose?

LE ROI.

Je n'y puis plus penser, vous en savez la cause.
Je donne à votre nièce et mon cœur et ma foi;
Ma sœur, à Don Fernand.

D. PHILIPPE.

O ciel! Est-ce mon roi
Qui me parle?

LE ROI.

Quoi donc?

D. PHILIPPE.

Ma nièce, votre épouse!
Non, non, de votre honneur mon ame est trop jalouse,
Pour vous laisser descendre à cette indignité.
L'approuver, c'est commettre une infidélité;
Et vous la conseiller, c'est une perfidie.
Une telle union ne peut être applaudie,
Que par vos ennemis secrets, ou déclarés.

D. FERNAND.

Mon frère!

D. PHILIPPE.

Téméraire! Hé quoi! vous oserez
Abuser des bontés d'un si généreux maître?
(se jetant aux pieds du roi.)
Vous, épouser sa sœur! Ah! daignez vous connoître,
Grand roi; pour un moment jetez les yeux sur vous;
Voyez quelle distance entre un monarque et nous.

Une indignation publique et légitime,
De l'univers entier va vous ravir l'estime :
De vos tendres sujets vous perdrez tous les cœurs ;
Et c'est-là, pour un roi, le plus grand des malheurs.

D. FERNAND, au roi.

Permettez qu'en deux mots...

D. PHILIPPE, au roi.

On cherche à vous surprendre.
La vérité vous parle ; un grand roi doit l'entendre.
Oui, Sire, ouvrez les yeux. L'intérêt de l'État,
Voilà la passion digne d'un potentat.
Le bonheur de son peuple est l'objet qui l'enchaîne ;
Il ne doit écouter ni l'amour, ni la haine,
Et son cœur généreux, toujours maître de soi,
D'un devoir si sacré doit s'imposer la loi.

LE ROI.

Je ne m'en cache point ; votre discours me touche.

D. PHILIPPE.

Tous vos vrais serviteurs vous parlent par ma bouche.

D. FERNAND, au roi.

Et de quoi vous sert donc le pouvoir souverain,
Si votre autorité peut reconnoître un frein ?
Qui veut vous l'imposer, vous insulte, et vous brave ;
Et, d'un prince absolu, cherche à faire un esclave.

D. PHILIPPE.

Pernicieux conseils ! Si vous vous y rendez,
Que devient votre État ?

LE ROI.

Don Fernand, répondez.
Il me frappe, il m'étonne ; et l'air dont il s'énonce...

SCÈNE X.

LE ROI, D. PHILIPPE, D. FERNAND, DONA BÉATRIX, DONA CLARICE.

LE ROI, voyant Dona Clarice.

Ah! dans ces yeux charmans je lis votre réponse.

D. PHILIPPE, à part.

Ciel!

LE ROI.

Elle est sans réplique : on n'y peut résister.
Don Philippe, voyez, dois-je vous écouter?
Non; quoiqu'à vos discours l'esprit veuille se rendre,
Le cœur, moins convaincu, ne sauroit les entendre.

D. PHILIPPE.

Si je vous disois tout, un trop juste dépit
Mettroit bientôt d'accord et le cœur et l'esprit.
Par un mot, un seul mot, je confondrois mon frère :
Mais je veux bien encor...

LE ROI.

Quel est donc ce mystère?

D. PHILIPPE.

Si Clarice le veut, elle peut l'éclaircir;
Faites parler son cœur.

DONA BÉATRIX.

Comment donc! La noircir
Dans l'esprit du roi! vous! lorsque votre tendresse
Devroit tout employer pour cacher sa foiblesse!

LE ROI.

Sa foiblesse! Ah! qu'entends-je? Et quels soupçons affreux!...

Mais chercher des défauts dans l'objet que l'on aime,
A sa félicité c'est s'opposer soi-même.

LE ROI.

Non; il faut m'expliquer ce que vous avez dit.

DONA BÉATRIX.

Sire, cela doit-il occuper votre esprit?

LE ROI.

Sans doute.

DONA BÉATRIX.

C'est un fait de si peu d'importance,
Qu'il ne mérite pas seulement qu'on y pense.

LE ROI.

Toutefois Don Philippe en parloit autrement.

DONA BÉATRIX.

Son indiscrétion me révolte.

LE ROI.

Comment?

DONA BÉATRIX.

Peut-on faire d'un rien une importante affaire?
Je suis bien plus prudente; et je saurai me taire.

LE ROI.

Mais quand je veux qu'on parle, il est bon d'obéir.

DONA BÉATRIX.

Parler sur ce sujet, ce seroit vous trahir.

LE ROI.

Non; vous savez combien Clarice m'intéresse.
On devroit, disiez-vous, me cacher sa foiblesse,
Et vous trouviez mauvais que l'on m'ouvrît les yeux,
Qu'on me désabusât; mais c'est ce que je veux.

Vous avez commencé; continuez, Madame.
Clarice ressent-elle une secrète flamme?
M'a-t-on ravi son cœur? Quelqu'un l'a-t-il surpris?

DONA BÉATRIX.

Un cœur trop innocent est aisément épris;
Mais les impressions qui peuvent le surprendre,
Ne tiennent pas long-temps: oui, lorsqu'un roi si tendre,
Si jeune, si charmant, prétend les effacer,
Il n'a qu'à dire un mot; et c'est vous abaisser
Que de craindre...

LE ROI.

Ainsi donc, vous convenez vous-même
Qu'il est quelque mortel, dont le bonheur extrême
A prévenu mes vœux?

DONA BÉATRIX.

Hé! quand cela seroit,
Sire, à votre bonheur rien ne s'opposeroit.

LE ROI.

Mais Clarice aime donc, et n'a pu s'en défendre?

DONA BÉATRIX.

Après tout, s'il est vrai qu'on ait pu la surprendre,
La gloire de se voir dans un rang éminent,
Lui doit faire bientôt oublier Don Fernand.

LE ROI.

Don Fernand! C'est pour lui que son cœur se déclare?

DONA BÉATRIX.

On a cru l'entrevoir.

LE ROI.

L'événement est rare!

DONA BÉATRIX.

Et même très-heureux. Car fût-il adoré,
D'un zèle trop parfait il se sent pénétré,
Pour profiter d'un foible à vos vœux si contraire.
Non, Sire, Don Fernand n'aspire qu'à vous plaire;
Et, pour vous le prouver, sans rien exagérer,
Je sais un incident qu'il faut vous déclarer.
Tantôt devant moi-même il a pressé ma nièce
De l'oublier pour vous, de vaincre sa foiblesse.

LE ROI.

Don Fernand sait qu'on l'aime?

DONA BÉATRIX.

Oui, Sire; en vérité,
Vous devez récompense à sa fidélité.

LE ROI, en souriant.

En effet, je ne puis assez la reconnoître;
Et ma reconnoissance à l'instant va paroître.
(à part.)
De quel mystère affreux je viens d'être informé!
Il faut que par Clarice il me soit confirmé.

SCÈNE XII.

DONA BÉATRIX, seule.

Il sort très-satisfait; et, grace à ma sagesse,
On va revoir ici le calme et l'allégresse.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. FERNAND, seul.

O CIEL! on m'a perdu, je n'en puis plus douter;
Ma disgrace est enfin sur le point d'éclater:
Je n'ai pu voir le roi. Les courtisans soupçonnent
Le péril où je suis, et déjà m'abandonnent:
Ceux même qu'aux emplois j'ai pris soin d'élever,
Évitent mon abord, ou semblent me braver.
Tandis que tout me fuit, la foule est chez mon frère,
Et je me trouve seul. Quel revers! Mais j'espère...
Eh! que puis-je espérer?

SCÈNE II.

D. FÉLIX, D. FERNAND.

D. FERNAND.

Vous me l'aviez prédit;
Je perds tous mes amis en perdant mon crédit.

D. FÉLIX.

Il n'est point de grandeur qui soit inébranlable,
Et qui mette à couvert d'un revers effroyable.
Un instant nous élève, un instant nous détruit;
Et, par l'événement, vous voilà trop instruit.

D. FERNAND.

Quoi! venez-vous vous-même augmenter ma misère?

D. FÉLIX.

Non. Votre adversité vous rend le cœur d'un père
Insensible aux malheurs qui causent vos soupirs,
Mais prompt à soulager vos cruels déplaisirs.
Le ciel vous rend à vous; acceptez un asile,
Et venez avec moi vivre heureux et tranquille.

D. FERNAND.

Ah! Seigneur, vos plaisirs ne sont pas faits pour moi;
Votre tranquillité m'inspire de l'effroi.
Moi, dans la solitude, en proie à mes pensées,
J'irois me consoler de mes grandeurs passées,
Et du comble d'honneurs où j'allois parvenir!
Quel état languissant! Peut-on le soutenir?
Non, non, dans cet état je vivrois misérable,
Et serois à moi-même un poids insupportable.
Un cœur tel que le mien déteste le repos.
Pour moi, la vie obscure est le plus grand des maux;
Et, pour m'en préserver, innocent ou coupable,
Il n'est aucun effort dont je ne sois capable.

D. FÉLIX.

Y pensez-vous, mon fils? Quel est votre dessein?

D. FERNAND.

Je veux parler au roi.

D. FÉLIX.

Vous le verriez en vain;
Votre aspect ne feroit qu'irriter sa colère.

D. FERNAND.

Voilà ce que je dois aux vertus de mon frère!

L'ingrat fait son devoir de me désespérer.

D. FÉLIX.

Ce qu'il fait contre vous doit le faire admirer :
Loin de le condamner, je l'approuve et le loue.

D. FERNAND.

Contre moi vainement votre amitié l'avoue.
Je ne veux voir le roi qu'un quart-d'heure, un instant,
Et je reprends sur lui mon premier ascendant.

D. FÉLIX.

Ne vous en flattez point, et connoissez un maître,
Que jusques à présent vous n'avez pu connoître,
Mais dont les yeux ouverts cherchent la vérité,
Et le sauvent du piége où vous l'avez jeté.
Gardez-vous, croyez-moi, d'en attendre la preuve.

D. FERNAND.

Quoi qu'il puisse arriver, j'en veux faire l'épreuve.

D. FÉLIX.

Ciel! quel aveuglement produit l'ambition!
Mon fils, que votre état me fait compassion!
Que je suis affligé de ce désordre extrême!
Ouvrez, ouvrez les yeux, et vous verrez vous-même
Que votre esprit séduit mettoit un trop haut prix
A des biens qu'un grand cœur regarde avec mépris;
Que vous idolâtrez une vaine chimère.

D. FERNAND.

Toutefois vous voyez qu'elle charme mon frère.
C'est pour en jouir seul qu'il agit contre moi.

D. FÉLIX.

Il n'agit contre vous, que pour servir son roi.

D. FERNAND.

A ses fauses vertus je ne rends point hommage:
Il croit que le malheur abattra mon courage;
Que, sans aucun combat, je vais tout lui céder :
Mais c'est dans le péril qu'il faut tout hasarder;
C'est dans l'adversité qu'un grand courage brille.
Au surplus, j'ai pour moi l'Infante de Castille;
Sur l'esprit de son frère elle a trop de pouvoir,
Pour souffrir qu'on m'opprime; et bientôt...

D. FÉLIX.

Vain espoir!
Du plus ardent dépit la princesse est frappée.
Vous feigniez de l'aimer, mais on l'a détrompée;
Elle sait que Clarice occupe votre cœur:
N'attendez de sa part que haine et que fureur.

D. FERNAND.

O fortune! ainsi donc, pour arrêter ma course,
Tu viens de m'enlever ma dernière ressource.
Que dis-je, ma dernière? Ah! j'en saurai trouver
Pour périr glorieux, ou pour me relever.

D. FÉLIX.

Ne suivez point, mon fils, un aveugle courage;
Venez, rentrez au port, et cédez à l'orage.

D. FERNAND.

Je bouleverserai plutôt tout l'univers,
Que de souffrir l'horreur d'un si cruel revers.

D. FÉLIX.

Par pitié pour vous-même, écoutez votre père.

D. FERNAND.

Non; je n'écoute plus que ma juste colère.

D. FÉLIX.

Adieu. Puisque mon cœur te sollicite en vain,
Ingrat, je t'abandonne à ton mauvais destin.

SCÈNE III.

D. FERNAND, seul.

O pouvoir! ô grandeur! seuls objets que j'envie,
Soutiendrai-je sans vous ma déplorable vie?
Quoi que vous me coûtiez, revenez à l'instant:
Périssant avec vous, je périrai content.

SCÈNE IV.

D. FERNAND, DONA BÉATRIX.

DONA BÉATRIX.

Ah Seigneur, vous voici?

D. FERNAND.

La fortune infidelle
S'écarte loin de moi; tout me fuit avec elle.
Je suis dans la disgrace, et je n'ai plus d'amis.
Votre indiscrétion m'a perdu.

DONA BÉATRIX.

Je gémis,
Je pleure, je m'agite, et suis désespérée.
Du palais des honneurs vous m'ouvriez l'entrée;
Je l'ai fermé moi-même, et pour vous, et pour moi;
Mais je m'en punirai. Je m'impose la loi
De ne plus dire un mot, et me voue au silence.

D. FERNAND.

Madame, c'est trop tard vous faire violence.
Le mal est fait.

DONA BÉATRIX, d'un ton audacieux.

Seigneur, je le réparerai.
Le roi va revenir, et je lui parlerai,
Et malgré Don Philippe : et j'ose vous promettre
Que dans votre splendeur je m'en vais vous remettre.
Oui, j'emploierai tant d'art, et d'esprit et de feu...

D. FERNAND, très-vivement.

Eh! Madame, de grace, observez votre vœu;
Pour vous, comme pour moi, vous ne pouvez mieux faire.

DONA BÉATRIX.

Notre ennemi triomphe, et je pourrai me taire?
Il ne sera pas dit qu'ayant causé le mal,
Je vous laisse essuyer un revers si fatal.
J'ai su, dans ce moment, faire une découverte,
Qui, peut-être, pourra retarder votre perte :
Écoutez, il s'agit d'un important secret.

D. FERNAND.

Quel est-il?

DONA BÉATRIX.

Je passois auprès du cabinet,
Il étoit entr'ouvert ; et, sans être aperçue,
J'ai satisfait long-temps mon oreille et ma vue.
« Votre Altesse bientôt (disoit l'ambassadeur)
» Pourra paroître ici dans toute sa splendeur.
» Oui, Princesse (a repris à l'instant Don Philipp
» Il faut vous découvrir, l'obstacle se dissipe :

» Dès qu'on vous connoîtra, vous obtiendrez la paix ;
» Je veux qu'un double hymen l'affermisse à jamais,
» Et rétablisse enfin une union sincère
» Entre le roi mon maître, et le roi votre frère. »
Il faut que Don Philippe ait perdu la raison,
Ou qu'il ait près de lui l'Infante d'Arragon.

D. FERNAND.

Ah ! vous m'ouvrez les yeux ; et cette confidente,
Fille de Don Louis, elle-même est l'Infante :
Oui, plus j'y réfléchis, et moins j'en puis douter.

DONA BÉATRIX.

Vous voyez qu'il est bon quelquefois d'écouter.
Hé bien ! que pensez-vous de cette découverte ?

D. FERNAND.

Qu'étant faite par vous, elle avance ma perte ;
Mais que, si vous pouviez renfermer ce secret,
Je pourrois réparer tout le mal qu'il m'a fait.

DONA BÉATRIX.

Est-il possible ? O ciel !

D. FERNAND.

J'en conçois l'espérance.

DONA BÉATRIX.

Pour la seconde fois je me voue au silence.
Sur cet événement faites réflexion,
Et comptez désormais sur ma discrétion.

SCÈNE V.

D. FERNAND, seul.

O ciel! quel incident! quelle heureuse ressource!
La fortune m'invite à prendre une autre course :
Et, puisque la Castille a juré mon malheur,
Il faut que l'Arragon... Voyons l'ambassadeur,
Et rompons un traité trop honteux à ce prince.
Il achète la paix au prix d'une province :
A l'Infante sa sœur allons offrir mon bras;
Je veux la mériter, ou qu'un noble trépas,
Fruit de mon désespoir, rétablisse ma gloire.
Je puis en Arragon transporter la victoire;
J'en ai de sûrs moyens.... Que dis-je, malheureux?
A quel horrible excès j'ose porter mes vœux !
De mon ambition détestable furie!
J'oserai trahir, qui? Mon maître et ma patrie!
Par ce double attentat je pourrois m'élever!
O toi, que je bravois, Amour, viens me sauver!

SCÈNE VI.

D. FERNAND, DONA CLARICE.

DONA CLARICE.

Un discours indiscret a causé votre perte;
Seigneur, l'occasion qui vient de m'être offerte,
Peut encor vous sauver. Le roi va revenir.
Je l'attends. Sans témoin il veut m'entretenir.
Peut-être il doute encor. Je crois que par moi-mên
Il cherche à pénétrer à quel point je vous aime.

D. FERNAND.

Puisqu'il veut vous revoir, j'ai lieu de le penser.
Tantôt en niant tout, je l'ai fait balancer.
Son cœur combat pour vous. Il attend, pour se vaincre,
Que de nos feux secrets il puisse se convaincre.
Mais qu'allez-vous lui dire?

DONA CLARICE.

Hélas! je n'en sais rien.
Je viens vous consulter. S'il est quelque moyen
De calmer son courroux, tâchez de m'en instruire.
Je voudrois m'en servir, et je crains de vous nuire.
Que n'ai-je assez d'esprit pour cacher mon secret?
Déjà plus d'une fois j'ai formé ce projet.

D. FERNAND.

Je ne puis me sauver que par votre artifice;
Mais, malgré vos bontés, il faut que je périsse.
On peut, vous suggérant un langage trompeur,
Y former votre esprit, et non pas votre cœur.

DONA CLARICE.

Que je suis malheureuse! Hé quoi! Jusques à feindre,
Je ne pourrai donc pas un moment me contraindre,
Et faire violence à tous mes sentimens!
Donnez-m'en les moyens; et si je vous démens....
Que faut-il dire au roi? Dictez-le-moi vous-même.

D. FERNAND.

Que vous l'aimez.

DONA CLARICE.

Qui? moi, lui jurer que je l'aime!
Ah! qu'il me coûteroit, cet aveu si trompeur!

D. FERNAND.

Laissez-moi donc périr.

DONA CLARICE.

Rassurez-vous, Seigneur.

D. FERNAND.

En vain à mes malheurs vous êtes si sensible :
Vous ne pourrez....

DONA CLARICE.

Pour vous, rien ne m'est impossible;
Et sur moi je vais faire un si puissant effort,
Que ma bouche et mon cœur ne seront plus d'accord.
Je vous perds pour jamais. Mais, Seigneur, il n'importe.
L'ardeur de vous servir doit être la plus forte.
Pour la première fois je vais dissimuler.

D. FERNAND.

Obtenez que le roi daigne encor me parler.
S'il m'entend un moment, je vais rentrer en grace :
Et si de ses soupçons il reste quelque trace,
Je saurai l'effacer; et, dès le même instant,
Je veux lui révéler un secret important.

SCÈNE VII.

DONA CLARICE, seule.

O ciel, qu'ai-je entrepris? Aurai-je l'assurance...
Moi, feindre! Moi, tromper! Je frémis quand j'y pe
Mon cœur, mon foible cœur, me le permettras-tu
Quel reproche il me fait, et qu'il est combattu!
Mais j'aperçois le roi.

SCÈNE VIII.

LE ROI, DONA CLARICE, UN GARDE.

LE ROI.

Je crois, belle Clarice,
Que vous n'userez point avec moi d'artifice;
Sûr de votre innocence, et de votre candeur,
Je sais que je vais lire au fond de votre cœur:
Ses secrets sentimens sont ce qui m'intéresse.
Tantôt je vous ai fait l'aveu de ma tendresse.
Je me suis rappelé cent fois notre entretien.
En m'ouvrant votre cœur, vous séduisiez le mien.
Et s'il faut déclarer enfin ce que je pense,
Aveuglé par l'amour, j'en ai cru l'apparence,
Et je prenois pour moi, par trop d'empressement,
Tout ce que vous disiez en faveur d'un amant.
Vous ne me trompiez pas. Je me trompois moi-même,
Et je n'impute rien qu'à ma foiblesse extrême.
Vous tremblez!

DONA CLARICE, à part.

Ma frayeur va bientôt m'accuser.
Ah! qu'un cœur innocent sait mal se déguiser?

LE ROI.

Que me répondez-vous?

DONA CLARICE.

Hélas! que vous répondre?
Sire, le seul soupçon suffit pour me confondre.

LE ROI.

Pourquoi tant de frayeur? Suis-je un cruel tyran?

Je ne veux que deux mots. Aimez-vous Don Fernand?
M'aimez-vous?

DONA CLARICE.

Quoi! mon cœur insensible à la gloire
Que vous daignez m'offrir!... Pourquoi voulez-vous croir
Qu'il ose dédaigner?...

LE ROI.

Expliquez-vous sans fard.
Vous voulez m'imposer; vous en ignorez l'art.
Quoi donc! à m'obéir rien ne peut vous contraindre?
Je vais punir celui qui vous apprend à feindre:
Ses jours m'en répondront; et dans l'instant....

DONA CLARICE.

Hélas!
Du crime de mon cœur ne le punissez pas.
Suspendez la rigueur d'un arrêt redoutable.
Si j'ai tâché de feindre, il n'en est pas coupable.

LE ROI.

Vous l'aimez?

DONA CLARICE.

Je l'adore, et vous verrez ma mort,
Si de votre courroux vous suivez le transport.

LE ROI.

Son sort dépend de vous.

DONA CLARICE, avec transport.

De moi?

LE ROI.

Oui, de vous-même.

DONA CLARICE.

Mais à quel prix?

LE ROI.

Il faut m'avouer qu'il vous aime.

DONA CLARICE.

Ah ! si je vous l'avoue, il est perdu.

LE ROI.

J'entends.
L'aveu qui vous échappe est tout ce que j'attends.
Je vois à quel excès vous êtes alarmée ;
Vous n'aimeriez pas tant, si vous n'étiez aimée.
(au Garde.)
Qu'on dise à Don Fernand que je veux lui parler.

SCÈNE IX.

LE ROI, DONA CLARICE.

LE ROI, à part.

Le traître ! avec quel front il sait dissimuler !
Mais malgré ses détours et son adresse à feindre,
Pour lire dans son cœur, je m'en vais me contraindre.
Heureux si je pouvois, en voulant l'éprouver,
Y voir les sentimens que j'y devrois trouver !
Il vient. Voyons enfin s'il poussera l'audace
Jusqu'à nier encor....

SCÈNE X.

LE ROI, D. FERNAND, DONA CLARICE.

D. FERNAND.

Me faites-vous la grace,
Malgré mes ennemis, de vouloir m'écouter,
Sire; et de ce bonheur puis-je encor me flatter ?

Je ne viens point ici vous rappeler mon zèle,
Ni les heureux succès d'un serviteur fidèle.
Mon respect me soumet à votre volonté ;
Mais, Sire, vous pouvez savoir la vérité.
Clarice est devant vous. Son cœur sans artifice
A dû faire pour moi pencher votre justice.
On ose m'accuser de vous avoir trompé :
Un si cruel soupçon doit être dissipé,
Et j'ose me flatter que celle qui m'écoute,
Sur ma sincérité ne vous laisse aucun doute.

LE ROI.

Oui ; par son témoignage, à la fin éclairci,
Je sais ses sentimens et les vôtres aussi ;
Je ne balance plus, et démêle sans peine
Tous ceux à qui je dois mon estime ou ma haine.

D. FERNAND.

Ah ! je ne dois donc plus craindre votre courroux.
C'est à mes ennemis d'en ressentir les coups ;
Et je pourrois d'un mot perdre qui m'a su nuire.

LE ROI.

Parlez : je dois savoir...

D. FERNAND.

Je vous obéis, Sire !
Je révèle à regret des complots odieux.
Vos faveurs, mes exploits m'ont fait des envieux,
Qui, moins pour vous servir, que pour ternir ma gloire
Sauvent un ennemi, que bientôt la victoire
Auroit mis dans vos fers. Ce n'est point un soupçon.
Je sais qu'on vous trahit pour le roi d'Arragon.

LE ROI.

On me trahit! Comment? Et quel est donc le traître?

D. FERNAND.

Mon silence suffit pour le faire connoître :
Mon cœur s'émeut pour lui. Daignez me dispenser
De nommer...

LE ROI.

Votre frère! Osez-vous le penser?
Don Philippe est fidèle ; et j'en ai fait l'épreuve.
Vous me trompez.

D. FERNAND.

Hé bien! puisqu'il en faut la preuve,
Je puis la donner.

LE ROI.

Vous?

D. FERNAND.

J'apprends en ce moment
Ce que je vais vous dire avec frémissement.
O ciel! dans quel péril on jette la Castille!
Celle que Don Louis fait passer pour sa fille,
Et qui même à vos yeux se produit sur ce nom,
C'est... Le croiriez-vous?

LE ROI.

Qui?

D. FERNAND.

L'Infante d'Arragon.

LE ROI.

L'Infante d'Arragon!

D. FERNAND.

Sire, c'est elle-même :

On n'en peut plus douter.

LE ROI.

Ma surprise est extrême!
Que fait-elle à ma cour?

D. FERNAND.

Avec elle en secret,
Mon frère du traité concerte le projet;
Et vous pouvez juger que la double alliance
Est le fruit dangereux de cette intelligence.
De-là, tous les efforts qu'on a faits contre moi.
Je n'ai point d'intérêt que celui de mon roi;
On le sait, mais on veut que la paix soit conclue;
J'ose la traverser; ma perte est résolue.
D'un crime impardonnable on tâche à me noircir.
Mais...

LE ROI.

Clarice est sincère, et vient de m'éclaircir.
Je sais, à votre égard, tout ce que je dois croire.

D. FERNAND.

Ah! si vous le savez, je vais goûter la gloire
De triompher enfin d'un ministre jaloux,
Qui met tout son bonheur à m'éloigner de vous.

SCÈNE XI.

LE ROI, D. PHILIPPE, D. FERNAN DONA CLARICE.

D. PHILIPPE.

Ah! Sire, pardonnez, si je suis téméraire
Jusqu'à vouloir fléchir votre juste colère.

Si mon zèle pour vous a jamais éclaté,
J'en demande le prix à votre Majesté.
La grace de mon frère est le seul où j'aspire :
Daignez me l'accorder. Je la demande, Sire,
Avec toute l'ardeur et tout l'empressement
Qui peuvent adoucir votre ressentiment.

D. FERNAND.

Sans user près du roi d'un si froid stratagême,
Qui va, dès cet instant, tourner contre vous-même,
Tâchez de le fléchir, non pour moi, mais pour vous,
Que votre crime expose à son juste courroux.

D. PHILIPPE.

Moi, je suis criminel, mon frère ?

D. FERNAND.

Oui, vous l'êtes.
Quelle couleur donner à tout ce que vous faites ?
Comment justifier tant de ressorts secrets,
Que vous faites agir pour hâter vos projets ?

D. PHILIPPE.

Mon unique projet est de servir mon maître.

D. FERNAND.

Dites son ennemi. L'on a su reconnoître
Celle qui vous engage à le servir si bien.

D. PHILIPPE.

Je vous entends : par-là vous ne prouverez rien
Qui me rende coupable, et qui vous justifie.

D. FERNAND.

Quoi! quand cette princesse en vous seul se confie;
Quand vous seul!...

D. PHILIPPE.

Ce secret n'a rien que d'innocent.
Depuis plus de deux mois, par un effort puissant,
Je tâche d'arrêter une guerre onéreuse,
Par les conditions d'une paix glorieuse.
Le roi m'en est témoin; je n'atteste que lui;
Et je saurai prouver que ce n'est qu'aujourd'hui
Que j'ai connu l'Infante, en dépit d'elle-même.
Elle n'est point ici par un ordre suprême;
Et son propre intérêt l'attire à cette cour:
C'est son unique objet.

LE ROI.

Et quel est-il?

D. PHILIPPE.

L'amour.
Oui, votre gloire, Sire, en tous lieux répandue,
A charmé la princesse; et, sans être connue,
Elle a voulu savoir et juger par ses yeux,
Si vous confirmeriez des bruits si glorieux.
Je sais qu'elle a pour vous la plus vive tendresse:
Mais ayant soupçonné que vous aimiez ma nièce,
Elle étoit sur le point de quitter votre cour.
A peine ai-je obtenu le reste de ce jour,
Afin d'en profiter, en employant mon zèle
Pour vous déterminer à prononcer pour elle.

LE ROI, à D. Philippe.

Qu'on cherche Don Louis. Je veux dès ce moment...

D. PHILIPPE.

L'Infante est avec lui dans mon appartement.

LE ROI, à D. Philippe.

Avec l'ambassadeur priez-la de paroître;
Mais ne lui dites point que l'on m'a fait connoître
Sa naissance et son rang, que je veux ignorer
Jusqu'à ce qu'il soit temps de le lui déclarer.

SCÈNE XII.

LE ROI, D. FERNAND, DONA CLARICE.

D. FERNAND.

Il tâche d'effacer un soupçon légitime,
Et croit vous éblouir en colorant son crime;
Mais à votre prudence on ne peut imposer.
Quoique, pour me bannir, il ose m'accuser
D'être votre rival, d'être aimé de Clarice,
J'ose tout espérer d'un roi dont la justice
A toujours éclaté pour ses moindres sujets.
J'en fais mon bouclier; et ne crains désormais
Que le trop prompt effet des projets de mon frère.
Il ne sait que parler : mais mon bras peut tout faire.

SCÈNE XIII.

LE ROI, L'INFANTE D'ARRAGON, D. LOUIS, D. PHILIPPE, D. FERNAND, DONA BÉATRIX, DONA CLARICE.

LE ROI, à D. Louis.

Enfin, à l'Arragon je veux donner la paix,
Et par un double hymen l'affermir à jamais.

D. FERNAND.

O ciel! je suis perdu.

LE ROI, à D. Louis.

C'est à quoi je m'engage.
(à l'Infante.)
Je me suis résolu sur votre témoignage.
Voyez, auprès de moi, quel est votre crédit,
Madame, et rappelez ce que vous m'avez dit;
Que votre air, que vos traits représentoient l'Infante.
Si vous lui ressemblez, l'image est si charmante,
Qu'à l'objet qu'elle peint, je suis prêt à jurer
Tout ce qu'en sa faveur l'amour peut desirer.
De ma foi, de mon cœur, présentez-lui l'hommage.
Je vous charge du soin d'accomplir votre ouvrage.

L'INFANTE.

L'Infante d'Arragon va faire son bonheur
De payer ce présent par le don de son cœur.
Vous l'aurez pour jamais, en lui donnant le vôtre,
Qu'on disoit que l'amour destinoit pour une autre.

LE ROI, baisant la main de l'Infante.

Non, divine princesse; il sera tout à vous.

L'INFANTE, se jetant aux pieds du roi.

Ah! Sire, pardonnez...

LE ROI, la relevant.

Acceptez un époux
Qu'un traité que j'approuve aujourd'hui vous assure.
Mais il est temps aussi de venger mon injure.
(à D. Fernand.)
Tu vois que tes discours ne m'ont point imposé.
Mes yeux se sont ouverts; je suis désabusé.

Toutes tes trahisons, adroitement voilées,
Par toi-même, à la fin, m'ont été révélées.
Oui, ton frère, ton roi, jusqu'à ta passion,
Tu sacrifiois tout à ton ambition.
Jamais on n'a plus loin poussé la perfidie.
Tu devrois sur-le-champ la payer de ta vie;
Mais ma clémence impose à mon ressentiment.
Qu'un exil rigoureux borne ton châtiment.
Sors de ma cour, ingrat! je sens que ta présence
Ne pourroit y souffrir la paix et l'innocence.
Je destine à Clarice un autre époux que toi.

(D. Fernand sort.)

DONA CLARICE.

Ah! ne m'imposez pas une si dure loi.
Au lieu de le punir, c'est me punir moi-même.
Plus il est malheureux, plus je sens que je l'aime.
En vain à Don Fernand on voudroit m'arracher,
Puisqu'un roi si charmant n'a pu m'en détacher:
Partager sa disgrace, est toute mon envie.
Si vous nous séparez, il y va de ma vie:
Oui, Sire, à vos genoux j'expire en ce moment,
Si vous me condamnez à cet affreux tourment.

L'INFANTE, au roi.

Oserois-je me joindre à l'aimable Clarice?
Souffrez qu'en sa faveur mon ame s'attendrisse.
Accordez-lui l'époux que demande son cœur:
Vous me rendrez heureuse, en faisant son bonheur.

LE ROI.

Je vous entends, Madame; il faut vous satisfaire:
Je n'ai plus de desir que celui de vous plaire;

Et je vais vous prouver que je suis pour jamais
Uniquement soumis à vos divins attraits.
C'est est fait; je me rends. Rassurez-vous, Clarice;
Je remplirai vos vœux; mais je ferai justice.
(à l'Infante.)
Vous, venez recevoir et mon cœur et ma foi.

SCÈNE DERNIÈRE.

D. PHILIPPE, DONA BÉATRIX.

DONA BÉATRIX.

Vous voilà bien content! Vous restez près du roi;
Votre frère vivra vis-à-vis de sa femme;
Moi, vis-à-vis de vous. Les beaux exploits!

D. PHILIPPE.

Madame,
Votre zèle indiscret (disons la vérité)
Nuit plus à Don Fernand que ma fidélité.
Comment n'auriez-vous pas la fortune contraire?
Il n'a pu se borner; vous n'avez pu vous taire.
L'exil est un remède à son ambition:
Puissé-je en trouver un pour l'indiscrétion!

FIN DE L'AMBITIEUX ET L'INDISCRÈTE.

LE DISSIPATEUR,

OU

L'HONNÊTE FRIPONNE,

COMÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 23 mars 1753.

PRÉFACE.

L'Avare et le Dissipateur sont deux contrastes parfaits. Molière s'est emparé du premier : non-seulement c'étoit le plus facile et le plus brillant, mais Plaute lui en avoit fourni le sujet, et les traits les plus vifs et les plus comiques. Il est vrai que Molière a trouvé l'art d'enrichir sa matière; je puis ajouter même qu'il a surpassé son modèle dans son Avare et dans son Amphitrion : mais enfin c'étoient toujours des imitations ; et tout le monde conviendra sans peine qu'il est bien plus aisé de perfectionner que d'inventer, surtout quand un grand homme polit l'ouvrage d'un grand homme.

Pour ce qui me concerne ici, le cas est tout différent : je n'ai travaillé sur aucun modèle : j'ai fait choix de mon sujet, j'en ai formé le plan, et c'est la nature qui me l'a fourni ; mais j'ai trouvé dans l'exécution des difficultés presque insurmontables ; c'est ce que mes lecteurs observeront facilement, s'ils font réflexion que le caractère du *Dissipateur* n'est pas un de ces caractères *momentanés*, qui peuvent produire tout leur effet dans l'espace de vingt-quatre heures, et même pendant le seul temps de la représentation, qui suffit pour établir les principaux traits

de l'avarice, et pour en tirer tous les événemens qui peuvent rendre une action complète.

Il n'en est pas de même d'un dissipateur; car, outre que son caractère est moins ridicule, et par conséquent moins risible, il lui faut bien plus de temps pour se développer: ses actions veulent des intervalles. Quelque prodigue que puisse être un homme, il ne parvient pas tout d'un coup à sa ruine totale, qui est le seul événement par où l'on puisse finir son histoire, et achever son portrait. Or, comment accorder les règles du théâtre avec un pareil caractère? Ruiner un homme puissamment riche, dans l'espace de vingt-quatre heures, c'est représenter une action qui ne peut guère être vraie, et qui certainement n'est pas vraisemblable. Il ne me restoit donc aucun expédient pour me tirer de l'embarras où je me trouvois, que de faire paroître d'abord mon héros prêt à tomber dans le précipice qu'il ne voit point, parce que ses passions et ses faux amis le lui cachent depuis long-temps : mais il ne me suffisoit pas de le représenter dans une situation si périlleuse ; il falloit faire connoître au spectateur les raisons et les incidens qui l'avoient causée: je ne pouvois les mettre en action, puisque le temps ne me le permettoit pas; et ce n'est que par des récits que j'ai rempli mon sujet. Mais on voit aisément par ces détails combien il est infé-

rieur à celui de l'Avare ; que, pour l'égayer et le rendre plus intéressant, je n'ai pu me dispenser de mettre en œuvre tous les caractères épisodiques qu'il amenoit nécessairement à sa suite, et qu'il ne m'a pas été possible de me renfermer dans un petit nombre de personnages et d'événemens, ni d'affecter cette aimable simplicité d'action, si justement admirée dans les anciens, principalement dans les comédies de Plaute, qui, par cet endroit, est bien supérieur à Térence, selon le jugement des meilleurs critiques.

Ce qui me paroît le plus heureusement imaginé dans ma comédie du Dissipateur, c'est le caractère de la veuve. J'avoue qu'il cause quelque répugnance au premier aspect, et qu'il paroît d'abord blesser la délicatesse des spectateurs ; mais j'ose dire qu'un peu de réflexion a bientôt guéri leurs scrupules : car enfin n'est-il pas facile d'observer que j'ai l'attention pendant tous les actes, et par différens moyens, de faire entrevoir, et même espérer, qu'enfin on sera content de Julie ? Il n'est point de spectateur ou de lecteur assez peu délié, pour ne pas sentir que le caractère apparent de cette veuve, n'est qu'un caractère déguisé par la prudence et par la tendresse, et que cette fausse apparence, qui fait le nœud de la pièce, en produisant des événemens singuliers et intéressans, met le dissipateur à portée d'étaler

son caractère, et le pousse plus rapidement à sa catastrophe. En effet, les prudentes manœuvres de Julie amènent un dénoûment d'autant plus heureux, qu'il satisfait les desirs des spectateurs en ouvrant les yeux d'un jeune homme aimable, que d'indignes flatteurs avoient aveuglé, et en le retirant du précipice affreux où de faux amis l'avoient fait tomber.

Au reste, il m'eût été très-facile de donner à cette veuve un caractère tout différent, et d'en faire une héroïne merveilleuse, en la rendant aussi généreuse qu'elle semble intéressée : mais, outre que ces caractères romanesques, que quelques auteurs comiques nous étalent aujourd'hui, ne sont point du ressort ni du ton de la comédie, qui ne veut rien que de simple et de naturel, je sens, et l'on doit sentir comme moi que plus je me serois écarté du vrai pour les imiter, plus je me serois éloigné du but que je me propose, qui est de représenter le monde tel qu'il est, et non pas tel qu'il devroit être. Si j'avois voulu quitter le brodequin pour chausser le cothurne, j'aurois dû faire aussi du Dissipateur un homme non moins généreux que magnifique ; mais l'aurois-je copié d'après nature ? Non, très-assurément. Les prodigues ne le sont pas par vertu ; ils n'ont que les dehors de la générosité ; ils ne veulent que satisfaire leurs passions ou leur vanité. Tout ce

qui ne tend pas à l'un de ces deux objets, ne fait aucune impression sur eux. Donner pour le seul plaisir de donner, est un charme qui ne les touche point; ils ne sont prodigues que pour les flatteurs, ou que pour les ministres de leurs plaisirs : au lieu qu'un homme vraiment généreux, soumet son humeur bienfaisante et libérale à la justice, à la prudence et à la raison ; il n'a point d'autre intérêt que celui de bien faire, et il n'est jamais plus content de lui-même, que lorsqu'il peut déterrer le mérite indigent, et non-seulement soulager, mais prévenir ses besoins. Telle est la différence essentielle entre la prodigalité et la générosité ; et c'est ce que je me suis efforcé de faire sentir dans le caractère du Dissipateur : il falloit le copier, et non pas l'imaginer. J'ai toujours l'homme devant mes yeux, et j'aime mieux le peindre que de le farder. Peindre est l'objet de la comédie : si les figures qu'elle représente aux spectateurs ne sont pas parfaitement ressemblantes, le plus riche coloris ne sauroit empêcher que les connoisseurs ne les trouvent mauvaises.

ACTEURS.

JULIE, jeune veuve.
CIDALISE, jeune coquette, rivale de Julie.
ARSINOÉ, }
ARAMINTE, } amies de Cléon.
BÉLISE, }
FINETTE, femme-de-chambre de Julie.
CLÉON, amant de Julie, dissipateur.
LE BARON, père de Julie.
GÉRONTE, oncle de Cléon.
LE MARQUIS, fils du Baron.
LE COMTE, ami et confident de Cléon.
FLORIMON, autre ami de Cléon.
CARTON, aussi ami de Cléon.
PASQUIN, valet de Cléon.
Plusieurs convives de Cléon.

La Scène est dans la maison de Cléon.

LE DISSIPATEUR.

La fitte inv.t R. Delvaux sculp.

Cléon

O Ciel ! c'est vous Julie ?

Act. V. Sc dernière.

LE DISSIPATEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DISSIPATEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PASQUIN, FINETTE.

FINETTE.

Bonjour, monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Très-humble serviteur.

FINETTE.

Cléon est-il levé ?

PASQUIN.

Depuis long-temps, mon cœur.

FINETTE.

Pourrois-je lui parler ?

PASQUIN.

Cela n'est pas possible.
D'un bon quart-d'heure au moins il ne sera visible.

FINETTE.

Et pourquoi donc ?

PASQUIN.

Avec le Comte du Guéret,
Au moment que je parle, il tient conseil secret.
Il a cent mille écus, et cherche la manière
De dépenser en peu la somme toute entière.
Cet argent-là lui pèse ; il veut s'en dessaisir.

FINETTE.

Hé bien ! qu'il me le donne ; il ne peut mieux choisir.
Je suis fille ; il me faut un mari. Cette somme
Pourroit entre mes mains tenter un galant homme.
L'argent et le mari me viendroient à propos ;
Je ne m'en cache point.

PASQUIN.

C'est-à-dire, en deux mots,
Que vous êtes pressée.

FINETTE.

Oui.

PASQUIN.

Vos yeux le font croire.

FINETTE.

Ma foi, Cléon feroit un acte méritoire.

PASQUIN.

C'est par cette raison qu'il ne le fera pas.
La générosité pour lui n'a point d'appas.
C'est ou pour son plaisir, ou par vanité pure,
Qu'il prodigue son bien sans raison ni mesure.
Très-souvent le caprice excite ses bienfaits ;
Et jamais, à coup sûr, ils n'ont de bons effets.
Aussi ses faux amis, dont grande est l'abondance,
Loin de lui savoir gré de sa folle dépense,

Ici, pour le flatter, font de communs efforts,
Et se moquent de lui, sitôt qu'ils sont dehors.

FINETTE.

Et Pasquin peut souffrir un semblable manége?
Tu ne profites pas de l'ample privilége
Que Cléon t'a donné depuis un si long temps,
De lui pouvoir sur tout dire tes sentimens,
Pour chasser de chez vous tous ces flatteurs avides
Que l'on ne voit jamais en sortir les mains vides?
Morbleu! si ma maîtresse avoit ce foible-là,
Je périrois plutôt que de souffrir cela :
Jamais ces faux amis ne deviendroient nos maîtres,
Et je les ferois tous sauter par les fenêtres.

PASQUIN.

Dans les commencemens je me suis tout permis
Pour bannir de céans ces dangereux amis.
Sortis par une porte, ils rentroient par une autre.
Mon maître quelque temps a fait le bon apôtre;
Il suivoit mes conseils, s'en faisoit une loi;
A la fin les flatteurs l'ont emporté sur moi.
J'allois être chassé pour toute récompense,
Et vingt coups de bâton m'ont imposé silence.
Moi qui me plais céans, et qui m'y trouve bien,
Je me suis radouci. J'ai fait comme ce chien
Qui portoit à son cou le dîner de son maître,
Et trouvant d'autres chiens qui vouloient s'en repaître,
Quand il crut ne pouvoir se sauver du hasard,
Leur livra le dîner pour en manger sa part.

FINETTE.

D'un fidèle valet est-ce donc là l'office?

PASQUIN.

Eh morbleu! que chacun se rende ici justice.
Ta maîtresse Julie en use-t-elle mieux?
Cléon de jour en jour en est plus amoureux.
Il prétend l'épouser; et cette aimable veuve
De son pouvoir sur lui fait chaque jour l'épreuve.
Ne devroit-elle pas empêcher que Cléon
N'achève de ses biens la dissipation;
Mais, bien loin de sauver son amant du pillage,
C'est elle qui s'y porte avec plus de courage.

FINETTE.

Il est vrai qu'elle est vive, et qu'elle fait sa main.
Malgré tous mes avis, elle va son chemin.

PASQUIN.

Hé! tu suis son allure avec assez d'adresse,
Et te voilà vêtue ainsi qu'une princesse.
De même que Julie, ardente à nous piller....

FINETTE.

Oh! pour moi, je n'ai fait encor que grapiller.
Si tu voulois m'aider, je ferois mieux mon compte.

PASQUIN.

Tout dépend à présent de ce monsieur le Comte,
Qui gouverne Cléon, et s'en est emparé.
C'est lui qu'il faut gagner. C'est ce flatteur outré
Qui, par une servile et basse complaisance,
A subjugué mon maître et règle sa dépense.
Son pouvoir est sans borne; on n'obtient rien sans lui.

FINETTE.

L'avis n'est pas mauvais. Je veux dès aujourd'hui
En faire usage. Adieu; car voici ma maîtresse.

PASQUIN.

Je voulois te glisser quelque mot de tendresse :
On m'en ôte le temps ; mais tu n'y perdras rien.

FINETTE.

J'y compte, et nous pourrons renouer l'entretien.

SCÈNE II.

JULIE, FINETTE.

JULIE.

Hé bien, qu'a dit Cléon du dessein de mon père?

FINETTE.

Je n'ai pu lui parler; une importante affaire
L'empêche de donner audience aujourd'hui.

JULIE.

Mon père me désole, et veut rompre avec lui,
Voyant qu'à nos avis il ne veut point se rendre.

FINETTE.

Votre père a raison ; mais il devroit attendre.
Cléon n'a pas encor dissipé tout son bien.
Nous romprons avec lui, quand il n'aura plus rien.
Encor deux ou trois mois, sa ruine est complète.
Voudriez-vous laisser la chose à demi-faite?

JULIE.

Hélas!

FINETTE.

Vous soupirez!

JULIE.

Eh! n'ai-je pas raison?
Tu sais que Cléon m'aime, et que j'aime Cléon :

Mais à le corriger en vain je me fatigue;
Je ne puis mettre un frein à son humeur prodigue.

FINETTE.

Puis-je sans vous fâcher vous parler franchement?
Cléon vous aime peu; vous l'aimez foiblement.
Si pour lui vous aviez une ardeur bien sincère,
S'il étoit animé du desir de vous plaire,
Pourriez-vous accepter ses prodigalités,
Et lui vous feroit-il cent infidélités?
Loin de le corriger, vous briguez ses largesses.
Cléon fait chaque jour de nouvelles maîtresses.
Vous ruinez sa bourse; il promène ses vœux;
Et vous ne travaillez qu'à vous tromper tous deux.

JULIE.

Quelque jour tu verras si ma tendresse est feinte.
Je permets, il est vrai, sans faire aucune plainte,
Que de nouveaux objets il paroisse charmé;
Mais je sens que mon cœur n'en est point alarmé.
C'est par vanité pure, et non par inconstance,
Que Cléon me trahit souvent en apparence;
Et, pourvu qu'une intrigue ait beaucoup éclaté,
Il n'y recherche point d'autre félicité.

FINETTE.

Mais de sa vanité sa bourse est la victime;
Et c'est par-là surtout que votre amant s'abîme.

JULIE.

J'arrêterai le cours de ce déréglement.

FINETTE.

Vous?

JULIE.

Oui; mais ce n'est pas l'ouvrage d'un moment.
Je ne puis le guérir de son erreur extrême,
Qu'en le livrant encor quelque temps à lui-même.

FINETTE.

Du moins commencez donc par n'en rien recevoir.

JULIE.

Au contraire, je veux employer mon pouvoir
Pour m'attirer encor des dons plus magnifiques.

FINETTE.

Voilà d'un tendre amour des preuves héroïques;
C'est l'amour à la mode. Avouez-moi tout net,
Que ruiner Cléon est votre unique objet.
D'un si noble dessein faites-moi confidente;
Car pour vous seconder j'ai la main excellente.

JULIE.

J'accepte ton secours. Oui, mon intention
Est d'avoir, si je puis, ce qui reste à Cléon.

FINETTE.

La chose étant ainsi, me voilà toute prête;
Et je vais commencer par un coup de ma tête...
Si nous pouvions gagner le Comte du Guéret!
Heureusement je crois qu'il vous aime en secret.

JULIE.

Oui, Finette, j'en suis à présent trop certaine.
Par de fortes raisons je lui cache ma haine:
Mais, autant que je puis, je fuis son entretien;
Et je veux avertir Cléon....

FINETTE.

N'en faites rien.

Il trahit son ami ; c'est un fripon ; n'importe.
On peut tirer parti d'un homme de sorte.
Feignez de vous laisser un peu persuader,
Et dans tous nos projets il va nous seconder.
C'est sans vous engager et sans lui rien promettre,
Que je veux...

JULIE.

Je vois bien qu'il faut te le permettre.
Mais songe que Cléon a mon cœur et ma foi ;
Que je mourrois plutôt...

FINETTE.

Reposez-vous sur moi.
Dans votre appartement vous n'aurez qu'à m'attendre.
J'ai deux projets en tête, et veux les entreprendre.
Le Comte vient. Je vais entamer le premier.
Sortez vite.

SCÈNE III.

LE COMTE, FINETTE.

FINETTE, à part.

Avec nous il faut l'associer.
Oui, oui, fourber un fourbe est une œuvre louable.
J'en fais gloire. Il me voit.

LE COMTE, à part.

L'instant est favorable.
(haut.)
Tâchons de la gagner. Finette, vous rêvez !

FINETTE.

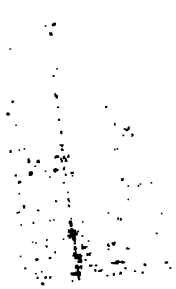
Ah, ah ! C'est vous, Monsieur. Je songeois...

LE DISSIPATEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.



LE DISSIPATEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PASQUIN, FINETTE.

FINETTE.

Bonjour, monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Très-humble serviteur.

FINETTE.

Cléon est-il levé ?

PASQUIN.

Depuis long-temps, mon cœur.

FINETTE.

Pourrois-je lui parler ?

PASQUIN.

Cela n'est pas possible.
D'un bon quart-d'heure au moins il ne sera visible.

FINETTE.

Et pourquoi donc ?

Je veux dire, Monsieur, à placer dans nos coffres
Son argent, ses bijoux....

LE COMTE.

Vous prévenez mes offres.
S'il ne tient qu'à cela, Julie est à moi.

FINETTE.

Bon.
Je vais donc attaquer la bourse de Cléon.
Secondez mon adresse; et ma reconnoissance
Ne fera pas long-temps languir votre espérance.
Il vient; souvenez-vous....

LE COMTE.

Je suis homme réel.

SCÈNE IV.

CLÉON, LE COMTE, FINETTE, PASQUIN.

CLÉON, à Pasquin qui le suit.

Qu'on dise de ma part à mon maître-d'hôtel,
Que je ne trouve plus ma dépense assez forte;
Que cela déshonore un homme de ma sorte;
Que le ménage ici ne convient nullement.

LE COMTE.

Il est vrai.

CLÉON, à Pasquin.

Parlez-lui très-sérieusement.
Je prétends que chez moi tout soit en abondance.

LE COMTE, à Pasquin.

A quoi sert le bon goût sans la magnificence?

On lui fait mal sa cour en épargnant son bien.

CLÉON.

Oui, pour me faire honneur, je ne plains jamais rien;
Et mon plus grand plaisir est d'exciter l'envie.

LE COMTE.

Rien n'est si bas, si vil, qu'un air d'économie.
Si cet homme s'en pique, il se fera chasser.

CLÉON.

C'est à moi de fournir, à lui de dépenser.

PASQUIN.

Il ne mérite point cette mercuriale;
Car il prodigue tout, et sans cesse il régale.

LE COMTE.

Tant mieux.

PASQUIN.

Comptez de plus, qu'il en prend bien sa part.
Il est gros comme un muid; vos gens sont gras à lard.
A tous venans beau jeu. Votre seule desserte
Nous met tous en état de tenir table ouverte.
Chacun a sa chacune; et, dès le point du jour,
Nos amis et les leurs nous aident tour à tour;
Et je puis vous jurer qu'à vous mettre en dépense
Chacun ici, Monsieur, travaille en conscience.

CLÉON, prenant du tabac.

Cela me fait plaisir; mais je vois cependant
Qu'on se relâche un peu.

PASQUIN.

C'est monsieur l'Intendant
Qu'il en faut accuser. Il dit que les fonds baissent,
Et que vous maigrissez, quand les autres s'engraissent.

Il crie à tous momens; ses lamentations
Nous causent jour et nuit des indigestions;
Car, pour bien digérer, il faut être tranquille,
Et ce vilain censeur nous échauffe la bile.

CLÉON, au Comte.

Défaites-moi, mon cher, de ce malheureux-là.

LE COMTE.

Fiez-vous-en à moi, je travaille à cela.
Mais il me faut du temps; car je veux faire en sorte
Qu'il rende gorge avant que de passer la porte.
C'est un maître fripon qui fait le ménager
Pour couvrir ses larcins.

CLÉON.

Vous m'y faites songer.
Telle est de ses pareils la manœuvre ordinaire.
Je ne sais point compter; je hais la moindre affaire:
Pour vaquer au plaisir, je lui livre mon bien,
Dont il fait ce qu'il veut, et peut-être le sien;
Et, fier de ma paresse et de mon ignorance,
Pour mieux faire sa main, il rogne ma dépense.
Oh! parbleu, nous verrons.

PASQUIN.

Mais il manque d'argent.

CLÉON.

Qu'il vende deux contrats qui lui restent.

PASQUIN.

L'agent
Dont il se sert toujours pour ce petit négoce,
Dit qu'ils perdent moitié.

CLÉON.

Qu'importe? Mon carrosse
Est-il prêt?

PASQUIN.

Oui, Monsieur. Mais plusieurs créanciers
De fort mauvaise humeur, et de tous les métiers,
Vous attendent là-bas pour avoir audience.

CLÉON, en colère.

Moi, de les écouter j'aurois la patience!
Qu'on me chasse d'ici cette canaille-là.

PASQUIN.

Je vais les enivrer; je ne sais que cela
Pour les endormir.

CLÉON.

Soit, pourvu qu'on m'en délivre.

PASQUIN.

Cet auteur si fameux vous apporte son livre,
Et voudroit vous l'offrir.

CLÉON.

Il peut s'en retourner.
A ces sortes de gens je n'ai rien à donner:
Ils me cherchent partout, partout je les évite.

PASQUIN, à part.

Il prodigue aux fripons, et refuse au mérite.

CLÉON, à Pasquin.

Va-t-en. C'est toi, Finette?

FINETTE, d'un air triste.

Eh! vraiment oui, c'est moi.

CLÉON, en riant.

Qu'as-tu donc?

FINETTE, les yeux baissés.

Rien, Monsieur.

CLÉON.

Tu soupires, je croi?

FINETTE, poussant un gros soupir.

Il est vrai.

CLÉON.

Quel sujet t'inspire la tristesse?

FINETTE.

Je m'afflige, Monsieur, pour ma pauvre maîtresse:
Elle est au désespoir.

CLÉON.

Et par quelle raison?

FINETTE.

Je ne puis vous la dire.

CLÉON.

Oh! je la saurai.

FINETTE.

Non,
Cela m'est défendu.

CLÉON, d'un air fâché.

Quoi! pour moi du mystère?
Cela me pique au moins.

FINETTE.

Je n'y saurois que faire.
Mais on me chasseroit....

CLÉON.

Tiens, prends ce diamant.

FINETTE, le mettant à son doigt.

Vous me perdez, Monsieur.

CLÉON.

Parle-moi promptement.

FINETTE.

Le moyen avec vous de garder le silence?
J'ai le cœur si sensible à la reconnoissance!...

CLÉON.

Ne me fais plus languir, et dis-moi...

FINETTE, en pleurant.

Depuis peu...
Ma maîtresse a perdu... vingt mille écus au jeu.

CLÉON.

Vingt mille écus!

FINETTE, en sanglotant.

Autant.

CLÉON.

La somme est un peu forte.

LE COMTE, à Finette.

Quoi! faut-il pour un rien s'affliger de la sorte?

FINETTE, pleurant.

Mais elle doit ce rien, et voudroit l'acquitter.
Tous ses fonds sont placés; il faut bien emprunter,
On la presse. D'ailleurs, elle craint que son père
Ne vienne à découvrir cette fâcheuse affaire.
J'ai fait ce que j'ai pu pour la résoudre enfin
A recourir à vous dans ce mortel chagrin.
« Peux-tu, m'a-t-elle dit, me parler de la sorte?
« Ote-toi de mes yeux ». Vainement je l'exhorte
A vous faire avertir de son besoin urgent.

CLÉON.

Elle a, ma foi, raison; car je n'ai point d'argent.

FINETTE.

Enfin, voyant un peu sa fougue ralentie :
(d'un ton ferme.)
« Madame, ai-je ajouté, je viens d'être avertie
» Que Cléon, hier au soir, toucha cent mille écus.
» Je l'ai su de bon lieu. Craignez-vous un refus,
» Quand Cléon est nanti d'une si grosse somme?
» Non, Madame, il vous aime ; il est si galant homme,
» Que, pouvant vous tirer d'un cruel embarras,
» Je gage mon honneur qu'il n'y manquera pas.
» Vous connoissez son cœur généreux, magnifique ».

CLÉON.

Qu'a-t-elle répliqué?

FINETTE, d'un air mystérieux.

Rien. Je suis politique,
Et je juge par-là qu'en cette occasion,
Vous pourriez vaincre enfin son obstination.

CLÉON.

Le crois-tu?

FINETTE.

J'en réponds.

CLÉON.

Je connois ta maîtresse
Elle refusera....

FINETTE.

Non, pourvu qu'on la presse.

CLÉON, au Comte.

Qu'en dites-vous?

LE COMTE, affectant un air indifférent.

Eh! mais... qu'il faut faire u

Ces vingt mille écus-là vous feront peu de tort.

CLÉON, en souriant.

Cependant, vous savez...

LE COMTE.

Va lui dire, Finette,
Que je lui porterai de quoi payer sa dette.

FINETTE, d'un air gracieux, et faisant une profonde révérence à Cléon et au Comte.

Madame aura l'honneur de vous remercier.

LE COMTE, à part.

La friponne est adroite, et sait bien son métier.

SCÈNE V.

CLÉON, LE COMTE.

CLÉON, en riant.

Ami, que dites-vous d'un semblable message?
Julie avec Finette est de concert, je gage.

LE COMTE, d'un air froid.

Non, je ne le crois pas. Mais je suis assuré
Qu'elle a perdu beaucoup, et doit vous savoir gré
D'un secours aussi prompt pour la tirer d'affaire,
Et lui sauver l'ennui d'importuner son père,
Dont elle recevroit cent reproches fâcheux;
Car il est dur, hautain, prompt, entêté, quinteux,
Brutal, emporté....

CLÉON, apercevant le Baron.

Chut!

LE COMTE, surpris.

C'est lui-même, je pense.

CLÉON, au Comte.

Il gronde entre ses dents.

SCÈNE VI.

CLÉON, LE COMTE, LE BARON.

LE BARON, bas, en les contemplant du fond du théâtre.

O la belle alliance,

(haut.)

D'un flatteur et d'un fou! Serviteur, serviteur.

CLÉON, en souriant.

Qu'avez-vous? Vous voilà d'assez mauvaise humeur,
Ce me semble.

LE BARON, brusquement.

Oui, morbleu!

CLÉON.

Pourquoi ce ton sévère?

LE BARON.

J'étois intime ami de défunt votre père.

CLÉON.

Je sais cela. Passons.

LE BARON.

Je puis même ajouter
Qu'il connoissoit mon rang, savoit le respecter;
Que, loin de se piquer d'une haute naissance,
Il mettoit entre nous beaucoup de différence;
Et que, reconnoissant de mes égards pour lui,
Il n'en abusoit pas, comme vous, aujourd'hui.

CLÉON.

Ah! vous voulez prêcher, et me faire comprend

Que vous m'honorez trop en me prenant pour gendre.

LE BARON.

Si je vous le disois... je ne mentirois point :
Mais il ne s'agit pas à présent de ce point.
Je viens me plaindre à vous de vos folles dépenses.
Quoi ! je serai témoin de tant d'extravagances,
Et je les souffrirai !

CLÉON, d'un ton méprisant.

Mais, monsieur le Baron,
Vous le prenez ici sur un fort plaisant ton.

LE BARON, en furie.

Mon ton n'est point plaisant.

CLÉON, au Comte, en riant.

C'est celui de mon père :
Je crois l'entendre encore.

LE BARON.

Il avoit bien affaire
De suer, de veiller, d'entasser pour un fils
Qui prodigue des biens si durement acquis?

CLÉON, rit encore plus fort, et le Comte aussi.

Voilà comme il parloit. Ma foi, je vous admire;
Si mon père vivoit, il ne pourroit mieux dire ;
Mais le pauvre bon homme étoit très-ennuyeux.
Asseyez-vous, Baron : vous prêcherez bien mieux.

LE BARON, s'asseyant brusquement.

Ah ! parbleu ! volontiers. Ouvrez bien vos oreilles.

CLÉON, et le Comte s'asseyent aussi vis-à-vis du Baron.

Asseyons-nous aussi, nous entendrons merveilles.
(d'un ton ironique.) (au Comte, en riant.)
Hé bien ! vous dites donc ?... Ne l'interrompons point.

LE BARON.

Que vous êtes un fou; voilà mon premier point.

CLÉON.

(au Comte.)

Continuez, bon homme. Il radote, le Sire.

LE BARON.

Et voici mon second. Votre folie attire
Chez vous mille flatteurs qui mangent votre bien,
Et vous planteront là, quand vous n'aurez plus rien
Ils vous vendent bien cher de basses flatteries,
Tandis qu'ils font de vous cent fades railleries.

LE COMTE, au Baron.

Et qui sont ces flatteurs?

LE BARON.

Qui? Vous tout le premier.

LE COMTE.

Je pardonne à votre âge; autrement...

LE BARON.

Sans quartier:
Je dis la vérité; c'est ce qui vous étonne:
Mais je suis homme encore à ne craindre personne.

LE COMTE, en souriant.

Avec des cheveux blancs on peut bien risquer tout.

CLÉON, au Baron.

Votre discours est long. Quand serez-vous au bout?

LE BARON.

M'y voici.

CLÉON.

Je respire.

LE BARON.

En faveur de Julie,
Changerez-vous, ou non, votre genre de vie?
Songez qu'à votre perte il vous mène à grands pas.

CLÉON.

Non, monsieur le Baron, je ne changerai pas.
Je n'ai que trop souffert de l'indigne avarice
D'un père qui faisoit son bonheur de ce vice:
Entassant jour et nuit un bien prodigieux,
Il me laissoit languir dans un état honteux.
Je n'avois point d'argent, de valets, d'équipage;
J'étois contraint de fuir tous les gens de mon âge.
Il est mort. Grace au ciel, tout son bien est à moi;
En faire un noble usage, est mon unique loi.
Il haïssoit l'éclat; et la magnificence
Est mon plus grand plaisir. Il fuyoit la dépense,
Je la cherche, et me fais estimer et chérir
Autant qu'il se faisoit mépriser et haïr.

LE BARON.

O la belle leçon pour la plupart des pères!
Ils se plaignent souvent les choses nécessaires,
Pour qui? pour des ingrats, pour des extravagans,
Qui défont en un an l'ouvrage de trente ans.

CLÉON.

Mais vous qui prétendez faire ici le capable,
Le Marquis votre fils est-il plus raisonnable?

LE BARON.

Il a fait comme vous, il n'est plus qu'un escroc;
Et vous le deviendrez, quand par un juste choc

La fortune en courroux vous jettera par terre.
Si j'ai fait à mon fils une inutile guerre,
Il en est bien puni. Le voilà ruiné,
Et par son père même il est abandonné.
L'exemple est fait pour vous, tâchez d'en faire usage.

CLÉON, prenant du tabac.

Hé bien! dans quarante ans je deviendrai plus sage.

LE BARON, se levant brusquement.

Dans quarante ans! Bonjour. Voici mon dernier point.
Vous recherchez ma fille, et vous ne l'aurez point.

CLÉON, en riant.

Dépend-elle de vous? Songez-vous qu'elle est veuve,
Maîtresse de son sort?

LE BARON.

Ah! vous ferez l'épreuve
Que j'en suis maître encor. Je vous donne huit jours;
Et si, dans ce temps-là, prenant un autre cours,
Vous ne chassez d'ici tout ce train qui vous pille,
Je quitte la maison, et j'emmène ma fille;
Elle m'obéira, n'en doutez nullement.
Adieu. J'ai parlé net, songez-y mûrement.

SCÈNE VII.

CLÉON, LE COMTE.

CLÉON.

Il m'embarrasse, au moins; car j'adore Julie,
Et je sacrifierois..

LE COMTE.

Vous feriez la folie

De bannir vos amis, de renoncer à tout,
Pour une femme? Eh fi! Nous viendrons bien à bout
D'adoucir le bon homme, et j'en fais mon affaire.

CLÉON, l'embrassant.

Que vous m'obligerez!

LE COMTE.

Allez, laissez-moi faire;
Nous irons notre train, et nous épouserons.
Il veut faire le fier, mais nous le réduirons.
Je réponds de Julie, et je sais la manière
De l'obtenir.

CLÉON.

Comment?

LE COMTE.

Ah! j'aperçois son frère.

SCÈNE VIII.

CLÉON, LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS accourt et embrasse Cléon.

Bonjour, mon cher Cléon.

CLÉON.

Bonjour, mon cher Marquis.
Te voilà bien brillant.

LE MARQUIS.

Tu vois. A ton avis,
Penses-tu qu'à mon âge, avec cette figure,
Cette taille, ces traits, cet air, cette encolure,
On n'ait pas des secours toujours prêts au besoin?
Me montrer, m'étaler, est mon unique soin;

L'Amour fait tout le reste : il me nourrit, m'habille,
Me fournit de l'argent : c'est par lui que je brille
A la cour, à la ville, aux spectacles, aux cours.
Riche sans aucun fonds, je passe d'heureux jours.
Va, mon cher, on a tout, quand on a du mérite.

CLÉON, en riant.

Le tien rend à merveille, et je t'en félicite.

LE MARQUIS.

Je suis sec, abîmé, ruiné; mais, parbleu!
J'ai deux bons appuis.

CLÉON.

Quels ?

LE MARQUIS.

Les femmes et le jeu.
Depuis que je suis gueux, je vis dans l'abondance.
Si, comme toi, j'étois au sein de l'opulence,
Je me délivrerois d'un si sot embarras.
Ruine-toi donc vite, et tu m'imiteras.
Que me donneras-tu pour la bonne nouvelle
Que je t'apporte ici?

CLÉON.

Nous verrons. Quelle est-elle ?

LE MARQUIS.

Tu vas être charmé.

CLÉON.

De quoi donc? Dis-le-moi.

LE MARQUIS.

Premièrement... je viens m'enivrer avec toi ;
De plus, j'amène ici nombreuse compagnie,
Mais moins nombreuse encor que finement choisie :

(au Comte.)

Votre cousine en est.

LE COMTE.

Cidalise?

LE MARQUIS.

Oui, parbleu!

C'est un friand morceau. Quel enjoûment! Quel feu!
J'en suis fou.

LE COMTE.

(à Cléon.)

Je le crois. Je vous réponds d'avance,
Que vous serez ravi de cette connoissance.

CLÉON.

Je la connois. Ce sont les plus piquans attraits.

LE MARQUIS.

Son esprit est encor plus brillant que ses traits.
Du reste, cher ami, chacun de nous se flatte
De faire ici grand'chère, et chère délicate.
Prends donc soin d'ordonner un somptueux repas:
Que le vin de Champagne, au moins, n'y manque pas;
Du mousseux. J'aime à voir, dans un verre qui brille,
Un vin qui porte au nez un bouquet qui pétille.
Mais, qu'as-tu, mon enfant? Tu paroîs inquiet.

CLÉON.

Oui, je le suis; ton père en est le seul sujet.

LE MARQUIS.

Bon! c'est un vieux rêveur. Est-ce que tu l'écoutes?

CLÉON.

Il me fait des sermons...

LE MARQUIS.

Fadaises. Tu redoutes
Un censeur envieux des plaisirs que tu prends?

CLÉON.

Mais il m'ôte ta sœur.

LE MARQUIS.

Et moi, je te la rends.
J'ai du crédit sur elle, et, malgré le bon homme,
Elle m'aime toujours. Je veux que l'on m'assomme,
Si tu n'es son époux dans huit jours au plus tard.
Tiens-toi gai, buvons frais, et nargue du vieillard.
Compte sur ma parole, elle est très-positive.
Mais, à propos, avant que notre monde arrive,
Écoute un mot.

(Il le tire à l'écart.)

CLÉON.

Hé bien?

LE MARQUIS.

Prête-moi cent louis.

CLÉON, lui donnant sa bourse.

J'ai mille écus sur moi.

LE MARQUIS, la saisissant.

Bon : je m'en réjouis;
C'est autant d'avancé sur le présent de noce.

CLÉON.

Quelqu'un entre céans.

LE COMTE.

Oui, j'entends un carrosse.

LE MARQUIS.

Que je vais m'en donner!

CLÉON, en souriant.

Oh ! je n'en doute pas.

LE MARQUIS, prenant Cléon sous le bras.

Allons, vive la joie ! et faisons grand fracas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

Vous faussez compagnie ?

JULIE.

O ciel ! quelle cohue !
Je n'y puis plus tenir.

FINETTE.

Vous voilà bien émue !

JULIE.

Qui ne le seroit pas ? C'est un tas de joueurs,
De joueuses, de fous, de libertins. Mes pleurs
Auroient fait remarquer la douleur qui m'accable ;
Je me suis éclipsée.

FINETTE.

On n'est donc pas à table ?

JULIE.

Non, Finette ; on attend six convives nouveaux.

FINETTE.

Et qui sont, s'il vous plaît, tous ces originaux ?

JULIE.

Le premier, c'est mon frère.

FINETTE.

O le bon personnage !
Je crois qu'il fait beau bruit.

JULIE.

Il assomme.

FINETTE.

Je gage
Que la vieille Araminte est céans.

JULIE.

Oui, vraiment;
Elle lorgne Carton, son insipide amant,
Qui se croit adorable, et qui lorgne sa bourse :
Il joue, et perd toujours : la vieille est sa ressource,
Et scandaleusement se ruine pour lui.

FINETTE.

A soixante ans passés !

JULIE.

Pour augmenter l'ennui,
Mon frère a fait venir l'orgueilleuse Bélise,
La prude Arsinoé, la jeune Cidalise,
Coquette impertinente, et folle au par-dessus,
Qui soutient que la mode est de ne rougir plus.
Elle agace Cléon. Lui, selon sa coutume,
Prend feu d'abord pour elle. On feroit un volume
Des portraits singuliers de tous ceux qu'aujourd'hui
Cléon se fait honneur de régaler chez lui ;
Surtout de Florimon, dont je hais la présence,
Et qui ne sait briller que par son impudence.

FINETTE.

Ah ! Florimon, ce gros magistrat débauché,

Qui porte en un beau corps un esprit ébauché ;
Du Cuisinier françois fait son unique livre,
Et de vin de Langon dès le matin s'enivre :
Parasite effronté, menteur comme un laquais,
Vivant toujours d'emprunt, et ne payant jamais ?
Grand homme ! et pour Cléon utile connoissance !

JULIE.

Il vient de lui prêter deux mille écus.

FINETTE.

Je pense
Que Cléon devient fou.

JULIE.

Depuis quelques instans
Il a distribué quinze ou vingt mille francs.
Sa vanité triomphe, et tient sa bourse ouverte
A tous venans.

FINETTE.

Cet homme est tout près de sa perte.

JULIE.

Il y court tant qu'il peut.

FINETTE.

Ne le ménageons plus.
A propos, avez-vous touché vingt mille écus ?

JULIE.

Oui. Le Comte tantôt m'a remis cette somme.

FINETTE.

Ah ! tant mieux. Vous voyez que c'est un galant homme.

JULIE.

Ou plutôt un indigne.

FINETTE.

Il le faut ignorer.
Donnez-lui tout au moins quelque lieu d'espérer.

JULIE.

Je l'ai moins maltraité ; c'est ce que j'ai pu faire.

FINETTE.

Il croit vous acquérir.

JULIE.

Il verra le contraire.
Mais je ne puis penser, sans un chagrin cuisant,
Que Cléon, me croyant dans un besoin pressant,
Loin de venir m'offrir une ressource prompte,
Pour s'y déterminer, ait consulté le Comte.

FINETTE.

Belle délicatesse ! Encor si vous l'aimiez,
Ce seroit à bon droit que vous vous plaindriez ;
Mais aimant son argent bien plus que sa personne,
Qu'importe que son cœur ou sa main vous le donne ?

JULIE.

Que tu me connois mal !

FINETTE.

Je jurerois que non.

JULIE.

Malgré tes faux soupçons, j'aime toujours Cléon.
C'est l'amour le plus vif !...

FINETTE.

Oui, l'amour des pistoles,
On ne m'éblouit point par de belles paroles.

JULIE, vivement.

Oh ! tu me fâcheras, si tu ne me crois point.

FINETTE.

Hé bien! cela posé, traitons un autre point.
Je ne m'étonne plus si céans l'argent roule,
Et si des emprunteurs il attire la foule.

JULIE.

Comment?

FINETTE.

Pour mériter encor mieux votre amour,
Cléon vient, par ma foi, de jouer un beau tour!
Il a vendu sous main une terre à Dorante:
Terre qui vaut au moins dix mille écus de rente.
Ce marché s'est conclu, sans qu'on en ait su rien;
Mais Pasquin m'a tout dit. Vous souriez! Hé bien,
Qu'en dites-vous?

JULIE.

Je dis.... que l'affaire est très-bonne.

FINETTE.

Oui, pour les emprunteurs.... Votre sang-froid m'étonne.

JULIE.

Je sais le fait.

FINETTE.

Comment, et quand l'avez-vous su?

JULIE.

J'ai conduit le marché; c'est moi qui l'ai conclu.

FINETTE.

Qui, vous? Autoriser la plus haute sottise?...

JULIE.

Le reste va bien plus augmenter ta surprise.

FINETTE.

Quoi?

JULIE.

Dorante n'a fait que me prêter son nom,
En achetant sous main la terre de Cléon.
Cette terre est à moi, car je l'ai bien payée;
Mais Cléon n'en sait rien.

FINETTE.

Je suis extasiée!
Quiv ous avoit fourni tant de deniers comptans?

JULIE, en riant.

C'est le vendeur.

FINETTE.

Cléon!

JULIE.

Oui, par ses dons fréquens.

FINETTE.

Le trait est tout nouveau.

JULIE.

Ne m'en fais point la guerre.

FINETTE.

Des deniers du vendeur vous achetez sa terre!

JULIE.

Pouvois-je mieux, Finette, employer ses effets?
Je te dirai bien plus: mais garde mes secrets;
J'ai déjà retiré mon argent en partie:
J'en veux tirer encore; et je ne suis sortie
Que pour donner l'alarme à mon prodigue amant.
Il viendra me chercher; je vais feindre un moment
Que je romps avec lui, tu verras sa foiblesse:
Il va m'offrir.... Il vient. Seconde mon adresse;
Et de l'argent compté pour l'acquisition,
Nous sauverons encore une autre portion.

SCÈNE II.

CLÉON, JULIE, FINETTE.

CLÉON.

MADAME, vous avez bien peu de complaisance !
Quoi ! me laisser ainsi ! Vous devriez, je pense,
M'aider à recevoir....

JULIE.

Moi, Cléon ? Vous aider
A vous perdre ? Chez vous on vient vous obséder,
On vous pille à mes yeux, et je serai tranquille ?
Non, non : j'ai fait sur vous un effort inutile ;
Il faut rompre.

CLÉON.

Il faut rompre ?

FINETTE.

Oui, Monsieur, à l'instant.
Madame parle juste, et j'en ferois autant.

CLÉON, à Julie.

Est-ce donc là le prix d'une amour si parfaite ?

FINETTE.

(à Julie.)

Chansons que tout cela. Vite, faisons retraite.

CLÉON.

Finette est contre moi ?

FINETTE.

Si je suis contre vous?
Comme un tigre.

CLÉON.

Et pourquoi?

FINETTE.

Prendra-t-elle un époux
Qui prodigue ses biens, qui les met au pillage?
Ce seroit de quoi faire un fort joli ménage!

CLÉON à Julie.

Souffrez...

FINETTE, emmenant Julie.

Point de quartier.

CLÉON, arrêtant Julie.

Je vous promets qu'un jour...

FINETTE, poussant Julie.

Promettez, promettez; mais adieu, sans retour.

CLÉON, à Julie.

Voulez-vous que je meure?

FINETTE, entraînant Julie.

A vous permis.

CLÉON, la retenant.

Madame...

FINETTE, à Julie qui s'arrête.

Fuyez. Il vous séduit.

CLÉON.

Un moment.

FINETTE, voyant qu'elle regarde Cléon.

Quelle femme!

JULIE, à Cléon.

Voulez-vous mériter et mon cœur et ma foi?

CLÉON.

JULIE.

Hé bien! vivez seul avec moi;
Allons à votre terre. Un séjour si tranquille
Vous dédommagera des plaisirs de la ville,
Si le don de ma main, si mon fidèle amour...

FINETTE.

Votre terre est, dit-on, un si charmant séjour!
C'est un château superbe, un parc d'une étendue
Surprenante, des eaux, et la plus belle vue!.
Bref, c'est une merveille, outre les revenus
Qui vont, bon an, mal an, à dix bons mille écus.
Oui, oui si vous voulez que nous allions y vivre,
Nous vous épouserons, et nous allons vous suivre.

JULIE.

Mais parons dès demain.

FINETTE.

Soit.

JULIE.

Vous ne dites mot!

CLÉON, à part.

Dorante m'a trahi; je suis pris comme un sot.

JULIE, d'un air piqué.

Vous avez bonne grace à garder le silence,
Au lieu de me marquer votre reconnoissance.

FINETTE, à Julie.

Il me vient un soupçon; le dirai-je tout haut?

JULIE.

Parle.

FINETTE.

Sur mon honneur, la terre a fait le saut;

Et cette maison-ci sera bientôt vendue;
Ainsi, mariez-vous, pour coucher dans la rue.

JULIE, à Cléon.

Insensé!

CLÉON.

Je vois bien que Dorante me perd,
Et le traître qu'il est vous a tout découvert.

JULIE.

Oui, cruel! je sais tout, et je vais à mon père
Découvrir au plutôt cet odieux mystère.

CLÉON, l'arrêtant.

Ah! s'il en est instruit, il vous emmènera,
Et mon oncle, à coup sûr, me déshéritera.

FINETTE, à Cléon.

Mais comment voulez-vous qu'une femme se taise?
Quand je garde un secret, j'ai les pieds sur la braise.

JULIE, à Cléon.

Puis-je me dispenser de lui faire savoir?...

CLÉON.

Si vous me décelez, craignez mon désespoir.

FINETTE, à Cléon.

Que ferez-vous?

CLÉON, mettant la main sur la garde de son épée.

Je veux me percer à sa vue.

FINETTE.

Vous? Vous n'en ferez rien.

CLÉON.

Que la foudre me tue,
Si mon bras à l'instant ne termine mon sort.
Je remplirai vos vœux, si vous voulez ma mort.

FINETTE, se mettant entre deux.

Doucement. Nous pouvons ajuster cette affaire.
Je ne vois qu'un moyen qui nous force à nous taire.
Combien pour cette terre avez-vous eu d'argent?

CLÉON.

Deux cent mille écus.

FINETTE, à Cléon.

Bon. Est-ce en argent comptant?

JULIE.

Au moins pour les trois quarts; Finette, j'en suis sûre.

FINETTE, à Cléon.

Elle est instruite; oh! çà, dans cette conjoncture,
Transigeons, il le faut : combien lui donnez-vous,
Pour enchaîner sa langue, et calmer son courroux?

CLÉON.

Tout ce qu'elle voudra.

FINETTE.

Cent mille francs. La faute
Mériteroit, sans doute, une amende plus haute :
C'est marché donné; mais nous avons le cœur bon.

CLÉON.

Je reviens à l'instant.

FINETTE, l'arrêtant.

Une fille, dit-on,
Se tait mal aisément. J'ai le malheur de l'être,
Et je crains...

CLÉON, en riant.

Je t'entends.

SCÈNE III.

JULIE, FINETTE.

(Elles rient, dès que Cléon est sorti.)

FINETTE.

De pareils coups de maître
N'appartiennent qu'à vous.

JULIE.

Tu vois bien que Cléon
Ne me soupçonne point de l'acquisition.

FINETTE.

Et vous voyez aussi qu'avec assez d'adresse,
Je sais, quand il le faut, seconder ma maîtresse.

JULIE.

Il est vrai; mais Cléon va te récompenser....

FINETTE.

De l'avoir attrapé? Qu'il sait bien dépenser
Son argent!

JULIE.

Tu le vois.

FINETTE.

Il faut peu de science
our en tirer de lui. Ma foi, c'est conscience.
e vous sentez-vous point quelque secret remord?
s le moindre.

JULIE.

FINETTE.

Tant mieux. Nous voilà donc d'accord
r le bien pressurer.

JULIE.

C'est à quoi je m'occupe.

FINETTE.

Ma foi, vive un amant, quand il est aussi dupe!

JULIE.

S'il ne l'est que de moi, je plains peu son malheur.

SCÈNE IV.

CLÉON, JULIE, FINETTE.

CLÉON, présentant des papiers à Julie.

Voici cent mille francs en billets au porteur.

FINETTE, à Cléon.

Ils sont bons?

JULIE.

Oui, très-bons; et j'en suis satisfaite.

CLÉON, donnant une bourse à Finette.

Et voici de quoi rendre une fille muette.

FINETTE.

La dose est-elle forte?

CLÉON.

Oui. Cent louis.

FINETTE.

Enfin,
J'ai trouvé pour mon mal un savant médecin.
(En serrant la bourse.)
Prenons donc son remède. Ah! je me sens guérie.
Et vous, Madame?

JULIE.

Eh! mais....

CLÉON, à Julie.

Oh çà! sans raillerie,
Sommes-nous bons amis?

JULIE.

Il le faut bien, Cléon.

CLÉON.

Vous ne direz donc rien à monsieur le Baron?

JULIE.

Soyez tranquille.

CLÉON, à Finette.

Et toi?

FINETTE.

Moi? Je n'ai plus de langue.
Permettez-moi pourtant une courte harangue.
A vous guérir vous-même employez tout votre art.

CLÉON.

J'y ferai mes efforts.

JULIE.

Mais ce sera trop tard,
Si vous ne vous hâtez.

CLÉON.

Oh! j'ai double ressource.

FINETTE.

Tout le monde s'empresse à vous couper la bourse.

CLÉON.

Eh! peut-on l'épuiser? Je suis seul héritier
De mon oncle.

JULIE.

Il est vrai.

CLÉON.

C'est un vieux usurier
Qui ménage pour moi des richesses immenses,
Et sa mort va bientôt relever mes finances.
Au surplus, feu mon père a mis sur un vaisseau
Plus de cent mille écus.

FINETTE.

C'est de l'argent sur l'eau.
La mer est bien perfide.

CLÉON.

Oui; mais, à pleine voile,
Mon trésor vient, guidé par mon heureuse étoile.

JULIE.

Elle peut se lasser.

CLÉON.

Plus de moralité;
J'achète noblement un peu de liberté.
Pour m'en laisser jouir, que votre complaisance
Du moins soit de mes dons la douce récompense.

JULIE.

Si vous voulez vous perdre, il faut bien le souffrir.

CLÉON, lui prenant la main.

M'aimez-vous?

JULIE, tendrement.

C'est un mal dont je ne puis guérir.

CLÉON.

Un mal! Vous me charmez et me faites outrage.

JULIE, attendrie.

Adieu. Je ne veux pas vous fâcher davantage.

CLÉON.

Quoi! vous ne rentrez pas?

JULIE.

Dans un petit instant.

FINETTE, à Cléon.

Doublez toujours la dose et vous serez content.

SCÈNE V.

CLÉON, seul.

Au fond, je ne sais plus que penser de Julie.
En combien de façons son esprit se replie!
Tantôt douce, attrayante, elle charme mon cœur;
Et tantôt ses froideurs m'accablent de douleur.

SCÈNE VI.

CLÉON, LE COMTE.

LE COMTE.

Qu'avez-vous?

CLÉON.

Je rêvois.

LE COMTE.

A quoi donc?

CLÉON.

A Julie.

LE COMTE, en riant.

Et cela vous excite à la mélancolie?

CLÉON.

Je l'avoue.

LE COMTE.

Et pourquoi?

CLÉON.

Je soupçonne, entre nous,
Qu'elle veut me tromper.

LE COMTE.

Sur quoi le croyez-vous?

CLÉON.

Je l'accable de bien, et rien ne la contente.

LE COMTE, après avoir un peu rêvé.

Écoutez donc, la chose est assez apparente.
On veut vous ruiner, et puis vous planter là.
L'insulte du Baron me fait croire cela.
Que voulez-vous? Souvent je vous plains, je murmure;
Mais je n'ose parler.

CLÉON.

Parlez, je vous conjure.
Je vous croirai peut-être, et je romprai tout net.

LE COMTE.

Pouvez-vous différer un si sage projet!

CLÉON.

Oui, je me crains moi-même, et connois ma foiblesse.
Je romps toujours mes fers, et j'y rentre sans cesse.

LE COMTE.

Si vous voulez me croire, il est un moyen sûr
Pour les rompre à jamais.

CLÉON.

Ah! qu'il me sera dur
De perdre tout le fruit de tant de dons immenses!
Mais je veux me punir de mes extravagances,

De ma crédulité, de mon aveuglement,
En quittant un objet aimé trop tendrement.
Appuyez mon dépit, et prêtez-moi votre aide.

LE COMTE.

Cidalise pour vous est le plus sûr remède.
Aimez-la.

CLÉON.

Je m'y sens vivement disposé.
J'ai voulu lui parler, et ne l'ai pas osé.

LE COMTE.

Parlez-lui. Cidalise est d'une humeur charmante,
Très-désintéressée, et ma proche parente.
Elle ne dépend plus que de son vieux tuteur,
Dont je puis disposer.

CLÉON.

Que n'ai-je sur mon cœur
Un empire absolu!

LE COMTE.

Plus il vous tyrannise,
Moins il faut lui céder. Ah! voici Cidalise.
Voyez si son abord est sombre et sérieux.

CLÉON.

Tout me paroît en elle aimable et gracieux.

SCÈNE VII.

CIDALISE, CLÉON, LE COMTE.

CIDALISE.

Messieurs, la compagnie est complète et nombreuse;
Mais franchement sans vous je la trouve ennuyeuse;

Et je viens vous chercher. Quel est donc le sujet
Qui vous tient à l'écart?

LE COMTE.

Nous formons un projet.

CIDALISE.

Quel projet?

LE COMTE.

Nous voulons vous marier.

CIDALISE.

Chimère!

LE COMTE.

Pourquoi donc?

CIDALISE.

(Regardant tendrement Cléon.)

Oh! pourquoi? C'est que je désespère
D'être unie à celui que je voudrois avoir.

LE COMTE, bas, à Cléon.

L'entendez-vous?

CLÉON.

(à Cidalise.)

Fort bien. Vos yeux ont tout pouvoir.

CIDALISE.

Point du tout. Jugez-en; le seul homme que j'aime,
Aime une autre que moi. Mon malheur est extrême,
Comme vous le voyez; et je puis vous jurer
Que je le pleurerois, si je savois pleurer.
Mais ne le pouvant pas, je ris de ma sottise.
Que je suis ridicule!

(Elle rit.)

CLÉON.

Ah! cessez, Cidalise,

De faire tant d'outrage à vos divins appas.
Vous, vous aimez quelqu'un qui ne vous aime pas!

CIDALISE, riant encore plus fort.

Oui.

CLÉON.

Quel est donc l'objet de ce joyeux martyre?

CIDALISE, prenant un air sérieux.

Vous êtes l'homme à qui je voudrois moins le dire.

CLÉON.

Vous le pourriez. Je suis un confident discret.

CIDALISE, d'un air tendre.

A quoi vous serviroit de savoir mon secret?

CLÉON, vivement.

A vous désabuser; à vous faire connoître
Que l'on vous aime plus que vous n'aimez, peut-être.

CIDALISE, en minaudant.

On pourroit me le dire, et je n'en croirois rien.

CLÉON.

Pourquoi?

CIDALISE.

Celui que j'aime est pris dans un lien
Dont il ne peut sortir, je n'en suis que trop sûre.
C'est dommage pourtant; car au fond, la nature
En nous formant tous deux, forma la même humeur.
Il aime le fracas; je l'aime à la fureur.
Il est gai, complaisant, libéral, magnifique;
Je vous en offre autant. Égal, doux, pacifique;
Ce sont mes qualités. Bien loin que l'avenir
Occupe son esprit, il fait tout son plaisir

De jouir du présent sans en craindre la suite:
Morale qui me charme, et règle ma conduite.
Beau joueur, bon convive, aimant à dépenser,
Et prêtant son argent, sans jamais balancer:
Foiblesse d'un bon cœur, d'une ame généreuse
Qui cadre avec la mienne, et me rendroit heureuse.
Enfin, cet homme-là me ressemble si bien,
Qu'en faisant son portrait, je crois faire le mien.

LE COMTE.

Oui, voilà de quoi faire un parfait assemblage.

CIDALISE, en riant.

L'entreprendriez-vous?

LE COMTE.

C'est à quoi je m'engage.

CIDALISE.

Chimère, encore un coup?

LE COMTE, montrant Cléon.

Voici ma caution.

CIDALISE.

Monsieur vous répondra que l'homme en question
Est si bien engagé qu'il n'ose s'en dédire.

CLÉON.

Vous vous trompez. Sur lui vous prenez tant d'empire,
Que, pour peu que vos yeux daignent l'encourager,
Sous vos aimables lois il viendra se ranger.

CIDALISE, tendrement.

Il se trompe, et jamais il n'aura ce courage.

CLÉON, lui baisant la main.

Il l'aura, j'en réponds.

CIDALISE.

Hé bien ! qu'il se dégage,
Et me rapporte un cœur qu'il avoit mal placé,
Et nous pourrons finir le projet commencé.

CLÉON.

Vous lui promettez donc ?...

CIDALISE.

Oh ! j'ai dit, ce me semble,
Tout ce qu'il falloit dire. Ajustez-vous ensemble.
Vous pourrez bien, sans moi, poursuivre l'entretien.
Vous avez de l'esprit, et vous m'entendez bien.
Sans adieu.

SCÈNE VIII.

CLÉON, LE COMTE.

LE COMTE.

Quel rapport, et quelle sympathie !

CLÉON.

Cidalise doit être une femme accomplie.

LE COMTE.

N'est-il pas vrai ?

CLÉON.

Sans doute. Il faut que vous m'aidiez...

LE COMTE.

Qu'exigez-vous de moi ?

CLÉON.

Que vous me dégagiez.
Allez trouver Julie, et lui faites comprendre
Que d'un nouvel amour je n'ai pu me défendre ;

Que comme nos humeurs...

LE COMTE.

Ne me prescrivez rien;
Je sais ce qu'il faut dire, et je le dirai bien.
En cette occasion usons de politique;
Envoyez à Julie un présent magnifique,
Pour lui faire agréer que vous rompiez tous deux,
Et qu'il vous soit permis de former d'autres nœuds.
Vous savez à quel point elle est intéressée.

CLÉON.

C'est bien dit.

LE COMTE.

Le hasard seconde ma pensée.
(Il tire un écrin.)
Voici les diamans que vous lui destiniez.
Le fameux usurier de qui vous empruntiez,
Les avoit pris en gage, et vient de me les rendre.
Je les porte à Julie, et les lui ferai prendre
Comme un prix éclatant de votre liberté.

CLÉON.

Ce projet me paroît assez bien concerté.
Je m'abandonne à vous.

LE COMTE.

Je vais trouver Julie.
Rentrez; je rejoindrai bientôt la compagnie,
Et je vous rendrai compte à l'oreille, en deux mots,
De ce que j'aurai fait.

CLÉON, l'embrassant.

Je vous dois mon repos.

SCÈNE IX.

LE COMTE, JULIE, FINETTE.

JULIE, à Finette.

Oui, je reviens chez lui, quoiqu'avec répugnance;
Mais il faut lui montrer un peu de complaisance.

FINETTE.

Il vous la paîra bien.

JULIE, en riant.

C'est mon intention.

(Elle aperçoit le Comte, et double le pas.)

LE COMTE, l'arrêtant.

Madame, où courez-vous?

JULIE.

On m'a dit que Cléon
M'attendoit.

LE COMTE.

Non, Madame; et même il vous conjure
De ne le plus revoir.

JULIE.

Moi?

LE COMTE.

Vous, je vous assure.

JULIE, voulant avancer.

Vous vous moquez, je crois!

LE COMTE, la suivant.

C'est lui qui m'a chargé
Du compliment.

FINETTE, au Comte.

Comment! On nous donne congé!

LE COMTE.

Congé très-absolu, s'il faut que je le dise.

JULIE.

D'où lui vient ce caprice?

LE COMTE.

Il aime Cidalise.

JULIE, en riant, et voulant avancer.

Oh! n'est-ce que cela?

LE COMTE.

Le fait est sérieux,
Et c'est un parti pris. Faut-il le prouver mieux?
Je vous apporte ici ce présent magnifique,
(Il lui montre l'écrin.)
Pour vous en consoler.

FINETTE, voulant le prendre.

Donnez.

LE COMTE.

Mais je m'explique:
C'est à condition que vous lui permettrez
De suivre son penchant.

JULIE, d'un air noble et fier.

Monsieur, vous lui direz
Que mon intention n'est point de le contraindre
Sur nos engagemens qu'il souhaite d'enfreindre,
Que je l'en rends le maître, et que je fais des vœux
Pour qu'une autre que moi puisse le rendre heureux,
Quoique j'ose en douter; et qu'au surplus j'accepte

Le présent qu'il me fait.

FINETTE, prenant l'écrin.

Bon cela. Le précepte
Qu'on m'a le plus prêché, que j'ai le mieux suivi,
C'est qu'il faut toujours prendre.

LE COMTE.

Il sera très-ravi
D'un procédé si doux. Oserois-je vous dire
Que l'unique bonheur pour lequel je soupire,
C'est que son inconstance et son aveuglement
Vous fassent écouter un plus fidèle amant ?
Je sais bien que, toujours circonspecte et sévère,
Votre vertu vous tient soumise à votre père.
Consentez-y, Madame, et je vais lui parler.

JULIE, d'un air froid.

Vous le pouvez, Monsieur.

LE COMTE.

Mais, sans dissimuler,
Si je puis obtenir que le Baron prononce
En ma faveur...

JULIE.

Pour lors je vous ferai réponse.

LE COMTE.

Cela suffit, Madame, et je n'oublîrai rien,
Comptant sur votre aveu, pour obtenir le sien.

SCÈNE X.

JULIE, FINETTE.

JULIE, en souriant.

Ah! s'il peut l'obtenir, je consens qu'il m'épouse.
Le perfide!

FINETTE.

Après tout, n'êtes-vous point jalouse
De Cidalise?

JULIE, en riant.

Moi? Non, Finette, à coup sûr.

FINETTE.

Un congé cependant est un morceau bien dur.
Au fond, j'en suis piquée, et j'en rougis de honte.

JULIE.

Moi, j'en ris de bon cœur. C'est un des tours du Comte.

FINETTE.

Mais enfin, si Cléon...

JULIE.

Dès que je le voudrai,
En esclave à mes pieds je le rappellerai.
Tel est de la vertu l'ascendant légitime.
L'amour est tout-puissant, s'il règne avec l'estime.

FINETTE, ouvrant l'écrin.

En tout cas, nous avons de quoi nous soutenir.

JULIE.

Allons chercher mon père. Il faut le prévenir

Sur les offres du Comte, et dicter sa réponse,
Qui doit être pesée avant qu'il la prononce.

FINETTE.

Oui, oui, trompons celui qui trahit son ami:
Il faut, avec un fourbe, être fourbe et demi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PASQUIN, seul.

Quel éclat! Quel fracas! Quelle diable de vie!
Quoi! quarante couverts, et la table remplie!
Vins de tous les pays, tant de mets délicats,
Qu'une ville, je crois, ne les mangeroit pas.
Trente musiciens, symphonistes avides,
Qui sont entrés céans la bourse et le corps vides,
Qui, convoitant les plats, font jurer leur archet,
Et s'en vont tour à tour s'enivrer au buffet.
Des galans pleins de vin, qui déclarent leurs flammes;
Par-dessus tout cela, le caquet de vingt femmes;
Et Cléon transporté, qui ne s'occupe à rien,
Qu'à provoquer les gens à dévorer son bien.

SCÈNE II.

FINETTE, PASQUIN.

FINETTE.

Ah! te voilà, Pasquin? Que fais-tu?

PASQUIN.

Je médite
Sur les faits de mon maître. O cervelle maudite!

FINETTE.

Comment, cela t'afflige ?

PASQUIN.

Eh ! puis-je, sans douleur,
Voir périr tous les biens de ce Dissipateur ?
Les trésors de Crésus ne pourroient lui suffire.

FINETTE.

Crois-moi profitons-en, et n'en faisons que rire.
L'exemple de ce chien que tu citois tantôt,
M'a frappée ; et je vois que c'est un grand défaut
Que de s'embarrasser des sottises des autres.
Vos affaires vont mal, et nous faisons les nôtres ;
C'est ce qui me console.

PASQUIN.

O le bon petit cœur !

FINETTE.

Les scrupules avoient suspendu mon ardeur,
Mais je m'en suis guérie.

PASQUIN.

Aussi fait ta maîtresse.
Qu'elle a bon appétit !

FINETTE.

Elle dévore. Adresse,
Complaisance, rigueurs, ruptures et retours,
Elle met tout en œuvre, et profite toujours.
Mais le meilleur de tout, c'est que monsieur le Comte
S'intéresse pour nous très-vivement.

PASQUIN.

Je compte
Que vous n'y perdrez pas.

FINETTE.

Tu sais bien que Gripon,
Votre honnête intendant, est un maître fripon.

PASQUIN.

Le fait est clair. Hé bien ?

FINETTE.

Le Comte le menace
De le faire danser au milieu d'une place,
Si de son brigandage il ne fait pas raison.
Gripon, qui sent son cas digne de pendaison,
Vient de nous apporter, par les ordres du Comte,
Soixante mille écus dont on lui tiendra compte
Sur ce qu'il doit lâcher par restitution.
Sa taxe étant payée, on portera Cléon,
Par l'appât toujours sûr d'une modique somme,
A signer que Gripon est un très-honnête homme.
Tel est le marché fait entre le Comte et lui.

PASQUIN.

Quel est le plus fripon de vous tous ?

FINETTE.

Aujourd'hui
Pareille question est un peu trop subtile.
On passe sur l'honnête, et l'on songe à l'utile.

PASQUIN.

Ta maîtresse, à coup sûr, s'occupe du dernier,
Et laisse aux sots le soin de songer au premier.

FINETTE.

Ma maîtresse prétend que rien n'est plus honnête
Que sa façon d'agir, et se fait une fête

De ruiner Cléon, afin de lui garder
Ce qu'elle sauvera.

PASQUIN.

Pour me persuader,
Il me faut des effets. Ils vont bientôt paroître.
Le dénoûment approche.

FINETTE.

Il approche ?

PASQUIN.

Oui, mon maître,
Sans s'en apercevoir, est ruiné tout net.
Il brille ; mais, ma foi, c'est en faisant binet.
On va, pour l'observer, jouer un jeu terrible :
Mon maître taillera. Crois-tu qu'il soit possible
Qu'il évite sa perte ? Il joue étourdîment,
Tient tout et ne voit rien. Tu juges aisément
Que sa banque se fond en jouant de la sorte,
Et que ce qu'il y met tout le monde l'emporte.

FINETTE.

Il faut que ma maîtresse en tire aussi sa part ;
Car elle sait à fond tous les jeux de hasard,
Et son bonheur, au moins, égale son adresse.

PASQUIN.

Mais Cléon, m'a-t-on dit, rompt avec ta maîtresse.

FINETTE.

Cette rupture-là nous inquiète peu.
D'ailleurs pour son argent chacun se met au jeu ;
C'est la règle.

PASQUIN.

Courage, achevez le pauvre homme :

Les autres l'ont blessé, ta maîtresse l'assomme.
Encor si son cher oncle avoit la charité
De se laisser mourir, Cléon ressuscité
Reprendroit son éclat. Mais, morbleu! le vieux reître
A déjà si souvent attrapé mon cher maître...

FINETTE.

Les loix devroient défendre à ces vieux opulens,
Qui ne sont bons à rien, de passer soixante ans :
Mais ces oncles malins sont cloués à la vie.

PASQUIN.

Le nôtre est tous les ans deux fois à l'agonie :
Un courrier diligent vient nous en avertir.
Pour aller l'enterrer nous songeons à partir,
Quand un autre courrier, qui jusqu'au cœur nous frappe
Arrive, et nous apprend que le traître en réchappe,
Malgré deux médecins qui ne le quittent pas.

FINETTE.

Deux médecins n'ont pu lui donner le trépas ?
Il ne mourra jamais.

PASQUIN.

Je ne suis point tranquille;
On vient de m'avertir qu'il est dans cette ville.
Ah! si ce vieux avare alloit venir céans
Pendant tout le fracas que l'on fait là-dedans,
Lui qui mène une vie et misérable et dure,
Il déshériteroit son neveu.

FINETTE.

Chose sûre.
Tu devrois prévenir...

PASQUIN.

Morbleu ! tout est perdu.
Voici l'homme lui-même, il n'est point attendu.
O le malin vieillard ! il s'est mis dans la tête
De venir nous surprendre, et de troubler la fête.
Que lui dire ? Aide-moi.

FINETTE.

J'y ferai de mon mieux.
Il se parle; écoutons.

(Ils se rangent dans un coin du théâtre.)

SCÈNE III.

GÉRONTE, FINETTE, PASQUIN.

GÉRONTE, sans les voir.

Oui, je suis curieux
De voir si mon neveu, comme le dit sa lettre,
S'est si bien réformé; car tenir et promettre
Ce sont deux.

PASQUIN, à part.

Vraiment oui.

GÉRONTE.

Si je l'en crois pourtant,
Il vit comme un Caton. Que je serois content,
S'il m'avoit mandé vrai !

PASQUIN, à Finette.

Bon, voilà notre texte.
Il faut broder dessus, et, sous quelque prétexte,
Éloigner ce fâcheux.

FINETTE.

Commence, j'appuierai.

GÉRONTE.

S'il me trompe, jamais je ne le reverrai,
Et de tous mes grands biens je ferai le partage
Entre gens qui sauront en faire un bon usage.

PASQUIN, à Finette.

Ne te l'ai-je pas dit?

FINETTE.

Le péril est pressant.

PASQUIN.

Abordons-le, et prenons l'air tendre et caressant.
(Pasquin lui embrassant les genoux.)
Ah! Monsieur, est-ce vous?

FINETTE, lui prenant les mains.

Quel bonheur! Quelle joie
De vous revoir!

PASQUIN.

Monsieur, il suffit qu'on vous voie
Pour sentir des transports...

GÉRONTE.

Bonjour. Et mon neveu,
Comment se porte-t-il?

PASQUIN.

Assez bien depuis peu.

GÉRONTE.

Depuis peu! Comment donc, a-t-il été malade?

PASQUIN.

Oui. L'étude, à mon sens, est un plaisir bien fade;

Cependant c'est le seul auquel il s'est réduit :
La lecture à présent l'occupe jour et nuit.

GÉRONTE.

Tout de bon ? La nouvelle est pour moi bien charmante ;
Mais, à dire le vrai, je la trouve étonnante.

PASQUIN.

Trop d'application l'a fort incommodé ;
Mais sa santé revient.

GÉRONTE.

Il ne m'a point mandé
Qu'il eût été malade ?

PASQUIN.

Hélas ! il n'avoit garde.

GÉRONTE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Vous affliger ? Voulez-vous qu'il hasarde
Une santé, l'objet de son attention ?
Car il se sent pour vous une inclination,
Un amour, un respect !... Demandez à Finette.

FINETTE.

Tenez, Monsieur, depuis qu'il vit dans la retraite,
Son amitié pour vous s'est augmentée encor.
Ma foi, c'est un neveu qui vaut son pesant d'or ;
Demandez à Pasquin.

GÉRONTE.

Vous me comblez de joie !
Enfin, le voilà sage, et dans la bonne voie.

FINETTE.

On n'y peut être mieux. C'est une gravité,

C'est une modestie, une docilité,
Une discrétion!...

GÉRONTE.

Fort bien, ma douce amie :
Mais vous ne parlez point de son économie;
C'est le point capital.

FINETTE.

Bon! il est trop mesquin,
Trop dur.

GÉRONTE.

Me dis-tu vrai?

FINETTE.

Demandez à Pasquin.

PASQUIN.

Son ménage à présent va jusqu'à l'avarice.

GÉRONTE.

O le brave garçon! On dit que c'est un vice.

FINETTE.

Fi donc!

GÉRONTE.

Mais, à mon sens, le plaisir d'amasser
Surpasse infiniment celui de dépenser.

PASQUIN.

Voilà ce qu'il nous dit.

GÉRONTE.

Mais c'est donc un autre homme?

PASQUIN.

Oui, Monsieur. Savez-vous qu'à présent on le nomme
Le petit Harpagon?

GÉRONTE.

Vous me flattez.

FINETTE.

Qui? Nous?
Je vous jure qu'il est aussi ladre que vous;
C'est tout dire.

PASQUIN.

Oui, ma foi.

GÉRONTE, tirant son mouchoir.

Sur mon honneur, je pleure
De surprise et de joie. Il faut que tout-à-l'heure
Je l'embrasse.

PASQUIN, l'arrêtant.

Ah! Monsieur, n'entrez pas.

GÉRONTE.

Et pourquoi?

PASQUIN, embarrassé.

Demandez à Finette, elle sait mieux que moi...

FINETTE.

Monsieur... c'est qu'il s'est fait... une étrange habitude...
Pendant toutes les nuits... il s'applique à l'étude,
Et ne s'endort jamais... qu'après qu'il a dîné.

GÉRONTE.

Parbleu! plus vous parlez, plus je suis étonné.
Un pareil changement ne sauroit se comprendre.
Mon neveu, qui jamais n'a voulu rien apprendre,
Qui haïssoit l'étude à la mort, maintenant
Passe les nuits à lire!

PASQUIN.

Il est plus surprenant

De l'avoir vu prodigue, et de le voir avare.

FINETTE.

L'homme est un animal si changeant, si bizarre!

GÉRONTE.

Mais, l'éveiller pour moi, n'est pas un grand malheur.
Je veux le voir. Entrons.

FINETTE, le retenant.

Auriez-vous bien le cœur
D'interrompre son somme?

GÉRONTE.

Oui.

PASQUIN, le retenant à son tour.

Souffrez qu'on vous dise
Qu'un réveil en sursaut...

GÉRONTE, se débarrassant.

Tarare!

FINETTE, le ratrappant.

La surprise
Peut le rendre malade. Attendez à ce soir.

GÉRONTE.

Non; ma joie est trop grande, et je prétends le voir.

PASQUIN.

Puisque vous résistez à ce qu'on vous conseille,
Pour le surprendre moins, souffrez que je l'éveille.

GÉRONTE.

Eh! bien, va l'avertir que je l'attends ici.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, FINETTE.

GÉRONTE.

Mais j'entends un grand bruit! Que veut dire ceci?

FINETTE.

Comme votre neveu donne dans les sciences,
Il fait venir ici, pour des expériences,
Grand nombre de savans, esprits vifs, pointilleux,
Gens qui sur un fétu jasent une heure ou deux,
En dissertations fièrement se répandent,
Et font un si grand bruit que les voisins l'entendent.

GÉRONTE.

Des savans!

FINETTE.

Ici près le cercle est assemblé.

GÉRONTE.

Le sommeil de Cléon doit en être troublé.

FINETTE.

Oh! point; car, pour se mettre à l'abri du tapage,
Il monte prudemment jusqu'au troisième étage;
Il s'endort, il s'éveille, il descend; on lui dit
Ce que l'on a conclu, dont il fait son profit:
Il faut voir quelquefois comme il les contrarie.

GÉRONTE.

Mais, à propos, quand est-ce donc qu'il se marie?
Julie est un parti qui lui convient très-fort;
S'il ne l'épousoit pas, il auroit très-grand tort.

Je veux tout au plutôt faire ce mariage;
Et c'est là proprement l'objet de mon voyage.
Voilà le frein qu'il faut donner à mon neveu.

FINETTE.

C'est bien dit, et cela se peut faire dans peu.
Nous touchons à la fin des deux ans de veuvage.

GÉRONTE.

D'ailleurs, puisque Cléon est devenu si sage,
Je ne vois plus d'obstacle à cet engagement.

SCÈNE V.

GÉRONTE, CLÉON, PASQUIN, FINETTE.

CLÉON, accourant les bras ouverts.

Je revois mon cher oncle! Ah! quel ravissement!

GÉRONTE.

Venez, embrassez-moi; ce que j'apprends me charme.
Grace au ciel, me voilà hors de crainte et d'alarme.
Vous n'êtes plus le même, à ce que l'on me dit.
Quel heureux changement!

CLÉON, d'un air sérieux.

J'ai bien fait mon profit
De vos sages discours, de vos lettres prudentes.

PASQUIN.

Oh! oui.

CLÉON.

Des jeunes gens les passions ardentes
Les entraînent souvent dans des égaremens;
Mais pour les bons esprits, il est de bons momens.

Après beaucoup d'efforts j'ai réformé ma vie.
Vous imiter, vous plaire est toute mon envie.
J'ai pris le bon chemin, et j'y veux demeurer.

FINETTE, à Géronte.

Vous voyez.

PASQUIN, à Géronte.

Comme vous, cela me fait pleurer.
N'êtes-vous pas touché d'une telle réforme ?

GÉRONTE, à Cléon.

Oui; mais pendant la nuit la santé veut qu'on dorme :
On s'échauffe à veiller.

CLÉON.

Oh ! je ne veille plus.

GÉRONTE.

On m'assure pourtant...

CLÉON.

C'est un mensonge.

PASQUIN.

Abus,
De prétendre cacher la mauvaise habitude
Que vous avez.

CLÉON.

De quoi ?

PASQUIN, lui faisant des signes.

De donner à l'étude
Toutes les nuits, au lieu de les passer au lit.
Monsieur sait votre train, et nous avons tout dit.

CLÉON, à Géronte.

Il faut vous l'avouer, jour et nuit j'étudie.

GÉRONTE.

Je ne m'étonne plus de votre maladie.

CLÉON, surpris.

Je ne suis point malade, et ne l'ai point été.

FINETTE.

Quoi! les veilles n'ont pas troublé votre santé?
Vous n'avez pas senti de certaines atteintes?...

PASQUIN.

Et que diable, Monsieur, mettons bas toutes feintes.
Oserez-vous nier que l'application?...

CLÉON, embarrassé.

Il est vrai, j'ai senti... quelque altération...
Par l'excès du travail; et n'osois vous le dire,
De peur de vous fâcher, mais...

PASQUIN.

Moi, pour un empire
(à Géronte.)
Je ne mentirois pas. Avec tous ces efforts,
Mon maître se ruine et l'esprit et le corps.

GÉRONTE, en colère.

Je ne veux point cela.

CLÉON.

Mon oncle, la science
A des attraits si vifs!

GÉRONTE.

J'ai fait l'expérience,
Mon neveu, qu'un docteur est souvent un grand sot.
L'étude appesantit, et n'est point votre lot.
On peut par-ci, par-là, vaquer à la lecture;
Mais c'est folie à vous de forcer la nature.

A gouverner vos biens, soyez très-diligent;
Mangez peu, dormez bien, et comptez votre argent,
Quand vous vous ennuyez.

CLÉON.

J'en fais tous mes délices.

GÉRONTE.

Plus on aime l'argent, et moins on a de vices.
Le soin d'en amasser occupe tout le cœur;
Et quiconque s'y livre, y trouve son bonheur.
Un ami qu'on implore, ou refuse ou chancelle.
L'argent est un ami toujours prompt et fidèle.
Le plaisir d'entasser vaut seul tous les plaisirs.
Dès qu'on sait que l'on peut remplir tous ses desirs,
Qu'on en a les moyens, notre ame est satisfaite.
De tout ce que je vois je puis faire l'emplette,
Et cela me suffit. J'admire un beau château;
Il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir un plus beau,
Me dis-je. J'aperçois une femme charmante;
Je l'aurai, si je veux, et cela me contente.
Enfin, ce que le monde a de plus spécieux,
Mon coffre le renferme, et je l'ai sous mes yeux,
Sous ma main; et par là, l'avarice qu'on blâme,
Est le plaisir des sens, et le charme de l'âme.

CLÉON.

Que c'est bien dit, mon oncle! Aussi mon plus grand soin
Est de thésauriser.

PASQUIN.

J'en suis un bon témoin.
C'est un charme de voir comme mon maître amasse.

CLÉON.

J'ai beaucoup dépensé; mais à la fin tout lasse.
Je n'ai plus de plaisir qu'à compter de l'argent.

FINETTE.

Et qu'à le dépenser... comme un homme prudent.

GÉRONTE.

Fort bien.

CLÉON.

Je ne veux plus manger mon blé en herbe

GÉRONTE.

Vous portez là pourtant un habit bien superbe!

CLÉON.

J'achève de l'user, au lieu de le donner.

GÉRONTE.

Bon. Quand il sera vieux, faites-le retourner;
Puis il vous durera cinq ou six ans encore.

CLÉON, lui faisant la révérence.

Je n'y manquerai pas.

GÉRONTE.

Le faste....

CLÉON.

Je l'abhorre.

GÉRONTE.

Est toujours ruineux.

CLÉON.

Sans doute.

GÉRONTE.

Voyez-moi.
Je porte cet habit depuis dix ans, je croi,

r encor plus de dix autres.

PASQUIN, à part.

e!

GÉRONTE.

Quoi?

PASQUIN.

Je lui dis que les nôtres
:s, et qu'il faut nous garder
xe. Ah! qu'on va brocarder
e!

FINETTE.

Et qu'importe qu'on raille?
:s.

GÉRONTE.

C'est bien dit. La canaille,
insulte et me siffle souvent;
n coffre, et puis mon cher argent
de quoi remplir deux pipes.
, mes meubles et mes nippes,
trois cents bons mille francs,
; trois mille tous les ans.
:oît, il se renfle!

PASQUIN.

Le nôtre
ıt; mais nous visons au vôtre,
:ons.

FINETTE.

Dans peu je vous réponds
eu sera si bien en fonds,
lus.

CLÉON, à Géronte.

Oui, toute mon envie
Est d'atteindre à vos biens.

GÉRONTE.

Que j'ai l'ame ravie
De voir qu'il tienne enfin de son père et de moi!
Continuez, mon cher, vous irez loin.

PASQUIN.

Ma foi,
C'est très-bien dit.

GÉRONTE.

D'honneur à la fin je me pique,
Et je m'en vais vous faire un présent magnifique,
Pour vous récompenser de tout ce que j'apprends.
(Il tire une petite bourse de cuir.)
Tenez, mon cher neveu, voilà quatre cents francs
Que je vous donne.

CLÉON.

A moi?

GÉRONTE.

Faites-en bon usage;
Je serai libéral, tant que vous serez sage.

CLÉON, en soufflant.

Vos libéralités sont touchantes.

PASQUIN, bas, à Cléon.

Prenez.

CLÉON, bas, à Pasquin, en lui donnant la bourse.

Tiens, Pasquin.

PASQUIN, bas, à Cléon.

Grand merci.

GÉRONTE, à Cléon.

Comment, vous lui donnez
Mon argent ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur; mais c'est pour sa dépense.
Comme c'est en moi seul qu'il met sa confiance,
Il me charge du soin d'acheter, de payer.

GÉRONTE.

Mais, n'es-tu point fripon ? Songe à bien employer
Cette somme : après tout, elle est considérable.

PASQUIN.

Aussi servira-t-elle à défrayer sa table
Pendant plus d'un grand mois.

GÉRONTE, embrassant Cléon.

Ah! je suis enchanté.

SCÈNE VI.

CLÉON, LE BARON, GÉRONTE, PASQUIN, FINETTE.

GÉRONTE, allant au-devant du Baron.

Mon ami, prenez part à ma félicité ;
Souffrez qu'entre vos bras mon transport se déploie.

LE BARON, l'embrassant.

Bonjour, mon cher Géronte.

PASQUIN, à Finette.

Ah! voici rabat-joie!
Avec ses vérités, il s'en va tout gâter.
Comment le prévenir?

FINETTE.

Je m'en vais le tenter.

(au Baron, bas.)

Monsieur, un petit mot.

LE BARON, à Finette.

(à Géronte.)

Paix. Sachons, je vous prie,
D'où naissent vos transports?

GÉRONTE.

Mon ame est attendrie
De voir que mon neveu...

LE BARON.

La mienne l'est aussi;
Et je compatis fort aux chagrins...

GÉRONTE.

Dieu merci,
Je n'ai plus de sujet d'en avoir.

LE BARON.

Moi, je pense
Que, si jamais...

FINETTE, bas, au Baron.

Monsieur, un moment d'audience.
Nous avons...

LE BARON, la repoussant.

(à Géronte.)

Ote-toi. Je...

PASQUIN, tirant le Baron.

Deux mots à l'écart.

LE BARON, fort haut.

Eh? Plaît-il?

PASQUIN, bas.

Écoutez.

LE BARON, à part.

Que me veut ce pendard?

PASQUIN, bas, au Baron.

Monsieur, c'est que...

LE BARON, le poussant rudement.

Tais-toi.

PASQUIN, à part.

Que la peste te crève:

(bas, à Cléon.)

Aidez-nous. Il s'agit d'empêcher qu'il n'achève,
Ou vous êtes perdu.

LE BARON, à Géronte.

Je suis très-étonné
De vous voir si joyeux.

CLÉON, au Baron.

Il m'a tout pardonné,
Monsieur; laissons cela.

LE BARON, à Géronte.

Vous êtes bien facile!
Ah! si vous m'en croyiez...

CLÉON, au Baron.

Vous venez de la ville:
Que dit-on de nouveau?

LE BARON.

Ce qu'on dit? Ah! vraiment,
On parle assez de vous.

GÉRONTE, au Baron.

C'est sur son changement.

CLÉON, à Géronte.

Sans doute.

GÉRONTE, au Baron.

Tout le monde est bien surpris, je pense?

LE BARON.

En doutez-vous? Chacun fronde sur sa dépense.

PASQUIN, à Géronte.

Qu'il vient de retrancher. Rien n'est plus étonnant.

LE BARON, à Cléon.

Vous l'avez retranchée?

CLÉON, au Baron.

Ah! Monsieur, maintenant
Je suis bien revenu de mes erreurs passées;
Et mes dépenses sont tellement compassées!
Je suis si réformé!...

LE BARON.

Me prend-t-on pour un fou,
Quand on me parle ainsi? Vous, réformé? Par où?
Depuis quand?

CLÉON, faisant des signes au Baron.

Il suffit que mon oncle le croie;
Et vous avez grand tort d'interrompre sa joie.
Enfin, il est content, très-content.

LE BARON.

En effet,
Le bon homme a tout lieu d'être très-satisfait.

GÉRONTE.

Aussi suis-je, et ma joie égale ma surprise.

LE BARON.

Allez, vous radotez, s'il faut que je le dise.

Entendez-vous le bruit que l'on fait là-dedans?

GÉRONTE.

Oui. Mon neveu chez lui rassemble des savans
Qui disputant entr'eux.

LE BARON.

Des savans! La cervelle
Vous tourne, assurément. Vous me la donnez belle,
Avec vos savans!

GÉRONTE.

Mais...

LE BARON, à Géronte.

Suivez-moi, vous verrez
Des docteurs avec qui vous vous divertirez,
Et qui font rude guerre à la mélancolie.

CLÉON, bas, à Géronte.

Mon oncle, vous voyez jusqu'où va sa folie.

GÉRONTE, bas, à Cléon.

Il me fait grand'pitié!

LE BARON, en riant.

Parbleu! vous en tenez
Avec vos savans! Ah!

GÉRONTE, d'un ton piqué.

Pourquoi me rire au nez?

PASQUIN, bas, à Géronte.

Eh! ne l'irritez point, il est dans son délire;
Souvent dans ses accès il se pâme de rire.

LE BARON, riant à gorge déployée.

Des savans! Le bon tour que l'on vous joue ici!
Des savans!

(Il rit encore plus fort.)

GÉRONTE, à Cléon.

Sur mon ame, il me fait rire aussi.
Oui, Baron, des savans.

(Il rit de tout son cœur.)

LE BARON, riant de plus en plus.

La scène est excellente.

GÉRONTE, riant comme lui.

Par mà foi, mon ami, vous la rendez plaisante.

(Les deux vieillards rient démesurément, en se moquant l'un de l'autre.)

PASQUIN, bas, à Cléon.

Ils vont crever tous deux.

CLÉON, bas, à Pasquin.

Plût à Dieu! Mais du moins
Tâche à m'en délivrer.

PASQUIN.

J'y vais mettre mes soins.

LE BARON, reprenant son air sérieux.

Oh çà! c'est assez ri. Je vois qu'on vous abuse,
Et que votre neveu vous prend pour une buse.
Pour finir la dispute, entrons. Bientôt, ma foi,
Vous verrez qui radote, ou de vous, ou de moi.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, CLÉON, LE BARON, GÉRONTE, FINETTE, PASQUIN.

LE MARQUIS entre, tenant une serviette; il est ivre.

Eh! Cléon!

CLÉON, à part.

Le bourreau!

PASQUIN, à Finette.

Le Marquis! Comment faire?

LE BARON.

Ah! c'est monsieur mon fils!

LE MARQUIS.

Bonjour, Monsieur mon père,
(à Cléon.)
Comment vous portez-vous? Que fais-tu donc ici
Avec ces bonnes gens?

CLÉON.

Eh! tu me perds.

LE BARON, à Géronte.

Voici
Un des savans...

GÉRONTE.

O ciel!

LE BARON.

Que céans on rassemble.

LE MARQUIS.

Nous sommes là-dedans plus de quarante ensemble.

GÉRONTE.

Plus de quarante!

LE MARQUIS, lui frappant sur l'épaule.

Oui. Bonjour, vieux roquentin;
Vous me voyez bien rond. Quand on a de bon vin,
On boit à ses amours; cela grimpe à la tête,
Et le cœur s'attendrit. Mon cher Cléon, ta fête
Te coûtera bon; mais elle te fait honneur.

LE BARON, à Géronte.

Faites la révérence à monsieur le docteur.

GÉRONTE, à Cléon.

Ah! ah! C'est donc ainsi qu'on me berne?

CLÉON, à part.

J'enrage.

LE MARQUIS, à Géronte.

Entrez, vous allez voir un fort joli ménage.

GÉRONTE, à Pasquin.

Hé bien! maître fripon.

PASQUIN, s'esquivant.

Très-humble serviteur:
Je m'en vais prendre aussi le bonnet de docteur.

GÉRONTE.

(à Finette.)

Le scélérat! Et toi, madame l'impudente,
Peux-tu...

FINETTE, lui faisant la révérence.

Mon cher Monsieur, je suis votre servante.
Si vous avez du goût pour messieurs les savans,
Comptez que jour et nuit on les trouve céans.

GÉRONTE, la poursuivant.

Tu me railles encor!

SCÈNE VIII.

CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, arrêtant Géronte.

Respectez le beau sexe,
Et modérez un peu votre pas circonflexe.
Comme vous n'avez plus l'appétit sensitif,
Le sexe à vos fureurs n'est pas un correctif:

Mais moi qui le révère et qui le trouve aimable...
Allons, point de chagrin, venez vous mettre à table;
Vous verrez un festin aussi bien entendu...

GÉRONTE.

Si j'en goûte un morceau, je veux être pendu.

LE MARQUIS.

Je veux vous enivrer.

GÉRONTE.

Qui? Moi?

LE MARQUIS.

Vous. Et j'espère
Choquer aussi le verre avec monsieur mon père.

SCÈNE IX.

CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, LE MARQUIS, LE COMTE, FLORIMON, CARTON, CIDALISE, ARAMINTE, BÉLISE, ARSINOÉ, et plusieurs autres convives.

FLORIMON, à Cléon.

Comment donc, t'éclipser au milieu d'un repas?

LE COMTE, à Cléon.

Nous venons vous chercher.

GÉRONTE.

Ah! bon Dieu, quel fracas!

LE BARON, à Géronte.

Le cercle est assez beau.

ARAMINTE, à Cléon.

J'étois impatiente
De voir où vous étiez.

CIDALISE, à Cléon.

Peut-on être contente
Où l'on ne vous voit pas.

ARSINOÉ, à Cléon.

On se plaint fort de vous.
Qui peut donc si long-temps vous séparer de nous?

BÉLISE.

Vous nous donnez, Cléon, un festin magnifique,
Et vous nous plantez là? Ce procédé me pique.

CARTON, à Cléon.

Tu nous fais trop languir; il faut nous mettre au jeu.
Le temps est précieux.

GÉRONTE.

Courage, mon neveu;
La réforme est complète et très-édifiante!

FLORIMON, au Marquis.

Quel est cet homme-là?

LE MARQUIS, prenant la main de Géronte.

Messieurs, je vous présente
La fleur de la contrée. Un oncle gracieux,
Prévenant, libéral, et qui fait de son mieux
Pour soutenir Cléon dans sa magnificence.

CIDALISE, et toutes les Dames le saluent.

Il veut bien recevoir notre humble révérence.

LE COMTE, embrassant Géronte.

Monsieur, en vérité, j'avois un grand desir
De faire connoissance avec vous.

FLORIMON, l'embrassant.

Quel plaisir
De l'embrasser!

CARTON, faisant de même.

Monsieur veut bien me le permettre?

LE MARQUIS.

Parbleu! j'aurai mon tour; et j'ose me promettre
Que Monsieur sentira dans cet embrassement
L'excès de l'amitié...

GÉRONTE.

Doucement, doucement.

LE MARQUIS.

Allons, à toi, Cléon; une tendre accollade.

CLÉON, embrassant Géronte avec transport.

Mon oncle, mon cher oncle!

GÉRONTE, s'essuyant.

Ah! j'en serai malade.
Retire-toi, bourreau! Tu me fais outrager;
Mais, avant qu'il soit peu, je saurai m'en venger.

CLÉON.

Quoi! lorsque mes amis s'empressent à vous plaire...

GÉRONTE.

Dissipe, mange, bois, ce n'est plus mon affaire;
Je t'abandonne.

LE COMTE, à Géronte.

Au fond, de quoi vous plaignez-vous?

GÉRONTE.

De quoi je me plains?

LE COMTE.

Oui.

GÉRONTE.

J'ai tort d'être en courroux...

LE COMTE.

Vous ménagez pour lui. Votre sage vieillesse
Réparera bientôt des fautes de jeunesse.

GÉRONTE, effrayé.

Bientôt!

LE MARQUIS.

Assurément. A parler de bon sens,
C'est une honte à vous de vivre si long-temps,
Et d'un pauvre héritier lasser la patience.

LE BARON, au Marquis.

Insolent! Tout au moins respectez ma présence.

LE MARQUIS.

On cherche à quereller? Je n'aime point le bruit:
Je m'en retourne à table, et qui m'aime me suit.
(Il sort.)

CLÉON.

Je suis mortifié, mon oncle...

GÉRONTE.

Point d'excuse,
Je n'écoute plus rien. On m'insulte, on m'abuse,
On m'outre; c'en est fait, je ne te connois plus.

CARTON, à Cléon.

Puisque pour l'apaiser tes soins sont superflus,
Compte sur des amis de qui la bourse ouverte
Sera prête au besoin à réparer ta perte.

ARAMINTE.

Sans doute.

BÉLISE.

J'en réponds.

ARSINOÉ.

Je m'en ferois honneur.

CIDALISE.

J'en ferois mon plaisir.

FLORIMON.

Sois sûr d'un serviteur
Pénétré de tendresse et de reconnoissance.
Va, tu m'éprouveras quelque jour.

LE COMTE.

Il m'offense,
S'il ne regarde pas ce que j'ai comme à lui.

CLÉON, à Géronte.

Vous entendez?

GÉRONTE.

Fort bien.

LE BARON.

On vous flatte aujourd'hui,
Et jusques au besoin on vous promet merveilles :
Mais s'il vient, parlez-leur, ils n'auront plus d'oreilles.

CIDALISE.

Messieurs, m'en croirez-vous? Rejoignons le Marquis.

ARAMINTE.

Je me rends volontiers à ce prudent avis.

CLÉON, à Géronte.

Mon oncle, sans rancune et sans cérémonie,
Voulez-vous prendre place avec la compagnie?

GÉRONTE.

Va trouver ta cohue, et me laisse en repos.

CLÉON, lui faisant la révérence.

Je me retire donc sans un plus long propos.

SCÈNE X.

GÉRONTE, LE BARON, JULIE, qui entre et qui écoute.

GÉRONTE.

Allons, passons chez vous. Qu'on appelle un notaire.

LE BARON.

Un notaire!

GÉRONTE.

A l'instant.

LE BARON.

Et que voulez-vous faire?

GÉRONTE.

Je vais déshériter mon indigne neveu.

LE BARON.

Un si cruel dessein n'aura point mon aveu.

JULIE, avançant avec précipitation.

Ah! qu'entends-je? Monsieur, vous sera-t-il possible
D'avoir tant de rigueur?

GÉRONTE.

Il est incorrigible;
Je suis inexorable, et je veux le punir.

JULIE.

Je demande sa grace, et je dois l'obtenir.
Excusez les transports de la folle jeunesse.
Ayez pitié de moi qui l'aime avec tendresse.

GÉRONTE.

Je sais que vous l'aimez : mais ce dissipateur
Ne doit point de mes biens devenir possesseur.

Pour vous en assurer la jouissance entière,
Je m'en vais vous nommer mon unique héritière.

JULIE.

Qui ? moi, Monsieur ?

GÉRONTE.

Oui, vous. Je veux que dès ce soir
Le sort de mon neveu soit en votre pouvoir.
Dès long-temps je connois votre prudence insigne.
Vous le rendrez heureux, s'il s'en rend moins indigne;
Sinon, à son malheur vous l'abandonnerez,
Et du fruit de mes soins seule vous jouirez.
Vous êtes après lui ma plus proche parente;
De plus, vous êtes sage, économe, prudente:
C'est un double motif pour vous laisser mon bien.

JULIE.

Songez...

GÉRONTE.

Vous aurez tout, et l'ingrat n'aura rien.
Allons, mon cher Baron, terminer cette affaire.
Du dessein que j'ai pris rien ne peut me distraire.
J'assure à la vertu sa rétribution,
Et me venge en faisant une bonne action.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, JULIE, LE BARON.

GÉRONTE, à Julie.

En vertu de mon seing, et du seing du notaire,
Vous voilà de mes biens unique légataire.
Que le ciel me punisse et m'abîme à l'instant,
Si dans mes volontés je ne suis pas constant,
Et si du testament je révoque une ligne.

JULIE.

Je sais par quel moyen je dois m'en rendre digne,
Monsieur, et je vous jure aussi de mon côté....

GÉRONTE.

N'achevez pas. Je veux qu'en pleine liberté
Vous possédiez mes biens, sans que rien vous engage,
Envers qui que ce soit, au plus petit partage;
Et que mon neveu même apprenne le premier
Qu'il ne doit plus compter d'être mon héritier.

LE BARON, à Géronte.

Vous avez très-grand tort. S'il n'a plus rien à craindre,
Dans ses égaremens qui pourra le contraindre?
Vous étiez le seul frein qui le retînt un peu.
Otez-lui ce frein-là, vous allez voir beau jeu!

JULIE.

Tant mieux pour lui.

LE BARON.

Tant mieux!

JULIE.

Oui; car pour moi j'opine
Que, pour se corriger, il faut qu'il se ruine.
Alors ses faux amis, ses lâches séducteurs,
Le laisseront en proie aux remords, aux douleurs:
Il ouvrira les yeux, il connoîtra les hommes;
Et s'étant convaincu que le siècle où nous sommes
N'est que corruption, intérêt, fausseté,
Lui-même il blâmera sa prodigalité.
On redoute l'écueil, quand on a fait naufrage;
Et le malheur d'un fou sert à le rendre sage.

GÉRONTE.

Cette sagesse-là lui coûtera bien cher!

JULIE.

Ses pertes désormais doivent peu vous toucher.
Il est presque abîmé, j'en suis trop avertie,
Et j'ai de ses débris la meilleure partie.

GÉRONTE.

La meilleure partie?

JULIE.

Oui, sa terre est à moi;
Ses bijoux, son argent, j'ai presque tout.

GÉRONTE.

Ma foi,
J'en suis charmé, ravi.

JULIE.

J'ai bien conduit ma barque,
Et je la conduirai dans le port.

GÉRONTE.

Je remarque
Qu'une femme prudente et qui se donne au bien,
Vaut cent fois mieux qu'un homme.

LE BARON.

Oui.

GÉRONTE.

Mais, par quel moyen
Avez-vous pu?...

JULIE.

Tantôt vous saurez notre histoire;
Elle vous surprendra. Mais voulez-vous me croire?
En cachant à Cléon qu'il est déshérité,
Quand vous le reverrez, traitez-le avec bonté,
Et laissez-lui penser qu'un excès de tendresse
Calme votre courroux, excuse sa jeunesse,
Et daigne se prêter à ses égaremens.
Vous donnerez matière à des événemens
Qui précipiteront ses regrets et sa perte,
Et qui rendront bientôt cette maison déserte.

GÉRONTE.

Volontiers; à mon tour je m'en vais le berner,
Et c'est un vrai plaisir que je veux me donner.

LE BARON.

Je vous seconderai, quoique peu propre à feindre:
Mais il est des momens où l'on doit se contraindre;
Et je sens, comme vous, que Julie a raison.

SCÈNE II.

CLÉON, JULIE, GÉRONTE, LE BARON.

CLÉON, entrant avec précipitation.

Je veux voir si mon oncle.... Encor dans ma maison
Le Baron et Julie! Ah! que je vais entendre
De beaux sermons! Je suis en train de me défendre,
Et de leur dire à tous leur fait en quatre mots.

GÉRONTE, d'un ton doux.

Approchez, mon neveu.

CLÉON, d'un ton fier.

Point d'ennuyeux propos.
J'ai du sens, de l'esprit, et je sais me conduire.

GÉRONTE.

Sans doute.

CLÉON.

A me gêner rien ne peut me réduire.
J'aime ma liberté plus que mon intérêt;
Et mon unique loi, c'est tout ce qui me plaît.

LE BARON.

Ah! c'est parler, cela.

JULIE, à Cléon.

Qui songe à vous contraindre?

CLÉON.

Qui? Vous trois; et j'étois assez sot pour vous craindre.
Sous le poids de mes fers mon cœur a trop gémi;
Mais contre ma foiblesse on m'a bien affermi.

GÉRONTE.

Ventrebleu! mon neveu, comme vous êtes brave!

CLÉON.

Oui, je lève le masque, et cesse d'être esclave.

LE BARON.

Il prend le mors aux dents.

CLÉON.

Vous aurez beau pester.
Je veux voir mes amis, jour et nuit les traiter;
Inventer cent moyens d'augmenter ma dépense,
Et me rendre fameux par ma magnificence.
Rien ne me coûtera pour me mettre en crédit,
Dussent tous les censeurs en crever de dépit.
Vous m'entendez, Messieurs?

GÉRONTE.

Ah! fort bien.

LE BARON.

Il s'explique
En des termes éloquens, et...

CLÉON.

Plus de politique.
C'est un art dont jamais je ne me piquerai:
(à Géronte.)
J'en ai fait avec vous un malheureux essai.
Pour y bien réussir, j'ai le cœur trop sincère.
(Regardant Julie.)
Il faut être né faux, pour aimer le mystère,
Pour aller à ses fins sous un masque trompeur.
La finesse est toujours l'effet d'un mauvais cœur.
Vous m'entendez, Madame?

JULIE, en souriant.

Oui, j'entends à merveille.

GÉRONTE.

Je vois bien, mon neveu, que le vin vous éveille.

CLÉON.

Je serois un grand fou de me régler sur vous!

GÉRONTE.

J'en demeure d'accord.

CLÉON.

Car, mon oncle, entre nous,
Est-il quelque défaut plus bas que l'avarice?
Il suffit de paroître entiché de ce vice,
Pour être regardé comme un homme sans cœur.
A quoi servent les biens que pour s'en faire honneur?
Le faste nous tient lieu d'une haute noblesse;
Les plus fiers, les plus grands adorent la richesse:
Quiconque en fait usage, avec eux va de pair;
Et, pour paroître grand, il faut prendre un grand air.
Ainsi, loin de blâmer mon humeur libérale,
Mon oncle, savourez ma prudente morale;
Et, sans me fatiguer d'inutiles raisons,
Prenez-moi pour modèle, et suivez mes leçons.

GÉRONTE, en riant.

Il n'est pas fort aisé de les suivre à mon âge.

CLÉON.

On n'est jamais trop vieux pour devenir plus sage.

GÉRONTE.

Il parle comme un livre, et raisonne si bien
Que j'ai honte d'avoir amassé tant de bien!

CLÉON.

C'est un pesant fardeau dont je veux vous défaire.

GÉRONTE.

Non; je vous en dispense, et j'en fais mon affaire.
Puisqu'à se ruiner on se fait tant d'honneur,
Corbleu! j'y vais aussi travailler de bon cœur.

CLÉON.

Ah! vous me plaisantez!

GÉRONTE.

Non, mon cher, je vous jure.
En vous croyant un fou, je vous faisois injure;
Et c'est moi qui l'étois.

LE BARON.

Il en faut convenir;
Et de mes préjugés il me fait revenir.

CLÉON.

Parlez-vous tout de bon, ou si c'est raillerie?

LE BARON.

Tout de bon.

GÉRONTE, à Cléon.

Agissez sans façon, je vous prie.
De tout votre fracas bien loin d'être alarmé,
Plus vous prodiguerez, plus je serai charmé.
Vous ne pouvez jamais épuiser la fortune.
Embrassez-moi, mon cher, et vivons sans rancune.
(Ils s'embrassent.)
Adieu, mon doux neveu, tenez-vous en gaîté;
Coupez, taillez, rognez en pleine liberté:
Comptez toujours sur moi, comme vous devez faire,
Et que votre plaisir soit votre unique affaire.

CLÉON.

Quoi! sérieusement, vous n'êtes plus fâché?

GÉRONTE.

Plus du tout; vos discours m'ont vivement touché.
Je vois votre sagesse et mon extravagance;
Et veux vous surpasser par la magnificence.
J'étois un idiot, un buffle, un animal;
Dès demain je régale, et je donne le bal.

LE BARON.

Et j'y danserai.

JULIE.

Moi, j'en veux être la reine.

GÉRONTE.

C'est comme je l'entends. Ma présence le gêne,
Laissons-le à ses amis. Touchez là, mon neveu,
Et, sans cérémonie, allez vous mettre au jeu:
La compagnie attend. Jouissez de la vie,
Et bravez, comme moi, la censure et l'envie.

SCÈNE III.

CLÉON, JULIE.

CLÉON.

Par un ton si nouveau je suis déconcerté.

JULIE.

Eh quoi! vous fâchez-vous de votre liberté?

CLÉON.

Cette liberté-là me paroît bien suspecte.

JULIE.

Vous voyez qu'à la fin votre oncle vous respecte.

CLÉON.

Etes-vous de concert pour vous moquer de moi?

JULIE.

Vous en triompherez bientôt.

CLÉON.

Cela peut être;
Mais je souffre moi-même, en vous voyant souffrir.

JULIE, en soupirant.

C'est un léger tourment dont je veux vous guérir,
En changeant comme vous; vous aimez Cidalise.

CLÉON.

Ma résolution n'étoit pas trop bien prise;
Mais vous la confirmez, et cela me suffit,
Au défaut de l'amour, je suivrai le dépit.

JULIE.

Et l'amour le suivra.

CLÉON.

C'est ce que je souhaite.

JULIE.

Je le souhaite aussi.

CLÉON.

Vous serez satisfaite.

SCÈNE IV.

JULIE, CIDALISE, CLÉON.

CIDALISE.

On vous attend, Cléon; que faites-vous ici?
Un raccommodement?

JULIE.

Non; puisque vous voici,
Je dois me retirer et vous céder la place.

CIDALISE.

On ne peut mieux agir, ni de meilleure grace.

JULIE.

Vous voyez, je suis bonne.

CIDALISE.

Eh! pas trop : car, au fond,
Vous me haïssez!...

JULIE.

Moi? Non, je vous en répond;
Je ne saurois haïr que les gens que j'estime.

CIDALISE.

Le trait est un peu vif. Le dépit vous anime;
Mais j'ai peu mérité ces marques de courroux.
Est-ce ma faute, à moi, si je plais mieux que vous?

JULIE.

Ah, mon Dieu! point du tout. Je sais que c'est la mienne.
Je n'ai qu'un cœur fidèle, et rien qui le soutienne.
Pour vous, dont les attraits ont un si grand éclat,
Vous n'avez pas besoin d'un cœur si délicat.

CIDALISE.

Si l'on nous veut ici comparer l'une à l'autre,
Sans nulle vanité, mon cœur vaut bien le vôtre;
Il ne balance pas, il suit ce qui lui plait;
Mais il aime du moins sans aucun intérêt.

CLÉON, se mettant entre elles.

Eh! Mesdames, cessez....

JULIE, à Cidalise.

Je ne suis point blessée
Que vous me soupçonniez d'une ame intéressée.

Mes actions un jour sauront ouvrir les yeux
A qui me connoît mal, et vous connoîtra mieux.

CIDALISE.

Plus on me connoîtra, plus j'aurai l'avantage
De l'emporter sur vous qui vous croyez si sage.
Si les dons de Cléon....

CLÉON, à Cidalise.

Madame, croyez-moi,
Ne poussez pas plus loin ce discours.

CIDALISE.

Mais je croi
Que je puis lui répondre.

CLÉON.

Oui; mais je vous supplie
De marquer moins d'aigreur, et d'épargner Julie.

CIDALISE.

Comment, vous exigez!...

CLÉON.

Moi? Je n'exige rien.
Je voudrois seulement rompre cet entretien.

CIDALISE.

Je puis comme elle, ici, dire ce que je pense.

JULIE.

Oui, vous y pouvez tout, grace à son inconstance.
Votre triomphe est beau; chacun vous l'envîra;
Mais vous n'en jouirez qu'autant qu'il me plaira.

SCÈNE V.

CLÉON, CIDALISE.

CIDALISE.

Qu'autant qu'il lui plaira! Je la trouve plaisante?
On ne sauroit tenir à sa gloire insolente;
Et je vais la rejoindre.

CLÉON.

Ah! de grace, arrêtez.

CIDALISE.

Quoi donc! Je souffrirai toutes ses duretés?

CLÉON.

Daignez me témoigner un peu de complaisance,
Et ne lui faites pas la plus légère offense.

CIDALISE.

La prière, sans doute, a de quoi me flatter.
Si bien que, pour vous plaire, il faut la respecter.

CLÉON.

Je ne m'en cache point, quoique je vous adore,
Je sens bien que mon cœur la révère et l'honore.
N'en soyez point fâchée, et l'amour qui nous joint...

SCÈNE VI.

CLÉON, CIDALISE, LE MARQUIS, CARTON.

CARTON.

Toujours des pour-parlers? Nous ne joûrons donc point
La table est entourée, et Julie a pris place.

CLÉON.

Julie!

CARTON.

Elle t'attend.

CIDALISE.

A-t-elle encor l'audace
De venir me braver? Et...

CLÉON.

Nous l'en punirons.
Puisqu'elle veut jouer, nous la ruinerons.

CIDALISE.

Oui; vengeons-nous ainsi de qui nous importune;
Et, guidés par l'amour, courons à la fortune.

(Elle lui donne la main.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FINETTE, seule.

O Ciel! vit-on jamais un revers plus funeste!
Pauvre Cléon! tu viens de jouer de ton reste;
Te voilà ruiné sans ressource. Le Sort
Paroît avec l'Amour être aujourd'hui d'accord
Pour punir l'inconstance, et pour venger Julie.

SCÈNE II.

LE BARON, FINETTE.

LE BARON.

Hé bien, a-t-on fini cette grande partie?
Ma fille en étoit-elle?

FINETTE.

Oui, Monsieur, sûrement.

LE BARON.

A-t-elle eu du bonheur?

FINETTE.

Épouvantablement.

LE BARON.

L'expression est neuve.

FINETTE.

Et conforme à l'histoire.

Je l'ai vue arriver, et j'ai peine à la croire.
Quand vous en douteriez, vous m'étonneriez peu.
Ma maîtresse attendoit que l'on se mît au jeu.
En entrant, Cidalise et Cléon l'ont brusquée,
Et par cent traits malins l'ont vivement piquée.
Plus elle étoit tranquille, et plus on la railloit :
Mais sans rien répliquer, comme Cléon tailloit,
Elle s'en est vengée en tentant la fortune.
L'inconstant, qui trouvoit sa présence importune,
Et vouloit s'en défaire en la poussant à bout,
L'excitoit à risquer, offrant de tenir tout.
« Hé bien! a dit Madame, il faut vous satisfaire.
» Ruinez-moi, Monsieur, si cela peut vous plaire.
» Je mets mille louis sur ces trois cartes-là. »
Elle gagne d'abord. Très-piqué de cela,
Cléon, pour réparer une perte si dure,
Lui fait autre défi; toujours même aventure.
Jusqu'au *trente et le va*, leur fureur les conduit.
Plus Cléon risque et tient, plus le malheur le suit.
D'un sang-froid merveilleux, ma prudente maîtresse,
Pour le mettre au néant, épuise son adresse.
Enfin, elle a gagné tout ce qu'elle a risqué,
Et jusqu'à quatre fois elle l'a débanqué.

LE BARON.

La fortune aujourd'hui paroît bien équitable.

FINETTE.

Cléon jure, il fulmine, il renverse la table;
Et jetant sur Julie un regard furieux :
Barbare, lui dit-il, ôtez-vous de mes yeux.

Elle, sans s'émouvoir, fait emporter sa proie,
Et la suit sans marquer ni tristesse ni joie.
A peine sommes-nous dans votre appartement,
Que l'on vient la prier avec empressement,
De la part de Cléon, d'excuser sa furie,
Et de rentrer chez lui. Ma maîtresse, attendrie,
Ne sait quel parti prendre, et balance long-temps :
Un messager pressant vient d'instans en instans,
Elle rejoint Cléon, le calme, le console.
« Madame, lui dit-il, je vous donne parole
» Que, quand sur moi le sort épuiseroit ses coups,
» J'expirerois plutôt que de m'en prendre à vous :
» Mon respect en répond, l'honneur me le commande;
» Mais je veux ma revanche, et je vous la demande. »

LE BARON.

Ciel!

FINETTE.

Pour s'expédier, il lui propose un jeu
Dont l'inventeur, je crois, mériteroit le feu.

LE BARON.

De quel jeu parles-tu?

FINETTE.

C'est au *trente et quarante*
Que Cléon a trouvé la fortune constante
A le faire périr. Argent, billets, contrats,
Meubles, carrosse, hôtel, tout a passé le pas,
Devant trente témoins consternés de sa perte,
Et tous prêts à laisser cette maison déserte,
Où, pour plumer leur dupe, ils n'ont plus nul moyen;
Car tout est à Madame, et Cléon n'a plus rien.

SCÈNE III.

JULIE, LE BARON, FINETTE.

LE BARON, à Julie.

Ce que j'apprends ici me paroît incroyable;
Y dois-je ajouter foi?

JULIE.

Rien n'est plus véritable,
J'ai ruiné Cléon. Ma rivale en fureur
Est encor plus que lui sensible à son malheur.
Elle pleure, elle crie, elle se désespère.
Moi, pour ne point aigrir leur haine et leur colère,
Je viens de les laisser en proie à leurs transports.
Toute la compagnie a fait de vains efforts
Pour adoucir l'excès de leur douleur profonde;
Ils n'écoutent plus rien, et brusquent tout le monde.
Enfin, graces au ciel, mon triomphe est parfait;
Il faut voir maintenant quel en sera l'effet;
Si tous ces grands amis qu'attiroit la fortune,
Voudront avec Cléon faire bourse commune,
Comme ils l'en ont flatté, quand il étoit heureux;
Et si j'ai de tout temps bien ou mal jugé d'eux.
Cidalise, surtout, est ce qui m'intéresse;
Elle peut à présent lui prouver sa tendresse.
Le bonheur nous expose à des dehors trompeurs;
Mais c'est dans le malheur qu'on éprouve les cœurs.

LE BARON.

Cléon devroit mourir de douleur et de honte.
Je sors pour informer le bon homme Géronte

De cet événement, et je l'amène ici
Pour voir quelle sera la fin de tout ceci.

SCÈNE IV.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

Comment prétendez-vous user de la victoire?

JULIE.

Je n'en sais rien encor.

FINETTE.

Ma foi, j'ai peine à croire
Qu'il reste à votre amant d'autres amis que vous.

JULIE.

Et c'est ce qui rendra mon triomphe plus doux.

FINETTE.

Plus doux? Vous me semblez bien âpre à la vengeance!
Voulez-vous de Cléon augmenter la souffrance?
Il vous doit, tout au moins, faire compassion,
Et vous ne me marquez aucune émotion.

JULIE.

Le temps amène tout.

FINETTE.

Tout franc, je vous admire.
Se peut-il que sur vous vous ayez tant d'empire?
Pouvez-vous d'un amant savourer le malheur?

JULIE.

Je veux voir quel effet il fera sur son cœur.
Son sort va désormais dépendre de lui-même:
S'il est digne de moi, tu verras si je l'aime!

FINETTE.

Il est assez puni, Madame, en vérité.

JULIE, en souriant.

Il ne sait pas encor qu'il est déshérité;
Et pour l'éprouver mieux, je prétends qu'il l'apprenne.

FINETTE.

De votre bouche?

JULIE.

Non, Finette, de la tienne.
Saisis l'occasion de l'informer du fait,
Et devant Cidalise : on verra par l'effet,
Que, loin qu'à son égard je sois dure, insensible,
J'use, pour le guérir, d'un secret infaillible.

FINETTE.

Je commence, Madame, à penser comme vous :
Employer pour cela des remèdes trop doux,
Ce seroit tout gâter. Il faut, d'une main sûre,
Tailler, couper, percer, pour achever la cure.
Je vais armer mon cœur d'un peu de dureté,
Et tâcher d'opérer avec dextérité.
Pour éloigner d'ici la troupe qui nous lasse,
Je veux à votre amant donner le coup de grace.
Laissez-moi faire, il vient.

SCÈNE V.

CLÉON, JULIE, FINETTE.

CLÉON, du côté par où il entre, d'un air furieux.

Non, ne me suivez pas :
Je veux lui parler seul.

FINETTE, à Julie.

Fuyez, doublez le pas;
Il est hors de lui-même.

CLÉON, arrêtant Julie.

Un moment d'audience.
Eh quoi! d'un malheureux vous fuyez la présence?
Barbare! ingrate! Hé bien! me voilà ruiné.
De votre propre main je suis assassiné.
Vous triomphez.

JULIE.

Le sort...

CLÉON.

Vous triomphez, ingrate!
Oui! malgré vous, je sens que ma fureur vous flatte.
Ce qui me désespère, est un charme pour vous.
J'écoute mon respect, il retient mon courroux;
Mais je veux une fois vous dire ma pensée:
Vous n'avez jamais eu qu'une ame intéressée;
Vous n'aimiez point Cléon, vous adoriez son bien:
Son malheur vous l'assure, et Cléon n'est plus rien.
Je vais à mes amis demander un asile,
En vous laissant chez moi triomphante et tranquille.
Tandis que mes malheurs combleront vos souhaits,
Je ferai mon bonheur de ne vous voir jamais:
Dans mon désastre affreux, c'est ce qui me console;
Et j'espère...

(Julie lui fait une profonde révérence, et sort.)

SCÈNE VI.

CLÉON, FINETTE.

CLÉON.

Elle sort sans dire une parole!
Voilà son dernier coup, l'outrage et le mépris.

FINETTE.

Ne vous emportez point, et calmez vos esprits.

CLÉON.

Moi, je me calmerois, lorsque sa barbarie,
Son sang froid insultant rallume ma furie?

SCÈNE VII.

CIDALISE, CLÉON, FINETTE.

CLÉON, à Cidalise.

Ah! Madame, venez soulager ma douleur,
Et rendez-vous enfin maîtresse de mon cœur;
Il brûle d'être à vous, achevez votre ouvrage;
Ne lui permettez plus un indigne partage:
Sauvez-le de lui-même, il s'offre à vos attraits,
Et se livre en vos mains pour n'en sortir jamais.

CIDALISE.

Quoi! vous doutiez encor que j'en fusse maîtresse?
Sentez-vous pour Julie un retour de tendresse?
Elle l'a mérité.

CLÉON.

Je vais la détester.
Désormais tout à vous, j'ose vous protester...

Vous ne m'écoutez point.

CIDALISE.

Non, car on nous épie.

FINETTE.

Moi ! tout ce que je vois me fait haïr Julie;
Et, pour vous mieux prouver à quel point je la hais,
Je vais vous découvrir les beaux tours qu'elle a faits...
Mais je n'ose.

CIDALISE.

Pourquoi ?

FINETTE.

Si je vous le révèle,
Je m'en vais vous causer une douleur mortelle.
Vous aimez trop Cléon, vous devez trop l'aimer
Pour soutenir ce choc.

CIDALISE.

Achève, il faut s'armer
De courage. Quel coup va l'accabler encore ?

FINETTE.

Il peut le supporter, parce qu'il vous adore,
Et qu'il retrouve en vous le généreux appui
D'un bon cœur déjà prêt à s'immoler pour lui.
Que feroit-il sans vous ? Son oncle l'abandonne.

CLÉON, à Cidalise.

Ah ! ne la croyez pas; je sais qu'il me pardonne.

FINETTE.

Non; il vous a trompé pour se venger de vous,
Et ses feintes douceurs vous cachoient son courroux.

CLÉON.

Quoi donc ?

FINETTE, d'un air affligé.

Le méchant oncle! ah! quelle ame traîtresse!
Quel fourbe! il assassine au moment qu'il caresse.
Oui, Monsieur, dans l'instant que cet oncle malin
Vous disoit cent douceurs d'un air tendre et benin,
Il venoit de signer votre ruine entière,
En vous déshéritant d'une indigne manière;
Car il vous ôte tout, et même a fait serment
De ne jamais changer un mot au testament.
Votre disgrace est pleine, infaillible, authentique,
Et Julie est, Monsieur, sa légataire unique.

CLÉON.

Julie! a-t-elle pu pousser l'indignité?....

FINETTE, prenant un ton furieux.

Rien ne peut échapper à son avidité...
Et votre terre aussi que vous avez vendue...

CIDALISE, d'un ton d'étonnement.

Il a vendu sa terre?

FINETTE, d'un ton pleureur.

Et même il l'a perdue,
Je veux dire le prix qu'il en avoit touché:
Mais si vous saviez tout, que vous seriez fâché,
Monsieur, et que pour vous l'aventure est piquante!
Ma maîtresse...

CLÉON.

Poursuis.

FINETTE.

Sous le nom de Dorante...

CIDALISE.

Eh bien?

FINETTE.

A fait sous main cette acquisition.
Votre terre est, Monsieur, en sa possession.

CLÉON.

La perfide au moment qu'elle m'en fait reproche,
Et que, pour l'apaiser...

FINETTE, en soupirant.

Ah! c'est un cœur de roche;
Elle convoite tout, et sait tout obtenir.
Elle a vos biens présens et vos biens à venir,
C'est son bonheur outré qui vous rend misérable,
Et qui vient d'accomplir votre sort déplorable.
Adieu, j'ai trop de peine à retenir mes pleurs,
Et Madame aura soin d'adoucir vos malheurs.

(Elle s'éloigne, les contemple quelque temps, et sort en riant sous son éventail.)

SCÈNE VIII.

CLÉON, CIDALISE.

CLÉON.

Hé bien! vous le voyez, ma disgrace est complète.

CIDALISE, brusquement.

Oh! rien n'y manque.

CLÉON.

Allons, il faut faire retraite;
Quittons une maison où tout m'est odieux,
Où tout exciteroit mes transports furieux.
Juste ciel! ah, sans vous que je serois à plaindre,
Madame! à mon malheur rien ne sauroit atteindre;

Mais, puisque vous m'aimez, mon sort me paroît doux,
Et mon cœur est flatté de n'espérer qu'en vous,
D'avoir en vos bontés un glorieux asile,
Et de pouvoir compter....

CIDALISE, d'un air froid et embarrassé.

Il seroit inutile
De vous tromper, Cléon. Je plains votre malheur;
Mais je ne suis pas libre, et dépends d'un tuteur,
Qui, dès qu'il apprendroit vos disgraces diverses,
Nous feroit essuyer les plus rudes traverses.
Nous attendrons la mort de ce tuteur fâcheux,
Et peut-être qu'alors...

CLÉON.

Le trait est généreux!
Il m'ouvre votre cœur, et je sens ma folie
De l'avoir cru plus sûr que celui de Julie.
Je ne vois que des cœurs doubles, intéressés,
Perfides, séducteurs...

CIDALISE, d'un ton de hauteur.

Ah! Cléon, finissez.
Le malheur vous aigrit, la hauteur m'importune,
Et l'on doit prendre un ton conforme à sa fortune.

SCÈNE IX.

CLÉON, CIDALISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Bon soir, Cléon, j'accours pour te féliciter.
Ton oncle vient, dit-on, de te déshériter.

L'oncle, le jeu, l'amour, la table, les largesses,
Te sauvent pour jamais l'embarras des richesses.
Comme un sage de Grèce, en méprisant le bien,
Te voilà vraiment libre, et vis-à-vis de rien.
Parbleu! j'en suis ravi; même sort nous rassemble,
Mon cher, et nous allons philosopher ensemble.

CLÉON, d'un ton de colère.

Viens-tu pour m'insulter?

LE MARQUIS.

Non, Cléon, sur ma foi.
Un revers t'a rendu tout aussi gueux que moi;
Mais ne t'afflige point, mon ami, je t'en prie,
Et je vais t'enseigner à vivre d'industrie.
Tu nous prêtois. Ton tour est venu d'emprunter,
Pour y bien réussir, tu n'as qu'à m'imiter.

CLÉON.

Les hommes tels que moi tombent dans la misère,
Mais ne dégradent point leur noble caractère.
J'ai des amis encor que je puis implorer,
Et ce sera toujours sans me déshonorer:
C'est à quoi je me fixe; ou, si tout m'abandonne,
La mort est ma ressource, et n'a rien qui m'étonne.

LE MARQUIS.

Tu te piques de gloire au comble du malheur?

CLÉON.

Est-ce être glorieux que d'avoir de l'honneur?

LE MARQUIS.

De l'honneur? On n'en a qu'autant qu'on fait figure.
Ah! je vois ce que c'est. Madame te rassure;
Tu crois...

CLÉON.

Non : mon malheur a produit son effet,
Et me rend à ses yeux un méprisable objet.
J'attendois de sa part une main secourable;
Mais son cœur, effrayé du sort d'un misérable,
Oppose à mon espoir l'obstacle d'un tuteur,
Qui ne souffriroit pas qu'elle fît mon bonheur.

LE MARQUIS.

Qui ? lui te traverser ? Pitoyable défaite.
C'est un vieux idiot, un homme qui végète,
Qui ne sait ce que c'est que de rien refuser,
Et dont, comme il lui plaît, elle peut disposer.

CLÉON, à Cidalise.

Voilà donc ce tuteur pour moi si redoutable ?

CIDALISE.

Écoutez-vous un fou ?

LE MARQUIS.

C'est un fou raisonnable,
Du moins par intervalle. Ah! je vous connois bien.
(en montrant Cléon.)
Vous le croyez perdu, parce qu'il n'a plus rien;
Mais j'ai trente moyens pour le tirer d'affaire.

CIDALISE.

Il n'a qu'à se former sur votre caractère,
Il ne sauroit manquer.

LE MARQUIS.

Rien ne lui manquera,
Lorsque de vos liens il se délivrera;
Et les avis d'un fou pourront le rendre sage.

CIDALISE.

Hé bien ! pour son repos je romps son esclavage,
Et je lui rends un cœur qu'il m'offrit à regret.

CLÉON.

Vous ne l'eûtes jamais, et toujours en secret
Il a penché pour celle à qui votre artifice
Avoit su m'enlever, sans l'en rendre complice.
Le ciel m'en est témoin ; ce ciel qui me punit
D'avoir cru les flatteurs, et suivi mon dépit.
Vous m'aviez aveuglé, vous me rendez la vue,
Et tout mon malheur vient de vous avoir connue.

CIDALISE.

J'aime ce ton tragique, il vous sied à ravir.
Dans vos besoins urgens il pourra vous servir.
Il ne vous reste plus que l'art de la parole,
Et je vous laisse en paix méditer votre rôle.

(Elle sort d'un air dédaigneux.)

LE MARQUIS.

Cette scène m'a plu, t'a dévoilé son cœur,
Et je vais sur-le-champ en informer ma sœur.

CLÉON, le retenant.

C'est un soin superflu, je l'ai trop offensée.

LE MARQUIS.

Les femmes ont toujours quelque arrière-pensée ;
Et je veux pénétrer si ma sœur, en effet,
N'a point encor pour toi quelque retour secret.

SCÈNE X.

CLÉON, seul.

Son cœur intéressé ne m'en croira plus digne.

SCÈNE XI.

CLÉON, CARTON, FLORIMON, ARSINOÉ, ARAMINTE, BÉLISE, autres convives.

ARSINOÉ, à Bélise.

A son mauvais destin il faut qu'il se résigne.
Il ne peut faire mieux.

BÉLISE.

Mais, quoi! déshérité
Après qu'il s'est perdu? C'est trop, en vérité.

ARAMINTE.

Ah! mon pauvre Cléon, que venons-nous d'apprendre?
J'en ai presque pleuré.

BÉLISE, à Cléon.

Je n'ai pu m'en défendre;
Et votre sort me fait vraiment compassion.

CLÉON, attendri.

Je n'attendois pas moins de votre affection.

CARTON, à Cléon.

La fortune sur toi semble épuiser sa rage.
Le remède à cela, c'est d'avoir bon courage.

FLORIMON.

En effet, mon enfant, pour soutenir ce choc,
Il faut s'armer de fer, avoir un cœur de roc.

Où donc est Cidalise ?

CLÉON.

Elle est déjà partie.

ARSINOÉ.

Quand on est en malheur, on quitte la partie.

BÉLISE.

C'est jouer bassement.

ARAMINTE.

Il le faut avouer,
Un pareil procédé n'est pas fort à louer.

ARSINOÉ.

Pour moi, je la croyois tendre et compatissante;
Mais je me trompois bien. Je serai plus constante.
(à Cléon.)
Je plains votre malheur, sans cesse le plaindrai,
Et de mes vœux ardens je vous seconderai,
N'en doutez point. Je sens que votre sort me tue,
Et je ne saurois plus soutenir votre vue.
(Elle sort.)

BÉLISE.

J'ai pour vous, à coup sûr, les mêmes sentimens,
Et vos peines pour moi deviennent des tourmens.
D'un cœur trop généreux vous êtes la victime;
Mais vous aurez toujours ma plus parfaite estime;
Adieu. Consolez-vous.
(Elle sort.)

CARTON.

Oui, oui, console-toi;
C'est le meilleur parti.

ARAMINTE.

Comptez toujours sur moi.

(Elle donne la main à Carton, et sort précipitamment, suivie de tous les autres convives, excepté Florimon.)

CLÉON.

Comment! Dans mon malheur voilà donc ma ressource?
On me fait compliment, et puis on prend sa course!
Ah! mon cher Florimon, n'es-tu pas consterné
De ce que tu vois?

FLORIMON.

Non. Chacun est prosterné
Devant les gens heureux: sont-ils dans la misère?
On les plaint tout au plus, et l'on croit beaucoup faire.

CLÉON.

Ce sont-là les amis qu'on espère trouver!
Tu m'as dit qu'au besoin je pourrois t'éprouver...

FLORIMON, brusquement.

Tu m'éprouves aussi. Je m'en vais.

SCÈNE XII.

CLÉON, seul.

Ah! le traître!
Avec quelle impudence il ose méconnoître
Un ami toujours prêt à l'aider! Quelle horreur!
Sont-ils donc tous d'accord pour me percer le cœur?

SCÈNE XIII.

CLÉON, LE COMTE.

CLÉON, allant au-devant du Comte qui veut l'éviter.

Cher ami, savez-vous jusqu'où va ma disgrace?
Déjà de mon malheur tout le monde se lasse.
Je n'ai plus d'amis.

LE COMTE, en souriant.

Quoi! pensiez-vous en avoir?

CLÉON.

Ah! que je m'abusois! J'en suis au désespoir.

LE COMTE.

Modérez, croyez-moi, cette douleur profonde.
Ce qui se passe ici n'est que le train du monde.
Vous vous êtes trompé jusqu'à ce triste jour,
En vous imaginant qu'on vous faisoit la cour.
Ce n'étoit point à vous, c'étoit à vos richesses.
On vouloit partager vos plaisirs, vos largesses.
On trouvoit tout chez vous, on n'y trouve plus rien;
Et l'on perd ses amis, en perdant tout son bien.
Le monde est fait ainsi, j'en ai l'expérience.
Suivez donc le torrent, et prenez patience.

CLÉON.

Etiez-vous donc aussi de ces amis trompeurs?

LE COMTE.

Moi? J'étois comme un autre au rang de vos flatteurs.
Mais vous n'en aurez plus. Grace à votre misère,
Chacun à votre égard va devenir sincère.

CLÉON.

Eh quoi! m'attendiez-vous à cette extrémité,
Pour m'oser librement dire la vérité?

LE COMTE.

On ne se fait aimer que par les complaisances.
Mais ne vous plaignez plus des fausses apparences.
Si ce qu'on dit est vrai, je ne suis pas un sot:
On m'a berné pourtant comme un franc idiot.
Les plus fins sont trompés; et cette indigne veuve
Qui vous a tout ravi, m'en fait faire l'épreuve.

CLÉON.

Comment?

LE COMTE.

Je l'adorois. Sur un espoir flatteur,
J'ai tâché, par vos dons, de m'acquérir son cœur.
Je les sollicitois de concert avec elle:
Mais ils ne m'ont acquis qu'une haine mortelle;
Et l'indignation, les rebuts, les mépris,
Des efforts que j'ai faits viennent d'être le prix.
Je vous en fais l'aveu, pour vous faire connoître
Que le cœur le plus faux, le plus dur, le plus traître,
Le plus intéressé que le ciel ait formé,
Est celui de l'objet dont vous étiez charmé.
L'ardeur de s'enrichir est tout ce qui l'occupe,
Et j'ai la rage au cœur de me trouver sa dupe.
Etes-vous donc surpris si vous l'avez été,
Comme de vos amis? Tout n'est que fausseté.
Qui croit s'en garantir, grossièrement s'abuse;
Elle règne partout, et voilà mon excuse.
Adieu.

SCÈNE XIV.

CLÉON, seul.

Je ne dis rien, car je suis confondu.

SCÈNE XV.

CLÉON, PASQUIN, qui entre d'un air affligé.

CLÉON.

Que viens-tu m'annoncer ?

PASQUIN.

Que vous êtes perdu.
Ce fripon d'intendant, pour consommer l'ouvrage,
Avec tous vos effets vient de plier bagage,
Et n'a laissé chez lui que ce billet ouvert.

CLÉON.

Donne. Pour me trahir tout paroît de concert.
Lisons. C'est à Grippon que ce billet s'adresse.
Il est daté de Brest, et ceci m'intéresse.
Peut-être est-ce à mes maux un doux soulagement ?
Ah ! qu'il vient à propos en ce fatal moment !

(Il lit.)

« Voici pour votre maître une triste nouvelle :
» Le vaisseau qui pour lui rapportoit un trésor,
» Par une aventure cruelle,
» Vient de faire naufrage en approchant du port ».

Tous les malheurs sont donc enchaînés sur ma tête !
Et mon dernier espoir périt dans la tempête !

Mer barbare et perfide autant que mes amis!
Que vais-je faire? O ciel!

PASQUIN.

Me seroit-il permis
De vous dire deux mots?

CLÉON.

Va-t-en trouver Julie
De ma part.

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

CLÉON.

Dis-lui que je la prie
De payer tous mes gens, et de les renvoyer.

PASQUIN, sanglotant.

L'affaire est faite, on vient de les congédier.

CLÉON.

Et toi?

PASQUIN.

Je ne sais point ce que l'on me destine;
Mais, qu'on me chasse ou non, mon pauvre cœur s'obs
A ne vous point quitter; et, jusques à la mort,
Je suis bien résolu de suivre votre sort.

CLÉON.

Que feras-tu de moi? Je suis un misérable.

PASQUIN.

Le peu que je possède...

CLÉON.

Ah! ce trait-là m'accable.
Voilà le seul ami qui me demeure. Ingrats!
Et cet exemple-là ne vous confondra pas!

Va-t-en ; laisse-moi seul au fond du précipice.
Donne-moi ce fauteuil, c'est le dernier service
Que j'exige de toi.

PASQUIN, lui baisant la main.

Mon cher maître !

CLÉON.

Va, sors,
Et tu m'obligeras.

SCÈNE DERNIÈRE.

CLÉON, se croyant seul ; JULIE, qui entre doucement et qui écoute.

CLÉON, se jetant dans un fauteuil.

Inutile remords,
Pourquoi me tourmenter ? O raison trop tardive !
Que ne prévenois-tu le malheur qui m'arrive ?
Je suis abandonné, trahi, déshérité,
Et, pour comble de maux, je l'ai bien mérité.
Compter sur des amis, quelle étoit ma folie !
Je leur pardonne à tous ; mais vous, mais vous, Julie !
Vous que j'ai tant aimée, et que j'adore encor,
Pouvez-vous me livrer aux rigueurs de mon sort ?
C'est-là ce qui me tue. Une fausse inconstance
A-t-elle mérité cette horrible vengeance ?
Les fureurs d'un amant par vous-même abîmé,
Devroient-elles ?... Jamais vous ne m'avez aimé ;
L'effet confirme trop un si juste reproche.
Jouissez de ma mort, je la sens qui s'approche.

(Il tire son épée.)

Qu'elle vient lentement! Il faut la prévenir;
Et, grace à ma fureur, mes tourmens vont finir.

(Il veut se frapper.)

JULIE, le retenant.

Que faites-vous, Cléon?

CLÉON.

O ciel! c'est vous, Julie!
C'est vous qui m'empêchez de m'arracher la vie!
Pourquoi ce soin? Songez qu'il ne me reste rien.

JULIE.

Ingrat! vous avez tout, puisque j'ai votre bien.
Lorsque vous m'accusiez d'une ame intéressée,
Que ne pouviez-vous lire au fond de ma pensée?
J'ai tâché de vous perdre, afin de vous sauver,
Et vous ai tout ravi pour vous le conserver:
A votre aveuglement c'étoit le seul remède.
Vous êtes maître encor de ce que je possède:
Mon cœur, mon tendre cœur vous l'offre avec transport;
Il ne sauroit, sans vous, goûter un heureux sort.
Vous êtes le seul bien qu'il estime, qu'il aime;
Il vous rend tout le vôtre, et se livre lui-même:
Recevez-le, Cléon, en recevant ma foi;
Vivez heureux, content, et vivez avec moi.

CLÉON, se jetant aux pieds de Julie.

Adorable Julie, ah! vous me percez l'ame!
Ici, que de vertu dans le cœur d'une femme!
Elle me fait mourir de honte et de regret.

JULIE.

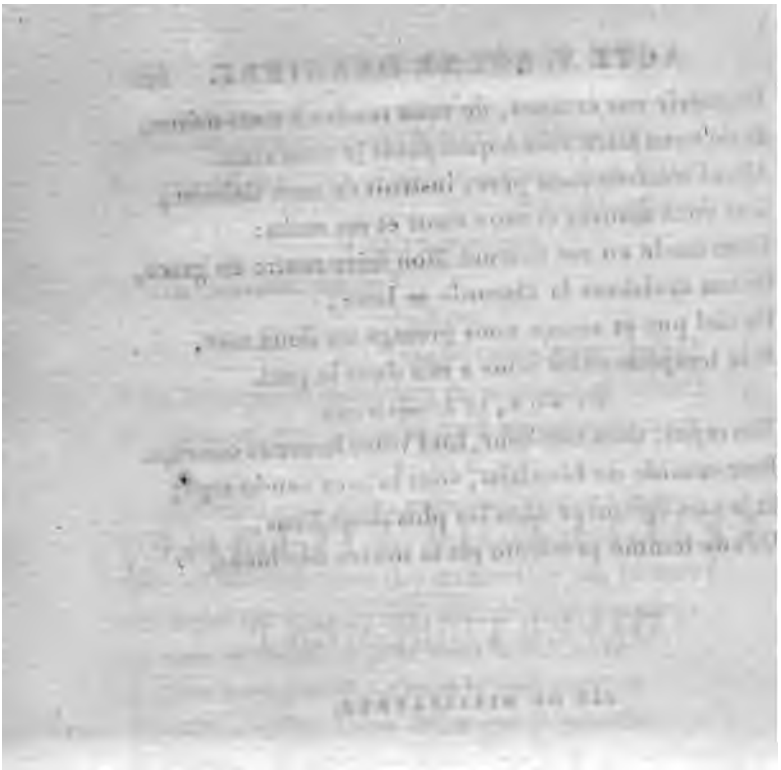
Levez-vous; grace au ciel, j'ai trouvé le secret

De guérir vos erreurs, de vous rendre à vous-même,
Et de vous faire voir à quel point je vous aime.
Allons trouver mon père; instruit de mon dessein,
Il va vous assurer et mon cœur et ma main:
Votre oncle en est charmé. Mon frère rentre en grace,
De nos divisions la discorde se lasse;
Un ciel pur et serein nous présage un doux sort,
Et la tempête enfin nous a mis dans le port.

CLÉON, lui donnant la main.

Mon repos, mon bonheur, sont votre heureux ouvrage.
Pour comble de bienfaits, vous m'avez rendu sage;
Et je vais éprouver dans les plus doux liens,
Qu'une femme prudente est la source des biens.

FIN DU DISSIPATEUR.



VEILLÉE DE VILLAGE,

DIVERTISSEMENT.

PREMIÈRE LETTRE

A M. TANEVOT.

En vérité, Monsieur, vous m'étonnez. Est-il possible qu'on représente les *Amours de Ragonde* sur le théâtre de l'Opéra, et que cette bagatelle y attire tout Paris? J'en suis émerveillé, je vous l'avoue. Ce qui redouble ma surprise, c'est que quelques beaux-esprits osent se vanter hautement d'être les auteurs de ce petit poëme lyrique; si peu de gloire ne valoit pas la peine de mentir. Mais, si vous m'avez étonné, Monsieur, je vais bien vous surprendre à mon tour. Apprenez que c'est moi qui l'ai composé pour S. A. S. Madame la Duchesse du Maine, et qui l'ai fait représenter à Sceaux dans le mois de décembre 1714. J'ose même ajouter que cette illustre princesse l'honora de ses applaudissemens; et je me flatte qu'elle n'a pas oublié que j'en suis l'auteur, aussi bien que d'un autre divertissement qui avoit précédé celui-ci, le 22 novembre de la même année, et qui étoit intitulé le *Mystère*, ou les *Fêtes de l'Inconnu :* ce furent deux espèces d'*inpromptu;* car, à mesure que je composois les vers, feu M. Mouret

les mettoit en musique avec une facilité merveilleuse; en sorte que le poète et le musicien sembloient se disputer à qui auroit plutôt fini sa tâche, pour satisfaire l'impatience d'une princesse à qui nous souhaitions de donner des marques de notre zèle, et de l'ambition que nous avions tous deux de contribuer à ses nobles amusemens, et d'y joindre le mérite de la diligence; mérite qui, dans ces sortes d'occasions, a beaucoup plus d'éclat et de succès, que la parfaite régularité d'un ouvrage qu'on a pris soin de méditer et de corriger long-temps: aussi le public a-t-il dû sentir que les vers et la musique des *Amours de Ragonde* n'étoient pas la production d'un long travail; mais peut-être que cette espèce de négligence a je ne sais quoi de facile et de naturel, qui a saisi les spectateurs : car, ordinairement, ce ne sont pas les ouvrages les plus travaillés qui ont les plus grands succès; et tout ce qui approche le plus de la nature, a presque toujours le bonheur de plaire : c'est à quoi principalement j'attribue le succès de mon petit opéra.

Tout négligé qu'il est, néanmoins, il s'en faut bien que je donne mon suffrage à ce qu'on y a retranché ou ajouté, sans avoir eu la précaution

de me consulter. Je proteste surtout contre certaines petites maximes que je trouve dans l'exemplaire que vous venez de m'envoyer : ces fadeurs ne me vont point du tout; et, pour vous convaincre que je n'y ai nulle part, je vous envoie l'ouvrage tel que je l'ai composé, et tel qu'il paroîtra dans le recueil de mes poésies diverses.

ACTEURS.

RAGONDE, vieille paysanne.
COLETTE, fille de Ragonde.
MATHURINE, voisine de Ragonde.
LUCAS, amant de Colette.
COLIN, jeune paysan aimé de Ragonde.
THIBAUT, magister du village.
Troupe de paysans et de paysannes qui dansent.
Troupe de lutins.

La scène est dans le village de Sceaux.

LE MARIAGE
DE RAGONDE ET DE COLIN,
OU
LA VEILLÉE DE VILLAGE,
DIVERTISSEMENT EN MUSIQUE.

PREMIER INTERMÈDE.
LA VEILLÉE.

Tous les acteurs et les actrices, avec les danseurs et les danseuses, sont autour d'une table. Les actrices et les danseuses travaillent; les unes filent à la quenouille, les autres au rouet; quelques-unes tricotent des bas, etc.

RAGONDE.

Allons, mes enfans, à l'ouvrage;
Tandis que je travaillerons,
J'avons ici les garçons du village,
Qui vont nous divertir par d'aimables chansons.

COLIN, LUCAS et THIBAUT.

Vraiment, j'en avons de nouvelles,
Que vous trouverez des plus belles.

LUCAS.

Notre magister, que voici,
N'a jamais si bien réussi :
Il a plus d'esprit, ce me semble,
Que tout notre village ensemble.

THIBAUT, gravement.

Vous me rendez justice, en me traitant ainsi.

RAGONDE.

Et les airs sont-ils beaux ?

LUCAS.

Oui, pargué ! je m'en pique :
Car c'est moi, Dieu marci,
Qui les ai tous mis en musique.

THIBAUT.

Nous sommes habitans de Sceaux :
Pour combler tous nos vœux, ce bonheur doit suffire
Rassemblons-nous ici pour chanter et pour rire :
L'été, nous danserons à l'ombre des ormeaux.

Nous sommes habitans de Sceaux ;
Pour combler tous nos vœux, ce bonheur doit suffire.

RAGONDE.

Vous chanterez tous trois à votre tour.
Mais vos chansons parlent-elles d'amour ?
Je veux partout de la tendresse ;
Sans cela, nargue des plaisirs :
Et je sens les mêmes désirs
Que je sentois dans ma verte jeunesse.

LUCAS et THIBAUT.

Tatigué ! la belle vieillesse !

RAGONDE.

Vieillesse ! A moi, vieillesse ! O les impertinens !
Je suis un peu moins jeune que ma fille,
Mais je parois mille fois plus gentille.
J'ai la vivacité, j'ai tous les agrémens
Qu'on admiroit en moi dans mon jeune printemps.
Pour mes appas, plus d'un amant s'empresse

LUCAS et THIBAUT.

Tatigué ! la belle vieillesse !

RAGONDE.

Vieillesse ! A moi, vieillesse ! O les impertinens !
Allons, mes enfans, à l'ouvrage :
Tandis que je travaillerons,
J'avons ici les garçons du village,
Qui vont nous amuser par d'aimables chansons

(Ritournelle.)

THIBAUT.

L'hiver qui commence son cours,
Nous fait quitter les champs et les bocages.
Nous attendons dans nos villages,
Que le zéphir ramène les beaux jours.
Nous nous rassemblons tous pendant la nuit obscure.
Que ces momens ont de douceurs !
Tout nous porte au plaisir ; ét, malgré la froidure,
L'amour nous fait sentir ses plus vives ardeurs.

LUCAS.

Superbes habitans des villes,
Votre bonheur n'est point l'objet de nos desirs ;
L'abondance et l'éclat règnent dans vos plaisirs.
Nos jeux sont moins brillans, mais ils sont plus tranquilles.

Air de musette.

COLIN.

Accourez tous, jeunes garçons;
Venez aussi, jeunes fillettes;
Ecoutez nos tendres chansons,
Et dansons tous ensemble au son de nos musettes.
De cet hiver faisons un doux printemps;
L'Amour l'ordonne, et nous est favorable.
Quand on sait aux plaisirs donner tous les instans,
Toute saison est agréable.

RAGONDE.

Il chante mieux que vous, mon aimable Colin:
Je lui veux attacher ce ruban de ma main.

COLIN.

Laissez, reprenez votre ouvrage.

RAGONDE.

Mon cher enfant, reçois cette faveur;
C'est un présent de mariage.

COLIN.

Reprendre un époux à votre âge!

RAGONDE.

Oui, mon poupon; oui, mon cher cœur.
N'est-ce donc pas assez que trois mois de veuvage?
Je ne puis plus supporter ses ennuis.
Voici le temps des longues nuits;
Et si bientôt je ne m'engage,
Mon honneur, à la fin, pourra faire naufrage;
Un plaisir légitime est tout ce que je veux.

LUCAS, THIBAUT, MATHURINE.

Ragonde avec Colin, le charmant assemblage!

RAGONDE.

Que je nous aimerons ! Que je serons heureux !

LUCAS, THIBAUT, MATHURINE.

Ragonde avec Colin, le charmant assemblage !

RAGONDE.

Ah, les jolis enfans que je ferons tous deux!
Embrasse-moi.

COLIN.

Laissez, reprenez votre ouvrage.

RAGONDE.

Je crois que tu m'aimeras bien.

COLIN.

Non, morgué ! je n'en ferai rien.

(Ensemble.)

RAGONDE. } Je crois que tu m'aimeras bien.
COLIN. . . } Non, morgué ! je n'en ferai rien.

RAGONDE.

Tu fais le dégoûté ! Mais vois comme je brille !
A qui donc en veux-tu ?

COLIN.

J'en veux à votre fille.

RAGONDE.

A ma fille ! Merci de moi !
Je t'étranglerois avec elle,
Plutôt que de la voir mariée avec toi.
(tendrement.)
Veux-tu me voir mourir ?

COLIN.

C'est une bagatelle.
Mourez, j'y consens de bon cœur,

Pourvu que j'épouse Colette.

RAGONDE.

C'est donc ainsi que l'on me traite ?
Traître ! tu sentiras l'effet de ma fureur.
Veux-tu me voir mourir ?

COLIN.

J'y consens de bon cœur,
Pourvu que j'épouse Colette.
(à Colette.)
Je crois que tu m'aimeras bien.

COLETTE.

Non, Colin, je n'en ferai rien.

(Ensemble.)

COLIN. . . Je crois que tu m'aimeras bien.
COLETTE. Non, Colin, je n'en ferai rien.

MATHURINE.

Air.

Pargué, Colin, tu te moques du monde,
De refuser dame Ragonde !
Elle est vieille, il est vrai, je ne l'ignorons pas;
Mais elle a des écus : et vivent les appas
Par qui la cuisine se fonde.
Aga, quien, mon pauvre Colin,
Tu seras riche et n'auras point d'ombrage.
Si tu prends jeune femme en ce siècle malin,
Bientôt tu verras le voisin
Partager avec toi les soins de ton ménage.

RAGONDE.

Oui, traître ! tu m'épouseras,
Ou bien tu t'en repentiras.

Si tu prends une autre pour femme,
Je vais jeter un sort sur toi ;
Et je te jure, sur mon ame,
De te faire mourir, et de crainte, et d'effroi.

COLIN.

Me croyez-vous assez sot pour vous croire ?

MATHURINE.

Colin se rendra quelque jour.
Ne parlons plus de votre amour,
Et que chacun conte une histoire.

LUCAS.

J'en sais une, morgué ! qui vous divartira.

RAGONDE.

Je vais en dire une charmante.

COLIN.

Ecoutez celle-ci, vous en serez contente.

RAGONDE.

Je m'en vais commencer, et Colin me suivra.

LUCAS.

Non, morgué !

COLIN.

C'est à moi.

RAGONDE.

Paix. La mienne est plaisante.

(Tous trois ensemble.)

LUC. Climène, en son jeune printemps,
Dansoit un jour sur la fougère ;
Elle agaçoit, devant sa mère,
Un berger qui l'aimoit depuis assez long-temps.

RAG. Un jeune berger de vingt ans
Aimoit une jeune bergère;
Mais il plaisoit fort à la mère,
Qui vouloit l'épouser en dépit de ses dents.

COL. Une vieille avoit quatre dents,
Qui branloient, et ne tenoient guère;
Elle vouloit être encor mère,
En épousant, par force, un berger de vingt ans.

COLETTE.

Quoi! parler tous ensemble? Eh! bon dieu! quelle honte!
Chacun, à votre tour, vous direz votre conte.

LUCAS, seul.

Climène, en son jeune printemps,
Dansoit un jour sur la fougère;
Elle agaçoit devant sa mère,
Un berger qui l'aimoit depuis assez long-temps.

La vieille se mit en colère;
Il prit, pour l'adoucir, un ton doux, langoureux:
Elle l'aima, fit voir bien de l'or à ses yeux;
Et, d'amant de Climène, il devint son beau-père.

RAGONDE, seule.

Un jeune berger de vingt ans
Aimoit une jeune bergère;
Mais il plaisoit fort à la mère,
Qui vouloit l'épouser, en dépit de ses dents.

La bonne femme étoit sorcière.
Pour punir le berger insensible à ses feux,

Elle en fit un matou qui devint furieux,
Et se précipita du haut d'une gouttière.

COLIN.

Une vieille avoit quatre dents,
Qui branloient et ne tenoient guère;
Elle vouloit être encor mère,
En épousant, par force, un berger de vingt ans.

Il méprisa cette Mégère :
Elle voulut punir ce berger dédaigneux;
Mais lui, pour prévenir ses desseins dangereux,
L'envoya soupirer au fond de la rivière.

RAGONDE.

Il suffit : je t'entends, et tu me connoîtras.

COLETTE, à Ragonde.

J'avons, Lucas et moi, concerté la manière
Dont il faut vous venger : ne vous désolez pas.

MATHURINE.

M'en croirez-vous? laissons cette matière.
Dansons, dansons, je ne saurions mieux faire.

CHŒUR DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

Dansons, dansons; je ne saurions mieux faire.

(Ils dansent plusieurs entrées, et l'intermède finit par une contre-danse, où tous les acteurs et toutes les actrices se mêlent.)

FIN DU PREMIER INTERMÈDE.

SECOND INTERMÈDE.

LES LUTINS.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAGISTER, LUCAS.

LUCAS.

Oui, le petit maître d'Amour
Met tout en feu dans le village :
Il nous attaque nuit et jour,
Et veut que j'aimions à tout âge.
Ragonde, qui devroit se montrer la plus sage,
Est folle de Colin qui ne veut point l'aimer ;
Pour Colette sa fille il soupire sans cesse ;
Elle se rit de sa tendresse :
Colette a su me plaire, et j'ai su la charmer.

LE MAGISTER.

Ah ! quel charivari !

LUCAS.

Ce qui me désespère,
C'est que Colette est fille de sa mère.

LE MAGISTER.

Comment ! est-elle folle aussi ?

LUCAS.

Non, elle est sage, Dieu marci :

Mais, par un injuste caprice,
Ragonde ne veut pas que je soyons heureux,
Si Colin ne consent à contenter ses vœux.
Voyez quelle injustice!
Ah! morgué, queu tempérament!
A soixante ans être encor tout de flamme!
C'est un enchantement.

LE MAGISTER.

Elle est amoureuse, elle est femme;
Rien ne pourra guérir ce fol entêtement.
Tu sais dans ses desseins combien je m'intéresse.
Puisque sur son esprit la raison ne peut rien,
Pour lui donner Colin il faut user d'adresse.

LUCAS.

M'y voilà résolu, Colette le veut bien.
Heureusement pour nous la nuit est fort obscure.
Sous ce déguisement affreux
Je prépare à Colin une triste aventure.
Colette a feint tantôt de se rendre à ses feux,
Lui jurant de venir le trouver en ces lieux,
Dès le moment que sa mère endormie
Lui laisseroit le temps d'échapper à ses yeux:
Colin qui l'aime à la folie,
Va s'y rendre au plutôt, dans l'espoir d'être heureux.
J'ai mis dans notre intelligence
Quelques jeunes garçons déguisés comme moi,
Et la vieille amoureuse a conçu l'espérance,
De s'assurer Colin, par la crainte et l'effroi.
Vous nous seconderez.

LE MAGISTER.

Tu verras des merveilles.
Quand il s'agit de faire un tour malin,
Je ne plains point ni mes soins, ni mes veilles.

LUCAS.

Quelque bruit, ce me semble, a frappé mes oreilles,
Retirons-nous, c'est l'amoureux Colin.

SCÈNE II.

COLIN, seul.

Jamais la nuit ne fut si noire;
Mais son obscurité favorise mes vœux.
Colette va venir. Que je serai joyeux!
Mon bonheur est si grand, que j'ai peine à le croire.
Hâte-toi de me rendre heureux!
Accours, mon aimable Colette;
La nuit nous cache aux regards curieux.
Que de momens perdus! Ah! que je les regrette!
Et toi, vieille marâtre, objet trop odieux,
Qui veux faire adorer tes paupières vermeilles,
Ah! puisse le sommeil si bien fermer tes yeux,
Que jamais tu ne te réveilles.

(On entend une symphonie lugubre et des voix confuses.)

J'entends un bruit affreux. Il redouble. Quels cris!

(Plusieurs voix crient de loin d'un ton étouffé :)

Colin! Colin! Colin!

COLIN.

Je tremble, je frissonne.

(Deux Lutins dansent, ou plutôt courent autour de lui, et ils lui soufflent dans le visage.)

On court autour de moi; je n'entends plus personne.

(Plusieurs voix sur le ton marqué ci-dessus.)

Colin ! Colin ! Colin !

(Deux autres Lutins dansent une entrée fort vive, et lui donnent des coups de pied.)

COLIN.

Ah ! ce sont des Esprits !
Fuyons. Je ne le puis. La force m'abandonne.
Hélas ! je craignois que le jour
Ne vînt trop tôt chasser la nuit obscure :
Que ne puis-je à présent avancer son retour !
Maudite nuit ! Maudit amour !
Mais il faut que je me rassure.
Peut-être on m'a joué ce tour,
Ou ma seule frayeur cause cette aventure.
Allons, ferme, Colin; faisons bonne figure.
J'ai ma lanterne, par bonheur;
Ouvrons-la. Je me sens revenir le courage.
Par la mort ! si quelqu'un ose me faire peur,
Je lui déchirerai les yeux et le visage.

(Deux Lutins entrent; l'un lui arrache sa lanterne, et éteint la lumière; l'autre lui donne un soufflet : le tout se fait en même temps.)

COLIN.

Je suis mort ! Au secours ! Ne puis-je m'en aller ?

(Deux autres Lutins viennent chacun avec un flambeau allumé, et s'opposent à sa fuite, se présentant toujours devant lui, ensuite ils lui disent :)

Si tu sors de ta place,
Nous allons t'étrangler.

COLIN.

Je crois que le sabat vient ici s'assembler.

Eh! messieurs les sorciers, je vous demande grace!

TROIS LUTINS.

Si tu sors de ta place,
Nous allons t'étrangler.

(Plusieurs Démons viennent danser une entrée, et par leurs gestes augmentent sa frayeur.)

TROIS LUTINS.

Nous courons par tout le monde
Pour tourmenter les humains :
Ils n'échappent de nos mains
Que par l'ordre de Ragonde.

PREMIER LUTIN.

Elle a sur nous un pouvoir absolu.

DEUXIÈME LUTIN.

Jusqu'au fond des enfers sa voix se fait entendre.

TROISIÈME LUTIN.

Les Démons, les Sorciers, près d'elle vont se rendre,
Et font toutes les nuits ce qu'elle a résolu.

CHŒUR DE LUTINS.

Vos secrets et votre puissance,
Ragonde, inspirent le respect :
Ministres de votre vengeance,
Nous frémissons à votre aspect.

(Entrée de plusieurs Lutins et Démons qui menacent Colin, et qui ensuite le prennent et l'enlèvent.)

COLIN.

Au secours! on m'emporte.
Ragonde, hélas! me laissez-vous périr?

SCÈNE III.

RAGONDE, COLIN, LE MAGISTER, LUCAS, Troupes de Lutins et de Démons.

RAGONDE.

Hé bien! traître, veux-tu mourir,
Ou contenter l'ardeur qui me transporte?
Ces Lutins pour jamais vont se saisir de toi,
Si tu ne me promets de me donner ta foi.

COLIN.

Ah! dissipez mes cruelles alarmes,
Adorable Ragonde! et je suis tout à vous.
Oui, c'en est fait, je me livre à vos charmes,
Je fais de vous aimer mon bonheur le plus doux.

RAGONDE.

Mais il faut m'épouser, c'est un point nécessaire.

COLIN.

Me voilà soumis à vos lois.
Je vous épouserois cent fois,
Plutôt que d'attirer sur moi votre colère.

RAGONDE.

Puisque mon cher Colin ne songe qu'à me plaire,
Démons, rentrez dans les enfers.
Partez, Lutins, volez au bout de l'univers.

FIN DU SECOND INTERMÈDE.

TROISIÈME INTERMÈDE.

LA NOCE ET LE CHARIVARI.

Marche de Paysans et de Paysannes. Lucas donne la main à Colette ; et Ragonde, couronnée de fleurs et parée ridiculement, est conduite par Colin. Après que la marche est finie, le Magister dit ces paroles :

LE MAGISTER.

A la noce, à la noce; allons, accourez tous.
Rions, chantons, dansons, faisons les fous.

CHŒUR de paysans et de paysannes.

A la noce, à la noce; allons, accourez tous.
Rions, chantons, dansons, faisons les fous.

LE MAGISTER.

Pour célébrer un double mariage,
Nous assemblons tout le village.
Que Lucas est heureux! Quels seront ses plaisirs!
Mais Colin va jouir d'un plus doux avantage :
Ragonde, objet de ses soupirs,
Se livrera bientôt à ses brûlans desirs.
O nuit! viens achever ce charmant assemblage!

CHŒUR.

O nuit! viens achever ce charmant assemblage!
A la noce, à la noce, allons, accourez tous.
Rions, chantons, dansons, faisons les fous.

LUCAS.

J'ai soupiré long-temps pour l'aimable Colette,
Colette soupiroit pour moi :
J'étions amans, je vivois sous sa loi,
Et je goûtions tous deux une douceur parfaite.
Me voilà son époux, et ce lien charmant
L'oblige à m'obéir; c'est la loi du village :
Mais pour faire un bon mariage,
Colette et moi j'agissons prudemment :
Je voulons ignorer que je somm' en ménage.
Colette est ma maîtresse, et je suis son amant.

COLETTE.

Lucas, je t'en fais ma promesse,
Je serai toujours ta maîtresse ;
Tu seras mon amant, et non pas mon époux;
C'est le moyen de nous aimer sans cesse.
Pour conserver des noms si doux,
Ne sois jamais querelleur ni jaloux.
Garde-toi de brûler d'une nouvelle flamme ;
Si je m'en aperçois, je le dis entre nous,
Dès le moment je te traite en époux,
Et je deviens ta femme.

LE MAGISTER.

Chantons, chantons ensemble, et que l'écho répète :
Vive Lucas! vive Colette !
Ils ont trouvé tous deux
Le secret d'être heureux.

CHOEUR.

Chantons, chantons ensemble, et que l'écho répète :
Vive Lucas! vive Colette!

Ils ont trouvé tous deux
Le secret d'être heureux.

PREMIÈRE ENTRÉE.

LE MAGISTER.

Ce n'est que dans notre village,
Ce n'est que dans ce beau séjour
Qu'on trouve le secret d'être heureux en ménage:
Ailleurs, quand on s'engage,
Le jour du mariage,
A peine est-il un heureux jour.

CHOEUR.

Chantons, chantons ensemble, et que l'écho répète:
Vive Lucas! vive Colette!
Ils ont trouvé tous deux
Le secret d'être heureux.

SECONDE ENTRÉE.

RAGONDE, à Colin.

On chante Lucas et Colette;
Et l'on ne parle point de nous.

CHOEUR.

Vivez, vivez, heureux époux,
Goûtez une douceur parfaite.

COLIN, en pleurant.

Quelle douceur! hélas!

LUCAS.

Quoi! Colin, tu verses des larmes
Dans ce moment pour toi si plein de charmes?

DIVERTISSEMENT.

COLIN.

Je ne pleurerois pas,
Si Lucas étoit à ma place,
Et si j'étois à celle de Lucas.

RAGONDE.

Quoi! même après l'hymen tu me mépriseras?

COLIN.

Que voulez-vous donc que je fasse?
Je ne pleurerois pas,
Si Lucas étoit à ma place,
Et si j'étois à celle de Lucas.

RAGONDE.

Tu dois oublier Colette:
Elle est jeune, elle est follette,
Elle pourroit trahir tes feux;
Mais avec moi tu seras plus heureux.
Je ne serai volage ni coquette.
Tu peux compter sur ma fidélité.
Pour tout autre que toi tu me verras cruelle.

COLIN.

Et! qui diable seroit tenté
De vous rendre infidelle?

RAGONDE.

Merci de moi!
Me traiter de la sorte,
Après m'avoir donné ta foi!
La fureur me transporte.
Démons, Lutins, Sorciers, accourez me venger
D'un mari qui veut m'outrager.

COLIN, se jetant à ses pieds.

Pardon, ma chère épouse!
Mon amour pour Colette expire à vos genoux.

RAGONDE.

Garde-toi bien de me rendre jalouse,
Et songe à t'acquitter des devoirs d'un époux.

(Tous les Paysans et Paysannes qui avoient disparu pendant le dialogue de Ragonde et de Colin, viennent avec les instrumens propres pour un charivari.)

LE MAGISTER.

Que l'on chante par tout le monde
Le bonheur de Colin, les plaisirs de Ragonde.

CHŒUR.

Que l'on chante par tout le monde
Le bonheur de Colin, les plaisirs de Ragonde.

LE MAGISTER.

Son cœur sensible à soixante ans
Ressent les feux les plus ardens :
Pour contenter sa flamme,
La bonne femme
Prend un jeune mari :
Charivari, charivari, charivari!

CHŒUR.

Charivari, charivari, charivari!

LUCAS.

Pour éviter la disgrace ordinaire,
Colin, délicat et jaloux,
Ne veut point devenir l'époux
D'une jeune bergère.
Colette est, à ses yeux, moins belle que sa mère.

Suivez, jeunes garçons, l'exemple que voici :
Charivari, charivari, charivari!

CHŒUR.

Charivari, charivari, charivari!

LUCAS, LE MAGISTER, RAGONDE.

Que l'on chante par tout le monde
Le bonheur de Colin, les plaisirs de Ragonde.

LE MAGISTER.

Vive la bonne femme et le jeune mari!
Charivari, charivari, charivari!

(On danse, et l'intermède finit par la même marche qui l'a commencé, et par un charivari.)

FIN DE LA VEILLÉE DE VILLAGE.

SECONDE LETTRE

A. M. TANEVOT.

Vous venez de lire le ballet des *Amours de Ragonde*, tel que je l'ai composé.

Voici présentement les *Fêtes de l'Inconnu*, qui sont d'un ton bien plus sérieux, et qu'on peut regarder comme une espèce de pastorale.

Le dieu du Mystère y préside d'abord, parce que la personne qui donnoit cette fête à Madame la Duchesse du Maine, souhaitoit extrêmement de n'être point connue; et qu'il n'y avoit que moi qui fusse dans la confidence : c'est pourquoi je m'avisai d'introduire Harpocrate, le dieu du silence, pour en faire l'ordonnateur de la fête, qui ne manqua pas d'avoir un très-grand succès, que l'on doit beaucoup plus attribuer à l'air mystérieux dont elle fut donnée, qu'au mérite de l'ouvrage.

LES

FÊTES DE L'INCONNU,

DIVERTISSEMENT

Pour S. A. S. Madame la Duchesse du Maine.

Donné à Sceaux, le jeudi 22 novembre 1714.

ACTEURS.

LE MYSTÈRE.
CÉRÈS.
ASTRÉE.
AGLAURE.
CYDIPPE.
TYRCIS.
LYCIDAS.
UN LABOUREUR.
UN MOISSONNEUR.
Les Suivans du Mystère.
Troupe de Bergers et de Bergères.

La Scène est dans le château de Sceaux.

LES
FÊTES DE L'INCONNU,

DIVERTISSEMENT EN MUSIQUE.

PREMIER INTERMÈDE,

QUI SERT DE PROLOGUE.

LE MYSTERE, DEUX SUIVANS.

LE MYSTÈRE.

Le dieu du jour est descendu sous l'onde;
Le sommeil en tous lieux a versé ses pavots.
Tandis que l'univers goûte un profond repos,
C'est au dieu du Mystère à régner dans le monde.

PREMIER SUIVANT.

Où sommes-nous? Quel important projet
Vous a conduit ici pendant la nuit obscure?
Ne pourrons-nous apprendre ce secret?
Le cacher plus long-temps, c'est nous faire une injure.

LE MYSTÈRE.

Non, je ne prétends point vous cacher mes desseins;
Tous deux confidens du Mystère,

Vous possédez cet art si salutaire
Et si peu connu des humains;
C'est l'art de savoir tout, et de savoir le taire.
Vous êtes dans ce beau séjour,
Où les mortels et les dieux chaque jour
S'empressent d'admirer l'auguste LUDOVISE;
J'y viens aussi pour lui faire ma cour;
Secondez-moi, l'instant nous favorise.

DEUXIÈME SUIVANT.

Avez-vous pu former cette entreprise?
Vous vous livrez à des soins superflus.
Et le Mystère est inutile
Dans un séjour que les vertus
Et l'Innocence ont choisi pour asile.

LE MYSTÈRE.

Ma présence devient nécessaire en ces lieux,
Et j'y vais ordonner une fête nouvelle.

PREMIER SUIVANT.

Pour faire éclater votre zèle,
Vous deviez y conduire et les Ris et les Jeux.

LE MYSTÈRE.

Ils vont suivre mes pas, et s'offrir à nos yeux.

DEUXIÈME SUIVANT.

Mais que dois-je augurer d'un si profond silence?
Je ne vois point ici cette magnificence,
Ces superbes apprêts, ces spectacles charmans,
Qui rendent les nuits plus brillantes *
Que les plus beaux jours du printemps.

* On appeloit ces fêtes de Sceaux les *grandes nuits*, parce qu'elles se donnoient pendant la nuit.

LE MYSTÈRE.

Ces fêtes sont trop éclatantes;
On y veut rappeler cette simplicité,
Leur unique ornement, quand on les fit éclore.

PREMIER SUIVANT.

Sans pompe et sans éclat plairont-elles encore?

LE MYSTÈRE.

Un inconnu s'en est flatté;
Pour charmer le bon goût, il n'est pas nécessaire
De recourir à tant d'éclat;
Souvent un plaisir simple, innocent, délicat,
Est plus propre à le satisfaire.
L'inconnu qui m'emploie a formé cet espoir.

PREMIER SUIVANT.

Je crains qu'il ne s'en fasse accroire.

LE MYSTÈRE.

Pour ne point hasarder sa gloire
Il a recours à mon pouvoir.

DEUXIÈME SUIVANT.

Ne pouvons-nous savoir son nom et sa naissance?

LE MYSTÈRE.

(Tous les suivans du Mystère entrent, et il leur dit tout bas, le nom de l'inconnu.)

Écoutez tous.... Vous savez nos secrets;
Qu'ils soient ensevelis dans un profond silence.

LES DEUX SUIVANS.

Vous pouvez être sûr que nous serons discrets.

LE MYSTÈRE, à tous ses suivans.

Secondez mes soins et mon zèle,
O vous qui possédez mon art mystérieux!

SECOND INTERMÈDE.

ASTRÉE, AGLAURE, CYDIPPE.

AGLAURE.

Quel sujet vous oblige à descendre des cieux?
Déesse, daignez nous le dire:
Va-t-on revoir ce siècle heureux,
Où les premiers mortels vivoient sous votre empire?

ASTRÉE.

Non; pour leurs successeurs il n'auroit point d'attraits:
Astrée a pour jamais abandonné la terre.

AGLAURE.

La paix les a sauvés des horreurs de la guerre;
Joignez votre présence à ses nouveaux bienfaits.
Quoi! n'est-il plus permis de former l'espérance
De voir encor régner l'innocence et la paix?

ASTRÉE.

Nymphes, n'espérez pas que jamais ma présence
Ramène les humains sous mes paisibles loix.
J'ai beau les appeler, ils sont sourds à ma voix,
Et ne m'ont opposé que trop de résistance.

CYDIPPE.

Eh! pourquoi quittez-vous le céleste séjour,
S'ils n'ont pas mérité cette faveur nouvelle?

ASTRÉE.

C'est LUDOVISE qui m'appelle.
Au milieu des plaisirs de sa brillante cour,
Souvent cette auguste mortelle
Desire l'aimable retour
Du siècle fortuné, dont l'image fidelle
Enchante les cœurs vertueux.
Je vais en offrir à ses yeux
Une peinture naturelle;
Ce sera le parfait modèle
Des plaisirs simples, innocens,
Qui feront désormais ses doux amusemens.

O vous! qui me rendez de sincères hommages,
Et qui chérissez mes bienfaits,
Quittez vos hameaux, vos bocages,
Reste innocent de mes premiers sujets.

Jeunes bergers, tendres bergères,
Venez dans ces beaux lieux seconder mes desirs;
Chantez, chantez vos jeux et vos plaisirs,
Et mêlez vos concerts à vos danses légères.

(Astrée, Aglaure et Cydippe redisent ensemble ces quatre derniers vers; après quoi les Bergers et les Bergères paroissent.)

Marche de Bergers et de Bergères.

UN BERGER.

Dans nos champs et sur nos coteaux,
Les plaisirs nous suivent sans cesse.
Nous n'avons, pour toute richesse,
Que nos chiens et nos troupeaux.

Ces biens ont pour nous tant de charmes,
Que nous ne formons point d'inutiles desirs;
Et nous n'aurions jamais de craintes ni d'alarmes,
Si l'amour quelquefois ne troubloit nos plaisirs.

PREMIÈRE ENTRÉE.

UN AUTRE BERGER chante l'air suivant, accompagné d'une musette.

Dans mon jeune printemps, je vis la belle Annette
Assise au bord d'un clair ruisseau;
Je me mis auprès d'elle, et laissai mon troupeau,
Pour chanter ses appas sur ma tendre musette.
Elle fut sensible à mes chants,
Et me promit de n'être point cruelle.
Je suis heureux depuis ce temps;
J'aime toujours Annette, Annette m'est fidelle.

SECONDE ENTRÉE.

ÉGLOGUE CHANTÉ PAR DEUX BERGERS.

TYRCIS, LYCIDAS.

TYRCIS.

Je veux chanter mon aimable Philis.

LYCIDAS.

Je veux chanter ma charmante Climène.

TYRCIS.

Elle n'a pour moi que rigueurs et mépris.

LYCIDAS.

Elle est insensible à ma peine.

TYRCIS.

Malgré les maux dont m'accable l'amour,
J'aimerois mieux mourir que de briser ma chaîne.

LYCIDAS.

Je meurs pour ma belle inhumaine,
Et mon tourment m'est plus cher que le jour.

TYRCIS.

Rien n'est si brillant que l'aurore,
Lorsqu'elle vient ouvrir la barrière des cieux :
Ma Philis est plus belle encore.

LYCIDAS.

La mère des amours sut charmer tous les dieux,
Quand l'onde mit au jour cette beauté naissante :
Climène est encor plus charmante.

TYRCIS.

Je suis soumis à votre loi,
Aimable et cruelle bergère ;
Et demain vous aurez ma brebis la plus chère.

LYCIDAS.

Je suis tout à l'amour, je ne suis plus à moi.
Pour vous marquer, Climène, une flamme parfaite,
Je vous donne aujourd'hui mes chiens et ma houlette.

Ensemble.

Amour, doux tyran de nos cœurs,
Languirons-nous toujours sous le poids de nos chaînes ?
Fidèles et constans, nous ressentons tes peines :
Fais-nous goûter enfin tes charmantes douceurs.

ENTRÉE

D'UNE BERGERE ET D'UN BERGER.

AGLAURE.

Au bon vieux temps de l'innocence,
Les discours n'étoient point trompeurs;
On pouvoit lire dans les cœurs,
Et l'on jugeoit sur l'apparence.
On balançoit à faire un choix,
Pour ne tomber jamais dans l'inconstance;
On rougissoit d'aimer plus d'une fois;
Et l'Amour et l'Hymen étoient d'intelligence.

CYDIPPE.

De ce bon temps et de nos jours,
Voici quelle est la différence.
On ne peut plus juger sur l'apparence;
On fait gloire de l'inconstance;
L'hymen est le tombeau des plus tendres amours.

CHŒUR DE BERGERS ET DE BERGÈRES.

Dans nos hameaux, dans nos bocages,
Suivons les loix du bon vieux temps;
Ne soyons trompeurs ni volages.
Faisons tous nos plaisirs des plaisirs innocens
Que l'on goûte à tous les instans,
Dans nos hameaux, dans nos bocages.

(Ils dansent tous en rond, et finissent l'intermède.)

FIN DU SECOND INTERMÈDE.

TROISIÈME INTERMÈDE.

CÉRÈS, UN LABOUREUR, UN MOISSONNEUR.

LE LABOUREUR.

En quels lieux nous conduisez-vous?
Ce superbe palais ne fut point fait pour nous.
Dans ces demeures magnifiques,
Vous nous voyez étonnés, éperdus :
Mais, pour l'éclat qui s'offre à nos regards confus,
Nous ne changerions pas nos cabanes rustiques.

CÉRÈS.

Ne soyez point surpris de vous voir en ces lieux;
Et que chacun de vous s'empresse
A divertir une auguste princesse,
Qui se fait révérer des mortels et des Dieux.

LE MOISSONNEUR.

Eh ! pouvons-nous aspirer à lui plaire?
Tout notre art se réduit à fendre des sillons,
A semer nos guérets, à cueillir nos moissons.
Vous nous avez appris cet art si nécessaire;
C'est le seul que nous possédons.

LE LABOUREUR.

Les plaines, les coteaux, les vallons, les montagnes,
Produisent par nos soins mille dons précieux.
Mais nous ignorons tous dans nos riches campagnes,

L'art de plaire aux mortels, qui comptent pour aïeux,
Et les monarques et les Dieux.

CÉRÈS.

Ne craignez pas qu'on vous méprise
Dans ce palais dont la beauté,
L'éclat et l'ornement causent votre surprise.
La candeur, la sincérité,
Ont des charmes pour LUDOVISE.
Venez tous, ne me quittez pas.

LE LABOUREUR ET LE MOISSONNEUR.

Puisque vous l'ordonnez, nous marchons sur vos pas.

Marche de Laboureurs, de Moissonneurs et de Moissonneuses.

CÉRÈS adresse ces mots à la Princesse :

Des habitans du céleste séjour,
On voit en vous une parfaite image :
Ils ont quitté les cieux pour venir tour à tour
Vous rendre un éclatant hommage.
Recevez le mien en ce jour.
Mon cortége est peu magnifique ;
Et je n'offre à vos yeux, dans votre aimable cour
Que les jeux innocens d'une troupe rustique.
Pour vos amusemens, c'est tout ce que je puis.
Jetez sur nous des yeux propices ;
Et daignez aujourd'hui recevoir les prémices
De nos moissons et de nos fruits.

(Ils viennent tous, en dansant, mettre aux pieds de la Princesse, les uns, de petites gerbes de bled, et les autres, des corbeilles pleines de fruits et couronnées de roses.)

(On danse plusieurs entrées.)

UN LABOUREUR.

Avant que le Printemps ramène la verdure,
Nous disposons la terre à nous offrir ses dons.

AUTRE LABOUREUR.

Sitôt que le zéphir ranime la nature,
Il nous promet d'amples moissons.

LE MOISSONNEUR.

L'Été comble notre espérance :
On nous voit, pleins d'ardeur, dépouiller les sillons,
Et recueillir une heureuse abondance.

Tous trois ensemble.

Mais quand l'Hiver vient désoler nos champs,
Et de ses noirs frimas couvrir toute la terre,
Dans un profond repos nous passons notre temps,
Et nous buvons tous ensemble à plein verre.

(Entrée générale, qui finit le Divertissement.)

FIN DES FÊTES DE L'INCONNU.

ACTEURS.

LA NYMPHE LUTÈCE.
UN DÉPUTÉ DE LA VILLE.
L'ORDONNATEUR.
SUITE DE LA NYMPHE.
SUITE DE L'ORDONNATEUR.
CHŒUR.
UN VIEILLARD.
UNE VIEILLE.
LA NYMPHE DE SCEAUX.

La scène est à Paris.

LA FÊTE

DE

LA NYMPHE LUTÈCE,

TROISIÈME DIVERTISSEMENT,

Pour S. A. S. Madame la Duchesse du Maine.

ACTEURS.

LA NYMPHE LUTÈCE.
UN DÉPUTÉ DE LA VILLE.
L'ORDONNATEUR.
SUITE DE LA NYMPHE.
SUITE DE L'ORDONNATEUR.
CHŒUR.
UN VIEILLARD.
UNE VIEILLE.
LA NYMPHE DE SCEAUX.

La scène est à Paris.

LA FÊTE
DE
LA NYMPHE LUTÈCE,

TROISIÈME DIVERTISSEMENT.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA NYMPHE LUTÈCE, à S. A. S.

Quoi! vous vous préparez à sortir de ces lieux!
Arrêtez, auguste princesse!
Daignez sur moi jeter les yeux,
Et combler les desirs de la nymphe Lutèce.
On vient avec ardeur, des plus lointains climats,
Pour admirer l'éclat de ma superbe ville;
Mais tant d'honneurs ont pour moi peu d'appas;
Et je jouis d'une gloire stérile,
Lorsque dans ce séjour je ne vous retiens pas.
Ah! que n'a-t-il de quoi vous plaire!
Vous en seriez le plus bel ornement!
Je n'aurois plus de vœux à faire,
Et le bruit de mon nom croîtroit incessamment.

ACTEURS.

LA NYMPHE LUTÈCE.
UN DÉPUTÉ DE LA VILLE.
L'ORDONNATEUR.
SUITE DE LA NYMPHE.
SUITE DE L'ORDONNATEUR.
CHŒUR.
UN VIEILLARD.
UNE VIEILLE.
LA NYMPHE DE SCEAUX.

La scène est à Paris.

LA FÊTE

DE

LA NYMPHE LUTÈCE,

TROISIÈME DIVERTISSEMENT,

Pour S. A. S. Madame la Duchesse du Maine.

Quelle honte pour moi, princesse,
Si, pour vous retenir, mon zèle en vain s'empresse!

SCÈNE II.

LA NYMPHE LUTECE, UN DÉPUTÉ DE LA VILLE.

LE DÉPUTÉ.

Nymphe, je viens me joindre à vous,
Et seconder votre entreprise.
Si nous pouvons fléchir l'auguste Ludovise,
De tous vos habitans que le sort sera doux!

Pour vous offrir leur tendre hommage,
Ils m'ont tous envoyé vers ce palais charmant;
Princesse, répondez à leur empressement.
Les Dieux, dont vous êtes l'image,
Des mortels exaucent les vœux,
Quand les cœurs les portent vers eux.
De nos cœurs, en ce jour, écoutez le langage;
Ils se donnent à vous, daignez les recevoir,
Et laissez-nous jouir du charmant avantage
De vous aimer, et de vous voir.

LA NYMPHE.

De votre aïeul comblé de gloire,
L'univers attentif admiroit autrefois
Les célèbres exploits;
Et nous honorerons à jamais sa mémoire.

LE DÉPUTÉ.

Vous avez ses vertus, son esprit et son cœur;
Il aimoit ce séjour, il en goûtoit les charmes.

Quand vous voulez partir, vous voyez nos alarmes.
Par vos bontés pour nous, imitez ce vainqueur.

LA NYMPHE et LE DÉPUTÉ.

A nos tendres respects LUDOVISE est sensible ;
Elle accepte nos cœurs, elle exauce nos vœux :
Efforçons-nous, s'il est possible,
A mériter un bien si précieux.

SCÈNE III.

LA NYMPHE LUTECE, LE DÉPUTÉ, L'ORDONNATEUR.

(On entend une symphonie fort vive et fort gaie.)

LA NYMPHE.

QUEL bruit interrompt de ces lieux
Le silence paisible?

L'ORDONNATEUR, à S. A. S.

On vient de vous offrir l'hommage de nos cœurs;
Et moi, pour vos plaisirs, je ferai cent miracles.
Je suis l'ordonnateur des jeux et des spectacles;
Et les nôtres pour vous auront mille douceurs.
Vous verrez sur la scène,
De nos anciens héros les surprenans exploits ;
Et la tragique Melpomène
Y versera le sang des princes et des rois.
Ici, la riante Thalie
Se raille plaisamment des modes et des mœurs;
Et sa fine plaisanterie
Corrige et divertit de nombreux spectateurs.

Tous trois.

Que d'efforts désormais l'une et l'autre vont faire,
Pour vous amuser et vous plaire !

LA NYMPHE.

Dans un palais superbe et somptueux *,
Qu'habitent les neuf Sœurs et le Dieu du Parnasse,
Vous entendrez des sons plus gracieux
Que les tendres accords du Chantre de la Thrace.

L'ORDONNATEUR.

Vous y verrez des héros langoureux,
Jurer des flammes éternelles ;
Neptune, Jupiter, et tous les autres Dieux
Soupirer tendrement pour des beautés mortelles.

LE DÉPUTÉ.

Vous y verrez cent prodiges divers,
Le palais éclatant du maître du tonnerre,
Le noir séjour du tyran des enfers,
Les charmes de la paix, les horreurs de la guerre,
Des campagnes, des prés, des fleuves, et des mers.

L'ORDONNATEUR.

De nouveaux Céladons, dans un sombre bocage,
Y mêleront leur voix au murmure des eaux ;
Et, pour rimer avec les clairs ruisseaux,
Vous entendrez mille petits oiseaux,
Accorder leur tendre ramage
Au doux son des chalumeaux.

Tous trois.

Que de charmes !
Que d'alarmes !

* La salle de l'Opéra.

Que de soupirs!
Que de desirs!
Que de tourmens! Que de peines!
Que de constance dans les chaînes!

L'ORDONNATEUR.

Enfin, nos lyriques auteurs
Épuiseront pour vous Phœbus et les neuf Sœurs.

LE DÉPUTÉ.

D'autres amusemens, que la saison présente,
Bien loin de tromper votre attente,
Vous feront bientôt voir que ces aimables lieux
Sont le digne séjour des héros et des Dieux.

LA NYMPHE.

Toute ma suite s'apprête
A vous donner une agréable fête;
Ce n'est qu'un simple essai des spectacles charmans,
Que nous vous préparons pour vos amusemens.

L'ORDONNATEUR.

Ma suite va se joindre à la troupe galante,
Qu'appelle en ce palais cette nymphe brillante.

SCÈNE IV.

Marche de la suite de la Nymphe Lutèce et de celle de l'Ordonnateur. La suite de la Nymphe entre par une porte du salon, et celle de l'Ordonnateur par l'autre porte qui y fait face. Après que la marche est finie, le Chœur dit :

CHŒUR.

O l'heureux jour! O l'heureux jour!
Gardons-en à jamais l'agréable mémoire.

Ludovise avec nous habite ce séjour.
Chantons notre bonheur, célébrons notre gloire.

PREMIÈRE ENTRÉE.

UNE NYMPHE.

Aimables Jeux, secondez-nous.
Accourez, brillante jeunesse;
Tendres Amours, rassemblez-vous.
Suivons toujours cette auguste princesse.
Puisse-t-elle en ces lieux goûter mille douceurs!
Qu'en dépit de l'hiver, Zéphire anime Flore;
Et qu'on chante avec nous, du couchant à l'aurore:
L'auguste Ludovise est la reine des cœurs.

CHŒUR.

L'auguste Ludovise est la reine des cœurs.

SECONDE ENTRÉE.

UN VIEILLARD.

Sous le fardeau des ans, je plie et je succombe.
J'irai bientôt rejoindre mes aïeux;
Et mon centième hiver me conduit sous la tombe.
Mais, puisqu'enfin j'ai pu me traîner en ces lieux,
Je quitte sans regret ma nombreuse famille.
Je ne crains plus qu'on me ferme les yeux;
J'ai vu du grand Condé l'auguste et digne fille.

Entrée d'un Vieillard et d'une Vieille.

(On entend une symphonie vive; ce qui marque la colère de la nymphe de Sceaux, qui arrive dans ce moment pour interrompre la fête.)

SCÈNE V.

LA NYMPHE DE SCEAUX, et les acteurs de la scène précédente.

LA NYMPHE DE SCEAUX, à la Princesse.

Quoi! vous vous laissez éblouir!
Se peut-il qu'en ces lieux vous trouviez quelques charmes?
Verrez-vous sans pitié mes cruelles alarmes?
Mon éclat, mes honneurs, vont-ils s'évanouir?
J'ai caché ma douleur profonde,
Quand vous avez quitté mon aimable séjour,
Pour aller voir le plus grand roi du monde.
Je vous vois sans regret dans sa brillante cour;
Mais je ne puis souffrir que la nymphe Lutèce
Désormais l'emporte sur moi.
Quittez, quittez ces lieux, adorable Princesse,
Et dissipez enfin mon trouble et mon effroi.

LA NYMPHE LUTÈCE.

Nous ne prétendons pas vous ravir l'avantage
Dont vous jouissiez avant nous.
Mais souffrez du moins un partage
Qui n'a rien de honteux pour vous.
Songez, Nymphe de Sceaux, que je suis votre égale;
Que ma superbe ville est le séjour des rois,
Qu'ils m'ont souvent honoré de leur choix,
Et qu'en moi vous avez une digne rivale.

LA NYMPHE DE SCEAUX.

Je veux bien avec vous partager mes honneurs
J'approuve vos desirs, et je les favorise.

Unissons nos soins et nos cœurs,
Pour amuser l'auguste LUDOVISE.

Ensemble.

Unissons nos soins et nos cœurs,
Pour amuser l'auguste LUDOVISE.

CHOEUR.

O l'heureux jour! O l'heureux jour!
Gardons-en à jamais l'agréable mémoire.
LUDOVISE avec nous habite ce séjour;
Chantons notre bonheur, célébrons notre gloire.

(On danse une entrée générale qui finit le divertissement.)

FIN DU TOME TROISIÈME.

LA FÊTE

DE

LA NYMPHE LUTÈCE,

TROISIÈME DIVERTISSEMENT,

Pour S. A. S. Madame la Duchesse du Maine.

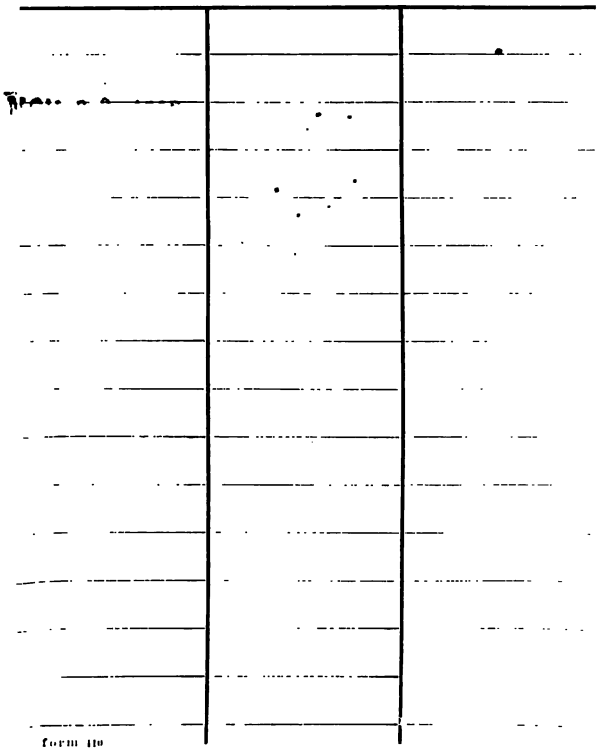
ACTEURS.

LA NYMPHE LUTÈCE.
UN DÉPUTÉ DE LA VILLE.
L'ORDONNATEUR.
SUITE DE LA NYMPHE.
SUITE DE L'ORDONNATEUR.
CHŒUR.
UN VIEILLARD.
UNE VIEILLE.
LA NYMPHE DE SCEAUX.

La scène est à Paris.

1 19

H

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building